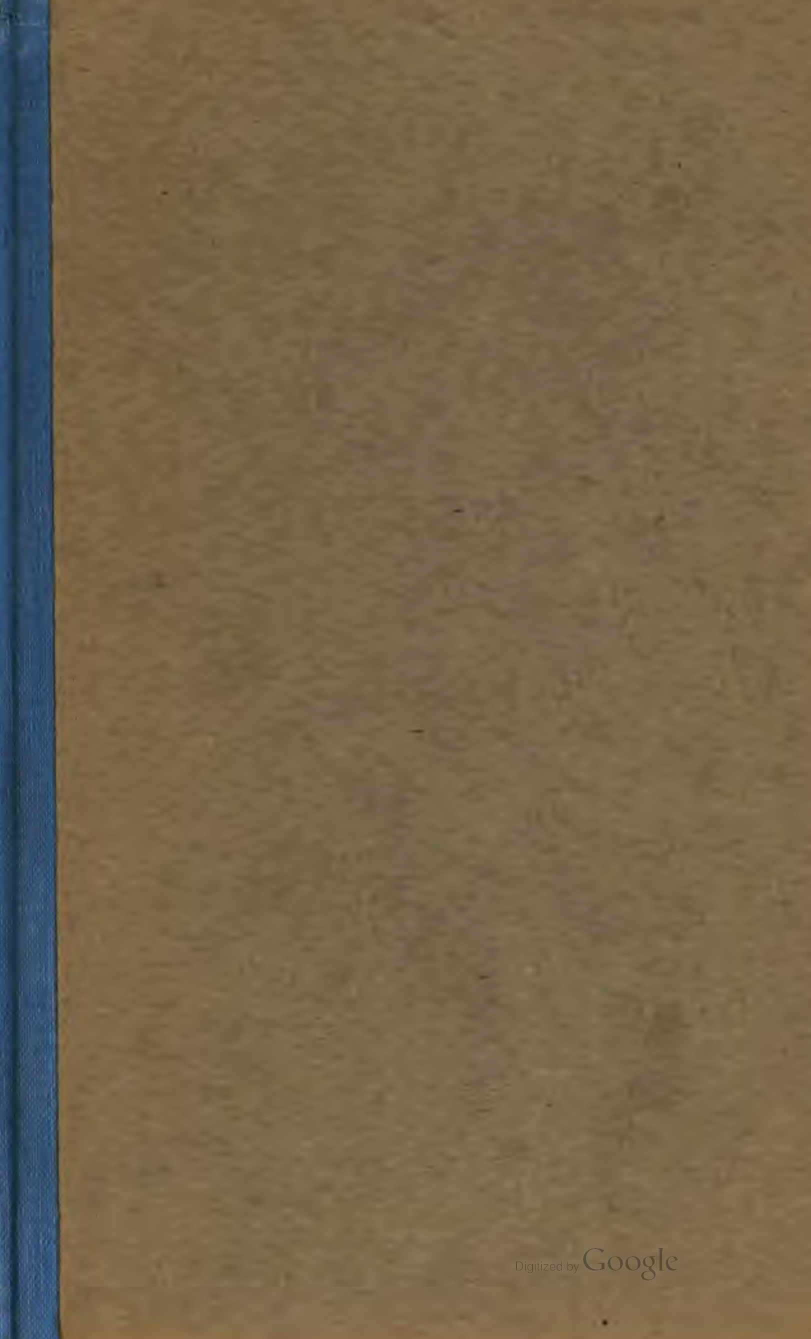
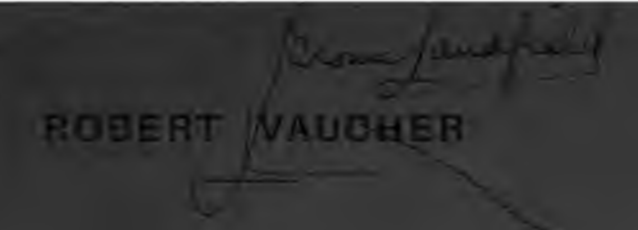



Digitized by Google



ROBERT VAUCHER

L'ENFER BOLCHEVIK

A PETROGRAD

sous la Commune et la Terreur Rouge

QUATRIÈME ÉDITION

[illegible] Librairie académique PERRIN et Cie

L'ENFER BOLCHEVIK

DU MÊME AUTEUR

Constantin détrôné. Les Événements de Grèce. Février-Août 1917. 2e édition. 1 vol. in-16. Perrin et Cie. . . 3 fr. 50

Avec les armées de Cadorna. 3e mille. 1 vol. in-16. Payot et Cie. . . . . 3 fr. 50

ROBERT VAUCHER

L'ENFER BOLCHEVIK

A PÉTROGRAD SOUS LA COMMUNE ET LA TERREUR ROUGE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1919

A MA MÈRE

AVANT-PROPOS

Il serait prématuré de prétendre aujourd'hui déjà donner un aperçu complet du mouvement bolchevik en Russie et de vouloir étudier, au point de vue historique, cette seconde phase de la révolution russe qui a abouti à l'anarchie et à la terreur actuelle. Beaucoup d'éléments nécessaires à une juste évaluation des événements manquent encore. J'ai dû laisser, à Pétrograd, des documents d'un haut intérêt sur l'origine du bolchevisme et les premiers disciples de Lénine. De nombreuses preuves de la trahison des chefs bolcheviks arrivant en Russie les poches remplies d'or allemand pour fomenter la seconde révolution d'octobre 1917, sont actuellement en possession du parti socialiste révolutionnaire de droite et ont été cachées en province ainsi que toutes les archives de ce parti. Pour échapper à la terreur rouge tous les membres des S. R. opposés à la paix de Brest-

Litovsk ont dû s'enfuir, emportant avec eux des documents d'une haute valeur historique.

Ce n'est qu'une fois la tourmente actuelle calmée, quand, dans cette malheureuse Russie déchirée et sanglante, le règne du droit et de la justice aura été restauré, que l'on pourra faire l'histoire de la période de folie actuelle.

Les pages qui suivent ne sont qu'un témoignage. Arrivé en Russie, chargé par l'*Illustration* de faire, sans aucun parti pris et sans m'embarrasser d'idées préconçues, la chronique des événements et de ne dire que ce que je voyais de mes propres yeux, j'ai cherché à être simplement un témoin impartial. Ce n'est pas ma faute si, pendant six mois de séjour dans la Russie bolchevique, je n'ai trouvé que corruption, lâcheté, trahison et haine sanguinaire.

« Nous faisons la grande expérience », me disait au début de mon voyage Zalkine, ambassadeur bolchevik et ancien adjoint de Trotski alors Ministre des Affaires étrangères.

A l'heure où, en Europe, des idéalistes trop oublieux des réalités pratiques, cherchent à implanter ailleurs qu'en Russie les théories criminelles de Oulianof Lénine, je crois utile de dire ce que j'ai vu et vécu dans la République fédérative des Soviets.

L'expérience est faite : au lieu du paradis promis par Lénine et ses acolytes, c'est l'enfer. Le peuple russe meurt de faim et de misère, et les classes bourgeoises et intellectuelles périssent dans l'orgie sanglante où se complaisent ces nouveaux réformateurs.

Robert VAUCHER.

L'ENFER BOLCHEVIK

CHAPITRE PREMIER

LA ROUTE DE PÉTROGRAD

'ropos de bolchewiks notables. — Ce que dit Zalkine. — Kamenef veut la revanche. — L'entrée en Russie libre. — Les alliés à Mourmansk. — En chemin de fer môurman. — De Petrozavosk à Pétrograd.

A bord du *Féodor Thijiof*, 17 avril 1918.

Pétrograd est complètement séparé du monde civiisé. Pour atteindre l'ex-capitale des tzars j'ai dû oubler le cap Nord et, par l'océan glacial arctique, hercher à atteindre le chemin de Mourmansk. Voyage ong, très long, qui m'a procuré toutefois le plaisir de aire la connaissance et de causer longuement avec eux des principaux chefs bolcheviks, Kamenef et ;alkine, que le bateau emmène aussi en Norvège.

Zalkine, ministre maximaliste en Suisse, qui vient c se voir refuser à Londres la continuation de son 'oyage sur Genève, était le bras droit de Trotski et ecrétaire général du ministère des affaires étran;ères. Plutôt petit et chétif, le visage complètement asé, il a des yeux bleus, très vifs et pénétrants, de orts sourcils bien arqués, de longs cheveux argentés, ju'il rejette en arrière d'un mouvement familier. Il est

très intelligent, très cultivé, aimant à jeter dans la conversation des mots d'argot pour rappeler ses nombreux séjours à Paris, à Marseille ou à Alger.

« Je suis un scientifique, me dit-il, au cours de notre conversation qui roule naturellement sur le sujet du jour : la paix avec les empires centraux.

« Que nous ayons signé, ou non, la paix avec l'Allemagne, ajoute-t-il, c'est kif kif bourrico. Je n'aurais jamais, néanmoins, accepté personnellement d'aller signer la paix à Brest-Litovsk. Mais que faire avec une armée qui ne veut plus se battre? Nous avons compté sur un mouvement ouvrier en Allemagne, qui nous aurait permis de traiter avec les ouvriers allemands et non avec les généraux du kaiser. Hélas! la révolution dans les empires centraux se fait attendre. Vous voyez néanmoins que les Allemands n'ont pas pu, dans leur dernière avance en Russie, employer des troupes régulières. Beaucoup de prolétaires allemands ont refusé de se battre contre les socialistes russes. Il a fallu que l'état-major d'Hindenburg constituât des corps de volontaires pour marcher contre nous.

« — N'auriez-vous pas pu en faire autant?

« — Nous avons essayé, mais nos soldats sont allés jusqu'à Pskow et sont revenus en disant qu'ils en avaient plein le dos de se battre et qu'ils voulaient la paix.

« Vous verrez qu'en Russie ce désir de paix prime tous les autres. Notre révolution est une révolution nettement ouvrière. Allez voir, à Pétrograd, les soviets des faubourgs, allez voir les gardes rouges, vous remarquerez que c'est surtout une révolution d'ouvriers. Les paysans et les soldats ne viennent qu'en second lieu. La bourgeoisie n'existe pas dans

deuxième révolution. Les intellectuels, qui jouèrent ı rôle primordial en 1905, ne sont aujourd'hui que s comparses. Lénine et Trotsky ne sont que les rte-paroles des ouvriers. Nous faisons actuellement ıe grande expérience de dictature du prolétariat.

« C'est une révolution, non plus des « sans lottes », mais des « sans le sou ». On a pris les 'res aux aristocrates, qui ne les cultivaient pas, ur les donner aux paysans, et les propriétaires ısines ne sont plus que des directeurs payés comme ıs les ingénieurs, employés et ouvriers. Il est turel que les anciennes classes aisées aient une imosité très forte contre nous.

« On représente souvent en France les bolcheviks us les traits de soldats ivres. C'est faux. Il n'y a ıs d'alcool en Russie actuellement. Au commenment de la révolution on a retrouvé de l'alcool ché. Les soldats se sont enivrés et il se passa des ènes ignobles. Elles furent souvent fomentées par ; bourgeois et les cadets pour nuire au régime lchevik. Dès que de l'alcool est signalé quelque .rt, on donne immédiatement — et je l'ai donné oi-même plusieurs fois — l'ordre de le détruire. Les atelots et les gardes rouges ont souvent enfoncé, en a présence, des tonneaux d'alcool et les ont vidés .ns la rue sans en boire la moindre goutte.

« Je suis certain que vous serez frappé de ne voir ıcun ivrogne dans cette Sainte Russie qui ne ssaoulait pas. Nous étions autrefois des idéalistes, aintenant nous nous européanisons.

« La révolution de février et celle d'octobre sont ıux choses complètement différentes. La première ait une révolution nationale contre le tzarisme qui, l un fruit mûr, devait tomber au moindre choc. La

seconde est une révolution prolétaire dirigée contr
tous les propriétaires quels qu'ils soient. La révolu-
tion de février a aboli le tzarisme, mais n'a donné, n
la terre aux paysans, ni les usines aux ouvriers, ni l
paix aux soldats. C'est pour combler ces lacunes qu
nous avons fait la révolution d'octobre.

« Sous le gouvernement de Kerensky, on a brûl
des fermes et pillé des domaines, tout simplement parc
que les paysans ne savaient pas quels étaient leur
droits et qu'ils voulaient profiter d'une aubaine. Dè
que nous avons, par décret, dit aux paysans : « L
terre est à tous, prenez-la... », il s'est formé dans tou
les villages des soviets pour en diriger la distribution
Les paysans ont eu tout l'hiver pour préparer l
partage qui, au point de vue pratique, commencera a
printemps, la terre étant recouverte de neige.

« Il fallait surtout arriver à la destruction de l
grande propriété. Les paysans contrôleront eux
mêmes les parts et l'on peut être certain que les iné
galités seront impossibles, chacun regardant so
voisin d'un œil jaloux. Nous autres, marxistes, nou
considérons comme une utopie l'égalité parfaite
mais les paysans exigent un partage loyal de la terre
ce qu'ils appellent un partage sacré. »

On sent chez Zalkine, un cynisme absolu. Il l'a dit
« Nous ne sommes plus des idéalistes ». C'est un posi
tif qui ne reculera devant aucun moyen pour fair
triompher son système.

Kamenef, lui, a beaucoup plus le type slave qu
Zalkine : une tête d'un ovale allongé, des yeux bleu
de myope généralement très doux sous le lorgnon
monture d'or, mais qui deviennent, lorsque la discus
sion s'anime, volontaires et perçants. Une petit
barbiche, de fortes moustaches d'un blond ardent qu

tombent sur la bouche qu'elles cachent à moitié, longs sourcils touffus jaune paille, des cheveux âtain très clair. De loin, un air plutôt bourru, de ès, un homme toujours aimable et souriant.

Parti de Pétrograd pour se rendre à Paris comme ıbassadeur bolchevik, il s'est vu obligé, à Londres, rebrousser chemin. Une lettre de M. Paul Camn, ambassadeur de France près S. M. le roi d'Anıterre, adressée à M. Balfour, avait avisé ce dernier e le gouvernement français refusait le visa des sseports de MM. Kamenef, Zalkine et Savinsky élégué des soviets des troupes russes en France), gouvernement français ayant décidé d'interdire ntrée sur le territoire de la République à tout ıvoyé maximaliste.

« Comme il n'y a pas, en Russie, d'autre gouverıment que le gouvernement maximaliste, c'est donc rupture, me dit Kamenef. Vous verrez que le ›uvernement maximaliste représentant tous les viets restera au pouvoir, à moins que les Allemands en instaurent un autre par la force de leurs baïonıttes...

« Ma mission était simplement d'informer les cercles ›litiques français du véritable état de choses en ussie.

« Le premier jour de la révolution, la Russie est ›rtie de la guerre. On nous accuse d'avoir perdu la ıerre, mais le terrain occupé par les Boches l'a été ındant le tzarisme. On ne peut pas créer une armée ındant la révolution ; or, l'armée que nous avions au ›mmencement du changement de régime était une 'mée fatiguée. La guerre moderne ne s'improvise as. Il faut des troupes non seulement bien armées, ıais pourvues du matériel technique nécessaire et

ayant des voies de chemins de fer suffisantes pour l
ravitailler normalement. Il nous faut le temps de no
réorganiser. La meilleure chose à faire, selon m
eût été de signer immédiatement la paix. Cela no
eût permis de sauver notre artillerie et notre matéri
de guerre. Au point de vue égoïste russe, no
n'aurions pas dû hésiter. Chaque jour les conditio
devenaient plus mauvaises pour nous.

« Quand nous sommes arrivés à Brest-Litovs
nous avons été reçus avec beaucoup d'égards par l
Allemands et les conditions de paix faites alors, no
auraient permis de sauver notre territoire et not
artillerie. Nous avons eu trop de scrupules. No
n'avons pas voulu, vis-à-vis des Alliés, signer imm
diatement une paix séparée. Pendant trois mois no
avons prolongé les pourparlers afin de permettre
notre propagande de s'infiltrer en Allemagne. Il no
a fallu du donquichottisme pour refuser pendant tro
mois de signer la paix sans avoir une armée derriè
nous. Nous pousser à nous battre sans avoir u
armée vraiment organisée, c'était nous obliger
livrer à l'ennemi nos canons, nos munitions et n
forteresses.

« Dès que les Allemands ont vu que nous voulio
traîner en longueur les pourparlers, leur ton a chang
Autant les premiers jours on était aimable et correc
car on ne voulait pas déshonorer les bolcheviks p
des conditions humiliantes, autant le ton fut arroga
quand on entendit Trotsky parler de la révolution e
Allemagne. « Ces hommes-là, se dirent nos adve
saires, ne sont pas venus ici pour faire la paix, ma
pour fomenter la révolution. » En effet, nous avio
de nombreux contacts avec les soldats qui se plai
gnaient d'être fort mal nourris. On sentait, à Va

sovie, par exemple, un grand mécontentement dans le peuple.

« C'est pourquoi je crains qu'un discours comme celui que vient de prononcer Balfour, répondant à Hertling, ne puisse que retarder l'explosion du mouvement populaire en Allemagne. Les classes dirigeantes disent, en effet, au peuple : « Voyez, les Anglais ne veulent pas la paix. Si vous faites la révolution, les Anglais et les Français pénétreront en Allemagne comme nous sommes entrés en Russie et nous serons vaincus. »

« J'ai la certitude, ajoute Kamenef d'une voix vibrante, que, le jour où le peuple allemand aura la conviction que, s'il fait la révolution, ses ennemis n'en profiteront pas pour l'égorger, nous aurons un soulèvement populaire contre l'impérialisme.

« Les classes dirigeantes allemandes savent qu'actuellement les plus grands ennemis de l'impérialisme sont les hommes qui travaillent à la révolution sociale. Nous sommes tous pour la guerre révolutionnaire contre l'autocratisme prussien, mais il nous faut le temps de nous préparer. Nous ne voulons pas maintenant continuer la guerre avec une armée démoralisée et vaincue. Faites-nous crédit d'un peu de patience ; vous verrez alors quels sont ceux qui ont le plus effectivement travaillé à renverser le militarisme prussien.

« Les députés socialistes français, Moutet, entre autres, revenant, en juin dernier, d'une visite à notre front, nous disait : « Mais vous n'avez plus d'armée. » Ils avaient raison. Quand nous sommes venus au pouvoir, à la fin d'octobre, tous les délégués de l'armée, officiers et soldats (dont la grande majorité n'était pas bolchevik), sont venus avec des rapports disant unanimement : » L'armée restera dans les tranchées jus-

qu'en novembre, jusqu'à la première neige, mais pas plus longtemps. » Nous avons néanmoins réussi à la retenir au front pendant les pourparlers de paix en lui disant toujours : « Cela va se terminer, la paix va venir, restez encore quelques jours. »

« Vous me demanderez pourquoi nous n'avons pas lancé la garde rouge contre les premières avant-gardes allemandes. C'est parce que nous n'avons plus de chemin de fer capable d'organiser un service de ravitaillement. Il faut tout reprendre en main et l'on ne peut le faire que pendant une trêve pacifique. Nous avons fait la paix, mais non pas une alliance avec les impérialistes allemands, qui ne sont pas à bout de leurs mécomptes. Ne vous figurez pas que l'Ukraine puisse rapidement nourrir l'Allemagne. Il n'existe pas, actuellement, de réserves de blé. Si les Allemands veulent s'emparer des récoltes, ils devront prendre village après village, réquisitionner chez les paysans pour trouver ce dont ils ont besoin. Les chemins de fer sont en ruines et, avec la démobilisation, tous les trains sont bondés de soldats qui regagnent leur village, ce qui empêche tout trafic.

« Rappelez-vous que c'est la Rada qui s'est engagée à livrer le blé de l'Ukraine en Allemagne. Or, son pouvoir diminue tous les jours et elle a dû faire une chose honteuse : inviter l'ennemi à s'installer dans le pays pour garantir sa domination. Les paysans ukraniens placés dans l'alternative d'envoyer leur blé à Pétrograd et à Moscou, ou de le livrer aux ennemis de leur peuple, n'hésiteront certainement pas. Si les Allemands veulent du blé, ils devront le prendre par la force, car par la persuasion ils n'en obtiendront pas. Dans la Russie du Nord non plus ils ne trouveront rien pour nourrir Berlin.

« *Le* peuple russe se battait depuis plus de trois ans sans haine contre l'Allemagne. Depuis que les soldats du kaiser sont entrés dans le pays comme troupes contre-révolutionnaires, qu'ils ont fusillé nos camarades dans toutes les villes prises, chaque paysan, chaque ouvrier comprend que la dernière offensive allemande avait un but contre-révolutionnaire et devait restaurer la monarchie.

« C'est maintenant seulement que la haine de l'Allemagne se propage dans notre peuple. »

Tandis que nous causons on lui apporte un paquet de journaux : les derniers numéros du *Petit Parisien* et du *Matin*, qui datent du 18 février, le *Berliner Tagblatt* et la *Vossische Zeitung* du 6 mars. Inutile de dire lesquels sont les plus appréciés. Les nouvelles du 18 février sont décidément un peu vieilles. Soudain l'ancien négociateur de Brest-Litovsk bondit : « Ah ! non, par exemple, ils voudraient encore que nous ayons le sourire pour accepter leurs infâmes propositions », s'écrie-t-il avec rage. Je demande des explications. C'est la remarque de von Merey exprimant à Brest-Litovsk son regret de la déclaration de Sokolnikof et déclarant que les puissances centrales avaient espéré et désiré qu'en ce jour on n'entendît que des paroles de paix et de conciliation, qui a provoqué la fureur de Kamenef.

« Il ne faut pas que l'Allemagne s'imagine avoir la paix, me dit-il. Ce n'est pas une paix qui vient d'être signée : c'est un armistice. L'idée de revanche va maintenant prendre des proportions énormes. Il va se passer des choses terribles en Russie, mais il nous faut du temps pour nous organiser. Toutes les couches populaires russes se soulèveront, mais il faut que l'on puisse préparer l'organisation d'une nouvelle armée rouge...

« Tout est loin d'être fini, reprend Kamenef très ému, la Russie est grande, très grande, on ne l'abat pas ainsi. On peut lui enlever des millions d'hommes, mais elle reste debout. Elle aura toujours assez d'hommes pour venger son honneur. Nous aussi maintenant nous aurons notre Alsace-Lorraine. Tout notre peuple voudra la revanche. »

Est-ce bien le Kamenef pacifiste et internationaliste que j'ai devant moi?

Avant d'arriver en Russie, je suis déjà effrayé de voir combien les Russes sont des êtres complexes.

*
* *

Le bateau russe qui vient de recommencer le service entre Vardö et Mourmansk est un affreux petit vapeur d'une saleté repoussante et qui tangue même sur une mer d'huile. Il pleut dans les cabines. Le capitaine m'en avait promis une hier; mais aujourd'hui, lorsque je suis monté à bord, le second m'a déclaré qu'il n'était pas d'accord avec la décision du capitaine et qu'il avait donné ma cabine à un autre passager. Il suffit d'être maintenant sous pavillon russe pour voir l'anarchie régner en maîtresse partout. Nous nous installons tant bien que mal au haut d'un escalier. Un vent glacial s'infiltre entre les portes et les fenêtres : on ne risquera pas de manquer d'air cette nuit.

Tout à coup, au moment où nous allons quitter les eaux norvégiennes, un gramophone, du fond du bateau, se met à beugler « Viens Poupoule », « La Tonkinoise », « Sous les Ponts de Paris ». C'est épouvantablement faux et pourtant ces vieux airs connus nous égaient, nous rapprochent du monde civilisé. Je

ne m'attendais pas à entendre « Viens Poupoule » à plus de 70 degrés de latitude nord.

La nuit est venue, une nuit très claire. Nous sommes rentrés dans les fjords. La lune éclaire un paysage arctique qui n'est pas sans beauté. La moitié du fjord est gelée. Le bateau longe la glace, siffle longuement, puis s'arrête non loin d'un groupe sombre se détachant sur la neige. De tous côtés, des vallées étroites couvertes de forêts qui débouchent dans le fjord, des traîneaux arrivent, rapides et légers, traînés par des équipages de rennes ou de chiens. C'est bientôt, sur la glace au bord de laquelle nous faisons escale, une animation étrange. Les Lapons viennent chercher des marchandises, surtout de la contrebande et apportent des peaux et de la viande de rennes et d'ours. Soudain, d'un petit bateau, mouillé non loin du nôtre, un coup de feu retentit, que l'écho répète longuement.

Peu à peu les traîneaux ont chargé ou déchargé leur cargaison. Sans bruit, ils filent dans toutes les directions, se dispersent dans la solitude glacée de la presqu'île de Poluostrow Rybatshii, célèbre par son couvent. Il n'y en a plus qu'un, attelé de rennes superbes, qui est en retard, termine son chargement et disparaît dans la nuit lumineuse avec une rapidité étonnante.

Au moment de lever l'ancre nous apprenons que le coup de feu que nous venons d'entendre, provient d'un petit bateau patrouilleur russe gardant les côtes. C'est le commandant qui vient de se suicider d'un coup de revolver. Ne pouvant plus supporter la vie atroce qui lui était imposée par le comité des matelots de sa petite unité, il a préféré se donner la mort plutôt que de continuer à être une victime du despotisme de ses ex-subordonnés.

Ce drame, dans la solitude de cette nuit polaire, au moment d'entrer dans les eaux territoriales russes a quelque chose de poignant. Ce coup de feu d'un officier se suicidant est pour nous le premier salut de la République des Soviets.

Mourmansk, 18 avril.

Le bateau vient d'accoster le quai d'Alexandrovsk. Le premier commissaire du peuple monte à bord et fait le contrôle des passeports. Il n'a rien qui le différencie du « bourgeois » norvégien qui a visé mon passeport, hier, au départ de Vardö. Il est enchanté de se faire photographier pour l'*Illustration*, et promet à mon interprète de téléphoner à Mourmansk afin que l'on facilite, là aussi, toutes les formalités du passage.

Les maisons de bois qui forment Alexandrovsk ont une architecture très différente de celles que j'ai vues en Norvège et en Suède. Elles ont déjà un cachet oriental et ne manquent pas de pittoresque. On ne rencontre ici que des télégraphistes, en uniforme, tout comme sous l'ancien régime. Il n'y en a pas moins de 200 au bureau central. C'est l'industrie du pays. Le câble d'Alexandrovsk relie la Russie aux nations d'Occident, mais n'est employé que pour les communications officielles.

Sur le quai, des matelots et des soldats, en uniformes sales et négligés, se promènent nonchalamment d'un air ennuyé. Beaucoup de fonctionnaires portent une étrange coiffure, sorte de casque d'aviateur muni de deux longues bandes de fourrure qui couvrent les oreilles et descendent plus bas que les épaules.

D'Alexandrovsk à Mourmansk nous nous enfonçons dans un fjord assez étroit mais très long, bordé de collines basses, rocheuses et désertes.

Soudain, au fond du golfe, nous apercevons les lignes grises des navires de guerre français et anglais mouillés devant le port afin de protéger cette tête de ligne de chemin de fer, la seule voie de communication de la Russie avec l'Angleterre et la France, tant que le port d'Arkhangel sera bloqué par les glaces.

Quel plaisir de revoir flotter sur un navire de guerre le drapeau tricolore! On se sent moins perdu dans ces solitudes du nord.

Au moment de débarquer, je vois surgir des cales du *Féodor Thijioff* une vingtaine de paysans finnois, qui sont, paraît-il, des gardes blancs.

Faits prisonniers près d'Alexandrovsk, ils sont emmenés sous bonne escorte de gardes rouges en civil portant le fusil ou un grand sabre de cavalerie. Ni les uns ni les autres n'ont de signes distinctifs et les armes seules permettent de reconnaître les gardiens de leurs prisonniers.

Mourmansk est une ville champignon qui a surgi de terre pendant la guerre. Un grand quai, avec de nombreuses voies de garage, s'avance assez loin dans la mer. Au premier plan, voici le train du général Berthelot, chef de la mission militaire roumaine qui rentre en France.

D'autres trains d'évacués alliés ou de soldats français et anglais sont stationnés près de la gare. Les trois quarts des voitures sont des wagons de marchandises dans lesquels les voyageurs se sont installés le plus confortablement possible.

La seule jolie maison de la ville, d'où la vue s'étend sur tout le port et ses dépendances, est occu-

pée par le Soviet. Le commissaire pour les étrangers, Grohotof, me reçoit très aimablement et vise mon passeport pour Pétrograd.

Un vieux moujik arrive avec un traîneau portant des sacs de poste. Nous lui demandons de charger nos bagages jusqu'au train. Il refuse en expliquant que le cheval qui tire son traîneau appartient à l'Etat et qu'il craint des reproches.

C'est encore un type vieux régime qui a le respect de la propriété nationale, c'est le seul que j'ai rencontré dans tout mon voyage. Un officier de poste, qui passe, calme ses scrupules, et mes valises s'en vont, cahin-caha, à travers les fossés et les voies de garage, jusqu'au train de Kem, que nous avons le bonheur de trouver prêt à partir dans quelques heures.

Un canot major battant pavillon tricolore arrive au bout du quai et débarque tout un groupe de matelots français de l'*Amiral-Aube*. Malgré l'isolement et la tristesse de ce pays dénudé, ils n'ont rien perdu de leur belle gaieté française.

Les Russes les admirent, tandis qu'ils témoignent aux Anglais une hostilité marquée. J'en ai une preuve au moment de monter dans le wagon à bestiaux, le seul du convoi qui ne soit pas déjà plein d'une foule bigarrée, entassée entre des montagnes de bagages et de colis de tous genres dont le Russe qui voyage ne se sépare jamais. Quand mon interprète demande si l'on veut bien nous laisser monter, on nous répond : « Oui, si vous n'êtes pas des Anglais ! » Nous nous installons sur de longues planches formant deux espèces de grands placards au fond desquels on s'enfilera pour dormir.

Au centre de la « téplouchka » un petit fourneau

de fonte chauffé à rouge, répand une agréable chaleur et fait bouillir l'eau de 5 ou 6 théières appartenant à nos douze compagnons de voyage : trois ex-soldats, trois employés de chemin de fer, un paysan, deux paysannes et trois civils indéfinissables, mais sentant bien mauvais.

Vers onze heures du soir, avec trois heures de retard, le train se met en marche. Les ressorts des wagons sont fatigués et, à chaque instant, des secousses formidables nous rappellent que nous sommes dans un « wagon dur ». Au commencement de la révolution, le peuple a, en effet, détruit la plus grande partie des wagons de 1re et 2e classes, les « wagons mous » comme il les appelait. Puisque maintenant l'égalité régnait, il ne devait plus y avoir de gens pouvant aller en « wagons mous », chacun devait se contenter du « wagon dur ».

Le nôtre l'est assez pour satisfaire les prolétaires les plus avancés.

Nous marchons depuis une heure quand une secousse terrible nous réveille. Chacun se précipite hors de son placard, épouvanté, car les déraillements sont fréquents sur le chemin de fer de la côte mourmane. C'est simplement l'arrivée à la station de Kola. Il faut défendre son wagon contre les intrus. Le conducteur du train, qui habite notre « téplouchka », menace de couper la tête à celui qui pénétrera dans le wagon. Cela fait réfléchir quelques irrésolus, mais d'autres crient plus fort et, au départ de Kola, nous avons six hôtes nouveaux et des montagnes de colis. Tout ce monde fume, crache, crie et se dispute.

En chemin de fer mourman, 19 avril.

A 5 heures du matin nous atteignons le pont de Salma à une demi-heure de la station de Taïbola. Le pont est en réparation. Il faut descendre et transporter ses bagages à cinq cents mètres de là, dans un train qui vient d'arriver avec une cinquantaine de réfugiés belges provenant des centres miniers du Donetz et qui se sont enfuis devant les Allemands et devant les exactions bolchévistes. Une mission militaire française, en route pour Mourmansk, est en train de charger ses bagages sur de petits traîneaux qui se renversent à chaque contour. Ces transbordements dans la neige, par un froid piquant, n'ont rien d'agréable. La « téplouchka » où nous nous installons est encore plus sale, si c'est possible, que celle qui nous amena jusqu'ici.

Ce chemin de fer de la côte mourmane a été construit pendant la guerre, grâce à l'activité inlassable du ministre Alexandre Trepoff. En 1914, l'ingénieur Yemelianov fit le plan de la ligne et conclut à la possibilité de construire dans ce pays désert, couvert de forêts, de lacs et d'innombrables marécages, un chemin de fer aboutissant à Mourmansk ou, comme on l'appelait autrefois, au petit port de Catherine dont les eaux, grâce à l'influence bienfaisante du Gulf Stream, ne gèlent jamais. C'était pour la Russie un débouché en mer libre.

Petrozavodsk sur le lac Onéga, capitale de la province d'Olonetz, fut choisi comme gare initiale de la nouvelle voie de communication remontant du Sud vers le Nord.

Etablir rapidement un chemin de fer dans un pays ussi inhospitalier n'était pas chose facile. Les tra-aux de drainage n'ont pas pu être menés avec assez 'ampleur et la ligne en souffre. Des affaissements e terrain se sont produits et la voie subit des nflexions regrettables qui rendent fréquents les éraillements.

Nous traversons des forêts de sapins vierges où la ache du bûcheron n'a pénétré que pour ouvrir une oute au chemin de fer. Les arbres sont coupés à 0 ou 50 centimètres du sol, sans s'occuper du bois erdu. Il y en a tant !

Tout à coup, dans une station, en allant en corvée 'eau, j'aperçois une voiture de wagon-lit que l'on ttache au convoi. C'est celle qui vient d'amener les égations de Grèce et de Portugal lesquelles, après voir vainement tenté de passer par la Finlande pour agner la Suède, se sont décidées à tourner par le lord. Quelle aubaine ! Dix minutes plus tard nous tions installés dans un confortable coupé où, après a « téplouchka », le cabinet de toilette n'était pas du uxe !

Vers dix heures du soir nous arrivons à Kandalak-ha, petite bourgade de pêcheurs située entre la mer Blanche et le grand lac Imandra, le long des rives de a Niva.

Nous y rencontrons un train blindé français. Les anons et les mitrailleuses sortent de leurs tourelles e profilant en sombre sur le ciel clair. Nos soldats nt dû faire preuve de pas mal d'ingéniosité pour lindre leur train avec des moyens de fortune. C'est oujours le triomphe du système D.

Vers minuit nous repartons. Hélas ! on est trop bien dans ce wagon-lit. A peine endormi, il faut se

réveiller, refermer ses valises et les porter sur son do
pendant un kilomètre dans la nuit glaciale. Le dérail
lement d'un train précédent obstrue la voie, et no
devons aller attendre dans une clairière au bord d
la ligne, l'arrivée d'un train de secours.

Il est deux heures du matin et il fait déjà presq
jour. Le long de la ligne des groupes se forment. O
allume de grands feux. Des tas de bois voisins fou
nissent un excellent combustible auquel chacun pui
sans l'ombre d'un scrupule.

Le spectacle de cette foule assise sur ses bagages
attendant autour des feux l'arrivée du train n'est p
banal. Il n'y a, dans tout le train, aucun vrai bourgeoi
La plupart des hommes portent de vieux uniform
de soldats ou de fonctionnaires, sales et néglig
De nombreux voyageurs ont leur fusil en ba
doulière.

Près de notre feu, un matelot de la flotte de
Baltique, une tête de brute, raconte ses hauts faits
l'assassinat des officiers de son bâtiment. Il procla
l'excellence des méthodes de pillage bolcheviques q
lui ont rapporté pas mal d'argent. S'apercevant q
je parle français, il déclare que l'on ne trouvera pl
un soldat russe pour faire la guerre aux Alleman
car l'ennemi c'est le « bourjoui ». Se battre aux côt
des Alliés, c'est lutter pour le capitalisme. Ces mo
de « bourjoui » et de « capitalisme » reviennent sa
cesse dans son discours et je devine facilement, à vo
l'emphase avec laquelle il les prononce, qu'il répè
tout bêtement une leçon apprise.

Le soleil se lève lentement. Les heures passen
glaciales. En voilà près de quatre que nous somm
assis dans la neige.

Décidément c'est l'anarchie la plus complète.

serait facile de remettre rapidement la voie en état, car la locomotive qui est sortie des rails n'est pas complètement renversée, elle a simplement commencé de grimper sur le talus voisin. Quant aux deux « téplouchka » qui ne contenaient heureusement que les bagages de la mission française, elles sont inutilisables et gisent lamentablement au bord de la voie, les roues en l'air. Mais personne ne songe à se mettre au travail : la nuit a beau être lumineuse et claire presque autant que la journée qui va suivre, aucun ouvrier rouge ne veut travailler hors des heures habituelles.

Mon interprète part sur une locomotive chercher à faire activer l'envoi du train qui doit nous recueillir.

Une marchande de journaux a découvert dans ses bagages un paquet de vieilles gazettes que chacun lui achète pour faire passer le temps. Autour des feux les lecteurs lisent à haute voix pour communiquer les nouvelles aux illettrés qui, en revanche, vont chercher du bois et entretiennent les brasiers.

Enfin, après huit heures d'attente, sous la neige qui s'est mise à tomber à gros flocons, le train arrive. Mon interprète a réussi à obtenir un wagon de première classe sur les fenêtres duquel de grandes pancartes annoncent en russe : « Réservé à la presse parisienne ! »

A mon départ de Stockholm, le délégué plénipotentiaire de la République russe m'a chargé d'un pli et m'a demandé de faire rapport au commissaire du peuple pour les voies et communications sur les difficultés que je rencontrerais le long de ma route. En voyant le petit nombre de « téplouchka » destinées à recevoir la foule attendant le train, mon interprète a compris que tout le monde ne trouverait pas de place

et que l'on serait affreusement entassé : aussi a-t-il demandé au chef de gare de Jemtchoujnaia de bie vouloir faire accrocher, pour l'envoyé spécial d l'*Illustration*, un wagon de voyageur.

Or il n'y avait, à la petite gare, qu'un seul wago de première classe qui servait de logement au ch de la garde rouge de la localité ! C'est là que s tenaient toutes les conférences du Soviet et que s trouvait le dépôt d'armes, consistant d'ailleurs e quatre fusils, deux vieux sabres et quelques paquet de cartouches. Les gardes rouges ne voulaient pas s dessaisir de leur wagon. La sentinelle déclarait d'un voix rauque, avec l'air d'un homme à qui les assassinats ne doivent pas troubler la conscience : « J donnerai ma vie, mais je ne laisserai pas partir le wagon. J'aime mieux mourir que de ne pas exécuter l'ordre de mon chef. »

La situation devenait grave. Un télégramme adressé au commissaire des communications à Kem, pour demander des ordres, obtint une réponse favorable. Les gardes rouges devaient évacuer le wagon et celui-ci être envoyé à la rencontre du délégué de la presse française chargé de mission bolchévique.

Les gardes rouges après avoir protesté se soumirent et une distribution de bons cigares « bourgeois », munis d'une large bague dorée, emportés à dessein de Vardö, hâta la réconciliation.

Quand, une heure plus tard, j'arrive à Jemtchoujnaia je ne trouve que des amis. Le « tavarich », le camarade qui est de service sur notre wagon, a quitté son long sabre, et est devenu le plus serviable des employés. Il balaie notre compartiment avec une belle ardeur, il en avait d'ailleurs bien besoin, apporte du linge propre, fait deux lits et place nos bagages

sur des banquettes. Puis il chauffe le samovar du wagon et nous avons bientôt un thé réconfortant.

Le chef de gare que je vais remercier, me gratifie de deux pains énormes de dix à douze kilogrammes chacun. Ici, d'ailleurs, la farine ne manque pas et si la famine est terrible à Pétrograd, c'est uniquement grâce au désordre des services de ravitaillement et de transport.

Même le garde rouge irascible s'est transformé. Il est allé s'équiper de neuf et arrive, fringant, se faire photographier. Il prend une position impeccable et n'a plus rien du bandit armé d'il y a deux heures. Quand le train part toute la station fume mes cigares.

Nous roulons la journée entière à travers des forêts de sapins et de pins, sans rencontrer un seul village. Il neige comme au gros de l'hiver. Vers le soir, mon « tavarich » vient me demander un petit verre d'esprit de vin dénaturé. Je lui fais expliquer que c'est du poison, je lui montre la tête de mort et les deux tibias en croix qui figurent sur l'étiquette, mais il se contente de rire : « Cela ne fait rien pour un Russe », répète-t-il. On lui dit que cela lui raccourcira sa vie de trois ans, qu'il deviendra aveugle, mais il reste sceptique. « Je sens qu'il me faut boire un peu ce soir, me dit-il. On m'a fait tant de désagréments aujourd'hui, le wagon est plein de monde. Il va falloir tout remettre en ordre, tout nettoyer. Ah! je ne sais pas pourquoi on fait voyager les wagons mous ! »

Pour le consoler je lui donne un peu d'esprit de vin au fond d'un verre. C'est un ancien volontaire qui s'est battu jusqu'à la Révolution contre les Allemands. Quand il a bu, il se frotte l'estomac avec satisfaction et me dit : « C'est bon ! Cela tuerait un

Allemand, mais cela ne peut rien faire à un Russe. »

Le malheur c'est que les Allemands n'en boivent pas !

Kem, 21 avril.

Nous avons traversé un véritable archipel de petits lacs entrecoupés de marais, de tourbières, de forêts de pins encore vierges et nous arrivons de bon matin à Kem, centre administratif et industriel du district au bord de la mer Blanche. En face de nous, au milieu de la baie d'Onéga, on aperçoit l'île de Solovetsky dont le couvent est un des plus riches et des plus grands de la Russie. Kem était le lieu de départ des pèlerins qui chaque année, au nombre de dix à quinze mille, se rendaient au couvent historique.

La révolution a suspendu les pèlerinages. Aujourd'hui Kem est le point menacé de la ligne de Mourmansk. Il y a quelques jours un détachement avancé de gardes blancs finlandais a tenté de venir s'emparer des dépôts de vivres qui y sont accumulés et couper la voie de chemin de fer. Le combat battait son plein quand le train de Mourmansk arriva en gare. On fit descendre tous les hommes, on leur distribua à chacun un fusil et des cartouches, et on leur dit : « Allez vous battre contre les Finlandais et les Allemands. »

Les Allemands étaient rares ; les gardes rouges et leurs frères d'armes improvisés eurent le dessus. Les blancs durent s'enfuir en laissant une centaine de morts et de blessés.

Après Kem, le paysage devient plus varié : aux interminables forêts succèdent de vastes steppes et des prairies. La neige diminue, on sent que l'on aban-

lonne lentement les régions polaires. Voici un village, au milieu de terres labourées, groupé autour d'une église blanche, à l'architecture bizarre, au toit et à la coupole peints en vert. Puis de nouveau des forêts.

Le train s'arrête tout à coup. Des cris de : « Au feu ! » font sortir tous les voyageurs. Ce sont d'immenses tas de bois, larges d'une centaine de mètres et bordant la voie sur des kilomètres de longueur, qui ont pris feu.

Il s'agit de faire le vide autour du foyer d'incendie. Les flammes montent, droit vers le ciel, hautes de 6 à 7 mètres. Le spectacle dans cette nature sauvage, au milieu de ces forêts de sapins et de pins qui se détachent en fines ramures sur le ciel bleu, est d'une beauté farouche. Avec force cris, deux équipes de « tavarich » s'organisent. Bien vite les tas de bois sont coupés et une zone neutre les sépare du brasier.

Après une heure d'efforts les flammes diminuent, il n'y a plus devant nous qu'un grand carré de braises incandescentes dégageant une chaleur atroce.

Petrosavodsk, 22 avril.

Par un temps printanier, nous arrivons ce matin à Petrosavodsk, la première ville russe que nous rencontrions qui puisse mériter ce nom. Nous sommes au point terminus de la ligne de la côte mourmane et nous continuerons cet après-midi notre route sur Pétrograd par le chemin de fer d'Olonets.

Notre train s'arrête en face d'un wagon jaune, garé à côté de fourgons contenant des provisions. Sur les fenêtres, deux petits drapeaux tricolores et l'inscription

en français : « Officier régulateur ». Nous sommes chez le lieutenant Fossy qui est fort occupé à diriger le mouvement des trains et à chercher la vérité dans le flot de nouvelles fantaisistes arrivant de partout. A quelques pas, l'ancien wagon-chapelle de la ligne mourmane, avec sa croix renversée, est abandonné tristement depuis la révolution comme une chose inutile.

Le commissaire bolchevik de Petrosavodsk met à ma disposition pour le trajet jusqu'à Pétrograd une sorte de wagon-salon avec cuisine, chambre à coucher et une chambre de travail meublée de deux grands canapés, de tables et de chaises.

Décidément les disciples de Lénine et de Trotsky ne sont pas tous aussi farouches qu'on le croit généralement. Pour que je n'aie pas à transporter mes bagages, le train qui se forme vient arrêter mon wagon juste en face du compartiment que j'ai occupé pendant trois jours. On ne saurait être plus aimable.

Ici aussi mes cigares font sensation et me procurent de précieux concours. Un de nos officiers me disait dernièrement que personne ne résistait à l'huile de sardine.

Pourquoi n'applique-t-on pas la méthode en grand ? De nombreux Russes eux-mêmes avouent que ce serait un des seuls moyens de réussir. La révolution qui a aboli tant de choses a laissé soigneusement subsister la méthode des pots de vin et des...., gratifications. Le « tavarich » d'aujourd'hui n'est pas plus insensible aux pourboires que l'ex-fonctionnaire du régime tzariste.

Petrosavodsk avec ses maisons de bois, ses jolies églises blanches aux nombreuses coupoles dorées,

disparaît bientôt dans les forêts qui, à perte de vue, entourent le lac d'Onéga et se mirent dans la glace transparente.

Un fonctionnaire du chemin de fer de la côte mourmane nous dit le mécontentement des employés contre le Soviet. Depuis des semaines ils ne reçoivent plus leur traitement. Deux fois déjà la direction des chemins de fer a envoyé le montant des appointements, mais les deux fois le Soviet fit main basse sur les millions expédiés. La grève allait éclater, avant-hier, quand enfin 18 millions de roubles parvinrent à destination et furent distribués immédiatement pour calmer l'effervescence.

Un télégramme est arrivé à Petrosavodsk, quelques instants avant notre départ, daté de Mourmansk et provenant des autorités militaires franco-anglaises. Il était adressé à tous les Soviets de Petrosavodsk, Kem, Svanka, etc., donnant des nouvelles de combats entre gardes rouges et gardes blancs à l'ouest de la ligne de chemin de fer. Quand le « tavarich » télégraphiste de Petrosavodsk apprit que la dépêche avait deux mille mots, il s'écria : « Allez au diable avec vos dépêches de deux mille mots, transmettez-les par radio. » Et il partit tranquillement déjeuner. Quelle belle chose que la liberté !

Pétrograd, 23 avril.

Au réveil, ce matin, on apercevait déjà la grande coupole dorée de l'église de Saint-Isaac.

Nous arrivons bientôt à Pétrograd. Des porteurs, en tabliers blancs, se hâtent de prendre nos bagages, et, sans aucune difficulté, sans visite de douane, ni

visa de passeport, grâce à la lettre magique emportée de Stockholm, je suis hors de la gare. Un autocamion portant des bagages m'emmène rapidement, cahin-caha, le long de ce qui fut la belle perspective Newsky.

CHAPITRE II

LE PREMIER MAI DES BOLCHEVIKS

La fête obligatoire. — Les ouvriers protestataires. — Les Allemands à Pétrograd. — Toilette de fête. — Matinée de fête prolétarienne. — Le futurisme art officiel. — L'armée rouge. — La flotte de la Baltique.

Pétrograd, 30 avril.

Hier, le dvornick (gérant) de notre maison a fait comme tous les autres « dvornick » de Pétrograd, il a rendu visite aux locataires et leur a déclaré : « C'est demain le premier mai, jour de fête nationale : il est défendu de se mettre aux fenêtres et de les ouvrir pendant le passage du cortège prolétarien. Les bolcheviks tireront sur quiconque outrepassera cet ordre. Les portes de la maison seront également fermées, personne ne doit sortir. »

Ma blanchisseuse est arrivée éplorée : son mari, petit employé au ministère de la Justice, a reçu l'ordre de prendre part au cortège que les bolcheviks organisent dans les rues et de se rendre au Champ de Mars où les discours seront prononcés devant les tombes des héros de la révolution. Des listes de fonctionnaires ont été dressées; demain on contrôlera les présences. Ceux qui ne se joindront pas aux manifes-

tations de joie seront irrévocablement privés de leur gagne-pain et jetés sur le pavé, quel que soit le nombre de leurs années de service. Puisque la Russie est maintenant libre, chacun doit observer la fête de la Liberté et si les baïonnettes de l'armée rouge ne réussissent pas à arrêter les Allemands, et n'en ont d'ailleurs nulle envie, du moins pourront-elles inculquer aux réfractaires les principes d'une vraie discipline prolétarienne. Ces pauvres fonctionnaires, épouvantés, ont fait observer aux chefs maximalistes que les bruits les plus alarmants circulaient en ville, que l'on parlait de désordres anarchistes, que l'on affirmait que des bagarres sanglantes auraient certainement lieu au Champ de Mars et qu'ils risquaient leur vie en prenant place derrière les étendards révolutionnaires aux inscriptions flamboyantes. « Ne vous inquiétez pas, leur répondit-on, si vous êtes tués, vos femmes recevront votre traitement complet durant les trois mois qui suivront votre mort ! »

Ce n'est pas très rassurant et ma vieille blanchisseuse est en larmes en songeant que son époux devra, demain, prendre part à..... la fête.

Hier soir, en rentrant vers minuit, j'ai croisé de nombreuses patrouilles à cheval occupées à purger la ville des anarchistes, avant le 1er mai, afin de les empêcher de troubler la cérémonie comme ils en ont l'intention.

Dans les rues désertes à peine éclairées, les galops des chevaux résonnent bruyamment sur les pavés, des coups de feu éclatent, la fusillade s'engage de part et d'autre. Les anarchistes résistent peu d'ailleurs et prennent volontiers la fuite.

C'est à qui s'enfuira le plus vite : les anarchistes devant les bolcheviks et les bolcheviks devant les

Allemands. Une maison de la rue Volkovaïa, habitée par les anarchistes, vient d'être cernée par les troupes rouges qui ont saisi 100 fusils nouveau modèle, plusieurs caisses de cartouches, des grenades à main, quatre mitrailleuses et de nombreuses caisses de vivres et d'objets d'équipement. Un des chefs anarchistes, Bleichmann, a été arrêté. Tandis que les bolcheviks s'en allaient avec leur butin, ils ont été attaqués par une trentaine d'anarchistes qui tentèrent de reprendre leurs armes, mais un coup de canon tiré à blanc suffit pour les mettre en fuite. Dans la rue Kolomenskaia les disciples de Kroupakine furent victimes d'un accident professionnel : ils occupaient là les deux étages supérieurs d'une maison transformée en arsenal. Un des acolytes voulant décharger une bombe la laissa tomber sur une caisse contenant 40 grenades. L'explosion fut terrible ; elle détruisit le troisième étage de la maison, tua 11 anarchistes et en blessa grièvement 12.

Si le gouvernement des Soviets pourchasse les anarchistes, il n'est pas beaucoup plus tendre avec les socialistes révolutionnaires de droite et les partis bourgeois. C'est, depuis quelque temps, une véritable hécatombe de journaux : *Nach Viek* (cadet, ancienne *Rietch*, l'organe éclairé de la classe instruite russe), *Novy Loutch*, et *Nach Gazetta* qui lui succéda, *Vperod*, organe du parti ouvrier social démocrate menschevik, puis *Vsegda Vperod* qui le remplaça. *Vetchernaia Zaria*, *Viola Nachi Wiedomosti*, *Narodnoe Slovo*, *Rodina*, ont été supprimés pour avoir critiqué le gouvernement et réclamé la Constituante. Des amendes de 25, 50 et 100 mille roubles ont été infligées au *Rannoie*, *Outro*, *Novosti Dnia*, *Troudovaia Gazetta* qui imprimèrent de fausses nouvelles

désagréables aux Soviets et leurs rédacteurs sont déférés aux tribunaux révolutionnaires.

Tous les journaux du soir à tendances bourgeoises viennent d'être supprimés à Pétrograd et un décret interdit la publication de nouvelles feuilles. La *Pravda* (Vérité), organe officieux des bolcheviks, triomphe donc : personne ne peut plus contester la véracité de ses informations et ses assurances que tout va pour le mieux dans la République des Soviets.

Les ouvriers prennent nettement parti contre les bolcheviks, qu'ils rendent responsables de la situation épouvantable dans laquelle se trouve l'industrie russe. Les ouvriers appartenant aux fabriques Bogatir de Moscou, ceux de la fabrique d'explosifs Okhta, de la lithographie des Annales russes, de la station nationale d'électricité, des ateliers de construction de wagons, les cheminots du chemin de fer Nicolas, les délégués des usines russes baltiques, de l'usine Rietchkine, de l'usine Vulcain, des usines Siemens et Halske, de l'Arsenal, de l'usine nationale d'automobiles, de l'usine Sestoriostsk, de Kolpino, de Vargouline, des fabriques de conduites d'eau, de l'usine Oboukhovski, les 10.000 ouvriers des usines Poutiloff, etc., etc. réunis en meeting ont voté des résolutions protestant contre la guerre civile, réclamant la liberté de parole et de presse, demandant des rations de pain égales pour les ouvriers et les soldats de l'armée rouge, et la convocation immédiate de la Constituante. La diversité des industries, que je cite au hasard, prouve bien l'état d'exaspération dans lequel la politique à courte vue des Lénine et des Trotski a jeté les masses pourtant gagnées aux maximalistes.

Chaque jour la situation empire à Pétrograd et à

Moscou, pour ne parler que des villes que j'ai visitées moi-même et, les unes après les autres, les fabriques se ferment faute de combustible et de matières premières.

Dans le gouvernement de Moscou 36 filatures avec 136.000 ouvriers, 224 ateliers de mécaniques avec 120.000 ouvriers ont dû fermer leurs portes. Une centaine d'autres entreprises industrielles occupant 100.000 ouvriers vont être obligées de suspendre incessamment leur activité.

A Pétrograd, l'armée des sans travail compterait suivant les journaux russes 350.000 chômeurs. Ce nombre augmente chaque jour : hier c'étaient les raffineries Konig, l'usine Phoenix avec 2.000 ouvriers, l'usine de téléphones Erickson avec 2.200 ouvriers qui se fermaient. Combien y aura-t-il de nouveaux sans travail aujourd'hui? La question est angoissante, car la famine se fait sentir avec plus d'acuité chaque jour, et les prix des denrées alimentaires atteignent des chiffres incroyables.

Une réaction se dessine partout. Hier, à Podolsk, les ouvriers d'une grande usine nationalisée ont demandé à leur ancien patron à l'unanimité, y compris le comité des ouvriers nommé pour diriger l'entreprise, de bien vouloir revenir à l'usine et y restaurer le régime patronal.

La faim se fait sentir et les ouvriers qui gagnent des salaires énormes ne peuvent plus néanmoins arriver à nourrir convenablement leur famille. Dans les localités avoisinant Pétrograd, les désordres sont fréquents. A Pavlovsk, la foule réclamant du pain a brûlé le bâtiment du Soviet local et a massacré tous les membres du Conseil. A Peterhoff, les 23, 24 et 25 avril les émeutes furent très graves. Il y eut des

morts et des blessés. A Mga, tout près de la capitale, les villageois, qui avaient avec eux 23 mitrailleuses, ont pris d'assaut un train de ravitaillement se dirigeant vers Pétrograd. Ils l'attaquèrent en ordre serré, tuèrent deux gardes rouges escortant le train, en blessèrent trois et s'emparèrent d'une grande partie du chargement.

A Svanka les paysans s'organisent en bandes armées de quarante à cinquante hommes et prennent place avec leurs fusils et leurs mitrailleuses, dans le train de Sibérie. Arrivés à destination après une dizaine de jours de voyage, ils achètent quelques wagons de farine et rentrent à Svanka, escortant leur précieuse denrée et prêts à faire le coup de feu contre les comités de ravitaillement des Soviets qui tenteraient de la réquisitionner.

A Pétrograd, la seule préoccupation est de savoir ce que l'on mangera. Impossible d'avoir, dans n'importe quelle sphère, une conversation où il ne soit pas question de farine, de sucre ou de graisse. Les magasins sont vides. Les spéculateurs vendent dans les rues, à des prix exorbitants, les denrées qui ont échappé aux réquisitions des comités d'approvisionnement. Au moment où je vous écris, on sonne à la porte de mon appartement : ce sont deux soldats qui viennent offrir un cornet de sucre en poudre à 75 roubles le kilogramme. Quelle aubaine !

Toutes les raffineries se ferment les unes après les autres, car les paysans n'ont pas cultivé leurs champs de betteraves, occupés qu'ils étaient à piller les propriétés et à se partager la terre.

Zinovief, président de la Commune de Pétrograd (car nous sommes maintenant sous la Commune avec grand C), déclare dans des télégrammes aux Soviets

du centre de la Russie que Pétrograd n'a plus de pain que pour trois jours. Il faudra ensuite se contenter le mauvaises pommes de terre.

La ration de pain a été, depuis le 19 avril, réduite ı 51 grammes et, depuis une semaine, nous ne receons plus que trois wagons de farine par jour au lieu les 30 qui seraient nécessaires pour continuer à onner la ration réduite.

Dans les villages de la banlieue la situation est ncore pire. Il y en a où l'on n'a pas distribué, depuis ın mois, plus d'une livre de pain par habitant (la ivre russe a 400 grammes). La famine y prend les roportions d'une calamité. Dans le district de Pskov les morts de faim sont signalés. On n'y a reçu ce lernier mois que 28 wagons de farine au lieu des 300 attendus.

On comprend, dès lors, que la situation alimenaire prime tout et que les discours que les bolcheiks se proposent de faire demain pour célébrer la ête de la liberté, n'enthousiasment pas la foule.

Les socialistes révolutionnaires de droite et les nencheviks d'une part, les anarchistes de l'autre, nvitent les ouvriers à ne pas participer à la fête officielle du parti au pouvoir.

Les bolcheviks emploient tous les moyens d'oppression dont ils disposent pour exercer une pression sur la foule et l'obliger à prendre part aux réjouissances du 1er mai. Des perquisitions ont été faites aujourd'hui à la société des délégués des ouvriers pour confisquer les proclamations invitant à l'abstention.

Le comité central du parti socialiste révolutionnaire a voté un ordre du jour déclarant que la participation des ouvriers à une manifestation en armes est impossible. Il invite ses adhérents à préparer des

drapeaux avec les inscriptions suivantes : « Vive l
résurrection de l'Internationale ! Vive la résurrectio
de la Russie populaire indépendante ! Vive le droi
du Peuple ! »

Les ouvriers des usines Poutiloff au nombr
de 10.000 ont voté à l'unanimité, moins 10 voix e
5 abstentions, un ordre du jour contenant ces déclara
tions : « 1° La politique du gouvernement des Soviets
conduit la Russie au bord de l'abîme, la livrant a
pouvoir de l'impérialisme allemand, a ruiné l'indus-
trie et réduit la classe ouvrière à la famine et a
chômage ; 2° Seule l'union de toutes les forces démo-
cratiques, seule l'Assemblée Constituante élue sur de
bases démocratiques peuvent tirer la Russie de l'im-
passe dans laquelle le gouvernement bolchevik l'a
engagée ; 3° Nous refusons de prendre part aux fête
officielles organisées pour le 1er mai par un gouver-
nement d'usurpateurs. Nous protestons contre le
tentatives de masquer la pénible situation par u
défilé clownesque. »

Hier la nouvelle et puissante organisation ouvrière, l'assemblée extraordinaire des délégués des fabriques et des usines, a lancé aux ouvriers un appel déclarant que, au moment où des centaines de mille ouvriers souffrent de la famine et que le sang fraternel coule sur tous les fronts, la classe ouvrière doit, le 1er mai, s'exprimer fermement pour le rétablissement de la patrie et pour l'avenir de la Russie. L'assemblée invite les ouvriers à préparer des étendards avec les inscriptions suivantes : « Ouvrez les fabriques et les usines ! », « Du pain et du travail ! », « A bas la guerre civile, les fusillades et les lynchages ! », « Vive l'Assemblée Constituante ! », « A bas le traité de Brest ! ».

Les uns après les autres, dans cette réunion, les délégués ont peint le triste tableau de la situation des travailleurs et sont arrivés à la conclusion que les bolcheviks veulent appeler les ouvriers dans la rue pour les faire défiler devant le comte Mirbach et tromper ainsi les Allemands par une pitrerie.

*
* *

Croire que l'on puisse tromper les Allemands sur la situation en Russie est faire preuve de naïveté. Ils y sont maintenant en maîtres. Dans les rues de Pétrograd les ex-prisonniers de guerre allemands se promènent librement, équipés de neuf depuis quelques jours, sanglés dans des uniformes d'avant-guerre, bleu, vert, rouge ou blanc, tout chamarrés de brandebourgs, de galons et d'insignes. Ils paradent le long de la Newski dans leurs uniformes flamboyants de dompteurs de cirques, avec des airs de triomphateurs et regardent de haut leurs alliés autrichiens qui, eux, sont encore vêtus de leurs vieux uniformes rapiécés, décolorés et usés jusqu'à la corde.

Le gouvernement de Lénine ne saurait avoir trop d'égards pour Mirbach, le nouvel ambassadeur allemand qui vient d'arriver à Moscou.

On lui a offert, pour sa sécurité personnelle, une garde lettone (les seuls soldats de l'armée rouge qui méritent encore ce nom). Quatre automobiles et deux paires de chevaux appartenant aux écuries de l'empereur ont été gracieusement mis par les Soviets à la disposition de Son Excellence le comte de Mirbach.

Le ton des notes de Tchitcherine, commissaire aux affaires étrangères, est plein d'une humble condescendance quand il s'adresse à l'ambassadeur du

Kaiser pour lui demander des explications sur l'avance allemande en Crimée.

Comparer les notes à l'Allemagne et l'ultimatum demandant à la France le rappel de M. Noulens, c'est comprendre immédiatement quelle est la situation de l'Allemagne en Russie.

Pétrograd est déjà infectée de commis-voyageurs boches. Hahn, directeur de la Deutsche Bank, est arrivé dans l'ancienne capitale pour conférer avec les notabilités de la finance, du commerce et de l'industrie. Des courtiers allemands achètent toutes les valeurs industrielles et les actions de banque qu'ils trouvent sur le marché à des prix dérisoires !

« Quand nous aurons tout acheté, déclarait cyniquement un banquier allemand à un industriel de mes amis, nous renverserons les bolcheviks et rétablirons l'ordre, car il s'agira de mettre en valeur nos nouvelles entreprises et de toucher nos coupons. »

Un des diplomates boches arrivé au palais du prince Yousoupoff, à la Morskaïa, où eut lieu l'assassinat de Raspoutine et où flotte maintenant le drapeau impérial, avec la mission allemande pour l'évacuation des prisonniers et le règlement des questions pendantes, a déclaré à un journaliste russe : « La mission suit de très près la presse russe et l'a divisée en trois catégories : Les journaux neutres, ceux favorables aux Allemands et les hostiles. Nous resterons, dit-il, indifférents envers les premiers, nous saurons être utiles aux seconds et nous ne serons pas en reste ; quant aux troisièmes, nous saurons les mettre hors d'état de nuire. — Quand commencerez-vous, demanda le journaliste ? — Bientôt ! »

A bon entendeur salut ! On vend déjà dans les rues la *Sanct-Petersburger Nachrichten* et cette semaine

commencent de paraître les *Blätter für deutsches Leben in Sanct-Petersburg*. Quatre divisions impériales sont concentrées à Pskov et deux autres en Finlande. Quand les Allemands le daigneront, ils entreront à Pétrograd sans coup férir.

*
* *

Que sera la journée de demain? Les anarchistes avaient annoncé qu'ils manifesteraient à leur façon, mais ils sont arrêtés pour la plupart et ne paraissent pas être en nombre.

Ce matin à Smolny, où je suis allé dans une tempête de neige, on semblait inquiet. Des canons, des mitrailleuses étaient en position. Zinovief, que je devais voir, s'est contenté de me signer une permission de photographier et m'a demandé de venir lui faire visite après le 1er mai. Au crépuscule, Pétrograd a vu ses rues s'animer de centaines de femmes munies d'échelles, de seaux d'eau, de racloirs et de brosses qui s'efforcent, dans les rues où doit passer le cortège officiel, de libérer les murs des maisons de leur cuirasse de papiers multicolores formée par les centaines d'affiches, proclamations et arrêtés des innombrables comités, que l'on colle depuis des mois les uns sur les autres sans s'occuper de savoir si l'édifice est une église, un palais ou une simple maison d'habitation.

Ce soir, sans conteste, la Newski et la Morskaïa ont l'air moins sales. Toutes les maisons réquisitionnées par les comités s'ornent de draperies rouges. En passant devant les Soviets de quartiers, on remarque des préparatifs fiévreux.

Demain les journaux ne paraîtront pas. Une femme

encore élégante, sous sa voilette noire et son voile de deuil, une femme d'officier, qui a gardé dans son infortune un air distingué, m'offre l'édition du 1er mai antidatée du *Novaia Jizn*, le journal de Maxime Gorki.

Je l'achète et me fais traduire l'éditorial intitulé : « Le 1er mai ». Nul ne pourra taxer ce journal de bourgeois ou de contre-révolutionnaire et, pourtant, son manque d'enthousiasme reflète assez exactement l'opinion générale des classes populaires.

« Encore une fois, lit-on dans l'organe du vieux révolutionnaire, la classe ouvrière russe se sent la maîtresse le jour de sa fête du 1er mai. Mais en réalité il n'y a pas de véritable joie dans les quartiers ouvriers. Point n'est besoin, pour célébrer la fête, de cesser le travail dans les usines et les fabriques, car il y a déjà longtemps que toute vie en est disparue et ces repos sans fin n'apportent pas la joie à ceux qui sont fatigués, mais la famine et la mort. Les centaines de devises et de cris de victoire inscrits par les communistes sur leurs bannières ne couvriront pas les hurlements des gens épuisés et affamés. Ce que l'on montre aux ouvriers de Pétrograd, incertains de la liberté de demain et acculés à la famine, c'est la victoire du vieux monde sur le nouveau. Dans la ville condamnée, courant inévitablement à la mort, l'ancien monde étreint ses vainqueurs à la gorge et nous croyons que ces milliers de prolétaires affamés comprendront le véritable sens de cette fête et sauront rejeter tout ce qu'elle a de ridicule et de stupide.

« Nous croyons qu'ils n'admettront pas qu'il soit fait violence à leurs frères qui n'ont pas foi dans l'avènement du nouveau monde. Nous croyons qu'ils com-

prendront que le temps n'est pas encore venu d'une joie sans soucis.

« Les drapéaux rouges, vainqueurs récemment encore, en Finlande, en Ukraine, en Transcaucasie, en Lithuanie et dans les provinces Baltiques, traînent maintenant dans la boue.

« L'ouvrier pétrogradois, lui-même, ne sait pas si la main osseuse de la famine l'épargnera, s'il s'éveillera demain maître de son existence et de celle de ses oppresseurs ou bien esclave des rapaces étrangers qui, sournoisement et haineusement, regardent le drapeau rouge russe de la Finlande proche et « libérée ». Il est encore trop tôt pour fêter la complète victoire de la classe ouvrière. La lutte nouvelle sera incommensurablement dure, ce sera la lutte non seulement contre les ennemis de la classe ouvrière, mais contre les propres erreurs de cette dernière. »

Que nous sommes loin des articles triomphants de mai 1917 !

Ce soir, sous le vent glacial, la fusillade éclate à chaque instant, brève, saccadée, suivie du bruit sec et régulier des mitrailleuses. Les bolcheviks semblent vouloir rappeler qu'ils sont les maîtres et que les armes ne leur manquent pas.

Je viens de rencontrer le long du canal Catherine un individu, vêtu d'un vague uniforme, qui s'amusait à tirer dans l'eau avec une mitrailleuse dernier modèle. C'était l'homme le plus inoffensif du monde : il n'a pas même réussi à tuer des poissons, mais personne ne se montrait. La rue était déserte, chacun se barricadait prudemment, persuadé que des drames effrayants se déroulaient dans la rue.

Quand le mitrailleur eut assez tiré, il s'en alla tout tranquillement recommencer plus loin son jeu inno-

cent, mais bruyant, et porter la terreur dans la rue voisine.

Ne sommes-nous pas à la veille de la fête de la liberté? Chacun n'a-t-il pas le droit de faire ce que bon lui semble? Il suffit de n'être pas un bourgeois pour pouvoir se payer le luxe d'effrayer les braves habitants de Pétrograd et ce n'est certes pas difficile. Le courage ne paraît décidément pas être le trait dominant du caractère des bourgeois comme des prolétaires.

Pétrograd, 1er mai.

La nature, elle aussi, a voulu être en fête aujourd'hui. Après la neige et la pluie de ces derniers jours, le ciel est d'un bleu immaculé, le soleil brille gaiement, mais ne parvient toutefois pas à réchauffer l'air glacé.

A dix heures du matin je me dirige, par la Voznessensky Prospect, vers la Morskaïa et la perspective Nevsky.

Tous les magasins sont fermés. Beaucoup de maisons ont les rideaux des fenêtres et les stores baissés. La ville semble complètement morte.

Dans les rues, personne, pas une âme sur les trottoirs déserts. Quelques patrouilles de soldats de l'armée rouge, qui ont mis autour de leurs casquettes de larges rubans écarlates, se promènent nonchalamment et vous dévisagent d'un air soupçonneux.

Malgré les ordres donnés, les drapeaux rouges sont rares. La plus grande partie de ceux qui ornent la Voznessensky sont en lambeaux et d'une couleur indéfinissable. Ils ont tant flotté depuis quatorze mois! Seuls les commissariats, les casernes, les locaux des divers

comités ont renouvelé leurs emblèmes révolutionnaires et des drapeaux sanglants claquent au vent du nord.

Dans les rues où ne passe pas le cortège, personne n'a pavoisé.

Seulement, devant les postes de quartiers et les casernes, on remarque une vive agitation. Les soldats de l'armée rouge ont une raison, eux, de faire la fête : leur solde est décuplée aujourd'hui à titre de gratification. La République des Soviets n'est pas ingrate. Elle paie actuellement ses soldats à raison de 300 roubles par mois (les soldats et les officiers jusqu'au grade de capitaine ont la même solde) et prend, en outre, à ses frais, leur entretien complet.

Le métier a donc ses avantages, car la ration de pain, qui est quotidiennement de 51 grammes pour les bourgeois et le peuple, est de 500 grammes pour les soldats de l'armée maximaliste.

Sur la place Saint-Isaac contre la statue du tzar Nicolas I[er], érigée en 1859 sur les plans de Monferrand, un échafaudage a été dressé et le monument disparaît sous une ornementation de bandes de toile rouge et jaune qui le cache complètement. Seule, comme par bravade, la tête de l'empereur, portant le casque des chevaliers gardes, émerge de ce flot de calicot.

Les bolcheviks ont annoncé qu'ils détruiraient dans la nuit du 1[er] mai tous les monuments d'empereurs ou de généraux. Devant l'unanimité des protestations ils n'ont accompli, à Petrograd du moins, aucun acte sacrilège et se sont contentés de voiler les statues impériales. Pourquoi Nicolas I[er] a-t-il été gratifié de cet habit de carnaval fait de banderoles jaunes et rouges, je n'ai pu arriver à le savoir. Le jaune est pourtant une couleur bourgeoise !

Cet accoutrement bizarre attire les curieux qui, peu à peu, se font plus nombreux. Chacun explique à sa façon les événements actuels et des palabres sans fin se poursuivent inlassablement.

La Russie est le pays où tout le monde se sent orateur et où les auditeurs ne manquent jamais de patience.

Une vieille femme qui passe injurie les hommes rassemblés au pied de la statue. « Au lieu de dépenser notre argent à acheter des toiles rouges, vous feriez mieux de nous donner à manger et d'aller à l'église, s'écrie-t-elle. Vous devriez avoir honte de faire un carnaval la semaine de Pâques ! » Personne ne proteste et la femme s'en va vers la cathédrale Saint-Isaac en continuant ses imprécations contre les bolcheviks.

*
* *

Le palais Marie est décoré de trois immenses toiles futuristes. En face, l'hôtel Astoria en a également une. Le futurisme est devenu l'art officiel, je dirai presque l'art académique bolchevik. Sur la Nevsky, au palais d'Hiver, à l'État-Major, au Champ de Mars, partout des toiles immenses, couvrant quelquefois toute la façade d'une maison, doivent témoigner de la joie des artistes célébrant le premier mai et l'avènement de l'ère nouvelle de bonheur universel.

Il me serait difficile de vous les décrire : on ne décrit pas une toile futuriste, surtout du futurisme russe. C'est un assemblage baroque de couleurs vives, de plaques, de triangles, de rectangles amalgamés avec la plus folle des fantaisies.

Il y a, il est vrai, des toiles moins avancées où l'on peut encore distinguer des maisons dégringolant en

scade, des hommes aux costumes multicolores, aux :es minuscules appelant les Russes à s'engager dans rmée rouge.

Près du Gostiny Dvor, à la Douma municipale, une le de dimension plus modeste et d'un genre plus ıctionnaire, montre la mort coiffée du casque alleınd fauchant des têtes. Au-dessus du squelette, dans coin, un gros marteau que brandit un bras musclé, t censé représenter l'armée rouge qui va assommer mpérialisme prussien. Ce n'est hélas! qu'une allérie.

Au pied de la tour un immense bouquet, futuriste i aussi, formé de fleurs rouges, bleues, vertes, découes dans des planches, et se dressant crispées autour un même tronc, excite l'admiration des « tavarich ».

En cherchant à comprendre le sens des panneaux onumentaux ornant la place du palais d'Hiver, je e rappelle une soirée d'avant-guerre, dans un resurant romain où Marinetti, le créateur du futurisme, ıe racontait son voyage triomphal en Russie. Il était ıyonnant et, avec son exubérance de latin, nous nnonçait qu'en Russie on était encore plus futuriste ue lui. L'empire des tzars devait être l'eldorado de art nouveau.

Pauvre Marinetti, s'il avait pu être à Pétrograd ujourd'hui, quelle désillusion! Au moment où tous es futuristes italiens *sans exception* se sont engagés omme volontaires au commencement de la guerre, ıprès avoir été parmi les plus fervents interventistes ıu temps de la neutralité italienne, les futuristes russes célèbrent la trahison et l'armée rouge fuyant devant 'ennemi.

Pas un d'eux n'a même eu le courage de continuer, par le pinceau ou la caricature, la guerre aux Alle-

mands que leurs camarades italiens combattent d
Alpes à l'Adriatique avec des pertes douloureuses, e
de nombreux peintres, sculpteurs et musiciens fu
ristes sont tombés au champ d'honneur.

Se faire tuer à l'ennemi ! Allons donc, les fu
ristes russes préfèrent émarger très bourgeoiseme
au budget, car leur barbouillage d'aujourd'hui le
a été payé à coups de billets de mille roubles ! L
Soviets sont généreux : l'argent coûte si peu, il suf
de « confisquer » ou de « réquisitionner ».

*
* *

Quand j'arrive au Champ de Mars, vers onze heure
le défilé du cortège officiel commence. Les tombeau
de ceux que l'on appelle les héros de la révolutio
sont décorés de plantes vertes, de couronnes et de lau
riers. Une tribune, au centre, est drapée de rouge. U
ami occupé, au début de la révolution, dans un de
grands hôpitaux de la ville, me raconte que, au momen
où les révolutionnaires vinrent chercher les corps de
camarades morts pendant les premiers jours de révo-
lution, et auxquels on fit des funérailles imposantes,
on remarqua, avec stupeur, qu'il manquait une dou-
zaine de cadavres. Les familles des morts, voulant
pour eux des funérailles religieuses, les avaient fait
emporter secrètement. Que faire ? Les 184 cercueils
officiels étaient préparés pour le premier enterrement
civil de la Sainte Russie. Le canon de Pierre-et-Paul
devait saluer gravement de 184 coups les victimes
du despotisme tzariste. Il fallait, à tout prix, des
cadavres. Il y avait heureusement, à la morgue et
dans les salles de dissection, des cadavres de « goro-
dovoïs », de ces agents de police fidèles à leur ser-

ıent qui, seuls, s'obstinèrent, pendant plusieurs jours, défendre l'ancien régime. On se hâta de les placer ans les bières rouges et les centaines de mille mani- ›stants qui, pendant des heures et des heures, défi- ›rent chapeau bas devant les fosses, ne se doutèrent as qu'elles rendaient hommage à quelques obscurs gorodovoïs ».

Aujourd'hui que l'histoire est connue, le défilé du ortège bolchevik se découvrant bravement devant les ombes, me paraît manquer de signification.

Peu, très peu de monde, au passage du cortège qui, ıvec d'innombrables bannières aux inscriptions in- erminables, débouche de la place Souvarof en face lu pont Troïtski, traverse en diagonale la grande ›lace vide et se disloque par la Sadovaïa.

Mais si les drapeaux sont nombreux, les manifes- ;ants le sont moins. Les ouvriers ont suivi le mot l'ordre des socialistes révolutionnaires; ils se sont ıbstenus. Il n'y a que cinq, dix ou vingt personnes lerrière chaque drapeau, et ce sont, pour la plupart, des individus que leurs fonctions, ou les emplois admi- nistratifs qu'ils remplissent, obligent à prendre part au défilé.

Par contre, toute l'armée rouge de Pétrograd passe dans un beau désordre, avec son artillerie, ses cais- sons de munitions et ses autos mitrailleuses.

De temps à autre un détachement défile en bon ordre, commandé par des officiers sans épaulettes ni galons, montés sur de superbes chevaux. Mais ces groupes sont rares; généralement chacun arrive d'un pas lent et traînard, sans s'occuper de l'aligne- ment, au son des hymnes révolutionnaires, tristes et sans mélodie, qu'entrecoupe souvent une « Mar- seillaise » lugubre qui n'a plus rien de commun avec

les notes vives et entraînantes de Rouget de Lisle.

Dans un coin de la place, debout sur une auto blindée, un orateur harangue les quelque cent personnes qu'il a réussi à réunir autour de lui. « C'est un triomphe pour les bolcheviks, s'écrie-t-il d'une voix enrouée, de pouvoir, au moment où les Allemands sont à trois heures de Pétrograd, réunir ces foules innombrables pour fêter l'Internationale, et admirer l'allure guerrière, fière et martiale de l'armée rouge qui défile devant elles. »

Parmi les cent badauds composant « la foule innombrable », personne ne sourit et l'orateur continue sur ce ton. Les Pétrogradois n'ont certainement pas le sens du ridicule.

Deux avions évoluent au-dessus du Champ de Mars. Tout à coup l'un d'eux pique du nez et vient s'abattre sur le toit d'une maison. Les deux aviateurs rouges qui le montaient, sont tués.

Ce sont d'ailleurs les seules victimes de la fête. Contrairement aux bruits pessimistes, tout est tranquille. La vue des canons et des mitrailleuses, postés à tous les points stratégiques, suffit à calmer ceux qui seraient tentés de troubler la fête de la liberté.

*
* *

L'après-midi, tandis qu'un cortège carnavalesque de chars décorés, représentant la liberté, le travail et l'hydre à cinq têtes de la contre-révolution, parcourt les rues désertes où flottent des drapeaux officiels, je vais voir la flotte de la Baltique arrivée depuis quelques jours sur la Néva au pont Nicolas.

Pauvre flotte ! ses croiseurs, ses torpilleurs, ses contre-torpilleurs sales et négligés, se sont enfuis devant les Allemands ; et les petites unités vont par le

chenal de la Neva tenter de gagner le lac Ladoga où elles seront plus en sécurité.

Tous les bâtiments ont hissé le grand pavois et, de loin, ces milliers de drapeaux multicolores, flottant gaiement dans une véritable forêt de mâts, donnent la seule note joyeuse de la journée.

La Néva, d'un bleu sombre, charrie des glaçons qui viennent se rassembler entre les navires de guerre et les entourent d'une cuirasse blanche.

Le soir tombe lentement. Le public, qui craignait des désordres et n'osait pas sortir des maisons, reprend courage et vient en foule se promener le long des quais. Dès que la nuit arrive, la flotte commence à s'illuminer. Des centaines de fusées rouges et vertes partent de tous les bâtiments, tracent dans le ciel, sans étoiles, des traînées lumineuses et éclatent en une pluie d'étincelles. Le canon tonne de toutes parts.

Une trentaine de puissants projecteurs électriques balaient le fleuve de leurs jets lumineux éclairant, dans une véritable féerie, les palais superbes qui bordent les quais.

La foule grandit, admire étonnée cette fête nautique, donnée par une flotte dont l'ennemi est à trente kilomètres. Qui donc, ce soir, se souvient de la guerre européenne, des tranchées de France où les soldats, alliés d'hier, luttent avec acharnement contre les divisions allemandes libérées par la trahison bolchevique ?

La fête se poursuit. Les fanfares mettent de la joie dans l'air et font oublier aux assistants qu'ils ont faim.

Soudain une lueur immense éclaire le fleuve, la fusillade éclate ; c'est l'hydre de la contre-révolution

qui vient d'être brûlée par les matelots qui tirent des coups de fusil, afin d'être bien certains que la « bête sera tuée » et que son esprit ne s'échappera pas de l'incendie.

Il est minuit, la fête continue. Écœuré par le spectacle de ces soldats inconscients dont la patrie est en lambeaux, en proie à la famine et à l'anarchie et qui ne semblent pas comprendre ce que leur conduite a de révoltant, je rentre en ville manger les vingt grammes qui me restent d'une substance noire visqueuse, tenant ensemble par de petits morceaux de paille et que l'on appelle ici du pain.

Un groupe de prisonniers allemands, en uniformes neufs, regardent l'illumination et font des réflexions ironiques sur ces artilleurs qui tirent avec tant de zèle aujourd'hui et qui, hier, s'enfuyaient devant les navires du Kaiser.

La fête à Pétrograd a coûté, en décorations, allocations spéciales et feux d'artifices, plus de huit cent mille roubles.

On a signalé hier dix cas de morts de faim dans les quartiers ouvriers !

CHAPITRE III

MOSCOU CAPITALE DES BOLCHEVIKS

Pâques rouges. — La nuit de Pâques au Kremlin. — Le Kremlin après les journées de guerre civile. — La destruction des monuments. — Trotski ne reçoit pas.

Moscou, 5 mai 1918.

A Moscou, dit-on partout à Pétrograd, la situation est très grave. Ce ne sont qu'assassinats, désordres, fusillades. Les anarchistes répandent la terreur et les légions rouges, aidées par les matelots, commettent de nombreux excès.

J'ai pu me rendre compte, à Pétrograd, que la sécurité personnelle était beaucoup plus grande que ne voulaient bien le dire des gens aux nerfs fatigués par toutes les épreuves supportées depuis l'abdication de Nicolas II.

J'ai voulu juger par moi-même de la situation dans la nouvelle capitale et je suis arrivé à Moscou pour y passer les fêtes de Pâques.

Avant la guerre et la révolution, la ville sainte de toutes les Russies, la « Petite Mère » orthodoxe, présentait, la veille de Pâques et pendant la semaine de fête qui suit le jour de résurrection, une animation intense. La nuit du samedi au dimanche, les 450 églises

étaient combles et, vers minuit, des centaines de processions portant des icones et des bannières en sortaient pour en faire le tour, tandis que le clergé bénissait les fidèles. Ceux-ci s'embrassaient alors les uns les autres sur la bouche, en échangeant les paroles consacrées : « Christ est ressuscité » — « En vérité il est ressuscité ». Puis à minuit, la procession rentrait à l'église, en grande pompe et, par les rues illuminées, les fidèles se dispersaient pour aller célébrer Pâques en une série de banquets de famille qui se succédaient jusqu'au mercredi saint.

Ce samedi de Pâques 1918, Moscou est désert. Tous les magasins, les restaurants et les cafés se sont fermés à deux heures et ne se rouvriront que mardi prochain. Malgré les invites des bolcheviks ordonnant aux ouvriers et cheminots de ne pas observer les fêtes, toute la vie de cette cité de 75 kilomètres de pourtour est suspendue. Pas un seul tramway, ni un izvotchik; impossible de trouver un café ou un restaurant ouvert.

Le froid est revenu, il neige par instant et un vent violent vous glace jusqu'à la moelle.

Dans les rues, le vent arrache les draperies rouges dont on a décoré tous les édifices publics et les maisons des comités et des Soviets. Les hôtels réquisitionnés par le gouvernement disparaissent sous les drapeaux et les banderoles écarlates. Le 1er mai a été l'occasion, ici plus encore qu'à Pétrograd, de cérémonies officielles et de pavoisements obligatoires.

Est-ce l'influence de Lénine ou de Trotski, je ne sais, mais la destruction des monuments d'empereurs et de guerriers qui ne fut que projetée à Pétrograd, a reçu, à Moscou, un commencement d'exécution.

A la Tverskaïa le monument de Skobeleff a été

ronçonné et le général, descendu de son piédestal, est elégué dans la cour du Soviet d'en face. On a fait râce aux soldats groupés sur le socle, probablement arce que ce sont des prolétaires ! Aujourd'hui, ce qui este du monument disparaît sous une palissade de lanches et sert de tribune aux orateurs bolcheviks aranguant le peuple moscovite.

La statue du tzar Alexandre III, qui se trouve près le l'église du Sauveur, a subi, elle aussi, une démo-ratisation en règle. Les couronnes qui surmontaient es aigles des quatre coins du monument, ont été nlevées ainsi que la croix de la couronne impériale. u moment où l'on détachait la croix, celle-ci échappa les mains du destructeur et tomba entre l'habit de ronze et la tête du souverain. Impossible de la etrouver. Le peuple de Moscou, qui voit volontiers les miracles partout, est certain que c'est le Saint-Esprit qui l'a fait disparaître pour l'empêcher de omber entre des mains sacrilèges. Le monument mpérial avait été recouvert d'un grand voile noir qui rit feu spontanément, dit-on, dans la nuit du 1er mai. la suite de ce second miracle le peuple est accouru n foule rendre hommage à Alexandre III.

* * *

La nuit est venue, une nuit sombre, sans étoiles, laciale.

De l'Ermitage, où j'ai trouvé un logis, chose resque impossible à Moscou actuellement, car toutes s chambres disponibles sont réquisitionnées d'office our loger les gardes rouges et leurs familles, je me irige, par la Petrovka, vers le Kremlin.

Personne n'a voulu m'accompagner, et je pars

seul, à travers les rues obscures et désertes. Pas une lumière, pas même une méchante lanterne au coin des rues. Néanmoins, tous les quatre à cinq cents mètres la route est jalonnée par la lueur rouge, tremblotante sous le vent, des feux de bois autour desquels les gardes rouges, le fusil entre les jambes, sont accroupis pendant leurs heures de faction.

Quel spectacle étrange que ce Moscou en fête, effrayé et sombre, gardé par ces soldats qui veillent dans toutes les rues et qui ont souvent des têtes si peu rassurantes qu'instinctivement on passe sur le trottoir opposé à celui où bivouaquent ces défenseurs de l'ordre public !

Quelques ombres furtives, des femmes généralement, se glissent, rapides, jusqu'aux églises voisines en frôlant les murs. Ne connaissant pas encore Moscou et ignorant mon chemin, je tente, à plusieurs reprises, de m'approcher d'un passant pour lui demander « Gdie Kreml » (où est le Kremlin ?); mais mon russe doit être si fantaisiste, que chacun, à mon approche, s'enfuit épouvanté. Les vieilles femmes se signent, persuadées que leur dernière heure est venue. Enfin, un feu plus grand que les autres illumine la porte d'une vieille tour, au haut d'un chemin montant, bordé de créneaux de briques. « Au-dessus de Moscou, il n'y a que le Kremlin, au-dessus du Kremlin il n'y a que le ciel », dit un proverbe. Ce doit être l'entrée de la citadelle sacrée. Je suis, à tout hasard, quelques passants, je traverse le corps de garde et me voici à 11 heures du soir sur la place du Sénat. Encore quelques feux de postes rouges et j'atteins la fameuse cathédrale Ouspensky.

La vieille église, où a lieu le sacre des empereurs, est encore sombre. Des échafaudages occupent la

partie droite, au-dessus des tombeaux des patriarches. Des sacs de sable et de ciment jonchent le sol. On se croirait à Venise dans la basilique de Saint-Marc aux mosaïques d'or disparaissant sous les amoncellements de sacs et les lourdes palissades. Là-bas on se protège contre l'ennemi, ici on ne fait que réparer les dégâts, légers heureusement, qu'un boulet bolchevik a occasionnés en novembre dernier en pénétrant sous la coupole gigantesque du centre.

Sur les sacs, appuyées aux piliers des échafaudages, des femmes du peuple dorment pesamment.

Devant la chapelle de l'Assomption un vieux prêtre à longue barbe grise, portant une robe violette, lit l'Evangile d'une voix grave et sourde qui résonne dans l'église et domine le bruit de la foule remplissant lentement la basilique. Seuls quelques cierges étoilent de points d'or les voûtes sombres des chapelles des Saints-Pierre-et-Paul et de Saint-Dimitri. Des officiants, vêtus de longues robes écarlates, viennent mettre autour du gros cierge, éclairant le vieux prêtre, les nombreux petits cierges apportés par les fidèles, qui forment bientôt de grandes couronnes lumineuses. Les voûtes de la coupole centrale et des coupoles latérales sont complètement sombres. Seuls quelques ors des mosaïques des arcs, reliant les piliers de la nef, brillent par instant. Les figures des saints entourées de leur auréole se détachent en noir sur les fonds d'or. La foule augmente sans cesse; foule bigarrée : bourgeois cossus aux gros manteaux de fourrures, ouvriers, femmes du peuple dans leurs costumes aux vives couleurs et surtout de nombreux soldats de l'armée rouge. Tous, en entrant à l'église, enlèvent leurs insignes écarlates et leurs rubans aux inscriptions internationalistes et les mettent dans leur

poche. On sent que leur conscience leur indique la divergence par trop criante qui existe entre les doctrines chrétiennes et bolcheviques et que, instinctivement, ils comprennent que le rouge n'est pas à sa place dans l'antique cathédrale des tzars.

Le vieux prêtre continue à psalmodier. Les grands hommes rouges, montés sur des échelles, allument les centaines de cierges des candélabres. L'obscurité s'évanouit, les ors des milliers d'icones couvrant les murs scintillent, les pierreries jettent des feux magnifiques, les figures des vieux saints, des anges, des chevaliers combattants, des mosaïques et des fresques, s'animent elles aussi. La cathédrale est maintenant comble. Des soldats se frayent difficilement un passage dans la foule et viennent baiser les reliques sur les tombeaux des patriarches. Les grands sabres de cavalerie qu'ils portent suspendus en bandoulière, heurtent avec un cliquetis bruyant les ornements d'or des sarcophages. Certains, parmi ces cavaliers, ont des têtes superbes et farouches, des têtes terribles que l'on retrouvera bientôt dans les pogroms, qui seront la revanche des orthodoxes sur les juifs composant actuellement les quatre cinquièmes de tous les Soviets et de toutes les organisations maximalistes.

Le clergé entre, vêtu de longues robes noires. D'une voix caverneuse un archiprêtre récite les prières. La foule se signe. Un chœur superbe qui réunit les basses les plus profondes et les soprani les plus aigus, entonne les prières liturgiques. La voix mâle de l'officiant alterne avec la mélopée austère des chants slavons.

La procession se forme, métropolite en tête, et sort de la cathédrale. Il est minuit. Soudain les

cloches de l'Ivan Veliki se mettent à carillonner, suivies aussitôt par toutes celles des quatre cent cinquante églises de Moscou. La procession rentre, le clergé va dépouiller ses habits de deuil et revient dans la cathédrale, revêtu de superbes étoles, de chasubles et d'aubes ruisselantes d'or et de pierreries. Les chants éclatent joyeux. « Christ est ressuscité ! » Les 31 cloches du vieux clocher de Jean le Grand l'annoncent gaiement en lançant dans la nuit glaciale leurs notes argentines. Le métropolite prend place entre les piliers de la grande nef, ornés de peintures naïves du XVIe siècle, à l'endroit où avait lieu le sacre des empereurs. Des milliers de cierges illuminent la cathédrale. C'est une féerie, une symphonie de couleurs, un spectacle inoubliable. Jusqu'à deux heures du matin la cérémonie continue, la foule répète gravement en chœur les répons. Tous, riches et pauvres, communient dans la même piété, comprenant la gravité de l'heure. Pâques, cette année, n'est pas la joyeuse fête de résurrection habituelle. En sortant, à gauche de la porte sacrée, les assistants se signent en passant devant la célèbre image de la Vierge de Vladimir, dont saint Luc serait l'auteur et qui, transférée de Jérusalem à Constantinople au Ve siècle, arriva au Kremlin en 1395 pour protéger Moscou contre l'invasion des Tatares du khan Timour.

Que de prières sont montées dans cette nuit de Pâques vers la Vierge miraculeuse pour lui demander le grand miracle qui sauvera la Russie ! La foule s'écoule dans la nuit sombre, passe devant les feux des gardes rouges et se disperse dans les rues obscures qui s'animent un instant, car, de toutes les églises, les fidèles sortent à flots.

« On remarque actuellement, me disait une person-

nalité russe, un mouvement accentué de retour du peuple vers l'église délaissée depuis le début de la révolution. » Si j'en juge par cette journée de Pâques à Moscou, mon interlocuteur a raison.

Dans cette merveille d'art russe qu'est l'église de Saint-Basile, le monument le plus original du monde, comme l'appelait Théophile Gautier, je suis, cet après-midi, la foule allant fleurir les autels. Toutes les classes se côtoient et les icones, les reliques, les autels des innombrables chapelles disparaissent sous les fleurs plutôt rares en ce moment à Moscou et qui coûtent des prix fous, la moindre rose se payant 10 roubles.

A cinq heures, à Saint-Alexis-du-Kremlin, dans l'église bombardée où l'on travaille actuellement à réparer les dégâts causés par les obus dans la façade, une foule énorme entoure le clergé chantant les vêpres et reprend en chœur les répons. L'air est saturé d'encens. Les chapelles basses, aux plafonds en caissons, illuminés de peintures de saints encadrées d'or, sont remplies d'une foule très bigarrée mais également fervente et recueillie. Femmes élégantes et paysannes, soldats et riches commerçants, tous prient avec la même foi.

Aux portes des églises, des pèlerins, aux longs cheveux bruns ou noirs tombant sur les épaules, à la barbe hirsute, vêtus de robes de bure, qui furent blanches, serrées par une corde à la ceinture, quêtent pour la construction d'une église et reçoivent les aumônes des fidèles. Un d'entre eux ressemble étonnamment à Raspoutine qui fut pèlerin, lui aussi, avant de devenir le conseiller de l'impératrice.

Moscou, 8 mai 1918.

Moscou est actuellement tout à fait tranquille et la vie y est relativement moins chère qu'à Pétrograd. Oh ! les prix ne sont pas démocratiques : j'ai payé hier soir pour deux verres de café et six biscuits, les seuls aliments que j'aie pu trouver dans un grand restaurant, quarante-trois roubles. Inutile de dire que j'étais aussi affamé après ce... repas, qu'avant de me mettre à table. Mais, enfin, on réussit encore à acheter des denrées alimentaires dans les magasins de Moscou, où l'on applique rigoureusement le système des cartes. Les rues sont beaucoup plus animées qu'à Pétrograd et l'on a vraiment l'impression d'être dans la capitale. A chaque pas, on remarque des maisons portant les traces des combats acharnés qui eurent lieu du 28 octobre au 3 novembre, entre les troupes bolcheviques et les partisans du gouvernement provisoire. Les glaces des hôtels ou des magasins percées de balles n'ont pas été remplacées : on a simplement appliqué un morceau de verre sur le trou. La lutte a été vive près du bâtiment central des téléphones où les junkers, élèves des écoles militaires, et de jeunes miliciens se sont défendus avec acharnement. Ils ont repris le Kremlin aux maximalistes, mais ils durent céder devant le nombre, car ils restèrent seuls, abandonnés par les bourgeois et les classes aisées tremblant de peur à l'idée d'avoir à risquer leur peau pour sauver la Russie des théories de Lénine. Un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite, dit-on : la veulerie des classes cultivées russes est responsable en grande partie de l'anarchie actuelle.

Les dégâts occasionnés aux œuvres d'art, par la guerre civile, ne sont heureusement pas très importants.

Le Kremlin, au sujet duquel tant de bruits alarmistes ont couru en France, est encore la gloire de Moscou.

Toutes ses portes, sauf une, la porte Troïtskaia, sont fermées. La vieille forteresse, maintenant résidence de Lénine et du gouvernement des commissaires du peuple, est sévèrement gardée par les meilleurs éléments de l'armée rouge.

Il faut passer deux contrôles avant de pénétrer dans l'enceinte sacrée. La foule fait queue devant le premier et, à force de recommandations et de papiers munis du plus grand nombre de cachets possible, on obtient un billet rouge qui permet de franchir le second. Je réussis à esquiver la première garde, mais, arrivé près de la tour, un soldat m'arrête. J'essaie vainement de m'expliquer en français ; la sentinelle reste inflexible. Que faire ? A tout hasard je mets la main dans la poche de mon pardessus et j'en sors un vieux billet de wagon-lit italien Rome-Modane, imprimé en rouge. Je le tends d'un air dédaigneux et en disant : « Tavarich (camarade) ». Pénétré de respect pour le porteur d'un aussi grand billet rouge, le soldat ne doute pas un instant que je ne sois une personnalité marquante. Il me répond « Karacho » (bien) en saluant correctement. Il faut jouer d'audace : un décret officiel datant de trois jours interdit de prendre aucune photographie au Kremlin et dans les environs. Je sors froidement mon appareil photographique et me mets à opérer sous les yeux des sentinelles qui rectifient la position chaque fois qu'elles se croient dans le champ de mon objectif. L'arsenal et le

tribunal, siège actuel du comité central des commissaires du peuple, sont intacts. Quelques draperies rouges oubliées depuis le premier mai pendent encore sur les murs blanchis à la chaux.

Les vieux canons sont alignés devant la grande caserne et aux deux angles, les canons monstres : celui du tzar (Tzar Pouchka) de 1 mètre de calibre, pesant 39.000 kilogs, fondu en 1856 sous Féodor 1er Ivanovitch, et La Licorne, une pièce de 60 fondue sous Alexis Mikhailovitch en 1670 et pesant 12.000 kilogs, font toujours pendant aux 875 canons, beaucoup plus modestes, ceux-ci, pris par les Russes en 1812.

Que de bronze ! Il y a là de quoi tenter les Allemands qui viennent d'entrer à Koursk, de continuer leur promenade militaire vers Moscou.

Le Synode, la vieille maison des patriarches, est l'édifice qui a le plus souffert du bombardement. Le bas de l'église des Douze-Apôtres est assez endommagé ; une petite construction adjacente a été démolie. Heureusement que les vieilles fresques extérieures du haut de l'église n'ont été atteintes que par quelques balles de mitrailleuses et seront facilement restaurées.

L'église Saint-Alexis, tout à côté, est en réparation. Les obus de 75 ont endommagé les fenêtres de l'aile droite et le portique ; mais, là non plus, rien d'irréparable. Le Palais Nicolas ou Petit Palais du Kremlin élevé par Catherine II pour le métropolite Platon et où est né l'empereur Alexandre II, est plus gravement atteint. Le deuxième étage, à l'angle du palais, au-dessus des colonnes, étale des plaies béantes que l'on n'a pas encore commencé de panser. Le palais est maintenant occupé par un détachement de l'armée rouge. Dans la chambre à coucher de Nicolas Ier les soldats jouent de

l'accordéon et l'un d'eux fume une cigarette, couché sur le lit de camp de l'empereur.

Au-dessus de la « reine des cloches », fondue en 1735 par Féodor Matorine sur l'ordre de l'impératrice Anne, la plus grosse cloche du monde, pesant 261.924 kilogs, et dans laquelle deux cents hommes peuvent prendre place, trois obus ont troué les murs d'Ivan Véliki.

Du haut du grand clocher toujours solide, la vue est merveilleuse et on comprend l'admiration de Napoléon Ier qui y vint, en 1812, avec ses généraux pour admirer Moscou. Tout autour du Kremlin, c'est un véritable océan de maisons aux toits multicolores où les dômes dorés ou argentés des églises, les clochetons, les tourelles élancées, surmontées encore de leurs aigles impériales scintillant d'or, mettent des points lumineux sous le soleil printanier.

La statue colossale d'Opekouchine représentant Alexandre II, qui est au centre d'une sorte de baldaquin, soutenu par des colonnes de bronze fort jolies, a été recouverte d'une grande étoffe noire qui cache la figure du souverain et redescend, tel un grand voile de deuil d'une dizaine de mètres de longueur, jusqu'au bas du manteau de bronze dont l'empereur est revêtu. La petite galerie, entourant le monument, au plafond en mosaïques de Venise représentant les souverains russes depuis Wladimir le Saint, est barrée par de longues perches soutenant des drapeaux rouges qui pendent hors des pavillons des angles.

Le couvent Voznessensky, l'église Sainte-Catherine, les cathédrales Arkhangelsky et Blagovetchensky, le Grand Palais, le Palais des Armures, ont heureusement échappé au bombardement, mais sont

fermés et le Kremlin est désert, affreusement désert et froid, aujourd'hui !

Certains affirment que des objets de valeur, des tableaux et des icônes de grand prix auraient disparu.

La porte Borovitskaia par laquelle Napoléon entra au Kremlin en 1812, n'a subi aucun assaut, tandis que celles qui donnent sur la place Rouge ont été quelque peu endommagées. La porte Spaskaïa, ou du Sauveur, surmontée de sa tour gothique de 62 mètres de haut, porte toujours au sommet un immense aigle impérial resplendissant de dorure.

Trois trous d'obus, de 40 centimètres de diamètre, ont percé le mur de cette porte historique datant de 1491. L'horloge qui fut installée sous Pierre le Grand a reçu deux obus dans son cadran et les aiguilles se sont arrêtées à deux heures moins dix minutes.

La cathédrale de Saint-Basile n'a pas été atteinte par les canons. Ses dômes étranges et fantasques en forme d'oignons et d'ananas, avec leurs torsades, leurs facettes aux vives couleurs, leurs tambours et leurs grandes croix, n'ont été que très légèrement touchés par quelques balles égarées.

C'est la porte Nicolas qui a le plus souffert. Un jeune Français qui, avec ses camarades de lycée, a combattu dans les bataillons de volontaires, qui soutinrent les junkers dans leur lutte contre les bolcheviks, a assisté d'une maison voisine au bombardement de la fameuse porte protégée par la célèbre icone en mosaïque de Saint-Nicolas de Mojaïsk, patron des affligés. Une inscription placée sur l'ordre d'Alexandre Ier sous l'icone déclare que, lorsque les Français tentèrent de faire sauter la porte, la partie supérieure seule de la tour fut endommagée et l'image du saint ne fut pas même atteinte, non plus que la lampe qui est sus-

pendue devant. On comprend facilement que les bolcheviks, tout mécréants qu'ils soient, aient hésité à ouvrir le feu contre la tour aux miracles.

Le 30 octobre néanmoins, vers huit heures du matin, ils arrivaient avec un canon de 75 et le mettaient en position, en face de la tour, à l'angle de la rue Nikolskaïa.

La fusillade partait assez violente du Kremlin, d'où les junkers tiraient sans relâche. Le canon placé au milieu de la route, il s'agissait de viser. Les artilleurs maximalistes ouvrirent la culasse, regardèrent par le canon, puis après avoir cru trouver leur but, enfilèrent un obus et refermèrent la culasse. Mais personne ne voulait tirer. « Nie boudou ia strilat » (jamais je ne tirerai), s'écriait l'un d'eux. Enfin on en trouva un qui avait été artilleur. « Tu dois tirer, lui dit-on, puisque tu as fait ton service dans l'artillerie. » Après bien des discussions, il consentit à rester près de la pièce, tandis que ses compagnons allaient se cacher dans les maisons voisines.

L'artilleur fit appel à tout son courage, tira un premier coup et fut renversé par le recul. Ses camarades sortirent alors de leurs refuges en criant « hourra ! ». Mais, bien que l'on fût à quelque trois cents mètres de la porte, l'obus avait passé au-dessus du but et était allé tomber de l'autre côté du Kremlin, sur les bolcheviks en position derrière le jardin Alexandre.

On ne se découragea pas pour si peu. De huit heures du matin à dix heures du soir on continua le tir sans parvenir à démolir la porte.

L'icone, naturellement, ne fut pas touchée ni même l'inscription célébrant ses mérites. La porte de bois fut à moitié brûlée. Une des peintures latérales représentant une sainte en prière n'existe plus, emportée par un obus ; le bas de la tour fut assez endommagé,

et le clocher percé à plusieurs endroits, mais l'édifice resta debout.

Aujourd'hui, je remarque devant la porte de nombreux curieux qui discutent avec animation le nouveau miracle de l'icone. Depuis le 1er mai, tout Moscou a défilé devant l'image de Saint-Nicolas ; en voici la raison. La veille du 1er mai, les maximalistes avaient voulu décorer le Kremlin. Un drapeau rouge fut placé devant l'icone de Saint-Nicolas, à la grande indignation de tous les bons orthodoxes qui voyaient là une profanation commise par les juifs dirigeant les Soviets de Moscou. La foule s'assembla et protesta vivement. Tout à coup, tandis que les fidèles maudissaient les bolcheviks, le miracle se produisit : le drapeau rouge se déchira en deux et l'icone apparut triomphante.

Peu à peu, le drapeau se déchira en petits morceaux que la foule s'arrachait, extasiée. Ne dites pas aux Moscovites que le vent soufflait très violemment et que d'autres drapeaux rouges furent mis en lambeaux, vous passeriez pour un blasphémateur et l'on pourrait vous faire un mauvais parti.

Le miracle de l'icone a fait beaucoup plus d'impression que le défilé de l'armée rouge, passée en revue sur la grande place par Trotski. Les soldats chargés des services d'ordre ont dû, à plusieurs reprises, tirer en l'air pour effrayer les milliers de personnes rassemblées devant la porte Nicolas et les obliger à circuler.

Moscou, 11 mai 1918.

Depuis quatre jours, je cours vainement les commissariats du peuple pour arriver à trouver les chefs des différents décastères. Hélas ! les fonctionnaires

bolcheviks n'ont pas aboli les jours fériés, mais les ont multipliés. Au prix où sont les voitures vous arrivez à la fin de votre journée avec cent ou cent cinquante roubles d'izvotchik, sans avoir réussi à trouver personne à son bureau.

Aujourd'hui, néanmoins, on m'annonce, au ministère de la guerre, que Trotski viendra vers midi et l'on m'autorise à monter chez lui pour lui remettre la lettre d'introduction et de recommandation qu'un de ses amis m'a donnée à Rome.

Moscou est actuellement la ville des réquisitions. Pas une maison n'a échappé au décret fixant le nombre de chambres que chaque ménage a le droit d'occuper et ordonnant de laisser, pour loger les soldats de l'armée rouge, toutes les pièces déclarées superflues par les Soviets. Les maîtresses de maison, au désespoir, ont vu s'installer dans leur salon des gardes rouges avec femme et enfants. Tout ce monde n'a pas l'ombre d'idée de ce qu'est une maison soignée et le mobilier que le propriétaire est tenu de laisser gratuitement à la disposition de ses nouveaux... locataires, subit les plus cruels outrages.

Toutes les maisons « chics » de « la Petite Mère » russe ont naturellement été choisies par les bolcheviks comme lieu de résidence des commissaires et de leurs innombrables bureaux.

Trotski a fait preuve de beaucoup de goût. Il s'est installé tout près de la fameuse église du Sauveur, dans une maison superbe bâtie pour M. Sietkof par le peintre et décorateur russe Vasnietzoff, qui était un céramiste des plus connus. M. Sietkof avait réuni dans cette maison une collection fort intéressante de tableaux qui, après sa mort en 1917, fut donnée à la Galerie Tretiakovski.

Le nouveau ministère de Trotski est construit en briques rouges, dans un style très moderne et très russe, ornementé de dessins de céramiques aux vives couleurs, variés et originaux.

Je monte les escaliers larges, le long desquels court une jolie balustrade en bois sculpté. Les murs sont tapissés de papiers clairs. Très peu de monde dans les corridors et de la propreté : choses rares dans un commissariat maximaliste. Au numéro 30, dans un appartement assez pauvrement meublé, parqueté de chêne, avec chauffage central, je suis reçu par la secrétaire de Trotski. Très aimable, elle parle un mauvais français et m'annonce que le commissaire à la guerre et à la marine va bientôt arriver. Elle est assez élégante et porte une alliance et une bague d'or superbe dans laquelle est enchâssée une pierre énorme qui doit être de prix.

Une dactylographe est à sa machine et... lit un roman tout comme dans un ministère bourgeois et impérialiste.

De grandes baies par lesquelles entre à flots une lumière claire et gaie, éclairent la pièce.

La vue est magnifique. Tout Moscou est là, ensoleillé et charmeur. La Moskova roule des eaux d'un bleu sombre, coupées au passage du pont de pierre par une large barre d'écume blanche. Dans le fond, sur le bleu pâle du ciel printanier, la forêt de tours, de dômes du Kremlin et de l'église Saint-Basile se détache très nette. Les murs rouges entourant la vieille forteresse aux toits verts, les mosaïques sombres et les ors des coupoles, les oignons bruns foncés d'Ivan Veliky, les larges bandes de gazon vert bordant les façades blanches des palais, forment un ensemble admirable de couleurs et de silhouettes.

Les heures passent, Trotski n'arrive pas. Au risque de scandaliser mes compagnons, j'ouvre la fenêtre et je photographie cette magnifique vue de Moscou.

Enfin, vers 1 heure de l'après-midi, une auto amène Trotski à son bureau.

La secrétaire revient, transformée, bourrue, elle ne parle plus français du tout. Trotski a déclaré qu'il ne veut absolument pas voir l'envoyé spécial d'un journal aussi *archibourgeois* que l'*Illustration!*

CHAPITRE IV

VOLOGDA
LA VILLE DES ÉGLISES ET DES AMBASSADES

Comment se sont installées les ambassades alliées. — Pourquoi les ambassadeurs alliés sont allés à Vologda. — La politique des Alliés en Russie. — La question de l'intervention.

Vologda, mai 1918.

Le train qui m'emmène de Moscou a quitté la belle et fertile campagne, qui s'étend entre la ville aux murs blancs et Jaroslav. Peu à peu, les grands arbres ont fait place à des sapins toujours plus malingres, et de grands pâturages, souvent marécageux, ont succédé aux champs bien cultivés qui entouraient les villages aux toits de chaume.

On sent que l'on va vers le nord. Soudain, sur la grande plaine, à peine ondulée, une ville apparaît. Dans le ciel clair, au-dessus des maisons basses, de nombreuses églises dressent une pépinière de tours et de coupoles : c'est Vologda, la ville des églises et des ambassades.

Sa grande gare rouge, où les soubassements des portes et des fenêtres ressortent en blanc, est en effet, depuis quelques semaines, une sorte d'hôtellerie des missions alliées.

Sur une voie de garage, devant une maisonnette de bois entourée de jeunes bouleaux, le train américain aligne ses grands wagons rouges et bleus qui sont vides, car M. D. R. Francis, l'ambassadeur des États-Unis, s'est installé en ville, dans une pittoresque maison de bois aux grandes colonnes d'un jaune criard. En face, le train franco-italo-serbe est encore, au contraire, le centre d'une activité fébrile.

Un wagon-fourgon est en tête, puis c'est le wagon personnel de l'ambassadeur de France, M. Noulens, le wagon-chancellerie-restaurant, où l'on aperçoit par les fenêtres les secrétaires d'ambassade occupés à chiffrer ou à déchiffrer des dépêches au bruit de leurs machines à écrire, le wagon du personnel de l'ambassade, le wagon du ministre d'Italie, marquis della Torretta, et de ses secrétaires; et, enfin, celui du ministre de Serbie, M. Spalaïkovitch. Toutes les voitures sont de confortables wagons-lits russes et le wagon-restaurant est celui qui fut exposé à Paris, à l'Exposition de 1900, dans la section du Transsibérien.

Je suis invité, pendant les quelques jours que je vais passer à Vologda, à habiter un des compartiments du train diplomatique. Avec délices, après des nuits de voyage fort peu agréables (hier, j'ai dormi sur une échelle dans un couloir), je retrouve le luxe d'un lit et de draps d'une blancheur éclatante.

Quand les missions alliées sont arrivées à Vologda, la ville était couverte d'une épaisse couche de neige d'où émergeaient de petites maisons de bois et de nombreuses églises aux dômes multiples, les uns de cuivre, les autres bariolés de bleu, de vert, d'argent et d'or. Beaucoup de ces églises, qui sont au nombre de soixante-sept sur une superficie restreinte, bordent les rives de la Vologda, belle rivière presque

aussi large que la Seine. Le printemps est venu et a brusquement transformé le paysage. La végétation est partie et, sous l'action de la lumière qui cesse à peine pendant une heure de pénombre en cette saison, les plantes se hâtent de donner leurs fleurs et leurs fruits, avant que les froids prématurés viennent à nouveau endormir la nature. C'est ainsi que Vologda forme maintenant une masse de verdure parsemée de toits peints, dont les gouttières et les cheminées aux fines dentelures semblent empruntées à des pagodes chinoises.

La cathédrale de Sainte-Sophie, qui fut construite sous Ivan le Terrible sur le modèle de la cathédrale Ouspensky de Moscou, et que l'on appelle ici le « Kremlin », renferme des trésors d'art chrétien d'une grande valeur, des fresques magnifiques et des icones d'or enchâssées de pierreries. Il a fallu fermer les portes de plusieurs des plus riches églises, car les prisonniers allemands, habitant un camp près de la ville, avaient déjà réussi à voler des icones et différents objets de culte.

Vologda ne comptait avant la guerre que 40.000 habitants environ, mais les réfugiés que l'invasion ennemie ou la politique intérieure des maximalistes y a accumulés ont porté le chiffre de sa population, depuis quelques mois, à plus de 100.000 âmes. Émigrés des provinces baltiques, propriétaires de la campagne russe dépossédés par les paysans, s'y trouvent confondus avec les membres de l'aristocratie et de la famille impériale que Lénine a jugé bon de mettre en surveillance, loin des foyers de conspiration. De leur train, placé sur une voie de garage, les diplomates voyaient défiler du matin au soir des milliers de gens appartenant à tous les gouvernements de la

Russie et à toutes les nationalités. Prisonniers autrichiens et allemands, tartares, circassiens, mongols, sibériens, chinois, japonais, bohémiens, grouillaient sur les voies et s'empilaient sur les wagons, dans un mélange à la fois fantastique et pittoresque. C'est dire que l'installation matérielle du corps diplomatique ne fut pas chose facile, dans une agglomération surpeuplée et mal préparée par le genre de ses constructions et les habitudes locales à recevoir une telle affluence.

Le Soviet de Vologda et la municipalité, plus ou moins teintée de socialisme, ont rivalisé avec les personnalités de la noblesse et de la bourgeoisie pour trouver des logements aux diplomates alliés. Ceux-ci vont quitter bientôt le train qu'ils occupent depuis le 28 février.

L'Ambassade de France occupera une ancienne école, tout près de l'Ambassade des États-Unis. La Légation du Japon s'est installée dans une maison de bois de pur style russe. L'Ambassade d'Italie occupe un ex-internat de jeunes filles que la femme de l'ancien gouverneur vient de meubler d'une façon charmante. Le Ministre de Serbie a, lui aussi, trouvé un appartement au centre.

En rentrant au train diplomatique, après une première promenade dans la ville, je vois, devant le wagon serbe, une quarantaine de soldats à l'air résolu, équipés de façons très diverses : les uns portant encore le chaikatch serbe avec le monogramme de Pierre Karageorgevitch sur fond d'émail rouge, bleu et blanc; d'autres ont des uniformes russes avec des bonnets de cosaques en fourrure ou en laine frisée. Ce sont des soldats serbes de la division qui opéra en Dobroudja; malades, ils ont été soignés

dans des hôpitaux de Ialta, sur la Mer Noire ; guéris, ils vont rejoindre leurs régiments à Mourmansk, après avoir traversé l'Ukraine.

Je retrouve avec un grand plaisir les beaux soldats farouches de cette vaillante armée serbe. Ils sont slaves, eux aussi, et pourtant combien différents des soldats russes qui se promènent nonchalamment sur le quai ! Eux n'abandonnent pas la lutte, ils vont partir pour la France et Salonique, continuer de se battre pour la cause commune et reconquérir leur glorieux pays. Quand vous prononcez à côté d'eux le mot de bolchevik, ils crachent par terre avec dégoût.

*
* *

Pourquoi, ai-je demandé à un de nos diplomates, les Ambassades et Légations alliées ont-elles quitté Pétrograd et se sont-elles, au retour du voyage en Finlande, fixées à Vologda ?

« Quand les Allemands, me répondit-il, arrivèrent si près de Pétrograd que leur entrée dans la capitale put être envisagée comme imminente, les missions militaires alliées, considérant que leur responsabilité était engagée, prièrent les ambassades et les légations de quitter Pétrograd. Dans le désordre et l'état des transports, on pouvait craindre de ne pas trouver un train au dernier moment et de rester dans les mains des Allemands avec toutes les archives.

« Dès le 23 février, nous fûmes pressés de partir, mais considérant que la situation n'était pas si menaçante, nous retardâmes notre départ jusqu'au jeudi 28. Cependant, le mardi 26, l'Ambassadeur des Etats-Unis partit avec les Ministres du Japon, de Chine, du Brésil et de Siam, et vint directement à Vologda.

« Les Français les auraient volontiers accompagnés, mais M. Noulens, chef de mission, ne voulut pas abandonner ses collègues qui insistaient particulièrement pour se rendre en Finlande. Les Anglais spécialement faisaient remarquer qu'une intervention japonaise paraissait prochaine et que la route d'Extrême-Orient serait coupée.

« Nous partîmes donc pour la Finlande avec l'intention de passer en Suède et de nous installer provisoirement à Stockholm, pour observer de là les événements sans rompre les relations avec la Russie. La préoccupation exclusive était d'échapper aux Allemands et nous nous disions que si la paix était signée, comme il y avait de sérieuses chances, nous nous trouverions en rentrant à Pétrograd dans la même capitale que les Allemands, ce qui n'aurait pas manqué d'être gênant.

« En Finlande, le chef d'état-major de l'armée rouge déclara aux diplomates français : « S'il ne s'agissait que de l'Ambassade de France et de son personnel, nous vous laisserions passer, car nous avons une gratitude toute spéciale pour la France qui a immédiatement reconnu l'indépendance finlandaise, mais si votre passage est relativement facile, celui de toutes les missions auxquelles se sont joints tous les sujets de l'Entente épars en Finlande présente de grosses difficultés. »

« M. Noulens ne voulut pas de traitement spécial et des démarches furent faites pour que les missions alliées pussent traverser les lignes au premier moment d'accalmie. Les Anglais allèrent en avant pour préparer l'expédition. Ils trouvèrent l'occasion de continuer immédiatement sur Stockholm et ils la saisirent.

« Tout de suite après leur passage, les opérations reprirent une vigueur nouvelle. Il fut impossible d'obtenir, ni des rouges, ni des blancs, un armistice, même de quelques heures, car un arrêt des opérations sur un point quelconque aurait eu une répercussion sur tout le front. L'état-major rouge déclarait, en effet, que le passage de la mission diplomatique anglaise s'était effectué au détriment de la défense des troupes rouges, le général Mannerheim ayant profité de l'accalmie sur un point pour jeter toutes ses troupes contre d'autres positions et y obtenir des succès. « Nous ne voulons pas, disait le commandement de l'armée rouge, recommencer l'expérience. »

« Bien vite, les diplomates français se rendirent compte de l'impossibilité de traverser la zone de guerre, et décidèrent de se fixer à Vologda. Les Ministres d'Italie et de Serbie les accompagnèrent; ceux de Grèce, de Portugal et de Belgique tentèrent au contraire de rester en Finlande, espérant toujours franchir les lignes. Ils durent, après quelques semaines, revenir en arrière dans des conditions très peu satisfaisantes pour leurs prérogatives diplomatiques.

« Depuis, les Ministres de Grèce et de Portugal ont quitté la Russie par le chemin de fer de Mourmansk par lequel, grâce à l'activité des officiers français qui contrôlent le trafic et jouent le rôle de véritables chefs de gare, nous avons pu évacuer en moins de deux mois six à sept mille ressortissants des pays alliés, pour qui le séjour de Russie n'était plus possible au milieu de l'anarchie actuelle.

« Pourquoi, une fois la paix signée, ne sommes-nous pas rentrés à Pétrograd ? Pour la bonne raison que l'ancienne capitale est toujours sous la menace directe

des Allemands. Ceux-ci se sont installés à Narva, à soixante kilomètres de Pétrograd. Une telle distance peut être rapidement franchie, surtout lorsqu'on n'est arrêté que par des soldats qui ne savent pas faire sauter les ponts et les rails et ne refusent pas à l'ennemi les wagons et les locomotives qu'il exige ; bien heureux encore quand celui-ci n'oblige pas les mécaniciens russes à conduire les trains. Actuellement d'ailleurs, les Allemands sont au nord à Bielostrof, à trente kilomètres de Pétrograd. Maintenant que les glaces ont disparu et que le fort Ino n'existe plus, ils peuvent facilement arriver par mer en remontant la Néva. C'est en prévision de cette éventualité que les petits bâtiments de la flotte russe, qui se trouvent dans la capitale, sont envoyés dans le lac Ladoga, pour autant que leur tonnage leur permet d'entrer dans le chenal. Il n'est pas nécessaire d'être grand stratège pour comprendre que Pétrograd peut tomber d'un jour à l'autre. Le retour des Ambassades alliées y était donc impossible, car la situation n'aurait pas laissé aux diplomates la liberté d'esprit et d'action nécessaire dans ces heures difficiles.

« Dès que la paix fut ratifiée, l'Ambassadeur de France avisa son gouvernement qu'il était d'avis de rentrer en Russie et de s'installer à Vologda. Il était, en effet, impossible d'aller à Moscou, car y suivre le gouvernement maximaliste eût donné aux diplomates alliés l'apparence d'agents diplomatiques accrédités auprès du gouvernement présidé par Lénine. D'ailleurs, dans le cas où les Allemands auraient repris les hostilités, ce qui n'était pas à exclure, Moscou même aurait été sérieusement menacé.

« A Vologda, au contraire, les missions alliées demeuraient assez près de Pétrograd et de Moscou pour en

ivre les événements et se réservaient, en cas de cessité, la liberté des communications vers Arkhan-l et Mourmansk ou la Sibérie et l'Extrême-Orient.

« Le départ de Finlande fut assez difficile, en pleine ierre civile; les diplomates ne purent se mettre en ute pour Vologda que douze jours après la signa-ire de la paix.

« Nous nous félicitons aujourd'hui d'être dans cette lle tranquille de Vologda, où nous recevons des ourriers réguliers de Moscou et de Pétrograd, où on nous télégraphie et d'où nous télégraphions, où ous sommes en mesure de juger plus impartialement situation que si nous nous trouvions obligés de ivre dans la fièvre des passions déchaînées. »

*
* *

Chaque jour, à cinq heures, a lieu chez le doyen, 'Ambassadeur des États-Unis, M. D. R. Francis, une éunion de tous les diplomates de l'Entente actuelle-nent à Vologda.

« L'accord est complet entre tous les Alliés, m'a déclaré le Marquis della Torretta, chargé d'affaires d'Italie. Nous ne reconnaîtrons jamais le gouvernement bolchevik. On a dit que les maximalistes étaient payés par l'Allemagne; je ne sais si c'est exact, mais il est certain que, même s'ils sont de bonne foi, ils ont agi dans tous les cas de façon à rendre le maximum de service aux Allemands. »

Il paraît, en effet, que la politique alliée en Russie, qui fut jusqu'à maintenant si hésitante et si peu coordonnée, va prendre une nouvelle orientation. La France pourra être fière de voir qu'en Russie, comme en Grèce, c'est son point de vue qui triomphe. Que

d'erreurs évitées, que de temps gagné, que d'heu reuses répercussions sur la situation militaire au fron français, si l'on était arrivé plus vite à l'entente, s tous les diplomates alliés s'étaient ralliés à la poli tique que préconisait l'Ambassadeur de France, sou tenu par les représentants de l'Italie et de la Ser bie!

« Lorsqu'il s'agit d'hommes comme Lénine, don la doctrine consiste à tromper tout le monde, e pour qui la fausseté a la valeur d'un dogme, il es impossible de songer à un compromis, me déclarai un diplomate. Relisez ses discours, vous remarquere qu'il dit bien : « Nous nous sommes trompés, nous avons eu tort », mais il ne dit jamais ce qu'il va faire pour réparer ses fautes et n'abandonne pas ses idées de guerre à la bourgeoisie. Il déclare au contraire : « Dans notre état de faiblesse, ayant des ennemis de tous côtés, nous devons louvoyer, nous devons céder. » Louvoyer et céder, cela veut dire essayer de tromper tout le monde. Quand les bolcheviks sont acculés à la nécessité d'agir et de céder, ils céderont toujours au plus vigoureux, à celui qui les menacera le plus. Les Alliés seront toujours dupes. Louvoyer, c'est les tromper ; céder, c'est céder aux Allemands.

« Les bolcheviks sont en minorité. Leur faiblesse est telle que leur force apparente n'est faite que de la faiblesse trop réelle des autres partis. Dès le 17 novembre 1917, j'ai dit : « La Russie, c'est le néant, il ne reste plus rien. » La Russie sortira de ses cendres, la Russie se relèvera avec le concours des Allemands ou celui des Alliés, mais certainement pas par ses propres moyens. Il faut choisir : ou les Allemands ou les Alliés. C'est pourquoi nous avons demandé l'occupation de Mourmansk et d'Arkhangel,

achant qu'un jour ou l'autre, si l'on hésitait, la néces-
ité nous obligerait à cette intervention.

« Les Russes, par eux-mêmes, sont incapables de ortir de l'anarchie. Leurs généraux se font massa-rer, mais ne se font pas tuer à la tête de leurs ommes. Ils se suicideront de désespoir, mais n'orga-iseront pas une résistance. Voyez Korniloff et lexéieff ; ils ont commencé au mois de novembre les ourparlers qui devaient aboutir à une entente entre ux sur le plan d'action militaire à exercer. Cette en-ente n'a été conclue que le 10 janvier. Il a fallu deux nois de conférences pour arriver à une solution que es événements rendaient urgente. L'apathie est un nal terrible ; pour les Russes le verbe agir n'existe pas.

« En trois mois Alexéieff, disposant de capitaux con-idérables, est arrivé péniblement à grouper moins de cinq mille hommes. Un gouvernement provisoire ıvait été constitué avec deux têtes : Kalédine pour la région du Don et les territoires cosaques, et Alexéieff, qui devait constituer une armée nationale prête à lutter contre l'envahisseur allemand. Les deux chefs étaient tombés d'accord, les ministres étaient dési-gnés. Autour d'eux, un conseil s'était réuni, formé moitié d'éléments modérés ou bourgeois, moitié de socialistes révolutionnaires. Ce conseil se composait de vingt personnes. Chaque fois qu'il fallait résoudre une question, on réunissait les vingt conseillers et la discussion commençait. On discuta des jours et des nuits, mais jamais on ne parvint à prendre une décision.

« Dans ces conditions, en face de l'Allemagne qui s'installe petit à petit partout et se ravitaille en Ukraine, il n'y a pour les Alliés qu'une chose à faire : intervenir militairement.

« Cette intervention peut être interalliée ou japonaise. Il est à tous égards désirable qu'elle soit interalliée, tant dans notre intérêt que dans celui de la Russie. Une action simultanée des armées françaises anglaises et japonaises permettrait de rassurer les personnalités russes qui craignent une prise de possession territoriale et montrerait que l'Entente ne veu qu'une chose : le bien de la Russie, en l'empêchan de devenir le jouet de l'impérialisme prussien. »

*
* *

Pourquoi cette intervention ne s'est-elle pas produite jusqu'ici? Simplement à cause des divergences de vues des diplomaties anglaise et américaine. L'Angleterre n'a pas actuellement d'ambassadeur en Russie, mais elle a laissé à Moscou un consul, M. Lockard, qui s'est cru obligé d'être bien disposé envers les maximalistes et de leur accorder une sorte de concours. Lockard s'est imaginé que Lénine était maître de la Russie et n'a pas compris que, si les Russes seuls étaient hors d'état de se débarrasser de ce gouvernement, il suffirait que les alliés apparaissent pour que la position des maximalistes se trouvât compromise. Il paraît certain, en effet, que tous les facteurs d'ordre qui existent en Russie reprendraient alors courage et anéantiraient du jour au lendemain les maximalistes.

La diplomatie anglaise a voulu ne pas se compromettre officiellement n'ayant pas de représentant accrédité auprès du gouvernement maximaliste et le personnel de son ambassade étant rentré en Angleterre, et exercer toutefois une influence sur le gouvernement bolchevik, pour se garder une porte ouverte, en ayant à Moscou un agent officieux. A-t-elle réussi?

'out ce que j'ai entendu en Russie depuis un mois
emble prouver le contraire. L'Angleterre traverse
n ce moment ici, et c'est fort regrettable pour les
Alliés qui essaient vainement de remonter le courant,
ıne période d'impopularité terrible. On lui reproche
lans tous les milieux de s'être ingérée dans les affaires
usses, sans savoir exactement ce que les événements
pporteraient et en se laissant mener par des gens fort
eu au courant de la véritable situation. De leurs
apports avec le gouvernement des Commissaires du
Peuple, les Anglais n'ont tiré aucun profit direct,
ı'ont rien réussi à obtenir pour leurs ressortissants
u moment où, même à Pétrograd et à Moscou, les
Allemands arrivaient toujours à leurs fins. Ils se sont
ar contre compromis aux yeux des autres partis qui
eront au pouvoir demain et qui ne pardonneront pas
acilement à nos alliés de s'être faits « les valets du
olchévisme », comme me le disait hier un des chefs
le parti les plus influents.

Les Américains, eux, ont eu deux agents en Russie,
ın officiel, l'Ambassadeur M. D. R. Francis, homme
ondéré, sage, assez âgé mais encore très vert. S'il
ı'a pas la vivacité d'esprit des races latines et met du
emps à prendre une décision qui devrait être prompte,
il est par contre d'une haute probité et d'une grande
valeur morale. Il a toujours été anti-bolchevik, mais
il ne semble pas, pendant ces derniers mois, avoir
exercé une grosse influence sur la politique américaine dans ses rapports avec la Russie. Le gouvernement de Washington avait donné carte blanche à un
certain M. Robins, colonel de la Croix-Rouge américaine, ancien mineur qui, pour avoir trouvé un bon
filon au Klondyke et y avoir fait une belle fortune,
s'était cru un second Talleyrand. Il accumula à Mos-

cou faute sur faute, inconséquence sur inconséquence. Partisan acharné, de l'autre côté de l'Océan, de M. Roosewelt et de l'impérialisme américain, il se fit en Russie le plus bolchevik des bolcheviks. M. Robins paria sur les maximalistes comme on parie sur un cheval de course. S'il avait été un simple particulier, l'affaire n'aurait pas été d'importance ; il en fut malheureusement autrement. La Croix-Rouge américaine est, en Russie, très puissante et a de nombreux représentants qui, au lieu de se cantonner dans le champ de la bienfaisance et de la charité, deviennent des propagandistes de la cause américaine et font, dans l'ancien empire des tzars, une politique très différente de celle de leur ambassadeur. Cet état de choses a pris fin ; le colonel Robins vient enfin d'être rappelé par son gouvernement et l'Amérique, qui avait deux politiques, une à Moscou et l'autre à Vologda, paraît vouloir accepter maintenant le point de vue de son ambassadeur officiel.

L'action des anti-interventionnistes tend à faire croire à l'étranger qu'une occupation militaire alliée serait très mal accueillie par le peuple russe. Lorsque l'intervention japonaise a été annoncée, on se laissa impressionner par les protestations de la presse russe. Il était pourtant difficile aux journaux de faire entendre une autre opinion, car ceux qui approuvèrent la nouvelle furent immédiatement supprimés et leurs rédacteurs traduits devant le tribunal révolutionnaire. Mais il était facile de voir que, comme toujours, les bolcheviks protesteraient, puis se résigneraient à laisser s'accomplir un fait qu'ils étaient incapables d'empêcher.

Actuellement, à part les maximalistes, *tous* les partis sont partisans d'une intervention alliée dirigée

contre les Allemands qui envahissent peu à peu l'ex-empire des tzars. Si, comme la politique française le préconisait, cette intervention était survenue en mars dernier, elle aurait obligé les Allemands à retirer du front occidental un certain nombre de divisions et aurait affaibli d'autant la violence de leur dernière offensive.

Ce ne sont pas les insultes de l'officieuse *Pravda* qui ont retardé l'exécution de l'intervention projetée, mais bien l'opposition américaine. Les États-Unis craignent en effet que le Japon n'acquière ainsi, en Russie, une situation prépondérante. Ils considèrent les Japonais comme des rivaux au point de vue commercial, rivaux dangereux pour leurs plans d'accaparement des marchés russes et sibériens.

Les Américains accomplissent, aujourd'hui encore, de gros efforts pour faire de la Russie un débouché pour leurs industries. Dans le domaine des machines agricoles, par exemple, ils sont bien près d'arriver à dominer le marché, grâce aux sacrifices consentis en vendant, pendant la guerre, à titre de réclame, des machines ultra-modernes à un prix inférieur, de moitié, à leurs prix de vente actuels en France.

Les Américains eurent en Kérensky une confiance aveugle. Un de leurs diplomates prit comme secrétaire le fils du secrétaire de Kérensky et, par son intermédiaire, le ministre-président touchait des millions. Beaucoup de cet argent fut malheureusement employé par Kérensky à subventionner des Soviets qui, comme celui d'Odessa par exemple, faisaient une active propagande anti-alliée.

Le grand tort de la politique alliée fut de se fier trop en des hommes qui n'avaient pas fait leurs preuves.

Si, comme le demandait alors un diplomate allié,

on avait, au début de la révolution, envoyé à Pétrograd à titre de garde des ambassades et des légations, un détachement de 5 à 6.000 hommes, la situation aurait été complètement modifiée et Kérensky, sur lequel les Alliés parvenaient à exercer une influence, serait resté au pouvoir jusqu'à la Constituante. Celle-ci aurait pu alors nommer un ministère viable. Il aurait suffi d'un régiment étranger pour empêcher les maximalistes de faire d'abord leur propagande défaitiste, puis un coup d'État.

La France a de tels intérêts en Russie qu'elle avait bien le droit de les protéger, et les éléments de désordre n'auraient jamais rien osé tenter contre un détachement français quelconque. On a fait beaucoup trop de crédit aux Russes, sous l'ancien régime d'abord, pendant la guerre et pendant la révolution ensuite, et, le plus étonnant, c'est que ce sont les Russes qui, aujourd'hui, nous le reprochent amèrement.

Depuis un mois que je suis en Russie, j'ai entendu dans tous les milieux et dans tous les partis les mêmes récriminations contre la politique alliée : « Que font les Alliés, pourquoi ne viennent-ils pas, pourquoi ne rétablissent-ils pas l'ordre, pourquoi nous ont-ils délégué des beaux parleurs au moment où Kérensky, déjà, voulait gouverner par l'enthousiasme, pourquoi ne nous ont-ils pas au contraire envoyé des hommes d'action et des soldats pour arrêter le chaos grandissant ? »

Ce sont les Alliés qui sont les coupables. Ce peuple, qui n'a aucune énergie, a une admiration sans borne pour l'énergie des autres. Hier encore, dans un Soviet, on me déclarait : « Le grand tort des Français, c'est qu'ils ne sont pas assez énergiques ; voyez la manière dont les Allemands nous commandent ! » Et, dans

les yeux du Commissaire, il était facile de lire une admiration naïve pour ces Allemands qui savaient commander.

L'article de ce soir du *Birjivaia Novosti* intitulé : « Les amis des Alliés » est, à ce sujet, très significatif. « D'un côté nos Alliés, écrit-il, de l'autre les Allemands. J'aime beaucoup les Alliés, surtout les Français. Je n'éprouve pour les Allemands qu'une haine profonde. Mais, en même temps, ces mêmes Allemands soulèvent une involontaire admiration par leur esprit de décision dans leurs buts politiques, par l'unité de volonté dont sont animés leur arrière et leur front. C'est une admiration dans la haine dont on ne peut se débarrasser. Ce double sentiment n'est-il pas étrange ?

« Même double sentiment à l'égard des Alliés : on les aime, ils ont toutes nos sympathies, et en même temps on est vexé, vexé à l'infini de leur indécision, de leur manque de cohésion, de leurs erreurs diplomatiques, réduisant à néant le succès de leurs armées héroïques. »

Le journaliste fait longuement l'histoire des erreurs de la diplomatie alliée aux Balkans, en Grèce, en Bulgarie, en Turquie, puis il passe aux événements plus récents : « Une seule fois, en ce qui concerne l'Italie, les Anglo-Français ont fait preuve de fermeté et de décision. Quand les armées italiennes ont faibli sous la pression austro-allemande, cernées par l'ennemi et capturées par divisions entières, la catastrophe était proche. Encore quelques jours et les Austro-Allemands seraient entrés à Venise, Milan, et auraient progressé triomphalement vers le sud.

« Les Alliés, par leur intervention, ont sauvé la situation. Ils ont jeté à la hâte en Italie deux corps d'armée

modèles. Ils s'installèrent d'une main ferme et experte, ils restaurèrent la discipline dans l'armée qui commençait déjà à se « socialiser » à l'exemple des camarades russes. L'ordre fut rétabli.

« C'est ce qu'il aurait fallu faire dès les premiers mois de notre révolution, alors qu'il n'était déjà plus douteux que l'armée russe perdait sa discipline et sa valeur militaire et se décomposait chaque jour de plus en plus. Mais qu'ont fait nos alliés ? Ils nous ont envoyé des orateurs socialistes dans les meetings militaires et ces orateurs, ici et au front, ont invité les soldats à lutter pour l'idéal démocratique. C'était la voix criant dans le désert, car l'idéal démocratique était inoculé à nos soldats sous une forme plus facile à comprendre : « Il ne faut plus faire la guerre, leur disait-on ; allez-vous-en dans les villages et partagez-vous les terres des propriétaires. » Comme résultat, les camarades ont tiré sur Albert Thomas qui, d'un observatoire d'artillerie, prêchait la guerre au nom du salut de la Patrie et des démocraties alliées, et au contraire, ils ont porté en triomphe les démagogues qui les poussaient au partage des terres. Les Alliés devaient faire ce qu'ils ont fait en Italie : ils devaient envoyer deux corps d'armée par Arkhangel. Ces forces, peu importantes au premier abord, auraient joué, par l'exemple donné et par l'esprit de discipline, un rôle considérable et décisif pour l'assainissement de notre armée malade. A ces détachements expéditionnaires anglo-français se seraient joints tout le corps d'officiers, le commandement, les bataillons de choc, l'artillerie, la cavalerie, en un mot tout ce qui, dans l'armée, avait conservé une valeur militaire. Et l'on aurait ainsi obtenu une force menaçante et nous n'aurions pas subi les hontes de Tarnopol et de Riga.

Le coup d'État d'octobre a surpris les Alliés à l'improviste. Ils ont perdu la tête juste au moment où une manière d'agir prompte et décisive aurait pu sauver la situation.

« Le front russe avait déjà cessé d'exister et la voie était ouverte à la triomphale invasion des Allemands sur Dvinsk, Pskov, Odessa, Kiev, où bon leur semblait.

« C'est à ce moment qu'à Versailles s'est tenu le conseil militaire extraordinaire interallié. Il y fut décidé qu'on s'opposerait à ce que l'Allemagne conquît la Russie sans perdre une goutte de sang, enfin qu'on débarquerait à Arkhangel et à Mourmansk des détachements relativement importants et qu'on mettrait en marche des corps japonais à l'Orient. La Russie ne pouvait plus faire la guerre ; il fallait la soutenir et la secourir. Mais cette décision qui semblait définitive a été réduite à néant par les Américains qui déclarèrent qu'une telle façon d'agir serait une immixtion dans les affaires intérieures de la Russie.

« Finalement, les Alliés sont restés spectateurs impuissants de la conquête de presque toute la Russie d'Europe par les Allemands qui s'avancent maintenant vers le Caucase sans rencontrer d'obstacles.

« Telles sont les erreurs de nos glorieux, de nos nobles mais indécis et non agissants Alliés, erreurs confinant au crime, car on ne sait pas où finit l'erreur et où commence le crime. »

La bourgeoisie, elle, ne demande qu'une chose : le rétablissement de l'ordre, et le mot qui courait les cercles et les salons de Pétrograd la semaine dernière était celui-ci : « Connaissez-vous la dernière atrocité allemande ?... — Ils ont renoncé à entrer à Pétrograd ! »

Le prestige étranger est tel en Russie que, à Arkhangel où les Alliés n'avaient pas de troupes, aucune atrocité n'a été commise, aucun propriétaire n'a été spolié de ses biens, aucun excès n'a eu lieu, simplement parce que les maximalistes supposaient que les Alliés auraient pu en cas de désordres envoyer des forces pour protéger leurs dépôts de matériel.

L'histoire ne fait d'ailleurs que se répéter. Déjà au IXe siècle, les Russes, incapables de rétablir l'ordre, se sont adressés aux princes varègues ou scandinaves et leur ont dit : « Notre terre est grande et féconde, mais l'ordre y manque. Soyez nos princes et venez nous gouverner. » Deux siècles plus tard, alors que les Scandinaves organisent le gouvernement, ce sont les Grecs qui apportent à la Russie sa religion officielle orthodoxe. Etat et église sont donc d'origine étrangère. Plus tard, ce sont les villes hanséatiques qui exercent une influence prépondérante sur la vie économique russe. Elles sont remplacées au XVe et au XVIe siècle par les Suédois et les villes livoniennes. Au XIXe siècle, ce sont les Allemands qui sont appelés pour rétablir l'ordre. Les premiers troubles de la garde impériale en 1820 furent réprimés par le colonel allemand Swartz, commandant du régiment de Sémenovsky. L'insurrection du 14 décembre 1825 fut écrasée par des mains allemandes. Au moment où les généraux russes restaient indécis, ce sont les officiers baltiques, les Benkendorf, Grunwald, Frederichs, Kaulbars et spécialement le baron Jol qui firent ouvrir le feu d'artillerie contre les conjurés, et « le plus loyal des Allemands, » le Prince Eugène de Wurtemberg, général de l'armée russe, prit le commandement des troupes lancées contre l'insurrection.

Aujourd'hui encore, devant l'anarchie grandissante, ce sont eux que beaucoup de Russes appellent pour rétablir l'ordre.

L'éminent ambassadeur de France, M. Noulens, me disait hier, dans son wagon, du ton d'un homme habitué à envisager les difficultés en face et à ne pas se laisser leurrer par des mots : « La Russie ne peut se sauver elle-même ; c'est de l'étranger, comme toujours, que viendra la force qui permettra le rétablissement de l'ordre. Il faut choisir entre les Allemands et les Alliés, et prendre une prompte décision... »

CHAPITRE V

L'OMBRE DE TOLSTOI SUR LA RÉVOLUTION

L'art de voyager en Russie bolchevique. — Les théories anarchistes et le paysan russe. — Le point de vue de l'ancien secrétaire de Tolstoï. — Une oasis de paix dans la tourmente révolutionnaire. — Au tombeau de Tolstoï. — Ce que pensait Tolstoï d'une révolution. — Le serment des paysans sur la tombe de Tolstoï

Jasnaïa Poliana, 1er juin 1918.

Au moment où j'allais entrer en Russie, un courrier militaire français, qui retournait en France après avoir traversé toute la République des Soviets, me donna la liste des objets indispensables à celui qui veut voyager dans l'ancien empire des tzars. Je viens de nouveau, dans mon voyage de Moscou à Toula, de me convaincre que rien n'était superflu dans la liste dressée à Vardö, et je copie pour mes lecteurs, tentés de venir au paradis communiste, cette page du manuel du voyageur en l'an 1918.

Emporter avec soi : deux chaînes, des pitons, des clous, des vis, du fil de fer ou de la grosse ficelle, pour arriver à fermer votre « téplouchka » (wagon de marchandises employé maintenant pour le transport des voyageurs) et à empêcher qu'elle ne soit envahie par 80 personnes au lieu des 40 réglementaires ; —

une hachette et une scie pour couper du bois le long de la route et chauffer le fourneau rudimentaire qui vous empêchera de geler pendant les nuits glaciales ; un seau de toile pour les corvées d'eau dans les gares. Prendre ce qu'il faut pour pouvoir vous faire du thé, l'eau non bouillie étant dangereuse ; les ustensiles de cuisine nécessaires pour un voyage qui peut actuellement durer deux ou trois fois le temps normal et où vous risquez de trouver, le long de la route, tous les buffets de gare absolument vides ; — une cuvette, des bougies à n'importe quel prix, car le train n'est pas éclairé ; — un matelas et des couvertures pour dormir sur les madriers de la téplouchka ; — un réchaud à alcool et de l'esprit de vin dissimulé dans de petites fioles, afin que vos compagnons de route puissent, moins facilement, voler votre provision pour la boire ; — enfin, de la poudre insecticide et un bon revolver.

Et surtout... prenez le moins de bagages possible et ne quittez pas des yeux vos valises, que vous devrez porter vous-même et pour lesquelles vous serez obligé de trouver une place à coups de coudes et après de longs palabres.

Estimez-vous toujours bien heureux quand vous serez assis et non debout sur un tampon ou couché sur le toit d'un wagon.

J'ai rarement vu une ruée pareille à celle d'hier soir, à la gare de Kazan, à Moscou, au moment du départ du train pour Toula et Koursk. On avait annoncé la prise de Koursk par les Allemands, et tous les habitants de la région rentraient, persuadés à tort ou à raison qu'il est encore préférable d'être sous la férule des troupes impériales que de vivre dans l'anarchie bolchevique.

Le train fut vraiment pris d'assaut. On fut hissé,

porté dans les wagons par la foule qui s'écrasait pour entrer. Une fois les wagons pleins, ce sont les toits qui se peuplent, les tampons, les échelles conduisant aux toits et, sur les escaliers des portes, les voyageurs forment de véritables grappes humaines.

Les accidents sont naturellement très fréquents, et cet hiver, il n'était pas rare de trouver 8 à 10 personnes mortes de froid sur le toit des wagons.

Pour empêcher le vol, le peuple a pris, depuis quelque temps, l'habitude de juger lui-même les coupables. Les lynchages sont nombreux et, pour un simple soupçon, on vous jettera dans la rivière la plus voisine. C'est ce qu'on appelle ici « la justice du peuple ».

A mon arrivée à Toula, on me raconte qu'une scène tragique vient de se dérouler dans un train précédant le mien. Une vieille paysanne, rentrant de Moscou où elle était allée vendre de la farine, s'écrie tout à coup : « J'ai perdu douze roubles ! on m'a volé douze roubles ! » Se tournant vers un soldat qui était à côté d'elle, la vieille l'accuse : « C'est vous qui m'avez volée. » Le soldat a beau protester de son innocence, déclarer qu'il revient du front et qu'il rentre dans son village avec quelques économies, offrir de tout donner à la vieille, la supplier à genoux, elle persiste à l'accuser : « Je ne veux pas votre argent, je veux mes douze roubles ! » Les voyageurs approuvent. Un soviet se constitue qui décide : « Il a volé, il doit mourir. » Un des assistants tue le soldat d'un coup de revolver, et le calme revient dans le wagon. Soudain, la vieille pousse une exclamation de surprise : elle vient de retrouver les douze roubles qu'elle avait glissés dans son bas. Que faire ? Nouvelle discussion qui aboutit à une nouvelle sentence de condamnation. Elle a accusé un innocent : elle doit mourir, et avec elle celui qui

tua le soldat. Un instant après, la foule justicière avait deux victimes de plus.

On vient de porter à la morgue de Toula les trois cadavres. Trois morts pour douze roubles, quand un poulet en vaut quarante !

* * *

Avant de quitter Moscou pour aller vérifier sur place, à Jasnaia Poliana même, ce que la révolution a fait des paysans que Tolstoï aima, j'avais tenu à rendre visite à l'un des disciples du maître, son ancien secrétaire, M. Tcherkof.

Quel pouvait être l'état d'esprit actuel de cet homme, nourri des théories tolstoïennes ? N'était-il pas désabusé après avoir constaté l'abîme qui s'était creusé entre ces théories et la pratique ? Pouvait-il, après les meurtres, les jacqueries, conserver ses illusions sur l'âme simple et bonne du moujik ?

Eh bien ! M. Tcherkof n'est nullement découragé, au contraire :

« Si j'avais pu choisir, me dit-il, l'époque à laquelle j'aurais voulu vivre, j'aurais certainement désigné celle que nous traversons. »

Et tout de suite il chercha à m'expliquer cette opinion paradoxale :

« La société des villes qui ne connaît pas du tout le peuple russe et qui ne cherche pas à le connaître, mais s'imagine être appelée à l'élever et à comprendre ce dont il a besoin, voudrait lui appliquer ses idées inspirées par la culture européenne. La société « éduquée », et éduquée à l'européenne, et le peuple russe se développent d'une manière complètement indépendante. Il y a, entre les 150 millions d'êtres qui

constituent le peuple et les quelques milliers d'individus que l'on appelle en Russie « l'intelligence », un abîme infranchissable.

« Cette société a un point de vue maladif sur tout ce qui se passe, elle exagère tout, elle voit tout en noir, elle s'imagine que tout le peuple a pris part aux massacres, elle ne comprend pas la beauté de l'acte accompli pour la première fois dans l'histoire par une armée qui refuse de continuer à faire la guerre. C'est vraiment remarquable de voir un peuple qui cesse la guerre non parce que le gouvernement a conclu la paix, mais parce que les soldats sont fatigués de tuer et qu'ils ont commencé à fraterniser. Les chefs ont dû reconnaître que l'armée ne voulait plus se battre. Quand les Allemands avançaient, les soldats russes reculaient. Kerensky a espéré les exciter par des discours, mais cela ne pouvait pas changer les sentiments intimes du peuple. Les Russes ont vaincu les Allemands, les Autrichiens, les Français et les Anglais par la victoire morale. « L'intelligence » russe ne veut pas voir cela. »

— Mais, hasardai-je, ces soldats qui, par scrupules de conscience, selon vous, ont fui devant les Allemands, se battent entre eux dans tous les coins du pays.

M. Tcherkof haussa les épaules.

« Ce n'est pas l'armée qui participe à la guerre civile, dit-il, car les soldats qui ont refusé de se battre sont rentrés dans leurs villages et travaillent leurs champs. Ceux qui commettent les excès auxquels vous faites allusion, ce sont les ouvriers, les sans-travail que l'on a recrutés en les payant pour constituer une nouvelle armée.

« Les excès commis par ces soldats improvisés sont

très naturels. Au lendemain de la révolution, le peuple, esclave jusqu'alors, a été entraîné par les penchants mauvais qu'il y a en chaque homme et que le gouvernement favorisait plutôt qu'il ne les réprimait.

« Et puis trois ans de guerre ont rendu les hommes brutaux et féroces. C'est une génération dont la guerre a tué le sens moral.

« Enfin la propagande socialiste révolutionnaire, qui souffle la haine des classes, a excité le peuple des campagnes.

« Le paysan professe d'ailleurs un mépris absolu pour tous les partis politiques qui s'entre-déchirent. Il comprend parfaitement que l'élément bourgeois, contre lequel on le lance, n'est pas seulement représenté par les gens riches, mais que, même parmi les ouvriers, il y a un instinct bourgeois. Les ouvriers sont donc aussi méprisés que les riches.

« Ce mépris est fait évidemment d'un peu d'anarchie. Les paysans veulent vivre à leur guise, sans s'occuper de ce qui se passe ailleurs que dans leurs villages ; ils se soucient peu du gouvernement, et ils préfèrent que d'autres s'occupent de rétablir et de maintenir l'ordre.

« Que les provinces baltiques, le Caucase, la Pologne ou la Finlande appartiennent ou non à la nation russe, cela est complètement indifférent aux moujiks, pourvu que le gouvernement le laisse en paix et ne l'écrase pas d'impôts.

« Il y a actuellement une organisation très compliquée dans toute la Russie : dans tous les gouvernements, les districts et les municipalités, des comités ont été constitués, lesquels doivent eux-mêmes choisir des représentants pour diriger les affaires du pays. Par-

tout les paysans intelligents, moraux, honnêtes refusent de faire partie de toutes ces organisations parce qu'ils sont complètement indifférents à la poli-tique, et ne veulent même pas savoir ce qui se fai dans le district voisin. Aussi, toutes les fonction sont-elles occupées par les représentants les plu dépravés du peuple russe : des ivrognes, des criards d'arrogants et grossiers personnages, spéculateurs e voleurs. Les paysans sérieux ne veulent rien avoir à faire avec ces gens-là, qui sont ordinairement des ouvriers. Le peuple russe ne se développe pas et ne doit pas se développer dans le sens des peuples occi-dentaux qui s'intéressent à la politique et veulent un parlement démocratique. Le peuple russe, dans le fond de son âme, est, je vous le répète, anarchiste. Il ne voit pas la nécessité d'avoir des dirigeants pour lui dire ce qu'il a à faire : il veut être son propre maître.

« Au début de la révolution, quand les commissaires du peuple ont institué ces organisations locales, quel-ques paysans instruits et intelligents, disciples de Tolstoï, entrèrent comme députés dans les soviets, pensant pouvoir être utiles à la communauté. Peu à peu, ils ont tous abandonné leurs postes, car ils se sont convaincus qu'ils étaient entraînés dans une machine tellement compliquée, si peu honnête et si peu consciencieuse, qu'ils seraient contaminés par la malhonnêteté des autres.

« La mentalité des classes dites cultivées, et celle des paysans sont diamétralement opposées. Quand Mir-bach est arrivé en Russie, j'ai entendu des gens déclarer que notre pays allait être mis sous la dépen-dance de l'Allemagne. Quelle baliverne ! Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Ce qui intéresse les gens

cultivés en Russie n'intéresse en aucune façon la vraie nation russe.

« Qu'est-ce qui intéresse la nation russe, me demanderez-vous ? — Simplement la distribution des terres qui vaut mieux pour elle que la plus grande victoire.

« Dans le domaine intellectuel, je note aussi un désir de nourriture spirituelle et religieuse.

« En effet, les paysans ne se contentent plus des vieilles superstitions de l'Église ; ils veulent maintenant une religion basée sur le bon sens et la raison. C'est pourquoi, après s'être rué sur les brochures politiques et socialistes dont le gouvernement l'inondait, le moujik méprise actuellement une littérature qui l'a déçu, car il n'y a trouvé que des excitations à la haine dans l'intérêt de certains.

« Par contre, la littérature tolstoïenne obtient un succès tel que les libraires ne peuvent pas fournir les innombrables ouvrages qu'on leur demande. Tolstoï seul, dans ses œuvres, donne au peuple ce dont il a besoin, c'est-à-dire une explication du sens de la vie profondément religieuse, mais sans mysticisme et sans superstition.

« Le partage des terres a, certes, donné lieu à pas mal d'abus, mais c'est la faute du gouvernement qui a voulu monopoliser les désirs du peuple à son profit.

« Quand le peuple, en effet, a voulu mettre fin à la guerre, il a été, lui aussi, contre la guerre. Quand le peuple a réclamé la terre, il lui a dit : « Prenez la terre ! » Le peuple, jusqu'alors sevré de tout, eut à subir des tentations terribles. La terre que le tzarisme lui avait si parcimonieusement accordée se trouvait toute à sa disposition. Les abus étaient inévitables. D'autant plus que les démagogues sont venus prêcher

la révolte. Des milliers de jeunes gens et de jeunes filles, des étudiants fanatiques se sont répandus dans les campagnes pour exciter chez les paysans les passions les plus basses.

« Cette propagande diabolique, accompagnée de distribution de vodka, a contaminé le peuple. Ceux mêmes qui ne voulaient pas prendre part aux violences furent entraînés.

« Mais actuellement cette fièvre de destruction est passée; notre moujik reprend peu à peu son âme douce et bonne; dans beaucoup de districts, les paysans ont demandé aux propriétaires, qui avaient dû s'enfuir, de revenir parmi eux.

« Le bon sens du peuple finira par faire renaître l'ordre dans les campagnes si les classes cultivées, si les politiciens des villes ne s'en mêlent pas; vous verrez... être avec nos paysans, c'est boire de l'eau fraîche : ils sont foncièrement bons, n'en doutez pas. »

*
* *

De Toula à Sosiesko, le train traverse une campagne riante : prairies verdoyantes où paissent de belles vaches rouges et blanches, champs que labourent des paysans aux habits de cuir bordés de fourrure et aux gros bonnets à poil qui paraissent avoir été oubliés ici par les vieux grognards de Napoléon, villages aux toits bariolés de vert, de rouge ou de bleu, dont les maisonnettes se cachent dans les vergers.

Sosiesko, la gare de Jasnaïa Poliana, est un petit village de jolis chalets de bois ouvragé, de villas qu'entourent des bosquets de bouleaux. Le pays, ici, est très accidenté ; pas de plaine, mais une succession

de collines s'enchevêtrant dans un beau désordre, les unes couvertes de prairies d'un vert clair, les autres de forêts de bouleaux argentés où les sapins font de grandes taches sombres.

Pendant près de quatre verstes, nous suivons à travers champs, mon interprète et moi, un chemin de terre battue, pour arriver enfin à la propriété où vécut Tolstoï. Voici un petit bois, sans aucune clôture, et, marquant l'entrée du parc, deux tourelles de briques rouges qui furent blanchies à la chaux et recouvertes d'un toit de tôle peint en vert; nous sommes à Jasnaïa Poliana.

C'est véritablement l'unique oasis où l'on puisse se réfugier. Toutes les propriétés du gouvernement de Toula ont été pillées, détruites ou saccagées; Jasnaïa Poliana seule est demeurée intangible, protégée par la mémoire du grand ami des paysans.

Il fait froid; le ciel est très sombre. Tandis que nous longeons la grande allée bordée de vieux arbres dont les branches traînent dans l'eau d'un grand étang, des flocons de neige tombent lentement. Quand donc le printemps se décidera-t-il à venir cette année?

Des vaches rentrent à l'étable et nous croisent, gardées par de petites paysannes à jupe rouge, à blouse violette et coiffées d'un grand mouchoir écarlate.

Tout respire ici le calme et la tranquillité, et pourtant je ne vais trouver, groupées autour de la comtesse Tolstoï, que des victimes des derniers événements. Si la propriété du Maître a été respectée, celles de ses filles et de ses beaux-fils ont été complètement saccagées par ceux auxquels ils avaient fait tant de bien.

Le calme et la paix ne sont qu'apparents. Ici, comme dans toute la Russie, les âmes sont tristes et angois-

sées, soucieuses des épreuves que réserve encore un avenir incertain.

Je suis reçu par la fille de l'écrivain, Mme Tatiana Soukhatine, dans la petite maison blanche où Tolstoï, après la libération des serfs par Alexandre II, en 1861, ouvrit pour les enfants du voisinage une école (dont le criterium de la pédagogie était la liberté, et la seule méthode d'instruction l'expérience) à laquelle il s'intéressa passionnément, mais dont les résultats furent peu encourageants.

Mme Soukhatine est une réfugiée; sa propriété de Kotcheti, dans le district de Novasine, a été complètement pillée. Ses riches collections d'armes anciennes, de costumes, de broderies, d'étoffes nationales ont disparu. Les maisons, les écuries sont détruites, et les paysans se sont partagé les terres.

Le prince Obolensky, qui épousa en premières noces une autre fille de Tolstoï, a également trouvé ici un abri avec sa femme et ses quatre enfants. Une nuit d'octobre, au moment de l'arrivée des bolcheviks au pouvoir, les paysans ont pénétré chez lui, et il dut, devant leurs menaces, s'enfuir en hâte avec les siens sans rien emporter. Et pourtant, il eût été facile d'arriver à éviter les violences. Le prince Obolensky a toujours vécu dans les meilleurs termes avec ses paysans. Il avait mis en pratique, dans sa propriété, les théories tolstoïennes. Il était, comme la plupart des propriétaires, résolu, au début de la révolution, à vendre aux paysans à un prix raisonnable, la terre qu'ils désiraient. Pendant un certain temps, on eût pu croire que les désordres agraires seraient évités, mais l'incapacité du gouvernement provisoire a favorisé la campagne socialiste prêchant la destruction de la bourgeoisie. On enseigna bientôt au peuple que, pour recevoir la terre,

il lui fallait expulser ou tuer les propriétaires, et incendier leurs maisons afin de les empêcher de rentrer plus tard. « Détruisez les nids », prêchait-on !

De septembre à janvier, toutes les propriétés du gouvernement de Toula ont été saccagées. Dans deux domaines, les maîtres, aidés par des soldats anti-bolcheviks, se sont battus et ont résisté pendant deux mois à la ruée des paysans cupides, mais leur tour vint aussi. Il ne reste pas pierre sur pierre des deux belles maisons campagnardes qu'ils ont défendues avec tant d'acharnement.

La terre n'a pas été partagée entre les paysans déjà propriétaires. Les moujiks sont maximalistes quand il s'agit de dépouiller les propriétaires bourgeois, mais ils se gardent bien, lorsqu'ils possèdent des terres, de les partager avec leurs voisins pauvres. Les quelques paysans propriétaires qui ont distribué aux prolétaires des parcelles de leurs domaines, les ont faites aussi petites que possible et simplement pour prévenir une distribution forcée.

Les paysans refusent également de vendre du blé au prix maxima fixé par le gouvernement communiste actuel, et les nouveaux paysans propriétaires ne parviennent pas à acheter à un prix raisonnable le grain nécessaire aux semailles.

Le gouverneur de Toula a envoyé des soldats dans la campagne pour prendre par force le blé au tarif officiel, mais les paysans, dont beaucoup sont rentrés du front avec des fusils et même des mitrailleuses, ont massacré les soldats et continuent à garder leur blé.

Lénine a ordonné aussi de restituer aux propriétaires les objets mobiliers pillés dans les maisons saccagées, mais les paysans se gardent bien de lui obéir. Pour

ne pas perdre sa popularité, il n'envoie naturellement pas de gardes rouges pour faire exécuter ses ordres.

« Il y avait vingt ans, me dit le prince Obolensky, que je vivais avec mes paysans dans d'excellentes relations. Je leur avais peu à peu vendu, à des prix dérisoires, la plus grande partie de mon domaine et je n'avais gardé pour moi et ma famille qu'un petit morceau de terre et une modeste maison. Les propriétaires qui m'entouraient avaient eu, depuis la révolution, des désagréments avec leurs paysans. Chez moi, tout avait continué à bien marcher. J'espérais échapper à la destruction des propriétés ; mes paysans m'avaient assuré de leur fidélité. Un soir d'octobre, un ami est venu m'avertir et me dire de partir au plus vite, les paysans ayant décidé de démolir la maison pendant la nuit et de suivre les théories bolchevistes. Je partis de nuit, en voiture, avec ma femme et mes enfants. Des individus voulurent nous arrêter, probablement pour voler le cheval, mais celui-ci était jeune, il se cabra et partit au galop : il nous sauva. Au matin, nous arrivions à Jasnaïa Poliana. »

Les paysans illettrés ont pillé la bibliothèque, emporté des archives de famille fort intéressantes au point de vue historique, car elles remontaient à trois cents ans en arrière et elles étaient déjà dans des caisses prêtes à être expédiées à la bibliothèque nationale.

La propriété du prince Obolensky se trouvait à 30 verstes d'ici, dans la zone dévastée. Les propriétaires qui habitaient dans les environs de Toula, jusqu'à dix verstes, ont bien vu partager leurs terres, prendre leurs chevaux, leurs vaches, leurs machines agricoles, mais, grâce à la garnison de la ville, leurs appartements personnels n'ont pas été dévalisés et leurs maisons sont restées debout, tandis que, à partir de dix

verstes, c'est la destruction complète. Dans les domaines où les maisons de maîtres étaient en bois, les incendies ont été si violents que les maisons ont complètement disparu sans laisser de traces. Les paysans déclarent : « Si les bolcheviks restent au gouvernement, la partie est gagnée ; s'ils tombent, nous devrons changer notre conduite. Pour le moment, nous ne voulons rien restituer. »

Jusqu'à maintenant, la propriété où Tolstoï écrivit la plupart de ses œuvres a échappé à la destruction, mais est-ce pour longtemps ?

Les jeunes paysans voudraient tout partager ; les vieux, qui se rappellent les bienfaits de leur grand ami, veulent au contraire honorer sa mémoire et respecter le domaine où vivent sa femme et quelques-uns de ses enfants. Les vieux moujiks ont réussi à dominer l'impatience des jeunes, mais il serait peut-être dangereux de se fier aux promesses après ce qui s'est passé dans le voisinage.

Après la mort de Tolstoï, sa veuve a donné aux paysans 636 arpents de terre, de sorte que la propriété est actuellement très réduite.

Quand les désordres agraires commencèrent, Kérensky envoya à Jasnaïa Poliana une garde de cent soldats et de vingt cavaliers. Elle logea dans le village et se retira au bout de huit jours, à l'arrivée des bolcheviks, mais laissa une escouade de sept hommes, qui n'a pas quitté la propriété et dépend du soviet de Toula. Il y a quelques jours, les soldats ont appris que leur régiment était démobilisé et qu'ils pouvaient rentrer chez eux, mais ils refusèrent, se trouvant fort bien à Jasnaïa Poliana. Je viens de les voir, installés devant la villa et occupés à jouer au croquet. Très propres, très bien équipés, ils ont gardé l'allure des troupes du tzar

et n'ont rien de l'armée rouge dont ils font maintenant partie.

Une ligne téléphonique a été installée également par le gouvernement, pour le cas d'événements imprévus et la comtesse Tolstoï est reliée directement avec Moscou, d'où elle reçoit des nouvelles chaque soir.

*
* *

Le temps est redevenu plus clément. Accompagné de Mme Soukhatine, je vais à travers d'immenses vergers comptant 35.000 pommiers dont la récolte, l'an dernier, fut presque toute volée par les paysans, jusqu'au bois de jeunes bouleaux, où se trouve le tombeau de Tolstoï.

Quand son père était enfant, me raconte Tatiana Leonovna, il s'amusait avec son frère, l'écrivain Serge Tolstoï, à chercher un moyen pour que tout le monde soit heureux. Un jour, son frère lui annonça avoir enterré, sur un petit monticule planté de jeunes arbres, un petit bâton vert sur lequel il avait écrit le secret permettant à tout le monde de s'aimer dans le bonheur. Depuis, Tolstoï aimait à faire de ce lieu un but de promenade, et il allait souvent méditer sous les arbres abritant le petit bâton vert. Dans son journal il exprime le désir de reposer là, dans le calme de cette forêt de hêtres et de bouleaux, près du bâton magique. N'avait-il pas, lui aussi, passé sa vie à chercher le talisman qui donnerait au monde le bonheur et la paix ?

Une simple clôture de bois entoure les arbres, et des milliers de noms sont gravés au couteau sur les lattes de la palissade, noms de pèlerins venus à la tombe du Maître et qui, après leur signature, inscrivent souvent un dernier adieu à celui qui repose ici.

Pas de tombeau somptueux, pas de monument, pas de croix, pas de nom : un simple petit tertre de terre noire, de cette belle et riche terre russe qu'il a tant aimée, indique la place où repose le grand écrivain. Le tertre est parsemé de quelques rameaux de sapin. Il est à chaque instant recouvert de fleurs apportées par les disciples. Hier, on avait placé sur les branches de sapin un œuf de Pâques, rouge, gravé en blanc d'une manière admirable par un véritable artiste, et tout près, touchant et ingénu hommage de l'âme simple d'un des paysans de Jasnaïa Poliana, un petit pain bénit, un pain de Pâques, doré et croustillant, apporté d'une église pour les Pâques de l'excommunié.

Tout autour de nous, la paix, la grande paix des campagnes imprègne l'âme d'une douceur infinie. Comme on se sent loin du monde dans cette retraite ! En entendant bruisser le vent dans les arbres, je comprends mieux les efforts du Maître pour donner la paix au monde : il avait voulu simplement être en harmonie avec cette nature si paisible et si douce.

Le bruit a couru en Europe que le tombeau de Tolstoï avait été dévasté par les paysans. C'est complètement faux. Il n'y a rien à détruire d'ailleurs, et les paysans du Maître continuent à venir s'agenouiller sur la terre nue où repose le grand ami des humbles.

Nous rentrons à Jasnaïa Poliana et arrivons bientôt à la grande maison blanche, avec sa véranda en bois ajouré, dont Tolstoï s'amusa à sculpter les dessins baroques. C'est là qu'il naquit et passa presque toute sa vie.

Au premier étage, dans la grande bibliothèque comptant 17.000 volumes et qui remplit plusieurs chambres, je trouve la comtesse Tolstoï assise devant

une machine à écrire, occupée à copier des lettres de son mari à l'une de ses filles. Agée maintenant de soixante-quatorze ans, la comtesse est encore très vive et très alerte. Elle a consacré toute sa vie à son mari (elle avait dix-sept ans quand Tolstoï la demanda en mariage, après avoir écrit à un ami : « J'aimerais mieux me loger une balle dans la tête plutôt que de renoncer à celle dont j'espère le bonheur de ma vie ».) Elle continue, après sa mort, à travailler à son œuvre en cherchant dans les papiers de famille les pensées et les morceaux encore inédits de Tolstoï et qui sont souvent excessivement intéressants. On prépare, en effet, à Moscou, une édition complète des œuvres du Maître, qui comptera une vingtaine de volumes et qui comprendra également sa correspondance, édition que la censure impériale n'avait jamais autorisée.

La comtesse porte aujourd'hui une robe bleu marine, très simple et élégante tout à la fois, avec son col de dentelle blanche, un collier de perles à plusieurs rangs, des boucles d'oreilles en brillants et une charmante broche d'argent. Elle eut treize enfants, dont un vient de rentrer de la guerre où il combattit avec le grade d'officier dans les troupes caucasiennes. Ses cheveux gris blanchissent à peine. Elle parle admirablement le français. En m'accompagnant dans la chambre à coucher et dans le cabinet de travail de Tolstoï, où rien n'a été touché depuis le départ qui précéda de si peu la mort du Maître, elle me dit avec un sourire navré : « Je croyais mourir avec lui. Il y a huit ans qu'il est parti, et je suis toujours là. » Elle reste avec orgueil l'obligée de son mari qui la consultait sur tout, et elle ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas toujours,

durant les premiers temps de son mariage, compris que l'homme qu'elle aimait était un génie.

Avec quelle émotion je pénètre dans ces deux petites pièces d'une simplicité toute rustique, aux murs blanchis à la chaux ! Dans l'une, un petit lit de fer, quelques chaises de paille, deux fauteuils. Au-dessus du lit, le portrait de Tatiana jeune fille. On a l'impression d'être dans la cellule d'un bénédictin, et pourtant Tolstoï a trouvé sa chambre trop confortable et l'a quittée une nuit d'octobre, à 3 heures du matin, pour aller à la recherche d'une retraite plus modeste encore.

Le cabinet de travail est, lui aussi, d'une extrême simplicité. Une grande table, recouverte de drap vert, encombrée de livres et de revues ; un canapé en toile cirée noire, sur lequel Tolstoï est né, et au-dessus, une série de photographies d'œuvres d'un peintre paysan illustrant la vie des paysans russes sous l'ancien régime : peintures mordantes et spirituelles montrant dans le moujik tour à tour la proie des usuriers, des percepteurs d'impôts et des prêtres. Les murs sont couverts de portraits de famille et d'amis, en particulier celui du sociologue américain Henri Georges, dont Tolstoï était admirateur et partisan du système d'impôt unique sur la terre.

Accrochée à une petite bibliothèque de bois blanc, une couronne d'épines, envoyée par une commune du Caucase lors de son excommunication, voisine avec une autre couronne de fer nouée d'un ruban rouge. Elle fut apportée après la révolution par une délégation de prisonniers autrichiens travaillant dans la région, qui déclarèrent que Tolstoï, qu'ils admiraient profondément, était à eux, par son génie, aussi bien qu'aux Russes.

C'est dans cette chambre que Tolstoï passa les dix dernières années de sa vie et qu'il écrivit tous ses derniers ouvrages. Tout près de la table de travail, sur une planche, retenue au mur par de gros clous, se trouve l'*Encyclopédie* qu'il aimait à consulter.

Parmi les livres, sur la table, les derniers qu'ait feuilletés le Maître : *La poétique nouvelle* de Della Rocca de Vergalo, *Der Socialist, Armand; Qu'est-ce qu'un anarchiste*, Mahomet : *Le Koran ; Analytical Concordance to the Bible* de R. Young, et les œuvres de Kant.

Il serait difficile de trouver plus de variété. Tolstoï pouvait lire deux ou trois livres par jour et se rappelait exactement toutes ses lectures.

Les premières semaines qui suivirent la révolution de mars, toutes les personnes qui visitaient les chambres du grand moraliste disaient à Tatiana Léonovna : « Quel dommage que votre père n'ait pas vécu assez longtemps pour voir poindre l'ère de la liberté ! » Actuellement, personne ne fait plus de remarque, chacun sait combien la révolution rêvée par Tolstoï, l'apôtre de la non-résistance au mal par le mal, était différente de la période actuelle où l'on ne prêche que haine et guerre civile, où toutes les passions les plus basses qu'il a tant combattues se donnent libre carrière.

*
* *

Le soir tombe lentement. La grande chambre familiale où nous dînons s'éclaire des dernières lueurs rougeâtres du couchant, qui illuminent d'une lumière gaie les grands cadres dorés contenant les portraits de Tolstoï et de ses ancêtres. Il y a là des peintures

superbes signées des plus grands noms de l'art russe. Un portrait de Tolstoï tout jeune, en blouse de paysan bleue, avec sa barbe d'un brun châtain, ses yeux vifs, son grand front de penseur, est de toute beauté.

Avant de me retirer dans l'hospitalière chambre d'hôte que la comtesse Tolstoï, avec une amabilité charmante, a bien voulu mettre à ma disposition pour les quelques jours que je vais passer à Jasnaïa Poliana, Mme Soukhatine me permet de l'accompagner dans l'ancienne petite maison d'école où elle classe actuellement des lettres de Tolstoï traitant des sujets d'actualité, puisqu'il s'agit des partis russes, de la révolution et de la guerre. Certaines de ces lettres, encore inédites, ont un accent prophétique. Après la révolution de 1905-1906, Tolstoï, par exemple, écrivait : « La révolution en Russie n'est pas finie. L'énorme État est ébranlé et se désagrège de lui-même. C'est comme un énorme temple dont les bases chancellent et qui doit être démoli complètement et rebâti pierre par pierre. Mais cela prend beaucoup de temps et il se peut même que nous n'ayons pas assez de pierres pour tout reconstruire... Pendant la révolution, trois catégories de personnes se sont révélées avec leurs qualités et leurs défauts : 1° Les conservateurs, qui désirent la paix, la continuation d'une paix qui leur est agréable et qui ne souhaitent aucun bouleversement; leur défaut est l'égoïsme, et leurs qualités, la modestie et l'humilité; 2° Les révolutionnaires, qui veulent du changement, ont la témérité et l'audace de décider quels doivent être ces changements. Ils n'ont pas peur de la violence pour mettre à exécution leur programme. Ils ne craignent pas non plus les souffrances et les privations. Leurs

défauts sont la témérité, l'audace, la cruauté; leurs qualités, l'énergie et la résignation avec laquelle ils acceptent les souffrances pour atteindre le but qui leur paraît devoir donner le maximum de bonheur à tout le monde; 3° Les libéraux, qui n'ont ni l'humilité des conservateurs, ni l'acceptation volontaire du sacrifice des révolutionnaires, mais cumulent l'égoïsme et le désir de la paix des premiers et la suffisance des seconds. — Jasnaïa Poliana, 26 décembre 1905. »

Tolstoï aurait-il approuvé la paix de Brest, aurait-il donné son adhésion, lui, le grand anarchiste, à la politique des maximalistes? combien de ses lecteurs ne se sont-ils pas posé cette question. Il semble, d'après les personnes qui furent le plus proches de Tolstoï, qu'il aurait été bien loin d'être d'accord avec les Lénine et les Trotski. On sait avec quelle persévérance il lutta contre le militarisme et pourtant, lorsque la nouvelle de la reddition de Port-Arthur lui parvint, il en fut très peiné : « Je comprends, disait-il à un ami, et j'approuve celui qui ne fait pas son service militaire par principe, parce que sa foi chrétienne lui interdit de tuer son frère, mais, quand on a accepté un devoir, quand on a prêté un serment, on doit accomplir toute sa tâche. De mon temps, nous nous serions tous fait sauter, mais nous n'aurions pas rendu Port-Arthur. »

Combien plus la paix de Brest, cette paix de renonciation et de spoliation, qui était une véritable trahison, aurait-elle trouvé en lui un adversaire résolu.

La révolution de 1905, pendant laquelle il n'y eut aucun propriétaire tué, mais où des domaines furent dévastés, avait attristé Tolstoï. Toutes ces scènes de violence lui étaient profondément antipathiques.

Combien il aurait souffert dans son amour pour les paysans en entendant, ce soir, les récits des innombrables actes de cruautés commis par les moujiks, d'octobre à janvier dernier, rien que dans les propriétés du voisinage.

La femme du comte Serge Tolstoï, frère de Léon Nikolaevitch, âgée de quatre-vingt-quatre ans, qui était dans sa propriété de Toula depuis cinquante-huit ans et avait passé sa vie à faire du bien autour d'elle, dut s'enfuir pour ne pas être tuée par les paysans ivres saccageant son domaine. Elle ne put emporter qu'un petit sac d'objets indispensables. Des paysannes, d'ailleurs, le lui volèrent à la sortie de son jardin, et lui arrachèrent sa pelisse. Elle arriva à Toula à demi morte de froid.

« J'étais assise dans ma chambre, travaillant tranquillement à une broderie, me raconte une autre victime d'octobre, quand tout à coup une dizaine de femmes du village, des paysannes que je connaissais toutes personnellement et avec lesquelles j'entretenais les meilleurs rapports, entrèrent en ouragan : « Hé ! mon Dieu, qu'est-ce qui arrive, Marie Yohannovna ! s'écrièrent-elles. Quelles choses épouvantables ! » Et, sans que je puisse demander des explications, comme possédées du démon, elles commencent à tout dévaliser en continuant à pousser des exclamations de pitié. Une d'elles vide le samovar et disparaît avec lui, une autre arrache les rideaux, une troisième dévalise un tiroir. Avant que j'aie eu le temps de protester, ma chambre était vide. Je n'arrivais pas à en croire mes yeux. Ces paysannes étaient celles que j'avais vues depuis mon enfance, auxquelles j'avais prodigué mes conseils, que j'avais aidées dans les moments difficiles. Quelques mois

auparavant, en parlant de mon mari qui venait de leur distribuer des graines sélectionnées et de leur enseigner un nouveau procédé de culture, elles me disaient : « Le Prince amasse un immense capital pour lui et les siens dans la mémoire reconnaissante du peuple. » Et ce sont les mêmes qui ont détruit notre home et nous ont chassés la nuit comme des criminels. Tous les souvenirs d'un passé de vingt ans dans notre domaine sont dispersés ; les objets aimés parce qu'ils ont appartenu à des êtres chers sont dans les mains de moujiks incapables d'en sentir la valeur et la beauté.

« Si, encore, ils avaient cherché à tirer le meilleur profit de tout dans l'intérêt général ; mais on s'est simplement acharné à détruire. Les paysans font paître leur bétail sur des fraisiers magnifiques qui donnaient chaque année une récolte de 8 à 10.000 roubles. La maison est vide, le potager n'est pas cultivé. En deux semaines, un petit domaine que pendant des années nous avons travaillé à améliorer a été complètement détruit. Les paysans manquent de graines, la terre n'est pas ensemencée et on nous interdit de semer nous-mêmes. Nous avons vu la haine s'épanouir là où nous avions toujours prêché par l'exemple l'amour du prochain.

« Actuellement, il est vrai, un revirement se produit : les paysans commencent à comprendre le mal qu'ils ont fait ; ils voient que ce n'est pas le tout d'avoir la terre, qu'il faut aussi des machines et des capitaux pour l'exploiter. Ils nous demandent de revenir, mais comment voulez-vous que nous rentrions dans nos maisons dévastées, comment vivre avec ces gens que nous prenions pour nos amis et qui furent des ennemis implacables ? La bonhomie du paysan russe

peut devenir d'une heure à l'autre de la barbarie. Si elle ne repose pas sur une base religieuse ou morale, elle n'est que fausseté. C'est tout au plus un bon chien qui ne mord pas quand il reconnaît son maître. »

L'argent n'a plus de valeur pour lui. Il en a tant volé et gagné ces derniers temps que le luxe est entré dans les mœurs. Regardez les jeunes paysannes : elles ont des blouses de soie, aux couleurs criardes, d'un mauvais goût parfait. Les toilettes modernes dans les campagnes sont aussi laides que les vieux costumes nationaux étaient jolis.

On compte qu'il y a actuellement chez les paysans plusieurs milliards de roubles soigneusement dissimulés pour que les maximalistes ne puissent pas s'en saisir.

Les richesses artistiques, amassées pendant des générations dans les belles propriétés nobiliaires, ont été dispersées ou détruites. Deux superbes Boucher, appartenant à Mme Soukhatine, ont été vendus aux enchères après le pillage, avec d'autres toiles, pour le prix global de cent roubles, et ils ont eu même de la peine à trouver un acquéreur.

Dans le gouvernement de Toula, les théories maximalistes ont aussi été divulguées grâce à l'or allemand. Un journal avait été fondé, peu après la révolution, pour les paysans de la campagne entourant la ville. Il prêchait le partage des terres, la destruction des bourgeois et la paix immédiate, car le prolétariat allemand, y disait-on, était aussi adversaire de la guerre que les camarades russes. Le journal était subventionné par l'Allemagne, grâce à de l'argent allemand remis aux matelots de Cronstadt, dont plusieurs étaient d'anciens paysans du village et

y avaient conservé des parents ou des amis qui servaient d'intermédiaires.

Le boche poursuivait donc son œuvre de destruction de la Russie jusqu'au fond des campagnes, en prêchant l'anarchie et en flattant les basses passions du peuple ignorant et grossier.

Les scènes de terreur et de barbarie dignes du Moyen Age sont nombreuses. M. Berlatské, un propriétaire du gouvernement de Toula, a vu son fils tué sans raison par les paysans, son cadavre a été traîné le long de la route devant lui, et on ne lui a pas permis de l'emporter pour l'inhumer. « Les bourgeois doivent être enterrés comme des chiens », ont décrété les paysans devenus maximalistes.

Le prince Wasenski a eu les yeux crevés par les paysans. Il s'évanouit et fut piétiné par les assistants qui dansaient sur sa poitrine. On lui coupa enfin la tête. Le cadavre et la tête furent traînés séparément dans les rues de la ville. Or les Wasenski étaient une famille très libérale qui bâtit sur ses terres des écoles et des hôpitaux pour les paysans, et s'occupa constamment d'améliorer leur position.

Les exemples de ce genre sont, hélas ! trop nombreux. Généralement, il faut le dire à la défense des paysans, les agitateurs distribuaient de la vodka, et comme le moujik russe vendrait son âme pour une bouteille de vodka, ils arrivaient à faire exécuter par ces paysans abrutis par l'alcool, tout leur programme terroriste et anti-bourgeois.

A Jasnaïa Poliana, par exemple, les paysans s'enivrèrent en pillant et en incendiant une distillerie voisine et ne dessoulèrent pas pendant une semaine. Tous les paysans des environs, hommes et femmes, furent ivres-morts pendant une dizaine de jours.

C'est à cette époque que les cruautés furent le plus épouvantables, puis le calme revint. Il est presque complet actuellement. Néanmoins, le soir, on entend à chaque instant partir des coups de fusil, et il serait dangereux de se promener sans armes dans la campagne.

Jasnaïa Poliana, 4 juin.

Les jeunes paysans ont voulu s'affranchir de toute dette de reconnaissance envers un ancien propriétaire ; ils étaient prêts à partager la propriété de feu Léon Nikolaévitch Tolstoï tout comme celle des autres bourgeois de la région. Les vieux ont protesté et ils ont eu gain de cause. Pour donner à la décision des moujiks du village de respecter le domaine du défunt une sorte de consécration officielle, le maire a rendu visite à la comtesse Tolstoï et lui a annoncé que les paysans viendraient, cet après-midi, promettre sur la tombe de leur grand ami, de respecter toujours Jasnaïa Poliana.

Une centaine d'étudiants et d'étudiantes de l'Université populaire de Toula, accourus en pèlerinage à la tombe du Maître, viennent de quitter Jasnaïa Poliana. Un à un, par les sentiers traversant les bois de bouleaux, de hêtres et de chênes où le soleil printanier joue à travers les branches, les moujiks arrivent au tombeau. Les femmes et les jeunes filles, avec leurs toilettes du dimanche, propres et aux vives couleurs, forment des taches gaies sur ce fond d'un brun sombre. Les paysans ont mis leurs habits de peau garnis de fourrure ; certains ont de belles têtes : des barbes en broussailles, la peau hâlée et coupée de mille rides. Voici un petit vieux à barbe

blanche, le visage marbré de rides profondes, qui se considère comme l'ami personnel de Tolstoï. « C'est lui, me dit-il, qui m'a appris à lire, et moi, par contre, je lui ai montré à faucher et à labourer. On mangeait ensemble, on buvait du thé ensemble; c'était le bon temps. Toutefois, reprend-il avec un sourire entendu et des yeux pétillants de malice, Lev Nikolaevitch était un grand, un très grand homme, mais ce n'était pas toujours un bon faucheur. »

Parmi les jeunes paysannes, il y a des types ravissants, des yeux superbes d'un brun foncé, ombrés de grands cils sombres, et des teints d'une fraîcheur merveilleuse.

Les soldats bolcheviks qui gardent la propriété sont venus, eux aussi, très dignes dans leurs uniformes kaki d'une propreté impeccable et dont les boutons sont encore aux armes impériales.

Après quelques mots du maire à la comtesse Tolstoï, les paysans s'agenouillent autour de la tombe et, en chœur, entonnent une sorte de cantique solennel et émouvant qui est le dernier adieu des paysans à leur bienfaiteur, et qui monte gravement dans le silence de la forêt comme un requiem.

Le souvenir des bontés de celui qui a quitté une vie de luxe pour être plus près du peuple, son grand amour pour les humbles ont vaincu aujourd'hui les disciples de la haine et de la violence.

CHAPITRE VI

PAYSANS ET RÉVOLUTION

Dans les propriétés dévastées. — Le partage des terres. — Le mécontentement des paysans. — Un milieu hostile. — L'alcoolisme dans les campagnes.

Jasnaïa Poliana, 2 juin 1918.

En entendant les récits d'atrocités commises par les paysans, je m'étais demandé si mes interlocuteurs, dont les nerfs avaient été soumis pendant des mois à une si terrible tension, n'avaient pas involontairement exagéré. J'ai voulu me rendre compte moi-même de l'état actuel des propriétés les plus voisines de Jasnaïa Poliana, où eurent lieu les jacqueries d'octobre dernier.

Dans ce pays aux distances immenses, on appelle propriétés voisines des domaines éloignés de 25 ou 30 kilomètres. Ce matin, accompagné d'un jeune Français de Moscou, M. Henri Barberey, qui connaît à fond le russe, je suis parti pour faire mon enquête sur les lieux.

Mme Tatiana Soukhatine avait eu bien de la peine à trouver un paysan acceptant de me conduire à Karamechevo et à Lapotkhovo. Personne ne voulait s'exposer à la colère des paysans voyant des étrangers venir visiter les propriétés détruites.

Vers dix heures, au moment de monter dans une étrange petite voiture sans dossier et aux ressorts fatigués par les cahots de chemins aux ornières profondes et de pistes à peine tracées à travers les champs, le conducteur m'avertit que nous pourrions bien être rossés et dévalisés. Encore un prophète de malheur ; ils sont légion, à la campagne aussi bien qu'en ville.

Le temps est beau, mais froid. Le printemps est extraordinairement tardif cette année.

Nous traversons tout d'abord de grands vergers plantés de milliers de pommiers, puis des forêts de hêtres ou de bouleaux et des champs labourés. Nous voici enfin sur la grande route militaire de Kiev qui barre à perte de vue, d'une ligne blanche et droite, l'étendue verdoyante des prairies ou les immenses taches sombres des champs fraîchement ensemencés. Pendant des heures, nous roulons sur cette route semblable aux vieilles voies des légionnaires romains. Les forêts deviennent de plus en plus rares. Les champs labourés se multiplient.

Nous croisons de longues théories de chars de paysans, chars aux roues de bois grossièrement travaillées, portant des sacs de farine ou des fourrages, se dirigeant vers Toula. Les paysans sont vêtus de leurs manteaux de cuir serrés aux hanches et larges dans le bas. Ils portent de gros bonnets fourrés enfoncés jusqu'aux yeux, et d'où s'échappent de longs cheveux où le peigne ne doit pas souvent passer. Beaucoup ont de longues barbes incultes d'un brun fauve et des sourcils touffus protégeant des yeux bleus sans grande expression.

Après quatre heures de voiture, nous arrivons à Lapotkhovo, grand village aux maisons couvertes de chaume ou aux toitures de tôle peintes en vert.

Les maisons sont très espacées et couvrent un terrain en pente douce descendant vers un petit lac d'un bleu foncé. De l'autre côté de l'eau, à l'orée d'un grand bois, des murs blancs, à demi démolis, indiquent l'endroit où se trouvait une des plus belles propriétés du pays, celle de la princesse Ourouzzoff.

Nous nous arrêtons chez le pope, un homme très serviable qui, après nous avoir permis de nous restaurer chez lui, s'offre à nous conduire aux ruines. Un ancien aumônier de régiment nous rejoint et nous nous dirigeons vers le château historique où Catherine II séjourna à deux reprises. Chemin faisant, nous causons des événements d'octobre dernier.

Les paysans de Lapotkhovo étaient loin d'être la proie de propriétaires rapaces. La vieille princesse Ourouzzoff avait toujours fait son possible pour améliorer la situation de ses paysans. Elle avait fait changer leurs toits de chaume contre des toits de fer qui empêchent l'eau de suinter dans les chaumières. Sa fille, Mme Schein, la femme du commandant Schein qui mourut en brave à bord de son bateau, le *Svetlanxa* durant la guerre russo-japonaise, avait, en souvenir de son mari, fait construire un hôpital modèle, peint en bleu et en blanc, les couleurs du bateau, et décoré à l'intérieur de tableaux représentant la marine russe.

Mme Schein avait également construit trois écoles, dont une de filles, qu'elle subventionnait et qui étaient très fréquentées. Elle avait créé au village une bibliothèque populaire gratuite pour répandre l'instruction parmi les moujiks, une crèche, des écoles du dimanche, etc. Il y a quelques années, elle était tombée gravement malade, et les paysans assistaient chaque jour à une messe pour le salut de leur bien-

faitrice; mais, depuis le début de la révolution, elle avait perdu sa popularité, car elle s'était opposée aux maraudeurs et aux voleurs pour qui liberté signifiait pillage.

Elle était une ennemie du peuple puisqu'elle ne voulait pas laisser couper les arbres du parc, dévaliser le potager et récolter les fruits du verger. « Si elle a construit un hôpital et des écoles, disaient les moujiks, c'est seulement pour recevoir une décoration. »

Quand octobre arriva, les paysans de Lapotkhovo trouvaient Mme Schein gênante, et lui crièrent un jour qu'elle se rendait à la messe dans la chapelle du parc : « Il n'y a pas de Dieu; tu vois bien, nous coupons les arbres du parc et personne ne nous punit. C'est nous maintenant qui sommes les maîtres. »

Se borneraient-ils à voler les récoltes, ou suivraient-ils l'exemple de nombreux paysans de la région qui étaient devenus, sous l'empire de cette fièvre de destruction, des assassins et des incendiaires?

Généralement, ce sont les agitateurs, envoyés par milliers pour prêcher la haine des bourgeois et le partage des biens par les organisations communistes, qui mirent le feu aux poudres. Tel fut le cas à Lapotkhovo. Deux soldats arrivèrent au village, un soir d'octobre. Ils visitèrent les jeunes paysans revenus récemment du front et déjà gagnés à l'idéal bolchevik. Des palabres commencèrent, et bientôt une décision fut prise. Le château et ses dépendances, les fermes et les écuries, seraient détruits; les champs, les bestiaux, les machines agricoles et tout le mobilier des bâtiments devaient être distribués aux paysans de Lapotkhovo. Quant aux propriétaires, on ne les tuerait pas, mais ils devraient quitter à jamais le pays, sans rien emporter.

La princesse Ourouzzoff, âgée de 75 ans, venait d'être gravement malade de diphtérie et entrait à peine en convalescence. Elle attendait d'être plus forte pour supporter le voyage jusqu'à Pétrograd, car elle sentait gronder la haine autour d'elle. Chaque jour, dans le vieux château, on apprenait qu'une nouvelle jacquerie avait eu lieu dans le voisinage, qu'une nouvelle maison de maître était en feu. Le soir, on apercevait les lueurs sinistres des incendies éclairant le ciel sombre d'automne. Les paysans avaient reçu de l'alcool pour renforcer les arguments bolcheviks, et devenaient toujours plus menaçants.

Le 17 octobre, cependant, le pope fut chargé de prévenir la princesse que les villageois, en témoignage de reconnaissance pour toutes ses bontés à leur égard, la laissaient libre, elle et ses filles, de passer l'hiver au château, et s'engageaient à ne commettre aucune violence. Le maître de poste de Lapotkhovo, au contraire, était inquiet, et conseillait à la princesse de partir tout de suite en voiture pour Toula. « Hier, disait-il, ce sont les propriétés du prince Gagarine, celles des Smirnoff et de cinq autres notables qui ont été dévastées ; votre tour va venir. Les paysans ont décidé ce soir de rester calmes, mais demain, avec l'inconstance du caractère russe, ils pourraient bien changer d'avis. »

La princesse déclara qu'elle aimait mieux être tuée dans son château que de mourir le long de la route de Toula, car elle était trop faible pour faire 40 verstes en voiture.

Elle donna l'ordre de commencer néanmoins les préparatifs de départ. Le sous-intendant, au service de la princesse depuis treize ans, reçut le soir l'ordre d'emballer les couverts d'argent, dont beaucoup

étaient anciens et de grande valeur ; mais au lieu d'obéir, il passa toute la nuit à remplir ses malles personnelles et les transporta au village, chez des amis. Le lendemain matin, il était introuvable. Il avait reçu pendant la nuit la visite d'un paysan lui demandant de lui vendre quelques-uns des superbes harnais que la princesse venait d'acheter pour sa troïka. « Demain, lui disait ce dernier, on viendra piller, malgré la décision du comité et les harnais seront certainement volés : autant vaut me les vendre tout de suite à l'amiable. » Le vieux serviteur se laissa vite gagner et, trompée par ses gens de confiance, le lendemain à deux heures de l'après-midi, la princesse, suivant l'avis de son médecin, reposait tranquillement dans sa chambre, quand celle-ci fut brusquement envahie par une quinzaine de soldats et de paysans vociférants, qui s'écrièrent : « Partez vite, nous avons assez de vous, allez mourir à l'étranger, nous avons assez souffert par vos aïeux ; maintenant, tout nous appartient. »

Se tournant vers la jeune princesse qui arrivait au secours de sa mère, en costume de Sœur de charité, les forcenés lui demandèrent : « Que faites-vous ici, pourquoi n'êtes-vous pas occupée à soigner des malades ? » Elle eut beau répondre qu'elle avait soigné les soldats au front pendant trois ans de guerre et qu'elle considérait que son devoir était de veiller maintenant sur sa vieille mère, les paysans la rudoyèrent, sans se souvenir qu'elle avait passé des heures au chevet de leurs malades et des femmes en couches, dans les isbas des douze villages situés sur les terres de la princesse.

Bientôt, la chambre où l'Impératrice Catherine II séjourna à deux reprises lors de son voyage en Crimée,

en 1787, et où étaient conservés son lit de fer à grands rideaux verts et sa chaise en bois doré recouvert de damas rouge, fut pillée à son tour.

Le maître de poste avait eu raison : les bonnes dispositions de la veille s'étaient bien vite modifiées. Quand, vers une heure de l'après-midi, les agitateurs et les paysans les plus cupides se dirigèrent vers le château, tout le village les accompagna, car, somme toute, puisque l'on pillait, personne ne voulait abandonner sa part de butin. Avec force cris, en sifflant la funèbre « Marseillaise de la liberté russe » que les anciens soldats avaient apprise à leurs camarades restés au village, la foule arriva devant la porte du parc. Un énergumène prononça un discours communiste, invita le peuple à faire justice, et la horde, assoiffée de butin, se précipita dans la propriété.

La vieille princesse fut tellement effrayée qu'elle eut immédiatement les jambes paralysées. Elle ne pouvait plus faire un pas. Ses filles l'aidèrent à arriver jusqu'à l'escalier, mais là, ses forces l'abandonnèrent ; elle dut s'asseoir sur la première marche, et assister pendant deux heures au saccage de sa maison.

Les paysans ne se contentaient pas de voler. Ils détruisaient, avec une joie féroce, les œuvres d'art accumulées par un des princes Ourouzzoff, grand collectionneur, qui dépensa des millions à acheter les merveilles que les antiquaires de Paris ou d'Italie lui signalaient.

Au-dessus de la tête de la princesse, les tableaux, les toiles des grands maîtres, volaient par les fenêtres, et allaient s'empaler sur les branches des arbres voisins.

Avec une rapidité dont on n'aurait pas cru des paysans russes capables, les chambres se vidaient. Les femmes arrachaient les rideaux, y entassaient le con-

tenu des armoires, nouaient les quatre coins, et s'en allaient vers le village, leur ballot sur le dos.

Mme Stein avait encore l'espoir que le cocher, un prisonnier autrichien, allait pouvoir venir chercher sa mère à la porte du parc. Un paysan lui dit en ricanant : « Il y a longtemps que les chevaux sont partis. » En effet, elles étaient vides, les grandes écuries où se trouvaient 120 chevaux, dont quelques pur sang ou demi sang renommés qui gagnèrent des grands prix et médailles d'or aux courses et aux concours hippiques où les couleurs de Ourouzzoff avaient souvent brillé. En quelques minutes, les paysans avaient eu le temps de couper la tête des cochons qui peuplaient les porcheries, et chargeaient la viande saignante sur des chariots volés. Les basses-cours étaient désertes ; les paysannes, elles, s'étaient occupées des poules et des canards.

Les pillards se sentaient-ils gênés par la présence de la princesse qui, toute sa vie, avait été bonne pour eux? C'est possible. Aussi devinrent-ils de plus en plus pressants : « Partez, mais partez donc! » lui criait-on.

Un groupe de huit prisonniers autrichiens, occupés depuis plusieurs années aux travaux agricoles sur les terres des Ourouzzoff, se montrèrent plus humains. Deux d'entre eux portèrent la princesse dans une maisonnette voisine, une petite « datcha » où logeaient généralement les hôtes des propriétaires, une vraie bonbonnière délicieusement installée, où bien souvent des Français ont goûté la large et franche hospitalité russe.

Un paysan d'un village voisin, faisant encore partie du domaine princier, passa avec son char aux grosses roues de bois, à demi rempli de paille, et consentit à mener la princesse au village, chez le maître de poste

d'où elle pourrait, pendant la nuit, gagner la gare la plus voisine.

Les Autrichiens la portèrent sur la paille, et les huit hommes escortèrent la charrette jusqu'au village. Le château commençait à brûler. Le pillage étant terminé, on incendiait tout pour que jamais plus les bourgeois ne puissent revenir dans ce qui avait été leurs biens.

Le spectacle était d'une beauté tragique ; le grand château, les fermes, les écuries brûlaient ensemble ; les flammes immenses montaient vers le ciel, et pendant toute la nuit se reflétèrent sur le lac sombre qu'elles éclairaient de lueurs sinistres. Les derniers pillards, traînant des charrettes chargées de butin, se détachaient en noir sur les champs clairs bordant le lac, et semblaient de grandes ombres chinoises.

Des fenêtres du maître de poste, la princesse et ses filles assistaient, cachées par des rideaux, à cette destruction stupide. Elles avaient toutefois l'impression de se sentir encore un peu chez elles, car on les installa sur un canapé et sur des matelas du château volés dans l'après-midi et que des paysans avaient portés chez le pope. Celui-ci les prêta pour la nuit aux dépossédées, et au matin, après bien des refus, le maître de poste réussit à trouver une voiture pour conduire la princesse à la gare. Un paysan s'était enfin souvenu de la bonté de son ancienne maîtresse et avait consenti à braver ses compagnons pour lui permettre d'atteindre le train de Toula. C'était un brave homme qui, sur le point de faire faillite, avait dit à la princesse : « Je sais que, au commencement de la guerre, vous avez voulu vendre les quelques centaines de chênes formant des bosquets au milieu des champs, et que vous en vouliez 4.000 roubles. Le bois a beaucoup augmenté, et maintenant vous pourriez les vendre bien davantage ; voulez-vous, pour

me sauver de mes créanciers, me les céder à l'ancien prix ? » La princesse accepta, et l'homme put payer ses dettes. Il arriva de grand matin avec son cheval en disant : « J'ai pu, en vendant les chênes, gagner 12.000 roubles ; je suis maintenant hors des griffes des usuriers. C'est à vous que je le dois, je ne l'oublierai jamais, et je suis heureux de pouvoir vous rendre service aujourd'hui. »

La princesse partit sur la charrette, escortée de deux prisonniers autrichiens, deux Viennois, qui, eux aussi, voulurent prouver leur reconnaissance pour la manière dont ils avaient été traités au château, et qui ne quittèrent la princesse qu'une fois celle-ci installée dans le train de Toula.

Au milieu du déchaînement des passions les plus viles, quand le mal triomphant semblait étouffer tout sentiment généreux, il est réconfortant de pouvoir noter ces deux beaux traits.

*
* *

Nous avons passé près de la jolie église de Lapotkhovo enrichie actuellement de nombreuses croix, icones et peintures, prises par les paysans lors de la destruction de la chapelle du château et abandonnées dans le parc ou dans les champs des alentours. Le pope, le dimanche qui suivit le saccage, parla très sévèrement, après la messe, à ses ouailles, et leur reprocha de n'avoir pas même respecté les objets du culte. Aussi, peu à peu, les paysans rapportèrent à l'église les dépouilles de la chapelle qui n'avaient pas été détruites. Les moujiks avaient, du reste, un remords en arrachant les icones et en brisant les croix, car ils commencèrent par crever les yeux du grand Christ du vitrail en disant :

Il ne faut pas qu'il nous voie, il nous empêche de aire ce que nous voulons, c'est un bourgeois, un nnemi de la liberté ! »

Nous voici maintenant devant les ruines des écuries t des fermes. Tout est détruit ; quelques pans de murs antelants restent seuls debout entre les arbres. Dans es dépendances, les bourgeois pourtant n'habitaient as. Il y avait là, au moment de l'incendie, une cenaine de réfugiés galiciens qui supplièrent les paysans le ne pas brûler leur asile, mais les brutes déchaînées 'écoutèrent aucune supplication, et les malheureux e virent une fois de plus jetés dans la rue.

Le jeune prince Ourouzzoff, engagé volontaire, avait lemandé, au commencement de la guerre, à partir mmédiatement sur le front. Il fut, dès le troisième our, grièvement blessé et transporté dans un hôpital utrichien ; il déclara, quelques heures avant de nourir, que son seul désir était que son corps fût plus ard transporté en Russie. Il fut provisoirement inhumé dans le petit village de Hotchoff, dans le gouvernement de Holm en Galicie. Tous les paysans du village assistèrent à l'ensevelissement, un prêtre russe leur expliqua qui était le jeune prince. Les paysans portèrent eux-mêmes le cercueil et prièrent pour l'âme du jeune officier, mort avant même de savoir ce qu'était la guerre.

Quelques mois plus tard, le corps du prince Ourouzzoff fut ramené de Galicie dans un cercueil de zinc, à Lapotkhovo. Une chapelle avec un caveau avait été construite dans l'allée principale du parc, et en grande pompe, les moujiks des terres des Ourouzzoff, qui aimaient beaucoup le jeune homme, accoururent de tous les villages pour lui rendre un dernier hommage. Un an après la mort du prince, une

messe de requiem avait lieu dans la chapelle quand, tout à coup, arriva le prêtre galicien. « Votre fils est mort en voulant sauver notre village de Sokal, dit-il à la princesse; nous avons maintenant été chassés par l'ennemi de nos demeures, ne voulez-vous pas, en souvenir de lui, accueillir nos réfugiés ? » La princesse Ourouzzoff lui répondit : « Ce sont ceux qui ont prié pour mon fils, ils peuvent venir, je les attends. » Bientôt, deux mille réfugiés galiciens trouvaient place dans les douze villages du domaine et une centaine d'entre eux étaient logés dans les dépendances du château. C'est eux que les incendiaires ont obligés à chercher d'autres refuges.

Le château n'est plus qu'un amas de ruines informes. Les colonnes de la façade se dressent encore dans le ciel bleu, mais derrière elles il ne reste que des pierres et des murs calcinés. Pas une chambre, pas une véranda n'ont échappé au désastre. Le spectacle du parc n'est pas moins lamentable. Les paysans ont dessiné des cibles sur les murs et se sont amusés à les cribler de balles. Par les allées abandonnées, où pousse déjà un gazon vert, nous arrivons au tombeau du jeune prince.

Les paysans n'ont pas même respecté la sépulture de celui qu'ils considéraient autrefois comme le meilleur des maîtres. Le bruit courut parmi les pillards que les décorations portées par le jeune officier au moment de sa mort étaient en or et qu'elles avaient été ensevelies avec lui.

Pendant que le château brûlait, les moujiks se dirigèrent vers la chapelle, enfoncèrent la porte, pillèrent les riches objets de culte, mirent le feu à l'autel en bois doré et descendirent dans la crypte. Le caveau en maçonnerie recouverte de dalles de marbre fut bientôt

démoli par les énergumènes. Les couronnes mortuaires furent piétinées et le cercueil de zinc déchiré aux pieds et à la tête. Les brutes s'acharnèrent sur le corps, cherchèrent les décorations, mais n'en trouvèrent point. Elles durent se contenter de voler un anneau d'or que le prince avait toujours à la main droite, et les petites médailles d'or à effigies de saints qu'il portait sous sa chemise suspendues à un cordon de soie.

Furieux de leur déconvenue, les paysans s'en allèrent sans même refermer le tombeau. Aujourd'hui, par cette belle journée ensoleillée, ce tombeau violé, ouvert à tous les vents, a quelque chose d'affreusement triste. Accompagné du pope, je pénètre dans la chapelle dont l'extérieur est ornementé d'un grand bas-relief aux motifs guerriers où, dans des faisceaux de drapeaux, alternent les armoiries des princes Ourouzzoff et Obolensky.

La porte est enfoncée et à demi calcinée ; l'ange qui la protège a les ailes noircies par l'incendie de l'autel. A l'intérieur, tout est vide ; quelques morceaux de bois doré, qui ont échappé au feu, traînent par terre. Les icones, peintes par de célèbres artistes, qui étaient enchâssées dans les murs, ont été descellées et volées. Il ne reste de leur présence que des trous blancs, dans le mur, que la fumée a rendus gris.

Je descends dans la crypte. Une odeur atroce vous prend à la gorge. Depuis octobre dernier, personne n'a osé refermer le cercueil. Le corps du vaillant et brave officier se décompose lentement en plein air, comme dans la zone dangereuse du champ de bataille entre deux tranchées, où personne ne peut s'aventurer pour donner une sépulture aux morts. Le pope a voulu faire fermer le tombeau, mais les jeunes paysans bolcheviks lui ont signifié de se mêler de ce qui

le regardait et de laisser les bourgeois pourrir comme des chiens.

Au-dessus de ma tête, j'entends des cris et des éclats de rire ; ce sont des petits paysans occupés à ramasser des branches de bois mort qui se poursuivent les uns les autres en jouant et qui viennent se réfugier dans cette chapelle abandonnée, au-dessus de cette bière ouverte répandant une odeur pestilentielle.

*
* *

Les paysans de Lapotkhovo sont actuellement leurs maîtres. Du chef-lieu du département, un commissaire du peuple est venu, un plan à la main. Il a réuni les paysans et a partagé la terre à raison d'une déciatine à chaque paysan, sauf à ceux d'entre eux qui avaient déjà trop de champs pour pouvoir la travailler eux-mêmes. Les prêtres ont été autorisés, par contre, à faire cultiver leur terre par des paysans pauvres.

Suivant les théoriciens du partage des terres et les communistes, on devrait être heureux dans ce coin de pays. Or, jamais les mécontents n'ont été aussi nombreux. Tel se plaint que le morceau reçu est peu fertile, tel autre trouve son champ trop éloigné ; enfin, la plainte générale est celle-ci : le gouvernement nous a dit de prendre les terres, mais il ne nous donne pas le blé nécessaire aux semailles, ni les machines agricoles et les outils indispensables pour les faire fructifier.

On parle de nouveau de réquisition et de mobilisation. Les commissaires du peuple veulent exiger des impôts, et les moujiks n'arrivent pas à comprendre pourquoi, après avoir fait la révolution, ils sont de

nouveau obligés de payer des redevances. Cela ne valait pas la peine de changer de maîtres, puisque maintenant il faut verser aux bolcheviks ce que l'on versait autrefois à l'empereur. Les gardes rouges envoyés pour arrêter les spéculateurs et maintenir l'ordre spéculent les tout premiers, se font payer force pots de vin et s'enivrent comme au temps de la Sainte Russie.

La fièvre de destruction calmée, les paysans se rendent vaguement compte, autant que peut le leur permettre leur cerveau fruste et inculte, qu'ils ont mal agi. Partout, ils s'attendent à quelque chose ; ils ne savent pas bien à quoi, mais ils sentent que le régime actuel ne peut durer. Ils ont l'impression que les terres dont ils se sont emparés ne resteront pas définitivement leur propriété, et dans beaucoup d'endroits, ils ne les ont pas cultivées du tout, ne voulant pas risquer de travailler en vain.

De tous côtés, on me signale le même désir des paysans de voir rétablir en Russie un régime d'ordre, et pour les moujiks, les mots liberté et république n'ont aucun sens ; ce qu'ils réclament maintenant avec une unanimité toujours plus grande, c'est le retour du tzar, d'un souverain qu'ils puissent voir et se représenter : « Nous voulons un homme pour nous gouverner, et non pas une femme comme en France », disait le maire d'un village à un de mes amis, faisant allusion à la semeuse d'une pièce d'un franc française.

Cet après-midi, un paysan à qui je demandais s'il était content de sa part de terre, me répondit : « Cela m'est bien égal, car je n'ai pas de chevaux ni de charrue pour labourer. D'ailleurs, la terre que nous avons prise sans la payer, on nous la reprendra

de même ; il vaudrait mieux ne rien avoir détruit et acheter la terre comme après la révolution de 1905. »

Les paysans, qui n'ont jamais été si riches que maintenant, n'ont pas de confiance dans les billets de banque dits de Kerensky, et les échangeraient volontiers contre des actes de propriété des terres rédigés en bonne et due forme.

Il est intéressant de noter ce mouvement qui devient toujours plus marqué des paysans désirant payer aux propriétaires les terres partagées, pour être certains de n'être pas dépossédés plus tard. C'est d'ailleurs cette crainte qui a souvent, pendant les jacqueries, poussé les moujiks à tuer leurs maîtres pour être sûrs que ceux-ci ne reviendraient pas en accusateurs dans leurs domaines.

Les heures passent. Il faut songer au retour. Aujourd'hui tout est d'une tranquillité parfaite dans ce village qui dort au soleil. Qui se douterait que ces isbas abritent les hommes et les femmes qui se montrèrent si barbares il y a quelques mois !

Nous croisons une jeune femme portant de beaux bijoux et semblant très fière de les montrer. C'est l'ancienne femme de chambre de la princesse Ourouzzoff qui, connaissant à fond le château, guida les pillards et s'empara des bijoux de sa maîtresse. Elle s'est mariée dernièrement, et est venue se faire bénir à l'église portant un médaillon en onyx, une bague de fiancée en or avec un rubis, une broche ornée d'une superbe améthyste et une chaîne d'or avec de nombreuses médailles antiques, le tout volé au château et porté ostensiblement sans aucun scrupule.

Les jeunes femmes, d'ailleurs, se sont montrées partout les plus acharnées au pillage et ont souvent excité leurs maris ou leurs amants à voler des bijoux

ou des toilettes dont elles se pārent avec orgueil et qu'elles portent avec un mépris complet des règles de l'élégance.

*
* *

Nous remontons en voiture pour aller à neuf verstes, à Karamechevo, visiter une autre propriété, celle de M. Dolininitch Ivanovitch. Nous y parvenons bientôt. De loin, on remarque à la lisière d'un petit bois, dominant toutes les chaumières du village, une grande maison dont la façade est ornée de colonnes.

A peine sommes-nous arrivés au village que nous nous sentons dans un milieu nettement hostile. Le pope, chez lequel je veux essayer d'avoir quelques renseignements sur la conduite des paysans et le partage des terres, est bourru et grognon. Quand je lui fais demander de m'accompagner visiter la propriété Dolininitch, il se fâche tout à fait. Que faisons-nous ici? Sommes-nous les nouveaux propriétaires? Est-il le gardien du domaine des riches? Il nous engage, d'un ton qui n'admet pas de réplique, à partir au plus tôt si nous ne voulons pas qu'il nous arrive des désagréments. Mon interprète va rejoindre le cocher qui nous attend à l'entrée du village, car il ne faudrait pas qu'il prît peur et s'en allât sans nous attendre.

Je remonte seul vers la maison qui domine une superbe allée de vieux arbres, des deux côtés de laquelle les isbas sont échelonnées. Des paysans me regardent d'un air soupçonneux et m'interpellent. Je leur réponds en français, et me mets tranquillement à photographier.

Ici, la propriété a moins souffert qu'à Lapotkhovo.

Ce n'est certes pas la faute des paysans. Le 21 octobre, ils sont montés en troupe pour saccager la maison, et avaient déjà commencé leur œuvre de dévastation quand une dizaine de cavaliers, envoyés en hâte de Jasnaïa Poliana, où la garde avait été prévenue par téléphone, arrêtèrent le pillage. Ce ne fut que partie remise. Quelques semaines plus tard, tout fut saccagé, la splendide bibliothèque fut incendiée, mais la maison, construite en pierre, chose rare dans le pays, ne brûla pas.

Extérieurement, elle est presque intacte, mais il ne reste que les murs, car même les portes et les fenêtres ont souvent été arrachées.

Les fermes et les dépendances entourant la maison de maître ont, elles aussi, leurs portes et leurs fenêtres barricadées avec des planches. Tout a été volé et les propriétaires n'ont rien pu sauver.

Que pensent les paysans du partage des terres, je voudrais bien le leur demander, mais ils n'ont pas l'air de vouloir faire de confidences. Je suis le bourgeois, l'ennemi, et ils me le font sentir. Les injures commencent, et je suis tout heureux quand nos chevaux peuvent, à une bonne allure, quitter ce village inhospitalier.

Des paysans qui nous croisent nous insultent. Pour les uns, nous sommes des espions; pour les autres, des émissaires des propriétaires chargés de venir préparer leur retour. Soudain, à un détour du chemin, une quinzaine de moujiks nous arrêtent. Les uns prennent la bride des chevaux, les autres nous tombent dessus en vociférant et en hurlant. L'attaque est si soudaine qu'ils ont déjà leurs mains posées sur mon épaule avant que j'aie eu le temps de saisir mon revolver.

Je crie : « A bas les pattes ! » Cette langue étrangère les étonne. Un geste brusque et je retrouve ma liberté. Que faire ? Je sors mon portefeuille à tout hasard. Hélas ! ce matin, j'ai écouté la comtesse Tolstoï me conseillant de laisser mon argent à Jasnaïa Poliana, car elle craignait que je ne fusse dévalisé. Je n'ai que quelques malheureux Kerensky de 40 roubles. A la vue des billets, mes agresseurs sont devenus plus tranquilles. Une vingtaine de paires d'yeux brillants de convoitise, fixés sur mon portefeuille, épient tous mes mouvements. Les têtes sales et pouilleuses des moujiks s'avancent et je sens leur haleine chaude m'arriver en pleine figure en bouffées puantes. Je n'ai que cinq ou six billets, et ils sont au moins quinze. Je risque d'être lynché par ceux qui n'auront rien. Il faut trouver un autre moyen de les apaiser. La minute est plus agréable, certes, à raconter qu'à vivre ! Je referme tranquillement, froidement, la partie de mon portefeuille contenant les billets, puis j'ouvre celle où se trouvent mes cartes de visite. En regardant les moujiks dans le blanc des yeux, je leur dis d'un ton catégorique : « Tavarich », « Camarade » en leur tendant ma carte. Les uns après les autres s'approchent. Ceux qui tiennent les chevaux les lâchent pour venir prendre les petits cartons blancs.

Immédiatement, les discussions s'engagent. Mon interprète, qui n'est pas du tout rassuré, me dit que l'on se demande ce que vaut cette nouvelle monnaie. On en fait tant maintenant que personne ne s'y reconnaît plus, et il n'y a aucun doute que celle d'un étranger soit aussi précieuse que les autres.

La distribution est terminée. Je crie au cocher, qui ne se le fait pas dire deux fois, de partir au

galop, et, en quelques minutes, nous sommes à une bonne distance des paysans qui continuent à palabrer sans savoir ce que je viens de leur distribuer.

Le cocher rit de bon cœur quand il apprend ce que valent ces petits papiers blancs avec des lettres inconnues, et qui l'ont intrigué, lui aussi. Il en voudrait bien un en souvenir, et se félicite de n'avoir pas perdu ses chevaux dans l'aventure.

Je songe à la phrase de M. Tchertkoff : « Etre avec nos paysans, c'est se désaltérer d'eau fraîche et pure. » Hélas, c'est même trop frais !

Le soleil se couche derrière les grandes plaines dans une apothéose d'ors, d'écarlates, de grenats et d'oranges. La route traverse de nombreux villages, dont les maisons, couvertes de chaume, sont parsemées sans ordre ou se groupent parfois autour d'une église blanche à coupole verte ou bleu foncé.

Soudain, une barrière empêche le passage : c'est le péage. Il faut descendre et payer six copeks à un vieux gardien, soi-disant pour l'entretien de la route qui, depuis la révolution, a bien l'air de s'entretenir toute seule. Pauvre vieux ! Il est sûrement de l'ancien régime. On l'a oublié, personne n'a songé à lui prendre sa place qui ne doit pas être brillante, car on a négligé d'augmenter la taxe. Les six copeks d'autrefois valent maintenant plus d'un rouble Kerensky. C'est la première fois, depuis que je suis en Russie, que j'ai l'impression de n'avoir pas payé trop cher.

Le soir tombe lentement ; un vent froid vous glace jusqu'à la moelle. En passant dans un village, je vois, devant un « traktir » (auberge de campagne) une quantité de chars de paysans dont les équipages attendent leurs maîtres. Je veux entrer prendre un verre de thé chaud. Impossible, l'auberge est bondée.

On n'y boit du reste pas de thé, et c'est pourquoi elle est si achalandée. La plupart des paysans sont saouls, les uns ont déjà roulé sous la table ou sont ivres-morts au milieu de la pièce. Ils ne bougent même pas quand des moujiks leur marchent dessus en passant, dans un état d'équilibre si instable qu'ils sont incapables de les enjamber. J'ai rarement vu un spectacle aussi écœurant. Dans le fond de la chambre basse, dans un brouillard de fumée bleuâtre, deux hommes se battent, d'autres s'injurient et sont prêts à passer aux arguments plus convaincants. Près de moi, un paysan parle à un groupe d'une dizaine de compagnons et explique que l'on devrait en finir une bonne fois avec tous les bourgeois et partager entre le pauvre peuple les dépouilles des capitalistes. L'auditoire l'approuve et boit une nouvelle rasade à la santé de la liberté. Je m'informe du prix de la bouteille d'esprit-de-vin, car c'est de l'esprit-de-vin dénaturé provenant encore d'une distillerie qui fut pillée tout dernièrement, que boivent tous ces gens. C'est cent roubles la bouteille. On me dit d'ailleurs confidentiellement que je pourrais avoir une qualité meilleure, de l'eau-de-vie faite avec du blé distillé par l'aubergiste lui-même dans un alambic de sa fabrication. Il consentirait à me céder un flacon de ce poison pour 200 roubles. Ce n'est actuellement pas une somme pour un paysan, mais c'est trop pour un bourgeois tel que moi. Je n'ai d'ailleurs aucune envie de m'empoisonner avec ces ignobles mixtures.

L'alcoolisme, qui avait entièrement disparu pendant les derniers mois précédant la révolution, redevient un fléau dans les campagnes où les paysans ont découvert que l'on peut fabriquer de l'alcool soi-même, et ont inventé dans ce but des alambics extra-

rudimentaires donnant des eaux-de-vie de qualité tout à fait inférieure. Au moment où la farine est introuvable, où Pétrograd est à chaque instant sans pain, et où, dans les bons jours, on reçoit 25 grammes par personne d'une substance noire et visqueuse qui n'a de pain que le nom, les paysans, promus au grade de prolétaires conscients et organisés, emploient le blé à fabriquer de l'alcool.

On signale déjà de nombreux cas de cécité et de paralysie, suivis généralement assez rapidement d'une mort soudaine, parmi les buveurs de ces nouvelles « vodka de la liberté », comme certains trafiquants ont eu la dérision de les appeler.

Pauvre peuple ! Il aurait besoin qu'on lui enseignât ce qu'est la vraie liberté.

La plus grande part de responsabilité incombe à l'ancien régime qui l'avait maintenu dans une ignorance complète afin de mieux le dominer, mais il serait temps que cessent les appels à la haine de classes et qu'un véritable gouvernement, quel qu'il soit, se mette à rebâtir sur les ruines de l'ancienne Russie.

L'œuvre est immense, et il y a peu d'ouvriers.

CHAPITRE VII

DEUX MORTS : PLEKHANOF ET VOLODARSKY

La mort de Plekhanof, le chef des socialistes patriotes.
L'assassinat du commissaire bolchevik Volodarsky.

Pétrograd, juin 1918.

Deux chefs socialistes viennent de mourir et Pétrograd leur a fait des funérailles imposantes, mais d'un caractère totalement différent.

Le premier, Georges Plekhanof, était le vieux théoricien qui eut le courage de se déclarer adversaire des théories défaitistes de Lénine et partisan de la lutte contre l'impérialisme allemand. Le second, Volodarsky, qui fut assassiné le 20 juin dernier dans une des rues de Pétrograd au moment où il se rendait à un meeting maximaliste, était une des figures marquantes du parti bolchevik et occupait ici la fonction de commissaire du peuple à la propagande et de censeur en chef de la presse russe.

Les funérailles de l'un furent un hommage ému du prolétariat le plus évolué et des classes cultivées au premier marxiste russe, celles de l'autre eurent un caractère officiel et obligatoire. Tout ce que la ville de Pierre le Grand compte comme armée et matelots

rouges défila en un long cortège aux sons des marches funèbres.

Georges Plekhanof était une des figures les plus connues du socialisme russe. Il fut un des principaux auteurs du pronunciamento sur la place de Notre-Dame-de-Kazan à Saint-Pétersbourg, le 6 décembre 1876 et brandit le premier, sur la place, le drapeau rouge du socialisme. Il put s'enfuir à l'étranger et, de 1876 à 1917, vécut tantôt à Paris, tantôt en Suisse. Tour à tour journaliste, écrivain, éditeur, il fut d'une activité infatigable et toujours ennemi de la violence. Déjà en 1883 le *Moniteur de la Volonté du peuple*, rédigé à Genève dans un sens anarchiste, refusa d'imprimer un article de Plekhanof sur « Les problèmes du socialisme », donnant pour raison que la première livraison contiendrait un article sur le même thème, écrit par Lavrof, qui aboutissait à des points de vue très différents de ceux de Plekhanof. Ce dernier fonda alors avec Axelrod, Deutsch et Véra Zassoulitch une association qui prit le nom de « L'affranchissement du travail ». Il devint chef d'école, publia une bibliothèque du socialisme moderne, groupa autour de lui, en Suisse, les étudiants russes qui le reconnaissaient pour leur maître. Dans les congrès internationaux, Plekhanof était toujours rapporteur des questions socialistes les plus importantes, qu'il traitait à son point de vue de marxiste orthodoxe, suivant pas à pas les traces de Marx et d'Engels.

Au moment où la guerre éclata, le vieil exilé internationaliste sentit renaître en lui une âme russe et patriote. Il s'enthousiasma pour la culture latine et devint bientôt un de ceux qui insistaient le plus, en Russie, pour la continuation d'une lutte implacable contre le militarisme allemand. Après plus de qua-

rante ans d'absence forcée, Plekhanof revint en Russie l'année dernière. Son entrée à Pétrograd fut triomphale. Son automobile était précédée de cavaliers criant : Plekhanof, voilà Plekhanof! et la foule acclamait sans fin le célèbre marxiste.

Sa popularité fut éphémère, car il refusa de flatter le peuple et, dans son journal *Edinstvo*, soutint la thèse des « oborontsi » suivant laquelle la Russie devait, jusqu'au bout, demeurer fidèle à la coalition démocratique et continuer la lutte contre les empires centraux, sans attendre la problématique révolution allemande annoncée par Lénine dans tous les meetings.

Malade, presque aphone, Georges Plekhanof ne put haranguer les foules et resta pour les masses le théoricien sévère, refusant de complaire à tous les désirs d'un peuple incapable par son ignorance de juger sainement les événements. C'est à ses adversaires, à Lénine et à Trotski, qu'allèrent les suffrages.

Le Soviet maximaliste de Pétrograd en refusant, il y a quelques jours, de prendre part aux obsèques de Plekhanof, a motivé son refus en disant : « Pour nous il y a un an qu'il est mort. »

Le dimanche des funérailles il y avait de l'inquiétude dans l'air. Rentrant chez moi très tard dans la nuit du samedi, je fus frappé des précautions prises par les bolcheviks. Des patrouilles de cavalerie passaient au trot et croisaient, le long de la Nevsky, des automobiles blindées dont les trois mitrailleuses étaient décapelées. Les petits postes de soldats de l'armée rouge, aux coins des principales artères, avaient été renforcés.

Le matin, les rues étaient désertes. On ne voyait que quelques drapeaux rouges entourés d'une garde prolétarienne se dirigeant vers le lieu de rassem-

blement du cortège. Le comité des ouvriers des usines et des fabriques, qui prend une importance grandissante et est en lutte ouverte contre les maximalistes, s'était chargé de l'organisation des funérailles.

Vers midi néanmoins, devant la cathédrale de Kazan, une foule considérable s'était rassemblée pour voir passer le cortège. Tout à coup, au bout de la Nevsky, arrivant de l'Amirauté, des cuivres éclatent, gais et sonores. Bientôt les pompiers municipaux, qui avaient leur revue annuelle, défilaient devant nous dans un ordre parfait, précédés d'un flot d'étendards multicolores, nous reposant les yeux des éternels drapeaux rouges. Et le peuple de Pétrograd venu assister à des funérailles se mit à applaudir les pompiers, tout simplement parce qu'ils étaient en uniformes propres, qu'ils marquaient le pas comme de vieux grenadiers et observaient l'alignement.

Vers une heure, précédé d'innombrables couronnes, de fleurs et de palmes cravatées de rouge, le cortège funèbre déboucha de la Gorokhovaia sur la perspective Newsky. Les drapeaux rouges et les placards de toile noire aux inscriptions blanches formaient, sous la brise, un véritable tourbillon de bannières. Des hymnes tristes et solennels s'élevèrent de la foule. Le cercueil apparut, porté sur une dizaine d'épaules. Le couvercle était enlevé et le mort, reposant sur son lit de fleurs, le visage calme, d'une blancheur de cire, dodelinait sa tête chauve comme s'il approuvait ou remerciait ses disciples.

Parmi les couronnes, une surtout provoquait l'attention et produisait une grande impression sur la foule. Elle était la seule qui n'eût pas de soie écarlate, mais deux grands rubans blancs bordés de noir et portant l'inscription suivante : « La Russie aurait

dicté la paix à l'Allemagne à Berlin et ne l'aurait pas subie à Brest si le socialisme russe, dans les heures de tempête, avait suivi la route que tu lui indiquais » et la dédicace : « A mon ennemi politique, au grand socialiste patriote russe Plekhanof, le monarchiste Pourrichkewitch. » Sur tout le passage du cortège on commentait fort cette manifestation du député de l'extrême droite à la Douma et chef du parti monarchiste, Pourrichkewitch.

Les cantiques succédaient aux cantiques et le cortège passa sous le grand soleil printanier. Des chaînes d'hommes et de femmes, se tenant tous par la main, entouraient la procession et maintenaient l'ordre que personne d'ailleurs ne tentait de troubler.

Il manquait aux funérailles la grande masse ouvrière. Plekhanof meurt comme il a vécu, chef socialiste des théoriciens, de l' « Intelligentsia » des intellectuels, mais la plèbe l'ignore.

Il a été trop franc, il eut le courage de renoncer à la popularité pour crier au peuple fatigué de la guerre, la vérité qui n'était pas bonne à dire : « La paix ne sera possible qu'une fois le militarisme allemand vaincu. »

La fraction socialiste adverse a triomphé à Brest; mais qu'elle prenne garde : une brochure de Plekhanof publiée dans une imprimerie clandestine de Moscou, en 1886, a un titre des plus actuels aujourd'hui : « Il y a un maître dans ce monde, ce maître est implacable, son nom est la faim. »

En refusant de suivre les conseils de Plekhanof, voilà le maître que le bolchévisme a donné à la Russie et il devient de jour en jour plus exigeant et plus cruel.

*
* *

La plèbe par contre suivit, encadrée dans les détachements de matelots et de soldats de l'armée rouge, le cercueil drapé de pourpre du commissaire Volodarsky. C'était aussi un dimanche, quinze jours après les funérailles de Plekhanof, qu'un des maîtres de l'heure fut emmené au cimetière.

Volodarski était âgé de vingt-six ans. Son vrai nom était Goldstein. Né dans un petit bourg du gouvernement de Poltava en Ukraine, ses parents, des artisans israélites, ne lui donnèrent aucune instruction. Il apprit tout seul à lire et à écrire. A dix-sept ans, il était poursuivi pour propagande socialiste et anarchiste dans le gouvernement de Moscou; de 1909 à 1911 il réussit à se dérober à la police impériale, mais arrêté enfin, il fut condamné à la déportation en Sibérie. Il parvint à s'échapper et à émigrer en Amérique. Là il prit une part active au mouvement socialiste, travaillant comme tailleur dans de petits ateliers de Philadelphie, Boston et New-York. Dès que la révolution russe éclata, en mars 1917, Volodarsky rentra à Pétrograd, entra dans le comité central du parti bolchevik. Il devint vite un des grands chefs.

En juillet 1917, lors de la première tentative de Lénine de s'emparer du pouvoir, Volodarsky organisa de nombreux meetings. Il parvint à diriger tout le quartier industriel de Viborg, ayant sous ses ordres une série d'usines importantes. Après le coup d'Etat du mois d'octobre, Volodarsky entra dans le conseil (présidium) du comité central exécutif des Soviets.

Pskow occupé et les commissaires du peuple

partis pour Moscou, il fut nommé, au mois de mars, commissaire de la presse et de la propagande.

Il s'attira de nombreux ennemis par la sévérité avec laquelle il sévissait contre tous les journaux bourgeois et socialistes non maximalistes.

Depuis plusieurs semaines, il était fort occupé par la campagne de propagande bolchevique qu'il menait pour influencer les nouvelles élections des Soviets, dont il était l'initiateur et qui devaient aboutir à l'exclusion des organes exécutifs de tous les mencheviks et socialistes révolutionnaires de droite.

Son nom était sur toutes les affiches invitant aux meetings et, chaque soir, il trouvait moyen de haranguer deux ou trois auditoires rassemblés dans les usines de Pétrograd pour procéder aux élections. Volodarski était si certain de la victoire maximaliste qu'il autorisa la réapparition des journaux supprimés pour tendances soi-disant contre-révolutionnaires. C'est ainsi que nous eûmes à Pétrograd un numéro du *Diélo Naroda* que l'on s'arracha dans les rues et qui était déjà introuvable à 9 heures du matin. En grosses manchettes, l'organe des socialistes révolutionnaires de droite s'écriait : « Tout le pouvoir à tout le peuple ! Vive l'Assemblée Constituante. » Le numéro entier n'était qu'une critique acerbe de la politique de Lénine, désapprouvant la paix de Brest et la lâcheté avec laquelle on abandonnait aux impériaux le territoire de la République fédérative des Soviets.

La trêve fut courte.

Le 20 juin, à la sortie d'un meeting qui avait eu lieu aux ateliers de construction de wagons, Volodarsky se rendait en automobile, par la perspective Schlusselbourg, aux usines Nevsky où il devait prononcer un discours. L'automobile eut une panne mystérieuse,

un ouvrier s'approcha du leader bolchevik, le tua de six balles et prit la fuite. Un des chefs menchéviks, Ioffe, et le président de la Commune de Pétrograd, Zinoviev, qui arrivaient à leur tour au meeting, trouvèrent le cadavre encore tiède, baigné de sang. Zinoviev, très effrayé, très pâle, donna des ordres pour le transport du corps au palais de Tauride et fit cerner le quartier par les troupes de l'armée rouge. Jusqu'ici il a été impossible de découvrir le meurtrier.

La nouvelle de l'attentat produisit à Pétrograd une émotion considérable. Immédiatement les mesures de répression contre-révolutionnaire furent décuplées. Le commissaire Ouritzki, préfet de police, déclara que les Anglais étaient les instigateurs du crime et supprima le journal ententiste *Echo* qui lui téléphona le premier pour demander des nouvelles de l'attentat. Il prétendit pour cette raison qu'il avait été de connivence avec l'introuvable assassin.

Les Soviets décidèrent de faire des funérailles imposantes à Goldstein, dit Volodarsky. Dimanche, à une heure, devant le palais de Tauride, les manifestants, qui faisaient tous partie des diverses associations maximalistes et émargeaient au budget communiste, se rassemblèrent autour de nombreuses bannières rouges. 225 couronnes dont les rubans écarlates portaient des inscriptions comme celles-ci : « Vous tuez des personnalités, nous tuerons des classes ». « Nous nous vengerons, mort aux assassins, » précédaient le camion automobile drapé de noir qui transporta le cercueil au Champ-de-Mars.

La veille au soir il était impossible de se procurer à n'importe quel prix une rose chez les fleuristes de Pétrograd. Les bolchéviks avaient « réquisitionné » (lisez volé) pour plus de 200.000 roubles de fleurs

pour confectionner les couronnes mortuaires « offertes » par le prolétariat pétrogradois à la mémoire de l'un de ses grands chefs.

Au Champ-de-Mars, dans l'enceinte où sont ensevelis les « héros » de la première révolution de mars 1917, une tombe avait été creusée. La grande place était couverte de troupes de l'armée rouge, de matelots de ce qui fut la flotte de la Baltique, de manifestants qui écoutaient patiemment de nombreuses oraisons funèbres prononcées par les représentants des comités centraux des Soviets. Puis, après que l'assemblée eut chanté en chœur « Vetchnaia pamiat » « Eternel souvenir » et l'Internationale, 21 coups de canon tirés de la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul saluèrent la mise en terre de la dépouille du tailleur juif Goldstein, dit Volodarsky.

La salve était identique à celle qui saluait la mort d'un tzar et c'était justice : Volodarski ne fut-il pas dans ses fonctions de commissaire du peuple aussi autocrate que le tzar de toutes les Russies ?

CHAPITRE VIII

COMMENT SE FAIT L'ÉCHANGE DES PRISONNIERS RUSSO-ALLEMANDS

La misère des Russes prisonniers en Autriche. — Le mécontentement contre les Soviets. — Le départ des Allemands. — A la frontière russo-allemande. — La fourberie allemande. — Les Russes au front austro-italien. — Ceux qui ne reconnaissent pas le traité de Brest-Litovsk.

Pétrograd, 20 juin 1918.

L'ancien ministère de la guerre, à côté de la cathédrale d'Isaac et en face du jardin Alexandre, d'où la rande aiguille dorée de l'Amirauté surgit de la verdure et pique le ciel bleu, est actuellement le siège du commissariat chargé des prisonniers et des réfugiés. C'est un des seuls ministères où l'on ait encore l'impression d'un certain ordre. Est-ce l'influence de la discipline d'antan? Je ne sais, mais vous y trouverez des portiers polis, chose extrêmement rare dans la république fédérative des Soviets, de la propreté, un vestiaire d'où les pardessus ne s'envolent pas, des employés dont la tenue prouve d'anciennes habitudes de discipline et d'ordre.

Au premier étage, un commissaire, le camarade Fénixstein, est très affairé. Il me reçoit avec la plus

exquise amabilité. Ici la mauvaise foi avec laquelle l'Allemagne effectue l'échange des prisonniers et la manière dont l'Autriche surtout traite les centaines de milliers de Russes qui sont sur son territoire, ont banni cette sorte d'acceptation tacite, souvent même malheureusement, approbative, de tout ce que fait le Boche, et l'admiration générale pour l'organisation et la discipline allemandes, d'un peuple assoiffé d'ordre, rongé par l'anarchie, en proie à la famine et au chômage.

Ici l'Allemand est encore l'ennemi et le fait vaut, par sa rareté, d'être signalé.

Les rapports qui arrivent des empires centraux, les déclarations des prisonniers qui rentrent, les appels émouvants et tragiques des malheureux mourant de faim et succombant par milliers à la tuberculose dans les camps de concentration de la monarchie dualiste, sont des témoignages par trop précis sur l'horreur de la « Kultur » pour que les pacifistes les plus acharnés ne soient pas obligés de reconnaître où sont les coupables.

Je viens de lire les déclarations de deux engagés volontaires, l'aviateur de la 31me escadrille Sabinker et le volontaire Feinstein du 84me régiment Chirvatski, qui viennent de rentrer d'Autriche, délégués par les prisonniers des camps de Brücks et de Wiselbourg-sur-Erlauf, pour demander des secours immédiats. Elles sont un acte d'accusation terrible. Après quatre ans de guerre les récits de cruautés de l'ennemi me paraissent superflus, je ne veux citer que quelques chiffres et quelques faits précis :

Les prisonniers accusent violemment le gouvernement russe de les avoir oubliés. Sur un million de prisonniers russes actuellement en Autriche-Hongrie

plus de 500.000 travaillent à des travaux de fortifications, de retranchements, de construction de chemins de fer et de chaussées sur le front italien, sur la côte Dalmate, en Serbie et en Albanie. 200.000, dont 90 p. 100 sont inaptes au travail, habitent les camps de concentration austro-hongrois. 140.000 sont occupés aux travaux ruraux et sont en général placés dans de meilleures conditions de vie, surtout ceux détachés chez les paysans, que les malheureux obligés de croupir dans des camps insalubres. Les grands propriétaires fonciers, par contre, ont véritablement rétabli le servage. Le prisonnier doit travailler jusqu'à épuisement complet ; puis, quand il devient incapable de continuer son labeur, il est échangé contre un autre.

Les 200.000 habitants des camps de concentration sont condamnés à une mort certaine à bref délai. Ce sont des mutilés, des tuberculeux, des paludéens, dont le séjour dans des camps humides où les cas de congélation sont fréquents en hiver, les couvertures et le linge étant en papier, augmente considérablement la mortalité.

Les prisonniers sont considérés comme des bêtes de somme. Par escouades de dix ils tirent de lourds chariots, traînent les tonneaux de vidange ou labourent, attelés eux-mêmes à la charrue sous la surveillance de soldats allemands ou autrichiens. La solde varie entre 15 et 50 heller, 20 à 50 pfennigs. Les punitions sont les mêmes que celles appliquées aux soldats français dans certains camps allemands : le fouet, le poteau et surtout la privation complète ou partielle de la maigre pitance composant l'ordinaire du prisonnier.

A Brücks, les tuberculeux sont parqués sans soins

dans des baraques infectes, dont le plancher est couvert de crachats sanguinolents. Depuis plusieurs années les malades n'ont pas reçu un morceau de savon pour leur toilette ou le nettoyage de leurs hardes. Le 12 avril dernier, un général venu inspecter le camp répondit aux plaintes des prisonniers : « Que ces cochons meurent tous. » Couchés trois malades sur la même paillasse ils meurent, en effet, comme des mouches. En se réveillant le matin on trouve un cadavre à côté de soi.

A Brücks, sur 1.600 tuberculeux, il en est mort de janvier à fin mars 350.

Malgré les conventions internationales, 400.000 Russes sont occupés à travailler dans la zone de guerre autrichienne, à creuser des tranchées sur le front italien, construire des routes, traîner des canons dans les montagnes du Trentin, charger et convoyer des trains de ravitaillement et de munitions dans le secteur de l'Isonzo. Les soldats qui, par patriotisme, refusent de travailler contre leurs alliés sont fusillés ou martyrisés.

Un ordre secret de la 5me armée de l'Isonzo, état-major, n° 16, daté du 29 janvier 1917 dit : « Le commandement de l'armée se trouve contraint de donner l'ordre aux chefs d'unités d'appliquer vis-à-vis des prisonniers russes qui travaillent sur le front, une sévérité draconienne et de rejeter tout sentiment humanitaire. Les hommes doivent être forcés de travailler par les mesures les plus rigoureuses, sans craindre les punitions corporelles. Si les chefs ne comprennent pas leur devoir, ils seront destitués. Les punitions sont identiques pour les Serbes et les Russes. »

Quelques jours après, quatre Russes étaient pendus

devant de grands détachements de prisonniers rassemblés, pour leur faire voir le sort qui les attendait s'ils tentaient de s'enfuir pour échapper à leurs bourreaux.

Se plaindre attire de nouvelles punitions. Trois officiers qui, lors de la visite du camp par une infirmière étrangère, la princesse Yachwilli, lui avaient raconté leurs mauvais traitements, disparurent sans laisser de traces; d'autres qui avaient approuvé leurs camarades furent punis de 30 jours d'arrêts.

Les officiers prisonniers firent du 22 janvier 1918 un jour de deuil et de jeûne en signe de protestation contre la manière dont leurs compatriotes soldats étaient traités. Ils ne se rendirent à aucun appel, ne prirent aucune nourriture. A midi, ils se réunirent tous devant leurs baraques et chantèrent un cantique pour les morts et un hymne composé spécialement en hommage à leurs anciens soldats qui souffraient. Puis ils remirent une protestation écrite aux autorités autrichiennes. Autour des camps les cimetières grandissent avec une rapidité effrayante. A Brücks, en juillet 1916, on comptait 286 tombes de prisonniers et en avril 1918, 1.386, sur un nombre moyen de 4.500 à 5.000 prisonniers.

A Wiselbourg, en hiver et en automne, on compte une mortalité de 16 à 20 par jour, et en été de 5. Le 85 p. 100 des décès est dû à l'épuisement complet faute de nourriture. Des maladies inconnues jusqu'ici des médecins ont fait leur apparition, provoquées par la perte de toute force vitale au moment où les forces morales sont à bout.

Les prisonniers russes se plaignent tous du manque complet de secours du gouvernement des Soviets. Le général Friedrich lui-même l'a déclaré au Reichstag :

« Les Russes ne s'occupent pas du sort de leurs compatriotes. » Parmi les appels, les cris angoissés des malheureux se mourant et suppliant le gouvernement bolchévik de venir à leur secours, il est facile de lire et de comprendre la désillusion des prisonniers espérant en vain du nouveau régime ce que l'ancien ne fit pas. Les Russes racontent leur tristesse de se voir oubliés, eux qui ont aussi vaillamment combattu pendant les trois premières années de guerre. Ils parlent de la joie de leurs camarades français, anglais, italiens et même serbes recevant, chaque semaine, de la sollicitude de leurs gouvernements, des paquets de vivres leur permettant de combler le manque de nourriture des camps, tandis qu'eux sont complètement délaissés.

La situation, qui s'était améliorée en août 1917, est redevenue en octobre plus terrible et n'a cessé depuis d'empirer.

« Nous sauver, s'écrie un groupe de délégués des camps, dans une supplique que vient de me tendre un ex-officier, sans galons, sans épaulettes, et ayant son uniforme troué aux endroits où se portaient les décorations, nous sauver, ce n'est pas seulement le devoir de la Patrie, c'est encore l'intérêt de l'Etat. »

Pauvres malheureux ! Ils emploient encore le mot de « Patrie » et ils supposent qu'il y a, au gouvernement des Soviets, des gens pour s'inquiéter de l'intérêt de l'État.

Quelle illusion ! Combien, pour nous qui vivons les heures d'agonie actuelle, ces mots sonnent faux et sont une amère dérision !

*
* *

Comment s'effectue l'échange des prisonniers et quelle est l'attitude des Allemands et des Autrichiens qui partent et des Russes qui rentrent ? Voilà ce que je vais apprendre grâce à l'amabilité du commissaire du peuple chargé des prisonniers, qui vient de m'autoriser à accompagner jusqu'à la frontière allemande un train de prisonniers austro-allemands et à rentrer à Pétrograd par un train sanitaire ramenant des prisonniers russes.

Il est 6 heures du soir. Sur une voie spéciale de la gare de Varsovie, auprès de laquelle sont construits de grands baraquements de la Croix-Rouge, un train sanitaire russe attend les prisonniers.

Dans deux grandes salles les partants sont entassés avec leurs bagages. A côté des soldats et officiers, Autrichiens pour la plupart, voici beaucoup de prisonniers civils quittant la Russie avec leur famille.

Tous les bagages sont sévèrement visités par des soldats de l'armée rouge. Je n'ai pas trop, pour sauver mon appareil photographique, de mes trois autorisations, munies de nombreux cachets et demandant aux autorités civiles et militaires de me prêter leur concours « en raison de l'importance de ma mission ». (On peut toujours dans la Russie des Soviets être chargé d'une vague mission.)

Dans la salle de revision, je remarque, par terre, des cachets de cire tout neufs reliant de nombreuses ficelles. A-t-on ouvert une des valises diplomatiques neutres qui vont voyager avec nous, comme cela arrive assez souvent aux courriers scandinaves, les bolcheviks n'ayant qu'un respect très limité pour les

prérogatives diplomatiques ? Je vois avec étonnement que les cachets sont ceux de Smolny et j'ai bientôt la clef du mystère. Des Allemands voulant emporter des denrées prohibées avaient réussi, moyennant finance, à faire sceller leurs colis du cachet de la Commune de Pétrograd. Ils auront probablement refusé de payer une seconde fois de démocratiques pourboires. Les gardes rouges firent sauter les cachets et confisquèrent les objets du litige.

Le soir tombe lentement, les heures passent, les contrôles succèdent aux contrôles. Dans la mi-obscurité des nuits blanches les Allemands, assis sur leurs valises ou leurs sacs, commencent de manger leurs provisions de voyage. Chose étrange, pas un visage famélique parmi eux. Des provisions abondantes distribuées, partout, avec largesse par la commission allemande des prisonniers.

En regardant ces gens qui semblent n'avoir pas souffert de la famine russe, je songe aux trains d'évacués français du Nord traversant la Suisse que j'ai croisés à mon départ pour la Russie en février dernier. Quelle différence ! Là-bas la disette, ici pas une figure souffrante, pas un de ces visages émaciés par les privations. Dans ce pays où l'on meurt de faim les Allemands mangent abondamment. Il est onze heures du soir quand les soldats de la garde rouge font le dernier appel. Un à un les prisonniers gagnent leur wagon. Parmi eux je remarque un groupe de Turcs que l'Allemagne a engagés pour travailler dans les fabriques de munitions.

A minuit le train est complet. Le dernier wagon est réservé aux courriers diplomatiques neutres (Suisse, Norvège, Danemark et Suède) traversant l'Allemagne. Un groupe de huit prisonniers autrichiens

apportent les volumineuses valises du courrier danois. Ce sont les premiers soldats de la monarchie dualiste que je vois en uniformes flambant neufs, tout comme les sujets de Guillaume II.

A minuit et demi, la locomotive essaie six fois de partir, elle souffle, siffle, crache des jets de vapeur avec un bruit infernal et n'arrive pas à faire démarrer le convoi. Les Allemands, aux fenêtres, rient et se poussent du coude. Décidément le matériel russe est bien malade. Les soldats et les cheminots, à la casquette bordée de rouge, semblent par contre très mécontents. Enfin le train s'ébranle et nous partons, lentement, très lentement. Nous allons mettre plus de 12 heures pour faire 237 kilomètres.

A la frontière russo-allemande devant Pskow.
21 juin 1918.

Le commandant du train, un jeune officier bolchevik convaincu, est membre du fameux comité pour la lutte contre la spéculation et la contre-révolution présidé par le commissaire Ouritzki. « C'est nous qui sommes la terreur », me dit-il en riant.

La révolution a divisé toute sa famille.

Son père est cadet, son oncle député cadet à la Constituante, son frère est menchevik. Lors de la prise de Pétrograd par les maximalistes, il était chargé avec sa compagnie de disperser une manifestation. Il allait donner l'ordre de tirer quand, au premier rang des manifestants, il aperçut son frère.

Ce maximaliste acharné a néanmoins aujourd'hui sur sa casquette l'insigne d'officier russe et, sur la poitrine, l'emblème de l'université où il a fait ses études.

C'est contraire aux théories de Lénine et Trotski. « Oh ! m'explique le commandant, je ne les porte jamais à Pétrograd, je ne les mets que pour me rencontrer à Dwinsk avec les officiers allemands et faire voir que je suis un officier russe ! »

Nous venons d'arriver à Tarochino, une petite station perdue dans la verdure et les forêts de sapins ou de bouleaux, que l'on n'aurait jamais songé voir devenir gare frontière.

Le commandant, en recevant les nouvelles de Dwinsk, a un mouvement de colère. Il refuse de laisser son train continuer sur l'Allemagne.

« Vous avez vu, me dit-il, les statistiques au ministère. Jusqu'au 10 juin dernier nous avions envoyé en Allemagne 18.000 prisonniers et nous n'en avons reçu que 10.000. Deux trains sanitaires russes chargés de prisonniers austro-allemands ont passé la frontière, la semaine dernière, et attendent encore les prisonniers russes que l'on met le plus de temps possible à nous livrer afin de les exploiter. On dit, il est vrai, que ces retards sont dus à des mouvements de troupes. Les pertes allemandes sur le front français sont si grandes que l'ordre a été donné d'envoyer les éléments les plus jeunes des divisions occupant le territoire russe pour combler les vides. Le matériel russe capturé est aussi expédié en hâte vers l'Allemagne, mais néanmoins je ne laisserai partir mon train qu'après être certain que le train n° 1001, qui attend son chargement, va rentrer incessamment. »

On téléphone à Pskow ; le délégué de la Croix-Rouge allemande explique et excuse les retards : « Ce n'est certainement pas la mauvaise volonté, ces retards dans la livraison des prisonniers russes sont dus uniquement aux circonstances. »

Enfin le train part et je reste seul à attendre son retour sur le quai de cette petite station.

Le long de la voie, aux abords de la gare, des évacués des provinces envahies campent, en plein air au milieu d'un amoncellement de sacs et de bagages de tous genres constituant toute la fortune des malheureux.

Le principe suivi par les Allemands dans l'échange des prisonniers est le suivant : ramener en Allemagne par tous les moyens et le plus rapidement possible le plus grand nombre de soldats allemands valides et ne rendre à la Russie que les invalides et les prisonniers civils, surtout des femmes et des enfants, afin de conserver dans l'empire le maximum de main-d'œuvre russe.

Voilà pourquoi, au moment où la Russie a renvoyé 18.000 prisonniers les Allemands n'en ont rendu que 10.000.

Les mioches, qui pleurent dans les jupes de leurs mères en attendant le train à Tarochino, sont comptés comme prisonniers et, en échange, les Allemands, formant la commission de rapatriement de Pétrograd, expédient des soldats valides, pouvant reprendre la lutte.

Les membres de la commission avouent, d'ailleurs, sans peine, qu'ils trichent de toutes les façons afin de renvoyer des Allemands dans l'empire et d'y conserver des travailleurs russes.

Il y a actuellement, en Russie, 4.000 délégués et fonctionnaires de la Croix-Rouge allemande cherchant à récupérer, dans tout l'ex-empire des tzars, les prisonniers allemands et autrichiens qui y sont dispersés. Ils sont chargés de pourvoir à l'entretien de ces prisonniers qui coûtent chacun à l'Allemagne 12 roubles

par jour. La commission dépense quotidiennement 100.000 roubles et au moment où les Russes meurent de faim à Pétrograd avec une ration de 25 grammes de pain pour deux jours, les dépôts allemands du palais Youssoupof à la Moïka regorgent de provisions. C'est par milliers de kilogrammes qu'y arrivent la farine, le sucre, le beurre, les biscuits et la viande.

L'œuvre des délégués n'est pas toujours facile, car de nombreux prisonniers refusent de rentrer. Les nouvelles de la dernière offensive allemande n'ont certes pas contribué à augmenter l'enthousiasme et de nombreux prisonniers, surtout ceux occupés chez les paysans ou les propriétaires fonciers, ne demandent qu'une chose : être oubliés et ne pas devoir repartir pour l'Allemagne, afin d'éviter le risque d'être renvoyés au front français. Le commandement allemand a dû, pour encourager le retour des prisonniers, promettre à tous les rapatriés un congé de six semaines. Après ce délai ils seront mobilisés à nouveau, envoyés dans des forteresses où ils recevront une nouvelle éducation militaire, qui doit leur faire perdre les influences nocives de la révolution russe. Selon l'opinion de la commission allemande, ils ne seront aptes à reprendre leur place au front que dans un délai de 6 mois.

Les prisonniers rentrant en Autriche sont les plus contaminés par la propagande bolchevique. Ils sont placés immédiatement dans des camps spéciaux où ils subissent une sorte de quarantaine morale. Puis, quand on les juge dignes d'être réintégrés dans l'armée, on les envoie dans de nouvelles unités après leur avoir accordé un congé. Ceux qui se montrent récalcitrants sont incorporés dans des bataillons disciplinaires.

Je couche dans une petite tente installée par la Croix-Rouge au bord du bois et je vois avec étonnement, tout près de la lisière de la forêt, sur un mamelon, une série de tombes dont le tertre de sable est encore frais. J'apprends bientôt que ce sont les victimes d'une attaque d'un train emmenant des provisions pour les prisonniers russes en Allemagne. Les paysans armés assaillirent le train, tuèrent les convoyeurs, s'emparèrent des vivres en disant : « Ce n'est pas nos frères qui auront à manger, mais bien les Allemands. » L'armée rouge dut intervenir et il y eut de nombreux tués et blessés.

Ces attaques de trains augmentent chaque jour et les convois arrivent souvent à Pétrograd avec la moitié de leurs voitures; les autres ont été détachées de vive force par les paysans en cours de route.

D'après tous les témoignages recueillis ici, tant parmi les réfugiés que dans les milieux russes même les plus germanophiles, les Allemands ont complètement perdu les sympathies qu'ils avaient dans les provinces baltiques. S'ils furent des organisateurs émérites, ils échouèrent par contre totalement dans leur œuvre de propagande et leur diplomatie fut des plus malheureuses. A l'heure actuelle, on les supporte mais on les hait et la situation est loin d'être agréable pour eux dans les provinces occupées.

Leurs exportations de denrées alimentaires en Allemagne soulevèrent de tels incidents qu'ils durent les réduire de beaucoup et même parfois les supprimer. Les prix sont actuellement, dans l'ex-territoire russe, bien inférieurs à ceux de l'empire de Guillaume II.

Tarochino, 22 juin 1918.

Je viens d'être témoin d'une nouvelle fraude allemande. Chaque jour arrivent de Pétrograd à Tarochino deux trains de voyageurs, un le soir et l'autre le matin. La sortie de Pétrograd est libre depuis quelques jours, de nombreux prisonniers allemands en profitent. Ils s'habillent en civil et prennent leur billet pour Tarochino. Ici un délégué de la commission allemande de Pétrograd les attend. Il les compte et téléphone à Pskow. Une heure après, un train plus ou moins long suivant le nombre des prisonniers arrive en gare. C'est naturellement un train avec locomotive, wagons, conducteur et mécanicien russes, il n'y a d'Allemands qu'un petit soldat gris vert, sans galon, mais commandant tout d'une voix bourrue et colérique.

Le train s'arrête en gare, charge rapidement ses clients sans qu'ils subissent aucun contrôle russe et repart bien vite. Le soir c'est la même chose. Deux trains par jour contenant des prisonniers allemands quittent donc en fraude la Russie sans qu'un Russe ne soit relâché à titre de compensation.

Le train sanitaire 1001, que l'on attend depuis une semaine, n'arrive toujours pas. Décidément nos ennemis tiennent à garder leurs proies. Le petit poste de Croix-Rouge installé à Tarochino, qui a bien voulu m'hospitaliser, n'a aucune nouvelle, et pourtant c'est lui qui doit préparer des aliments chauds pour les prisonniers de passage.

Ce soir, Tarochino est en état de siège, je n'arrive pas à savoir pourquoi. On tire à chaque instant dans

le bois près de ma tente. Pour quelle raison et contre qui, je l'ignore. Réveillé par une mitrailleuse, j'entends un train qui arrive en gare. Je vais aux nouvelles. C'est le train n° 1001 qui s'amène enfin sans prévenir personne. Tout le campement de la Croix-Rouge dort, personne n'accueillera les prisonniers à leur arrivée sur ce qui reste de la Russie. Quand les Allemands, avant-hier, sont entrés à Pskow, ils y ont été reçus avec solennité : discours patriotiques, repas chaud, fleurs, musique de régiment jouant *Deutschland über Alles*. Ici, rien, personne, le grand silence des nuits claires du nord coupé de temps à autre par des coups de fusils de l'armée rouge. C'est aujourd'hui Pentecôte, le train très long est, suivant la coutume russe, tout orné de verdure. Aux fenêtres les prisonniers se pressent et regardent ce pays auquel ils ont tant rêvé là-bas, en captivité, et qui est aujourd'hui si différent de la Russie pour laquelle ils se sont battus.

Un « tavarich » du comité de propagande bolchevik est toutefois à son poste et distribue dans les wagons des brochures maximalistes. Il faut, n'est-ce pas, inculquer le venin à ces malheureux dès leur arrivée. Les titres sont suggestifs : « Deux révolutions : la révolution française et la nôtre », « Pourquoi les nations font la guerre », « Le capitalisme et les bourgeois », « La révolution française et 1848 ».

Il n'a d'ailleurs pas grand succès et je trouve, en parcourant les wagons, les brochures déchirées jetées par terre par les prisonniers redevenus libres, qui ont déjà jugé le bolchevisme à ses fruits.

Sur le quai, après avoir perquisitionné dans les wagons pour voir si leurs malheureux compatriotes à demi morts de faim n'avaient pas de provisions, ce

qui provoqua l'indignation générale, les soldats de l'armée rouge se promènent nonchalamment de l'air ennuyé de gens obligés de se lever au milieu de la nuit pour faire du service.

Le premier soldat du train que j'aborde, à qui je montre ma permission de partir avec le convoi, me répond en allemand : « Vous pouvez monter, il n'y a plus besoin de permission maintenant, ce n'est plus la Russie, c'est l'anarchie. » Pauvre garçon, il arrive du Danemark où il était interné et a un air affreusement triste et désabusé. Il n'y a pourtant qu'une heure qu'il est sur le territoire de la République des Soviets !

Le médecin chef Finkelkraut, qui habita longtemps Paris, m'accueille avec beaucoup d'amabilité et me loge dans un grand wagon-hôpital installé très confortablement pour le transport des grands blessés. Je vois avec stupeur qu'il est vide. Comment, quand des centaines de mille prisonniers supplient qu'on vienne à leur secours, quand des milliers de tuberculeux croupissent dans les camps autrichiens, les trains sanitaires russes reviennent vides. Le nôtre ne ramène que 272 officiers et soldats au lieu de 520, le train suivant n'en aura que 200 sur 500 places disponibles. Pendant ce temps les convois d'Allemands quittant la Russie sont combles !

Dans ce wagon-hôpital désert, où toutes les couchettes vides sont enguirlandées de verdure, où les couvertures sont encore tachées du sang des braves qui se battirent contre l'Allemagne, je songe aux malheureux qui, là-bas, attendent chaque jour la délivrance.

*
* *

Je viens de passer de longues heures à causer avec les prisonniers rentrant d'Autriche. Dans tous les wagons, quand j'ai demandé qui avait travaillé sur le front italien, les trois quarts des mains se sont levées. Les uns ont été pendant deux ans sur l'Isonzo, d'autres au sud de Lubiana, d'autres au Trentin. Il y en a qui sont allés au front serbe, puis en Macédoine, en Roumanie et sont revenus enfin creuser des tranchées en Italie sur la Piave, ou sur les Alpes du Cadore. Les récits que j'ai sténographiés sont tous aussi lamentables et aussi tristes : mauvaise nourriture à l'arrière et boule de pain au front, ce qui tente l'homme de venir dans la zone dangereuse. Il préfère risquer d'être tué par un obus allié plutôt que de mourir de faim. De nombreux décès au front italien sont dus à l'artillerie des armées de Victor-Emmanuel III et surtout aux bombardements d'avions. Les prisonniers parlent tous avec admiration de l'action destructive des Caproni italiens, des avions de bombardement qui, en escadrilles nombreuses, arrosent littéralement les lignes ennemies où les prisonniers sont obligés de travailler et causent aux Autrichiens des pertes appréciables.

Le travail au front italien, en montagne surtout, est très pénible. Des milliers de prisonniers réunis en régiments de travailleurs font des routes dans les Alpes, du Stelvio à la plaine vénitienne. Les punitions, les coups de crosse, les privations de nourriture sont l'ordinaire de ces malheureux forçats. Quand il faut se transporter à pied d'un point à un autre du front, la livre de pain quotidienne est supprimée, les heures

de marche ne comptant pas comme heures de travail au front. Aussi ces marches sont lamentables, les hommes tombent épuisés à chaque instant et les coups de bottes ou de crosses de fusil n'arrivent pas à les remettre sur pied. Le salaire est en général de 15 heller par jour et souvent même on oublie de payer la solde.

Les prisonniers qui ne furent pas envoyés aux différents fronts travaillèrent les uns dans les mines, les autres chez les fermiers hongrois. Les seconds furent les plus heureux.

*
* *

Dans la dernière voiture du convoi, je trouve une trentaine d'officiers faits prisonniers par les Allemands et internés ensuite en Danemark. C'est le dernier échelon de prisonniers arrivant du Danemark, les officiers et soldats originaires de la Petite Russie étant rentrés directement par l'Ukraine. Les Allemands offrirent aux 200 officiers et 700 soldats internés au Danemark un train spécial pour revenir en Russie, mais officiers et soldats refusèrent à l'unanimité déclarant qu'ils ne voulaient plus jamais mettre le pied en Prusse, qu'ils avaient été trop souvent leurrés pour pouvoir croire encore à une promesse allemande et qu'ils refusaient d'ailleurs de reconnaître le traité de Brest.

Un fort groupe d'officiers décida même de ne pas rentrer dans la Russie bolchevique et partit, par la Scandinavie et le Nord, afin de rejoindre les détachements français et anglais à Arkhangel et Mourmansk.

Le groupe avec lequel je m'entretiens est rentré en

bateau jusqu'à Libau de façon à éviter la Prusse. De là à Riga en chemin de fer, puis à Pskow dans un wagon pour les prisonniers de droit commun, avec des fenêtres grillées. Les officiers malades durent se coucher par terre sur un plancher d'une saleté repoussante. Les Allemands refusaient de répondre aux questions des officiers russes, la nourriture était infecte. Leur acte d'indépendance leur coûtait cher. A Pskow ils furent mis dans des baraquements de contagieux où venaient de séjourner des typhiques et ne reçurent pendant trois jours que de la soupe à l'eau et une mince tranche de pain.

« On nous a considérés comme de vrais ennemis », me dit avec fierté un jeune officier, qui n'attend que le moment de prendre sa revanche.

On respire en effet dans ce wagon un air dont on a perdu l'habitude au milieu des veuleries de la bourgeoisie, des bassesses des classes socialistes dirigeantes et de l'apathie morne du peuple indifférent à tout.

Ces officiers qui se battirent vaillamment au début de la guerre savent ce que veut dire la domination allemande. Ils ont souffert et se souviennent. Ils rentrent aujourd'hui dans leur patrie déchirée par les luttes intestines, livrée morceau après morceau à l'ennemi abhorré par un gouvernement d'inconscients, et pourtant ils ne perdent pas courage.

Depuis plus de deux mois je n'entends et j'en suis obsédé, que des gens me dire : « J'ai honte d'être Russe. » Ceux-ci n'ont pas honte d'être Russes, ils se sont battus pour leur pays, ils n'ont pas renié leurs alliés et ils n'attendent que le moment où ils pourront reprendre leur place au nouveau front russo-allemand. « Dites bien en France que nous ne sommes

pas tous des lâches et que nous qui rentrons de captivité considérons toujours la France comme notre alliée. Nous attendons seulement d'elle la possibilité matérielle de prouver notre fidélité à nos anciens frères d'armes. »

CHAPITRE IX

L'ARMÉE ROUGE

Armée de partisans et de classe. — Manque complet de patriotisme. — Les alliés et l'armée rouge. — Comment s'organisa l'armée bolchevique. — Les troupes rouges au front. — L'opinion de Trotski sur l'armée rouge. — Le front tchéco-slovaque. — La guerre pour le pain et l'armée nationale.

Pétrograd, 6 juillet.

En avril dernier, le grand sujet de conversation en Russie, dans les cercles politiques russes et alliés, était la formation de l'armée rouge.

Des dépêches fausses et tendancieuses avaient signalé, à la fin de mars, dans les pays scandinaves où je me trouvais alors, que Trotski venait de demander à la France de réorganiser une armée pour la défense des intérêts nationaux russes.

La trêve dont parlait Lénine devait servir, disait-on, à renforcer la défense russe, à réorganiser une armée révolutionnaire qui pourrait ensuite reprendre aux Allemands les provinces occupées dont le traité de Brest-Litovsk avait sanctionné la perte.

Les opinions étaient partagées. Les uns, enthousiastes, déclaraient que toutes les mesures prises contre les Allemands devaient être encouragées et appuyées

par les Alliés. Les autres disaient avec raison que les Allemands commandaient en fait la Russie et que, s'ils toléraient la formation d'une armée rouge, c'était uniquement parce qu'ils espéraient que les Alliés y collaboreraient et s'aliéneraient ainsi définitivement les sympathies de la grande majorité du pays hostile aux bolcheviks. A cette époque les Allemands flirtaient avec les partis bourgeois russes et cherchaient par tous les moyens à gagner leurs sympathies.

Dans les cercles militaires de l'Entente, on témoigna, au début, d'une certaine confiance. De nombreux officiers de l'armée dissoute, des généraux de valeur, reprirent du service et tentèrent de reformer une armée digne de ce nom. Beaucoup parmi eux avait l'illusion de pouvoir recommencer la guerre contre l'Allemagne et de travailler au sauvetage de la Russie. Leurs illusions tombèrent les unes après les autres et les démissions se succédèrent en juin avec rapidité, montrant que les symptômes étaient les mêmes partout.

Après la revue triomphale passée le 1er mai par Trotski à Moscou de 15.000 hommes de troupes rouges, une personnalité militaire alliée m'énonçait ainsi le problème de l'armée rouge :

« La Russie du tzar avait une armée impériale dont les principes ont été sapés par la révolution. Elle s'est dissoute peu à peu et il en subsistait quelques restes quand les bolcheviks sont arrivés au pouvoir en novembre dernier. Ils avaient donc le choix entre deux solutions : essayer d'empêcher la désagrégation complète de ce qui restait ou bien l'abolir complètement, faire table rase, pour essayer de reconstruire ensuite. Il n'est pas certain qu'ils aient eu tort en prenant ce dernier parti.

« A ces considérations générales, il faut ajouter le

développement de certaines idées d'ordre moral. L'attachement à la dynastie et le respect du supérieur étaient la base de l'ancien ordre de choses. L'esprit guerrier aurait toutefois pu être conservé si le patriotisme avait été un des éléments vitaux soutenant les hommes pendant cette guerre. L'étendue de la Russie, le faible développement de l'instruction, la multiplicité des races et des intérêts n'avaient malheureusement pas permis au patriotisme d'exister. C'est le manque de cet élément qui a empêché jusqu'ici le gouvernement bolchevik de reconstituer l'armée qui lui serait nécessaire pour défendre son idéal, si discutable soit-il, et s'opposer aux incursions des impérialistes voisins qui le menacent directement.

« Cela veut-il dire que la Russie actuelle soit incapable de constituer une force militaire ? Faut-il croire que le gouvernement bolchevik n'est que la manifestation d'un jour d'un idéal élevé dont l'heure n'est pas encore venue et, par conséquent, incapable pour le moment de créer l'immense machine aux rouages scientifiques délicats que nécessite la conception d'une armée moderne ? L'armée est indispensable à un État si démocratique et si socialiste soit-il. Par conséquent, si le gouvernement bolchevik est viable, il arrivera à former son armée.

« Le travail de constitution est en cours. L'armée est un élément de défense sociale comme les globules rouges sont un élément de défense vitale, aussi il n'est pas douteux qu'elle ne trouve sa forme adaptée à l'état de choses existant.

« Il est peut-être plus difficile pour le gouvernement bolchevik que pour un autre gouvernement de constituer cette armée. Ayant comme principe la lutte de classes, estimant que dans la phase où il se trouve de

la formation d'un État socialiste, l'égalité n'est pas permise, protégeant la tyrannie des ouvriers et paysans sur la bourgeoisie et l'aristocratie, il exclut ces derniers des avantages et aussi des charges que la société impose généralement et propose une nouvelle formule à laquelle le peuple lui-même est mal préparé.

« Il existe déjà des groupements d'armée rouge qui sont de valeur extrêmement inégale. Il y a des détachements de guerre civile et des détachements de guerre extérieure, forme Ukraine et Finlande. Par le fait de la démobilisation, de l'épuration de certains mauvais éléments, il s'est produit un demi-état de paix sur certaines frontières qui n'a laissé que des résidus de troupes, petits, sporadiques, égrenés, mais dont quelques-uns ont encore une certaine valeur. En dehors de cela, il y a les éléments réactionnaires. Les difficultés sont nombreuses pour créer un tout avec ces groupements disparates. On cherche une espèce de compromis entre la conception de l'armée telle qu'elle existe dans les autres États et son accommodement aux organes nouveaux des Soviets locaux.

« Arrivera-t-on à faire une armée sans discipline et sans patriotisme, voilà ce que l'avenir nous dira. »

Si, dans les cercles militaires alliés, on refusait d'admettre *a priori* l'échec de la tentative de Trotski de former une armée de classe, les diplomates y furent par contre immédiatement hostiles.

« L'armée rouge, me dit, en mai dernier, un diplomate français des plus distingués, est une utopie, une chimère. Admettons que les maximalistes soient sincères : le vice originel qui a présidé à la constitution de l'armée l'empêchera d'être viable. Les maximalistes se sont trop éloignés du droit chemin pour plus jamais pouvoir le retrouver. Ce qui est vrai dans le domaine du

gouvernement l'est encore plus dans celui de l'armée.

« On n'a pas prêché l'indiscipline, on n'a pas préconisé l'assassinat des officiers pour parvenir ensuite à s'instituer réorganisateur d'une armée constituée sur de sérieuses bases.

« Toutes les fois que vous aurez des groupements d'hommes sans discipline, ce sera un troupeau, non une armée. Il faut que les chefs aient le prestige attaché à leurs fonctions. Il faut de l'autorité pour demander à des hommes de se faire tuer à l'ennemi.

« Venir dire : vous serez des chefs pour l'instruction des hommes, mais lorsqu'il s'agira de les commander vous aurez auprès de vous des commissaires qui interviendront, qui contrôleront les punitions que vous aurez infligées et les apprécieront, c'est ne pas connaître les hommes et ne se rendre aucun compte des conditions pratiques dans lesquelles une troupe doit fonctionner.

« Il y a des choses impossibles parce que la nature même s'y oppose. Il est impossible aux maximalistes d'organiser une forte armée, non seulement parce que la discipline est indispensable, mais parce qu'une armée repose sur les sentiments patriotiques de toute la nation, or les bolcheviks n'ont cessé de vouloir faire une armée de classe sans aucun caractère national.

« Lénine et Trotski parlent toujours de l'armée qui défendra la Russie révolutionnaire, jamais la nation russe. Cette armée exclura les bourgeois et sera dirigée contre eux plutôt que contre les ennemis du pays. Voilà pourquoi notre participation à la création d'une armée rouge est absolument impossible. »

On peut s'étonner pour une autre raison encore que des hommes sensés aient pris au sérieux les projets de Trotski. Les Allemands dominent ici. Comment

a-t-on pu croire un instant qu'ils toléreraient la constitution d'une armée, s'ils avaient estimé que celle-ci pût avoir dans l'avenir une véritable valeur militaire.

« Supposons que, contrairement aux prévisions les plus justifiées, les commissaires du peuple parvenant à faire table rase de tout leur passé, faisant litière de tous leurs principes, soient arrivés à jeter les bases d'une véritable armée et qu'ils aient obtenu le concours des missions alliées. Croyez-vous que les Allemands auraient permis la constitution de cette armée ? Jamais ; j'ai la conviction que, le lendemain du jour où les officiers alliés auraient commencé à travailler, les Allemands seraient venus opposer leur veto. Ils auraient fait une sommation réclamant le départ de nos missions militaires en disant aux Alliés : « Nous ne vous permettons pas de préparer une armée contre nous » et aux bolcheviks : « Si vous voulez une armée, c'est nous qui vous fournirons des instructeurs. »

Je ne fais pas une simple supposition, car il a déjà été question entre Mirbach et Tchitchérine de la dissolution du semblant d'armée constituée.

Au point de vue des relations des Alliés avec l'armée rouge et son créateur Trotski, il faut distinguer deux phases : avant et après la signature du traité de Brest-Litovsk. Le jour où l'armistice a été dénoncé par les Allemands, gros affolement à Smolny. Les bolcheviks ne savaient à quel saint se vouer. On vint à l'ambassade de France de la part de Trotski demander si, dans le cas où les maximalistes décideraient eux aussi de reprendre la guerre, ils pourraient compter sur l'aide de la mission militaire française. Il ne s'agissait pas alors d'organiser une armée rouge, mais de diriger les troupes au front et surtout de fournir des spécialistes capables de détruire les voies ferrées et de faire

sauter les ouvrages d'art, afin d'arrêter par tous les moyens la marche des Allemands.

La demande fut agréée puisque les missions alliées n'étaient en Russie que pour aider celle-ci dans sa lutte contre les empires centraux. Tous ceux qui se battaient contre les Allemands étaient pour elles des alliés.

Trotski remercia et déclara qu'il allait soumettre la question au comité central des commissaires du peuple. On commença de discuter et, pendant quatre jours et quatre nuits, tandis que les Allemands avançaient à grands pas, la discussion se poursuivit. Les commissaires du peuple, sous la pression de Lénine, ne ratifièrent pas la demande de Trotski et, quand les ambassades alliées quittèrent Pétrograd, le projet de concours des missions militaires était abandonné. Depuis ce moment les bolcheviks n'ont jamais demandé aux Alliés de les aider à combattre les Allemands.

Après la paix honteuse de Brest où les bolcheviks cédèrent à toutes les exigences allemandes, le gouvernement déclara : « Dans trois mois nous allons reprendre la lutte, nous allons reconstituer une armée. » On a tenté officieusement d'avoir l'appui des Alliés pour la formation de cette armée de classe, mais ces derniers, instruits par l'expérience, ne voulurent pas se lancer dans l'aventure, ni intervenir sans raison dans la politique intérieure russe aux côtés de ceux qui venaient de les trahir à Brest-Litovsk.

*
* *

Le terme fixé par Lénine pour reprendre la lutte est arrivé. Les trois mois sont écoulés. Quels sont les résultats et comment s'organisa cette première armée prolétarienne ?

Comme toujours, en Russie, de beaux, de merveilleux commencements, des projets, des discussions, des règlements remarquables ; quant à l'exécution elle fut pitoyable.

Tous les décrets relatifs à l'armée rouge ont paru dans le journal militaire officiel *L'armée et la flotte rouge des ouvriers et paysans* (Rabotchaia i Krestianskaia krasnia armia i flotte) ou dans la « Krasnaia Armia », *L'armée rouge*, organe militaire de la Commune de Pétrograd. Ils sont innombrables et souvent contradictoires.

La République fédérative des Soviets est divisée en 6 circonscriptions militaires : 1° la mer Blanche avec siège du commandement à Arkhangel ; 2° l'Oural avec siège à Oufa ; 3° le district du Nord avec Pétrograd et Jaroslav ; 4° le centre avec Moscou et Smolensk ; 5° la Volga, avec Samara ; 6° le sud avec Orcha et Orel.

Au début d'avril deux corps d'armée étaient en formation avec dépôts à Tikhvin, Volodai et Rybinsk. Ils disposaient de 300 canons et de 650 millions de cartouches ; quant aux fusils, le total n'atteignait pas deux cents, toutes les armes disponibles ayant été expédiées en Finlande pour soutenir la garde rouge.

Les organisateurs semblent soucieux de former immédiatement des cadres. Des écoles pour chefs de section de mitrailleuses sont ouvertes spécialement à Oranienbaum, où les candidats doivent présenter pour être admis une recommandation d'une organisation communiste.

A Pétrograd, l'École Militaire est dirigée maintenant par le commissaire Dzevaltowsky, un ancien capitaine connu par sa propagande bolchevique, mis en accusation sous le gouvernement provisoire par Kerenski, pour son agitation contre l'offensive du 18 juillet 1917.

Le cours d'artillerie s'est ouvert au printemps avec 400 candidats. 300 ont été acceptés. Sur ce nombre 85 ont déjà été renvoyés pour incapacité. Les cours théoriques donnés par de bons professeurs, officiers spécialistes, sont profitables, mais les cours pratiques sont mauvais. Les cours pour officiers d'infanterie comptent 250 élèves à l'École Wladimir; à l'École Paul 180 élèves. Les cours théoriques comprennent de nombreuses conférences politiques. Il y a même un cours de « Kultur »; par contre les cours pratiques n'existent pas.

L'instruction du soldat suivant le plan du bataillon modèle est théoriquement tout à fait rationnel.

Sa mise en exécution se heurte à de nombreuses difficultés : les soldats sont hostiles à l'instruction sur la place d'armes. Pas d'exercices de guerre, pas de pas cadencé, pas de pas de manœuvre. Le 15 p. 100 seulement des effectifs se rend aux exercices, le reste monte la garde, assis sur un tabouret à la porte des casernes ou des commissariats.

Par contre les réunions pour la culture et l'instruction du soldat prennent beaucoup de temps. Des orateurs intéressent les soldats à l'idéal bolchevik. L'armée ressemble beaucoup plus à un parti politique qu'à un instrument de guerre.

Le 25 février le chiffre des engagements pour le rayon de Pétrograd atteignait 120.000 hommes, mais quand le gouvernement exigea un certificat de loyalisme bolchevik et une lettre de recommandation des autorités rouges, ce chiffre tomba à 25.000 hommes.

A la tête de l'armée est le commissaire pour les affaires de guerre. L'état-major se compose du collège et des sections : opérations militaires, finances et contrôle, formation, armement, trésorerie. Le col-

lège est uniquement bolchévik et ne comprend aucun officier spécialiste, mais seulement des hommes politiques.

L'état-major ne compte aucun officier spécialiste, ni aucun officier de l'ancien état-major général. Le collège n'a officiellement aucun organe de liaison et de renseignement.

On forma à Pétrograd un certain nombre de détachements portant des noms spéciaux : détachement de l'union socialiste de la jeunesse ouvrière, détachement aguerri des socialistes révolutionnaires internationalistes, détachement des artisans et des typographes de Pétrograd.

Le *Journal de l'armée rouge* du 18 avril annonçait la création, sur les bords de la Néva, d'un bataillon spécial de choc contre l'impérialisme russe et international. « Tous ceux, dit le journal, auxquels sont chères les conquêtes de la révolution, tous ceux qui comprennent qu'une armée ne peut pas exister sans une discipline révolutionnaire, doivent s'inscrire dans ce détachement spécial. Fortement soudés nous n'aurons pas à craindre les actions de l'impérialisme international. Chaque volontaire doit s'engager à donner toute sa force et même sa vie pour soutenir et défendre l'autorité des Soviets et ne pas oublier, ne fût-ce qu'une minute, le but sacré du socialisme. En cas de départ le volontaire doit prévenir son chef deux semaines à l'avance et la durée du service ne sera jamais inférieure à deux mois. Pendant le combat aucun départ ne peut être toléré, même si la période de service est terminée. Un bon soldat ne doit pas se plaindre du manque de nourriture. Si durant le combat celle-ci vient à manquer, il devra se rappeler que, pendant la bataille, il y a toujours

des moments où l'on se trouve dans l'impossibilité de ravitailler. Il ne quittera pas les rangs pour cette raison et ne se plaindra pas de la fatigue pendant le combat. Les volontaires ne doivent pas jouer aux cartes, ni à aucun jeu de hasard et doivent s'abstenir de boissons alcooliques. Les soldats ont un mois de congé payé par an, mais ceux qui quittent le service après six mois y ont également droit. »

Les engagements furent assez nombreux dans la cavalerie, car il est plus aisé d'aller à cheval qu'à pied et on ne demande pas au nouveau cavalier de s'occuper beaucoup des soins à donner à sa monture. C'est le règne du « nitchévo » dans toute sa beauté. Au Champ-de-Mars on peut voir la cavalerie rouge qui manœuvre au clairon, comme du temps de Napoléon Ier.

Le 1er avril Pétrograd comptait : 7 régiments d'infanterie avec 13.200 hommes, une brigade de cavalerie de 1.200 hommes, 2 brigades d'artillerie de campagne et 1 division d'artillerie lourde avec 94 canons et 3.400 hommes, 1 régiment de génie de 1.350 hommes et 4.320 hommes hors rangs.

L'unité stratégique est la division de 15.000 hommes dont seulement 7.000 à 7.500 baïonnettes. Elle est formée de 3 brigades de 2 régiments chacune. Le régiment est constitué par 3 bataillons de 3 compagnies comptant officiellement 200 hommes, mais n'en ayant généralement que 150. L'artillerie divisionnaire comprend 1 régiment d'artillerie lourde à 3 groupes de 3 batteries avec leurs échelons de munitions, 1 groupe de 3 batteries d'artillerie lourde, 1 groupe de 3 batteries de mortiers.

Le régiment de cavalerie comprend 3 escadrons et le bataillon du génie 3 compagnies de sapeurs.

A la tête de chaque compagnie est un instructeur élu par les soldats qui conservent le droit de le renvoyer. Le commandant du régiment, par contre, est nommé par l'autorité militaire, mais le droit de renvoi reste acquis aux soldats du régiment. Le rôle du comité de soldats de chaque compagnie est devenu actuellement purement administratif.

Le travail du commandant d'unité est régulièrement contrôlé par un comité élu par le régiment. Tous les ordres doivent être transmis par l'intermédiaire de ce comité. C'est lui également qui prend les mesures pour renvoyer les éléments indésirables. Chaque régiment a une commission d'éducation chargée d'organiser dans les casernes des cours, des conférences, des séances cinématographiques et surtout des bals.

La nourriture et la solde varient et diminuent toujours plus. Le 30 mars les soldats de la garde rouge, qui n'était pas encore l'armée rouge, touchaient une livre et demie de pain par jour. Les familles des soldats étaient logées gratuitement et confortablement chez les « bourgeois ». La solde était pour chaque homme, complètement équipé et entretenu aux frais du régiment, de 300 roubles par mois. Les instructeurs et spécialistes n'avaient droit à aucune indemnité spéciale. Les soldats voyageaient gratuitement en chemin de fer et en bateau.

Le 9 avril déjà un prikaze de la section des fournitures et approvisionnements du commissariat militaire de la Commune ouvrière de Pétrograd fixait la ration journalière à : 1 livre de pain, 48 zolotniks (poids russe valant 4/5 de gramme) de viande ou de poisson ou une boîte de conserve pour deux jours, 68 zolotniks de légumes, 15 zolotniks de gruau, de

riz ou de macaroni, 8 zolotniks de graisse, 0,5 de thé et 10 de sucre. Actuellement la ration a beaucoup diminué, ce qui provoque de nombreux départs. Le 20 avril déjà la solde payée réellement variait entre 50 et 100 roubles et les officiers et instructeurs avaient des gratifications spéciales. Les cadres sont tout à fait insuffisants. Peu d'officiers sont disposés à rentrer dans l'armée rouge. Ceux qui s'y engagent le font poussés par des besoins matériels ou pour la cause du parti auquel ils appartiennent. Quelques-uns y entrent pour faire une carrière rapide. Il y a peu d'officiers d'état-major de valeur. Parmi les officiers des anciens régiments de la garde, on remarque un fort courant germanophile, tandis que la haine de l'Allemand reste vivace dans les régiments de Sibérie, du Turkestan et de l'Oural. A peine un millier d'anciens officiers se sont inscrits dans l'armée rouge. Les sous-officiers manquent aussi. Ceux qui furent nommés pour leur bravoure au combat ne veulent pas servir dans une armée où leurs décorations ne sont pas estimées. Les chevaliers de Saint-Georges, imbus de l'idée de discipline, méprisent généralement l'armée rouge.

Les anciens soldats de l'armée impériale forment seulement le 10 p. 100 de l'armée bolchevique. Le 90 p. 100 des effectifs est constitué par des ouvriers sans travail, qui ont besoin de manger, mais ne sont animés d'aucun esprit combatif. Parmi les engagés très peu de paysans ; ce ne sont que les rebuts des villages qui viennent actuellement s'enrôler. Avec le printemps tous les bons éléments ont regagné leurs terres. Les anarchistes mènent une campagne active parmi les troupes rouges et leur action est importante.

En entrant dans l'armée rouge chaque soldat signe l'engagement suivant (s'il ne sait pas écrire, comme le 90 p. 100 des soldats, il fait une croix ou un signe spécial) : « En entrant dans l'armée rouge des ouvriers et des paysans, acceptant volontairement ma part de la lutte pénible du peuple faible et opprimé, je m'engage devant mes frères d'armes, devant tout le peuple révolutionnaire et devant ma conscience révolutionnaire à lutter dignement, honnêtement, sans peur ni hésitation, pour la grande cause à laquelle les meilleurs enfants de la famille des ouvriers et paysans ont donné leur vie, pour la cause du triomphe du pouvoir des Soviets et du socialisme. »

D'après l'organe officiel militaire, tout agitateur envoyé dans les campagnes faire de la propagande pour l'armée rouge doit savoir : « que celle-ci veut remplacer dans tous les pays les armées régulières. L'armée rouge ne sera pas bourgeoise. Elle sera toute pour le peuple travailleur qui, ainsi organisé, luttera contre la contre-révolution pour le droit des travailleurs de tous les pays, pour la révolution des peuples et pour le socialisme. »

Personne, dans toute la littérature rouge que j'ai parcourue, ne songe aux armées allemandes qui continuent leur avance au sud et menacent, comme le disait un orateur menchévik, de réduire le territoire de la République fédérative des Soviets à un îlot dont le tramway, faisant le tour de Moscou, marquerait les frontières.

Zinovief, président de la Commune de Pétrograd, dans un discours sur l'armée rouge, au meeting organisé par la « Commission d'expansion civilisatrice », donne la note en s'écriant : « Nous sommes arrivés à un moment où toutes les questions vitales se trai-

tent par les armes. L'ennemi le plus redoutable est la petite bourgeoisie, qui se vengerait cruellement sur la classe ouvrière en cas d'insuccès du mouvement actuel. »

Le numéro du 21 avril du *Journal de la flotte et de l'armée rouge* donne des instructions sur la manière de se comporter au combat. Je les offre à la méditation des troupes alliées qui se battent depuis quatre ans et qui les trouveront certainement fort originales.
« 1° Les devoirs du chef : être pour tous ses subordonnés un modèle de virilité et de courage. Son devoir sacré est d'expliquer à ses hommes le but de l'action et la situation en les invitant à faire preuve d'initiative et de ténacité, mais en exigeant l'exécution de ses ordres. Il doit faire attention à ce que les hommes ne quittent pas la ligne de tirailleurs pour se réfugier à l'arrière. Il doit veiller à ce que la munition soit suffisante et exercer une surveillance en avant, sur les côtés et en arrière. 2° Obligations du soldat : le devoir du soldat est de battre l'ennemi. Pour cela il est indispensable qu'il sache où est l'ennemi, quelle est sa force numérique et ce que fait l'ennemi à ce moment. Ce n'est qu'après être en possession de ces données que le soldat peut clairement saisir le problème à résoudre. L'escouade avec le « starchi » à sa tête doit toujours rester homogène. Si le soldat est blessé il doit s'efforcer de ne pas crier pour ne pas jeter la panique parmi ses camarades. »

*
* *

Afin de n'être pas taxé de partialité, j'ai voulu, après avoir constaté le désordre qui régnait à l'arrière, aller jusqu'au front, afin de voir si, peut-être,

ce que j'y verrais modifierait mon opinion sur l'armée rouge.

Je suis arrivé devant Pskow le 22 juin et j'ai été fixé sur la valeur des troupes du front. Pas une ligne de fil de fer barbelé, pas une tranchée, pas un blockhaus, rien : quelques soldats épars dans les villages bordant la zone neutre séparant le territoire occupé par les Allemands. Quand j'ai voulu photographier le poste le plus avancé devant les Allemands, j'ai trouvé tous les soldats dormant au soleil. Il n'y avait pas même, sur la voie ferrée allant de Tarochino à Pskow, une seule sentinelle. Les Allemands pourront, en quelques heures, arriver à Pétrograd en train blindé quand ils le voudront. Tout près de la dernière gare russe, à quelques centaines de mètres de Tarochino, un pont est en réparation. Au moment où les Allemands prirent Pskow, le génie militaire de l'armée rouge voulut le faire sauter. En l'examinant, je comprends pourquoi Trotski, lorsqu'il eut l'idée de rompre les pourparlers de Brest et de reprendre la lutte, demanda le concours d'officiers français pour faire sauter les travaux d'art derrière l'armée en retraite. Les dégâts faits au pont sont si légers que le parapet du tablier n'a pas même été arraché ; seul, sur une des voies, le tablier a été coupé sur un mètre de longueur. Si les Allemands avaient voulu passer, le pont aurait été remis en état en quelques heures.

Actuellement pourtant une seule voie est utilisable, sur l'autre les rails sont enlevés sur une vingtaine de mètres. Quand je vais voir les travaux, je trouve tous les ouvriers endormis, couchés au soleil dans l'herbe du talus. On saisit pourquoi les réparations avancent lentement.

Le mois de mai a marqué l'apogée de l'armée

rouge; depuis, ses effectifs fondent lentement et le désordre et le mécontentement grandissent chaque jour.

Il suffit de lire les discours de Trotski, de Lénine et de Zinovief pour constater l'échec complet de l'armée de partisans sur laquelle ils avaient fondé de si grandes espérances. Le 22 avril, à Moscou, Trotski déclarait dans un long discours à la séance du comité central exécutif des Soviets que l'armée n'existant plus, il fallait en créer une pour défendre la Russie révolutionnaire. Une armée de volontaires ne convient pas, la garde rouge a prouvé que ce système est insuffisant. Il est indispensable d'introduire immédiatement le service militaire obligatoire dans les provinces où sont concentrées de grandes masses ouvrières. Les bourgeois doivent être exclus de l'armée, car ils pourraient ensuite tourner leurs armes contre les ouvriers.

Trotski proposait l'abolition du principe électif. Après une assez violente opposition de Martof, le projet de décret relatif au service militaire obligatoire fut adopté.

On s'aperçut enfin des résultats néfastes du système électif. Le 27 avril, un décret prévoyait l'ordre suivant de nomination dans l'armée rouge : les chefs de service sont nommés par le commandant de compagnie. Les commandants de compagnie et de bataillon doivent avoir reçu une instruction spéciale. Les chefs de troupes ont le droit de faire des nominations à des grades divers sur le champ de bataille et en campagne. Les commandants de brigades et de troupes isolées sont désignés par le commissaire aux affaires militaires. Les commandants de divisions sont nommés par le commissaire avec l'assentiment du Conseil supérieur militaire.

Le Conseil central exécutif des Soviets en adoptant ce décret a complètement aboli le principe électif dans l'armée rouge, sauf pour les grades subalternes, et est revenu aux nominations du bon vieux temps. Un an d'expériences désastreuses a prouvé ce que valait le droit pour les soldats de choisir leurs officiers, « une des plus importantes conquêtes de la révolution », comme le proclamait Lénine au début de sa dictature.

Le 16 mai, à la Conférence de l'armée rouge à Moscou, on renforce encore la position des officiers, pour remédier à la désorganisation de l'armée rouge, « dans l'impossibilité absolue de se battre actuellement », déclare le commissaire Smilga. Le commandement est en effet autorisé à agir pendant le combat indépendamment du comité contrôleur, afin de ne pas retarder l'exécution des ordres en les faisant transmettre par des comités incompétents.

Tandis qu'en avril et mai les proclamations invitant le peuple à s'enrôler étaient claironnantes et conçues en phrases pompeuses, le discours que Trotski prononça, le 10 juin, au Congrès panrusse des commissaires militaires reflète déjà le découragement et les désillusions des créateurs de l'armée rouge. Depuis lors la note pessimiste, amplement justifiée d'ailleurs par les faits, va crescendo.

« Dans l'intérêt de la défense de la République, dit Trotski, il faut faire le recensement non seulement des armes, mais aussi de la jeunesse. Nous devons nous placer sur le terrain du service militaire obligatoire. L'armée rouge volontaire actuelle n'a qu'un caractère provisoire. Il faut s'efforcer de créer des cadres dans son milieu. Nous avons pour cela ouvert les portes des Académies aux ouvriers et paysans. Il

est vrai que jusqu'à maintenant il n'est entré que 100 personnes. C'est naturellement peu. Nous devons créer un nouveau commandement et pour cela nous devons trouver des chefs d'occasion. Notre idéal est que les fonctions opératives et politiques soient remplies par les seules et mêmes personnes.

« Notre devoir et celui de l'armée rouge, dans les deux à trois mois qui vont suivre, est la lutte contre la famine. Quand cela sera nécessaire, l'armée rouge sera utilisée à faire de la propagande et des démonstrations et elle fera usage de ses armes, là où il le faudra. »

Le 14 juin déjà un décret disait : « Seront soumis au service militaire obligatoire, tous les citoyens ouvriers de la République fédérative des Soviets, sans exception, de seize à quarante ans. »

On travaille en effet, actuellement, à préparer l'appel aux armes des masses populaires. La contrainte, dit le décret, sera employée contre les personnes qui ne se présenteront pas volontairement quelle que soit la raison invoquée. Pour ceux qui lisent de loin ces règlements, ils peuvent paraître draconiens et peu en rapport avec les premières déclarations pacifistes et libertaires des chefs communistes. Pour ceux qui suivent de près les événements, il est facile de comprendre que ces ordonnances ne toucheront que les bourgeois pauvres, car il suffira de payer un bon bakchiche, d'offrir une forte somme comme caution, caution que l'on se gardera bien de jamais réclamer, pour obtenir une exemption totale ou partielle.

L'armée, si l'on parvient enfin à la créer après l'échec de la première armée de partisans, s'appellera prolétarienne ; mais si j'en juge par tout ce qui se

passe dans les différents décastères bolcheviks, il suffira de payer la forte somme et l'on obtiendra ce que l'on voudra. Sous l'empereur on achetait le commandement de régiments, sous la République on soudoie les commissaires ; il n'y a que les noms de changés, les faits restent les mêmes.

Les exercices prévus dureront un total de 96 heures réparties sur un mois et demi à deux mois. Pendant cette période les usines ferment deux heures plus tôt pour permettre aux ouvriers de s'exercer au tir. On compte ainsi recruter 40.000 hommes à Pétrograd. L'armée russe formée sur le principe du service militaire obligatoire pourra s'élever, sur le papier du moins, car il est permis d'être sceptique après l'expérience de l'armée rouge, à deux millions de baïonnettes.

*
* *

Les récents combats sur le front tchéco-slovaque ont effrayé les commissaires du peuple. Les communiqués du bureau de la presse commencent toujours en annonçant que « nos vaillantes troupes de l'armée rouge se sont admirablement bien battues pour le salut de la révolution », puis à la fin on finit par déclarer que les Tchéco-Slovaques sont entrés dans deux ou trois villes ; mais enfin cela n'a, n'est-ce pas, aucune importance.

Ce nouveau front tchéco-slovaque a surpris chacun. Les maximalistes attaquent ces jours-ci violemment les Alliés et prétendent que c'est eux qui ont provoqué le mouvement tchéco-slovaque contre le pouvoir des Soviets. Ils commettent sciemment une erreur. Longtemps avant que Lénine et Trotski ne soient au pou-

voir, les Tchéco-Slovaques ont demandé à se battre aux côtés des Alliés et des officiers français se sont occupés de leur instruction militaire.

Après la signature de la paix de Brest, ces détachements atteignant de très forts effectifs demandèrent à partir pour le front français et furent acheminés vers Wladivostok pour y être embarqués pour la France.

Craignant que les divisions tchéco-slovaques ne fissent leur jonction avec les troupes japonaises déjà débarquées à Wladivostok, Trotski arrêta les échelons et leur interdit de continuer leur voyage.

Il fut alors décidé que ces troupes partiraient pour Arkhangel et Mourmansk et seraient de là dirigées vers la France. Entre temps, Trotski, voyant le peu de succès qu'avait le recrutement de l'armée rouge parmi le peuple, tenta une propagande acharnée afin d'attirer à lui les éléments tchéco-slovaques. Il échoua piteusement.

En mai dernier les échelons, en ordre parfait, rentraient de Sibérie par Omsk. Le premier détachement arrivait à Tchéliabinsk lorsqu'un incident provoqué par les Allemands changea le cours des événements.

Un soldat tchéco-slovaque fut tué par un Magyar appartenant à la fameuse légion internationale où les Allemands ont réussi à avoir une grande influence. Les Tchéco-Slovaques envoyèrent une délégation au Soviet local, le priant de leur livrer l'assassin. Le Soviet pour toute réponse arrêta la délégation. Le commandant du détachement mit en demeure le Soviet de relâcher la délégation et de punir le meurtrier. Se heurtant à un refus, il attaqua les troupes bolchevistes. Le Soviet de Tchéliabinsk fut fait prisonnier et ses partisans battus. Trotski profita de cet incident pour

exiger le désarmement des troupes tchéco-slovaques. Celles-ci résistèrent et s'emparèrent de toute la voie de Samara à Omsk et de nombreuses villes dans les gouvernements de la Volga.

La guerre est maintenant acharnée.

Les Tchéco-Slovaques sont devenus un centre d'attraction qui attire toutes les forces russes voulant lutter contre l'Allemagne et contre l'anarchie.

Les cosaques, avec leurs atamans Doutof et Semenof et aujourd'hui, dit-on, les généraux Alexief et Erdel se sont joints au mouvement qui prend toujours plus d'extension et réserve de grandes surprises.

Un ordre du jour de Trotski du 17 juin déclare : « Parmi les spécialistes, anciens officiers au service de la République, à côté de ceux qui accomplissent strictement leur devoir, on a signalé le cas de quelques-uns qui ont refusé d'exécuter les ordres reçus de combattre l'insurrection tchéco-slovaque. Ils prétendent qu'ils n'ont pas été engagés pour prendre part à la guerre civile contre les Tchéco-Slovaques. Ces derniers sont en majeure partie des prisonniers de guerre faits par nous et se trouvant sur territoire russe. Ils reçoivent des subsides d'un gouvernement étranger et, par l'émeute, ils se sont emparés d'armes qu'ils ne devraient pas avoir entre les mains.

« Les insurgés constituent ainsi un instrument de l'occupation étrangère, d'asservissement de la République russe. Je déclare que le gouvernement des Soviets ne tolérera aucun manquement de la part des militaires devant l'ennemi ! Tous ceux que cette insurrection de prisonniers de guerre n'indigne pas et ne révolte pas, seront révoqués et ceux qui résisteront seront écrasés. Le présent avis est le premier et le dernier. »

En juillet le pessimisme du ministre de la guerre ne fait qu'augmenter : l'armée rouge est honteusement faible, confesse Trotski. « Le congrès des Soviets qui s'ouvrira le 5 juillet, dit-il dans le journal officiel (*Izviestia*), devra déclarer que l'époque du dilettantisme et de l'improvisation est passée. Il devra dire aux soldats de l'armée rouge qu'ils ne sont pas placés dans les meilleures conditions d'alimentation pour flâner, jouer aux cartes ou vider les sacs des colporteurs ». Le ministre de la guerre connaît bien ses subordonnés et il serait difficile de faire en peu de mots un tableau plus juste de l'armée rouge.

*
* *

L'échec de la première armée prolétarienne ne semble pourtant pas décourager Trotski. A la conférence des comités des ouvriers d'usines de Moscou, le 30 juin, le commissaire de la guerre a déclaré : « Nous devons constituer une armée indépendante et copier la grande révolution française. Notre armée doit être une armée de classe puisque notre révolution est une révolution de classe. » Trotski propose de mobiliser avec les paysans et les ouvriers, certaines classes bourgeoises qui constitueraient une réserve servant à l'arrière et devant compléter les détachements de non combattants. Leur service consistera à veiller et à creuser des tranchées. Les meilleurs éléments bourgeois, qui feront preuve de loyalisme envers la classe ouvrière et paysanne, seront admis dans l'armée combattante. Des placards jaunes seront affichés sur les maisons bourgeoises. Une amende de 3.000 à 100.000 roubles, avec emprisonnement en cas de non paiement, sera infligée à tout chef de famille bour-

geoise dont les membres mobilisables ne se seront pas présentés au recrutement.

« Tant que la dictature révolutionnaire, dit Trotski, n'aura pas définitivement brisé la résistance bourgeoise, il sera impossible d'armer et d'incorporer dans les troupes révolutionnaires la jeune génération de la classe des exploiteurs. Il faut imposer à la bourgeoisie des obligations militaires qui ne lui fournissent pas l'occasion de trahir. Les corvées aux bourgeois, les armes au peuple. »

A Pétrograd tous les anciens officiers âgés de moins de 60 ans ont été invités, sous peine d'être déférés au tribunal révolutionnaire, à venir se présenter du 4 au 11 juillet dans les commissariats de rayon pour se faire inscrire.

Le projet de formation d'une nouvelle armée présenté par Trotski au Soviet des commissaires du peuple fut appuyé par Lénine et obtint une majorité de 3 voix.

Le plan d'organisation d'armée vient d'être communiqué aux missions militaires alliées et aux représentants des empires centraux auxquels on a fait observer : que le projet actuel ne va nullement à l'encontre du traité de Brest, qu'il est motivé par les circonstances présentes, le service militaire obligatoire n'impliquant pas la mobilisation générale, et que le pouvoir des Soviets n'a pas l'intention de sortir de sa neutralité.

Les explications ont été jugées satisfaisantes et M. de Mirbach, pourtant si habitué à protester, n'a pas même daigné lever le doigt, tant tous ces projets grandioses l'inquiètent peu, lui l'ambassadeur du pays dont les troupes sont en lutte à chaque instant dans le sud contre les soldats des Soviets. L'abîme entre la conception et l'exécution est si grand et les

résultats piteux obtenus par l'armée rouge si palpables, que les grands mots de Trotski n'effraient plus personne. « Remettez votre glaive au fourreau, citoyen Trotski, s'écrie aujourd'hui le journal *Narodnaia Mils*, car votre glaive... il est en carton. »

*
* *

Pendant que Trotski prépare son armée de 2 millions d'hommes, Lénine appelle les ouvriers à former une autre armée de volontaires qui ira réquisitionner le blé dans les campagnes. « Toutes les mesures prises par le gouvernement, dit-il, pour procurer du pain à la population se sont heürtées à l'opposition des paysans qui, excités par les contre-révolutionnaires de toutes nuances, refusent de vendre leur blé aux affamés. La bourgeoisie des campagnes veut la mort du gouvernement des Soviets. La situation est critique et seuls les ouvriers, et personne d'autre, peuvent sauver la révolution. Il n'y a plus de temps à perdre : après les mauvais jours de mai et de juin, ceux de juillet et août seront pires. Il faut obtenir le pain coûte que coûte. Si l'on ne peut y arriver par les moyens habituels, il faudra le prendre de force. Les ouvriers sont invités à former des détachements organisés par les commissaires à l'approvisionnement. Il leur sera donné des armes. Après avoir vaincu les gros propriétaires, les ouvriers doivent vaincre maintenant la moyenne et la petite bourgeoisie, les exploiteurs des villages. La guerre pour le pain, c'est la guerre contre la contre-révolution déjà triomphante en Finlande, dans les provinces baltiques et en Ukraine. »

Zinovief, président de la Commune de Pétrograd, a également prononcé des discours véhéments contre les

paysans affamant les ouvriers. Les murs de la ville de Pierre le Grand se sont couverts d'affiches multicolores traitant les paysans de bourgeois, la pire injure que l'on puisse proférer actuellement. Le dimanche, 9 juin, a même été appelé : la journée des pelotons provisionnaires. La proclamation invitant le peuple aux meetings, dans les cirques et les cinémas, disait entre autres : « La main osseuse de la famine étouffera la révolution, tel est le mot d'ordre de la bourgeoisie. La main musclée et prolétarienne de l'ouvrier repoussera cette main-là et étouffera la bourgeoisie, telle est la réponse du prolétariat. Mais ce n'est pas par des devises que l'on peut agir. Il faut réaliser les idées. Le temps presse, la famine approche : pour lutter contre elle il faut mettre en avant tout ce qu'il y a de meilleur dans la classe ouvrière. Ouvriers, gardes rouges, matelots, entrez dans les compagnies provisionnaires. Organisons la croisade pour le pain. »

Nourris, équipés et payés 10 roubles par jour, les compagnies provisionnaires, composées généralement de tout jeunes garçons, presque d'enfants, sont parties en chasse. Les résultats furent nuls. Reçus à coups de fusils et de mitrailleuses par les anciens soldats paysans revenus dans leurs villages avec leurs armes, les volontaires rouges purent très rarement s'emparer de force du blé. Les journaux sont pleins de récits d'émeutes et de combats ou de massacres de soldats par les paysans. Les moujiks, dans le gouvernement de Novgorod, hier encore, ont bien accueilli les soldats, leur ont remis des provisions, puis les ont tous égorgés pendant la nuit alors qu'ils étaient endormis. D'autres scièrent les ponts de bois et quand l'auto rouge chargée de farine passa, le tablier céda, auto et soldats tombèrent dans l'eau. De la rive les paysans tirèrent sur ceux

qui échappaient à la noyade. Aux portes de Pétrograd les batailles sont quotidiennes, et, la semaine dernière, nous n'avons pas eu de pain pendant 4 jours, puis quotidiennement 25 grammes par personne. La situation empire au lieu de s'améliorer.

Lénine aura simplement augmenté la haine de classes en séparant même le paysan de l'ouvrier. Il aura rendu le gouvernement bolchevik encore plus impopulaire dans les campagnes. Il ne peut pourtant dans les circonstances actuelles faire fi d'aucun appui, car la famine est mauvaise conseillère et il serait prudent de ménager du moins ses amis.

CHAPITRE X

LA RÉVOLTE DES SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES DE GAUCHE

L'impression produite à Pétrograd par l'assassinat de von Mirbach, ambassadeur d'Allemagne. — L'insurrection des socialistes révolutionnaires de gauche à Pétrograd. — Le cinquième congrès des Soviets à Moscou. — L'attentat de Moscou. — Les S. R. de gauche se révoltent. — Mirbach et les Alliés.

Pétrograd, 7 juillet 1918.

Ce matin, par un beau dimanche ensoleillé, la nouvelle de l'attentat dirigé contre le comte Mirbach, ambassadeur d'Allemagne à Moscou, a produit une impression extraordinaire.

Toute la journée les conjectures allaient leur train. On racontait des choses terribles. On se disait que la phrase prononcée, devant un groupe de personnalités russes par un officier supérieur allemand, membre de la mission d'évacuation des prisonniers : « La Russie pourrait bien être notre tombeau à tous », commençait d'être vraie. Les Russes qui ont vu se dérouler tant de drames depuis la révolution de février 1917 et sont devenus tout à fait apathiques, semblent sortir de léthargie. La mort de l'ambassadeur d'Allemagne, chacun le sent ici, est d'une importance considérable,

car Mirbach n'était pas un fonctionnaire diplomatique quelconque. Il était en Russie la personnification de l'Allemagne victorieuse et avait la morgue, l'opiniâtreté et le despotisme des junkers prussiens. Après moins de trois mois de séjour, il était parvenu à avoir une influence dominante sur le gouvernement des Soviets dont les commissaires n'étaient plus que des marionnettes dont il faisait jouer les ficelles avec infiniment d'habileté, et qui étaient devenus les exécuteurs stricts et ponctuels des volontés de Berlin.

Comment l'Allemagne va-t-elle prendre la chose ? Verrons-nous une nouvelle guerre? Voilà les deux questions que j'entends poser, partout, depuis ce matin, plus ou moins anxieusement selon les opinions politiques de mes interlocuteurs.

Une brève dépêche annonce que les socialistes révolutionnaires de gauche qui, hier, dans la séance plénière du 5e Congrès des Soviets, ont si vigoureusement attaqué l'Allemagne et son représentant, ont pris les armes contre les bolcheviks. Le télégraphe et le téléphone ne fonctionnent plus avec Moscou. La circulation des trains est interrompue.

Toute la journée s'est écoulée sans apporter de nouvelles informations. Ce soir à sept heures, des automobiles de la garde rouge parcourent la perspective Nevsky en jetant des exemplaires d'un numéro spécial de la *Krasnaias Gazeta* (La Gazette rouge) donnant des nouvelles officielles sur les événements de Moscou, confirmant l'assassinat de Mirbach, annonçant que l'émeute des S. R. de gauche est domptée et accusant les Alliés d'être les instigateurs du meurtre. Des meetings s'organisent, des groupes se forment; on applaudit ou l'on blâme les révoltés. A huit heures quelques coups de fusils mettent la foule en fuite.

Vers huit heures et demie, dans les rues avoisinant la Nevsky et la Sadovaïa, on remarque des préparatifs guerriers. Qu'est-ce donc? « Les Allemands entrent! s'écrient les germanophiles triomphants. Vous allez voir ce qu'il en coûte de tuer leur ambassadeur! »

La fusillade reprend, les passants pris de panique se réfugient en hâte dans les maisons. Les mitrailleuses commencent leur tac-tac-tac-tac énervant, couverts bientôt par les coups sourds des canons. Les batteries de la flotte de la Baltique, réfugiée dans la Néva, mêlent leurs notes graves dans ce concert infernal.

Les trains du soir amènent de la banlieue des milliers de promeneurs qui ont voulu jouir d'un dimanche à la campagne et rentrent chargés de fleurs. Les privilégiés portent précieusement du lait et de petits sacs de farine. Les malheureux, qui descendent des gares Nicolas et de Varsovie, sont bientôt dans la zone de feu. Il y a des morts et des blessés.

Qu'est-ce donc? se demande-t-on de toutes parts.

Après quarante minutes de bombardement intense, le calme revient. Tout le quartier entourant le palais du Corps des pages sur la Sadovaïa, à quelque cent mètres de son débouché dans la perspective Nevsky, est gardé par des détachements de l'armée rouge à pied et à cheval. Des autos blindées, des canons de campagne sont en position aux extrémités des rues.

Dans le bâtiment de la Douma municipale un poste sanitaire est organisé. On y transporte les premiers blessés, dont un garçonnet de six ans et deux femmes, atteints très grièvement par des éclats d'obus.

Peu à peu les renseignements arrivent. Ce ne sont

pas les Allemands, mais leurs adversaires les S. R. de gauche qui sont la cause de tout cet émoi.

Le comité de défense révolutionnaire, ayant appris que les premiers essais d'émeute à Pétrograd seraient organisés par l'état-major des S. R. de gauche, avait décidé de le désarmer. Depuis le mois de janvier 1918 le détachement combattant des S. R. de gauche, composé de 200 hommes, habitait dans le palais du Corps des pages dans la Sadovaïa. Les délégués bolcheviks y vinrent proposer aux dirigeants S. R. de rendre leurs armes, mais se virent opposer un refus catégorique.

A huit heures, le commissariat militaire donnait l'ordre aux troupes de l'armée rouge de se tenir prêtes au combat. Un régiment d'infanterie letton, suivi de quelques autres détachements de l'armée rouge, d'auto-mitrailleuses, d'auto-canons, d'artillerie légère et de moyen calibre, se dirigeait vers la Sadovaïa. Les troupes occupèrent la région allant de la Fontanka au canal Catherine, entre la perspective Newsky et la Gorokhovaïa.

Vers neuf heures un second ultimatum fut adressé aux S. R., leur demandant de rendre leurs armes. Pour toute réponse, des coups de feu partirent du Corps des pages. C'est alors que les troupes rouges engagèrent la bataille qui devait se terminer vers 10 heures, par la reddition des S. R. incapables de résister plus longtemps à des forces si supérieures en nombre et si riches en matériel.

Pétrograd, 8 juillet 1918,

Ce matin les Pétrogradois, remis de leur émotion d'hier soir, n'ont plus qu'une préoccupation : trouver

du pain et des vivres pour la journée. Pétrograd a repris son aspect habituel. Sur la Sadovaïa, ce sont de nouveau les deux longues files de petits marchands ambulants, chinois et tartares pour la plupart, vendant sur la rue, à prix d'or, ce que l'on n'arrive plus à trouver dans lès magasins.

Des patrouilles de l'armée rouge se promènent nonchalamment et des groupes de soldats et de civils armés occupent les grands carrefours.

On a de la peine à s'imaginer qu'il y a 12 heures la bataille battait son plein dans cette rue où l'animation est si intense aujourd'hui, la Sadovaïa étant une des artères les plus commerçantes de Pétrograd.

Le canon a pourtant fait des dégâts importants. Le grand bazar du Gostini Dvor, qui aligne plus de 200 magasins sous ses arcades, a souffert du bombardement. De nombreuses vitrines sont percées et brisées par les balles de mitrailleuses. Les câbles électriques ont été coupés. Un tramway s'est arrêté juste en face du magnifique hôtel du Corps des pages. Les vitres sont brisées, les parois percées par les éclats d'obus.

A l'intérieur de larges flaques de sang montrent qu'il y eut de nombreuses victimes. Il aurait pourtant été facile d'arrêter la circulation dans la rue que l'on bombardait, mais personne n'y a songé et les tramways ont passé jusqu'à la rupture des câbles, malgré la pluie de balles.

Le grand palais du Corps des pages, construit par Rastrelli, et où étaient élevés, sous l'empire, 400 jeunes gens dont les pères ou les grands-pères avaient au moins le grade de lieutenant général, est troué par les obus.

De tous les côtés des bâtiments du Corps des pages,

sur la Sadovaïa, sur le Tchernychev péréoulok, sur les façades des maisons avoisinantes, les obus ont ouvert, dans les murs grenats, de grandes plaies blanchâtres.

Dans le jardin, des canons et des mitrailleuses sont encore en position.

La foule passe, curieuse, regardant à travers la grille et comptant les trous d'obus dans la façade.

Il y aurait, dit-on, plus de 60 victimes.

Nous sommes toujours coupés de Moscou. Le télégraphe marche, mais les trains ne circulent pas encore. Impossible de tourner par Vologda, car Jaroslaw est aux mains des contre-révolutionnaires. Je suis inscrit pour le premier train qui pourra rejoindre la nouvelle capitale, afin de pouvoir recueillir sur place les documents relatifs à la mort de l'ambassadeur d'Allemagne.

LA RÉVOLTE DES S. R. DE GAUCHE

Moscou, 12 juillet 1918.

Les bolcheviks, furieux de l'opposition toujours plus forte et véhémente des socialistes révolutionnaires de droite et des mencheviks, avaient décidé, le mois dernier, de les exclure des Soviets. De nouvelles élections eurent lieu. Seuls pouvaient y participer les ouvriers et les soldats. Ce fut un modèle de violation de la liberté du vote et de pression exercée par le gouvernement sur les électeurs. (On alla même, dans certains cas, jusqu'à menacer de mort ceux qui voteraient pour les menchéviks). Elles donnèrent naturellement le succès aux bolcheviks.

Le cinquième Congrès des Soviets s'est ouvert le vendredi 5 juillet au Grand Théâtre de Moscou, sous la présidence de Sverdlof. Il comptait 1.005 voix, dont 678 aux communistes et 269 aux S. R. de gauche.

La première séance prouva aux bolcheviks que leurs amis S. R. de gauche n'étaient pas moins enclins à l'opposition que les adversaires qu'ils venaient d'exclure du gouvernement des Soviets, les S. R. de droite et les menchéviks.

En effet, après que le Congrès, sur la proposition de Sverdlof, eut décidé d'envoyer aux troupes russes retenues dans la « France bourgeoise » un télégramme exprimant l'espoir que le jour est proche, qui délivrera « ceux qui languissent dans les fers de la France impérialiste », le délégué illégal des paysans Ukrainiens, Alexandrov, fit jaillir la première étincelle dans l'atmosphère saturée d'électricité. « Gloire à l'Ukraine insurgée », s'écrie une voix ; et tous les assistants se lèvent et font une bruyante ovation au délégué du congrès des paysans ukrainiens organisé en violation de la loi.

« Je salue le congrès panrusse, dit ce dernier, dans un pays où règne la dictature de fer du prolétariat et de la classe paysanne, mais dont le pouvoir traite avec cette marionnette de Skoropadski et tolère dans sa capitale la présence du représentant de l'Allemagne impérialiste, le comte Mirbach (applaudissements sur les bancs de gauche où l'on crie : « A bas le traité de Brest »). Le traité de paix n'a pu être signé qu'en livrant l'Ukraine et maintenant je viens faire appel à votre aide. Nous sommes fermement convaincus que votre secours ne nous fera pas défaut et que vous ne nous refuserez pas des armes. Vous n'attendrez pas pour cela la permission du comte Mirbach. »

Ces paroles soulèvent une tempête d'applaudissements d'un côté et de protestations de l'autre. Les S. R. de gauche font des gestes de menace à l'adresse des bolcheviks. On crie : « A bas Brest ! A bas Mirbach ! »

La salle devient houleuse. Un des leaders des S. R. de gauche, Karéline, déclare que la peine de mort infligée pour la première fois depuis le début de la révolution à l'amiral Chtchastny, qui a sauvé des Allemands la flotte de la Baltique, a porté un coup terrible à la révolution. Il demande que la question de la peine de mort soit mise à l'ordre du jour, mais l'assemblée s'y oppose. C'est alors un bruit infernal. Les S. R. de gauche quittent leurs places en criant : « Bourreaux ! Valets de Mirbach ! »

Après une suspension de séance, Trotski prend la parole. Il déclare qu'il y a, sur le front Koursk-Ukraine, des symptômes alarmants. Une propagande y est faite par les agents des bourses anglo-françaises naturellement et leurs serviteurs, les S. R. de droite et les menchéviks, pour reprendre la lutte contre les Allemands. Sur plusieurs points, à Jalobovka, à Lgof, des détachements de troupes soviétistes ont repris les hostilités malgré la défense du commissaire de la guerre. Trotski demande que l'assemblée sanctionne l'ordre qu'il a envoyé à l'armée du front de Koursk d'arrêter tous les propagandistes excitant les soldats contre l'autorité des Soviets et de fusiller sur place les agents des impérialistes étrangers, saisis les armes à la main.

Le S. R. Kamkof proteste violemment ». Sur le front ukrainien, dit-il, nous n'avons pas affaire à des provocations et à l'exaltation de quelques détachements isolés. Il n'y a pas là-bas de provocateurs anglo-fran-

çais, comme il y avait des provocateurs allemands quand on a rendu la flotte de la mer Noire. Ce sont simplement des gens qui ne veulent pas être témoins de l'écrasement par les Allemands des ouvriers et paysans ukrainiens. Ces éléments, ajoute Kamkov, en se tournant vers la loge occupée par les agents diplomatiques de l'Allemagne et de l'Autriche, n'assisteront pas sans protester aux fusillades de nos frères par ces misérables et par ces lâches, à cette œuvre de Caïn tramée par les mains des bourreaux et des canailles qui se trouvent ici. » Les S. R. de gauche se lèvent et s'écrient, en faisant des gestes de menace à l'adresse des diplomates allemands : « A bas les brigands ! Hors d'ici ! A bas Mirbach ! »

Quand le calme se rétablit, Kamkov propose d'envoyer un télégramme de sympathie aux ouvriers et soldats prêts à venir en aide aux Ukrainiens dans leur lutte contre l'Allemagne.

Mais la majorité bolchevik ne l'appuie pas et vote au contraire une résolution affirmant que quiconque s'opposera à la décision des commissaires du peuple sera « balayé de la surface de la terre ».

Karéline, au nom du parti des S. R. de gauche, refuse de voter cette motion. Tous les S. R. quittent la salle en chantant l'Internationale et en criant : « A bas Mirbach, Vive la révolte en Ukraine. » Puis dans les rues de Moscou, suivis par une foule immense, les S. R. manifestent aux cris de « A bas Mirbach ! Vive l'Ukraine insurgée ! »

Cette violente opposition des S. R. de gauche est pour le moins inattendue. Jusqu'ici ils avaient été les fidèles seconds des bolcheviks. Leur belle indignation contre l'Allemagne est tardive. Ils portent, il faut s'en souvenir, une grande part de responsabilité, car ce

sont eux qui ont soutenu les communistes lors de la Constituante et leur opposition fut presque nulle au moment de la signature du traité de Brest.

A l'heure actuelle, l'antagonisme croissant qui les éloigne des bolcheviks a trait principalement à l'exclusion des Soviets des S. R. de droite et des menchéviks, à la dictature de l'approvisionnement, à la loi forestière et à la manière d'appliquer la socialisation de la terre.

La presse donnant, samedi matin, de longs comptes rendus de la séance tumultueuse, annonçait que l'Allemagne, considérant que le Congrès des Soviets n'était pas un parlement régulièrement constitué, n'exigerait pas d'excuses de la Russie pour les insultes adressées à son représentant par l'opposition. On ne saurait être plus aimable.

Aussi, quand vers 4 heures, la nouvelle de l'assassinat du comte Mirbach se répandit dans la salle des séances du Congrès, l'émotion fut considérable.

On se trouvait non seulement en face d'un assassinat, mais devant un véritable coup d'État des S. R. de gauche pour renverser le gouvernement de Lénine.

Les premières nouvelles et les prikaz publiés immédiatement par le gouvernement furent souvent faux et tendancieux.

Voici le récit exact des événements, dont je puis garantir l'authenticité.

Vers trois heures de l'après-midi, le 6 juillet, une automobile contenant trois personnes passa devant la maison occupée par la mission française au numéro 17 du Dénéjni péréoulok et arriva au numéro 5 de la même rue. Elle entra dans la cour du bel hôtel réquisitionné par les bolcheviks et mis à la disposition

du représentant de l'Allemagne. L'heure de réception était passée. Le concierge déclara à l'un des individus qui venait de sonner à la porte, que personne ne pouvait plus être admis à voir l'ambassadeur ; mais le solliciteur montra des documents portant la signature contrefaite de Dzerjinsky, président de la commission panrusse pour la lutte contre la contre-révolution et déclara qu'il avait une communication urgente à faire au comte Mirbach : deux des inconnus furent introduits dans le salon de réception.

Mirbach était, par hasard, complètement seul dans l'ambassade ; les secrétaires et officiers étaient tous sortis examiner dans la deuxième cour un superbe cheval que l'on venait d'amener à l'ambassadeur.

Dès que le comte Mirbach entra au salon, un des inconnus tira son revolver et le blessa très légèrement au cou. L'ambassadeur se retourna pour sortir de la chambre, il reçut alors une deuxième balle qui pénétra dans la nuque et sortit par l'œil. Il fit trois pas et tomba mort dans la chambre d'à côté. Un officier et un secrétaire de légation arrivèrent en courant au bruit de la première détonation et reçurent dans leurs bras Mirbach mourant.

Les meurtriers lancèrent alors une bombe qui fit dans le parquet un trou de 80 centimètres de diamètre, mais ne blessa personne. La détonation fut terrible et la fumée très épaisse permit aux assassins de profiter de la confusion pour sauter par la fenêtre. L'un d'eux, Blumkin, S. R. de gauche, membre de la commission extraordinaire d'enquête contre la contre-révolution, se blessa en sautant, mais put regagner l'automobile qui disparut bientôt à toute allure.

Dans sa fuite l'assassin oublia le document qui lui permit de s'introduire dans l'ambassade et c'est ainsi

que l'on put reconnaître son identité. Jusqu'à maintenant aucun des trois occupants de l'automobile mystérieuse n'a été arrêté.

Dès que la nouvelle de l'attentat parvint à la commission d'enquête, un détachement fut formé pour rechercher les assassins. Mais il se trouva que 70 p. 100 des soldats de l'armée rouge attachés à la commission appartenaient au parti des S. R. de gauche. Au lieu de se mettre à la poursuite des terroristes, les soldats s'emparèrent du local de la Commission et y arrêtèrent le président Dzerjinski et quelques autres membres.

Ce fut le signal de l'insurrection. Il faisait un temps épouvantable. L'eau tombait en véritables trombes transformant en torrents les rues en pente de Moscou.

Le tonnerre grondait sourdement. Au Congrès, la séance fut levée et les délégués se groupèrent par partis pour discuter les mesures à prendre. La fraction des S. R. de gauche, au nombre de 300 délégués, s'était réunie non loin de la salle des séances. Tous les chefs du parti y assistaient. C'est alors que les commissaires du peuple, en réponse à l'arrestation de Dzerjinski, prirent des mesures contre toute la fraction des S. R. de gauche, espérant, en s'emparant des chefs, prévenir l'insurrection.

Blumkin était un membre très actif du parti S. R. de gauche. Les bolcheviks tentèrent d'avoir l'opinion des chefs de son parti sur l'attentat et d'apprendre à quelles mesures le comité central de ce parti pensait recourir pour rechercher Blumkin.

Les leaders répondirent que l'acte terroriste contre le comte Mirbach était la conséquence de toute la tactique du parti et qu'ils considéraient comme vrais révolutionnaires ceux qui l'avaient accompli.

La rupture était inévitable après cette déclaration et les tirailleurs lettons, les seules troupes mercenaires sur lesquelles l'armée rouge peut compter, arrêtèrent tous les délégués S. R.

Mais si les Lettons étaient fidèles, on était très peu rassuré quant à la conduite des bataillons rouges des diverses casernes de Moscou. Tout le quartier de l'Ambassade d'Allemagne fut entouré de forts détachements et son accès interdit au public.

A 6 heures du soir l'émeute éclata. Une fusillade intense s'engagea entre les soldats de l'armée rouge, occupant avec des mitrailleuses et de l'artillerie la place du Grand Théâtre et le Kremlin où siégeaient le Soviet et les S. R. de gauche. A 9 heures ces derniers faisaient irruption dans le bâtiment du télégraphe central, s'emparaient de tous les services et lançaient dans toute la Russie une dépêche annonçant leur victoire. A 10 heures, ils étaient maîtres de la station téléphonique urbaine et internationale et de nombreux points importants.

Pendant toute la nuit le bombardement et la fusillade firent rage.

Mais les S. R., écrasés par le nombre, durent céder peu à peu, pendant la journée du dimanche, les points occupés.

Le téléphone et le télégraphe furent bientôt aux mains des soviétistes, qui bombardèrent avec acharnement la propriété et les fabriques Morozoff où se trouvait l'état-major des S. R. de gauche.

Dimanche, seuls les organes officieux purent paraître, les journaux « bourgeois » furent supprimés.

Lundi matin, le communiqué officiel n° 3 déclarait que le soulèvement des S. R. était écrasé et que les troupes S. R. s'étaient enfuies dans la banlieue après

avoir évacué la poste. Plusieurs centaines d'arrestations étaient opérées. Une commission d'enquête, chargée de rechercher les auteurs de l'attentat, établissait que celui-ci avait été commis sur la décision du comité du parti S. R. par deux de ses membres : Blumkin et Andreew. Ordre était donné d'arrêter partout les membres du parti S. R. de gauche.

*
* *

J'ai trouvé Moscou très animé. Après les larges avenues désertes de ce Pétrograd où l'on meurt de faim et de choléra et où les chevaux tombant d'inanition jalonnent les avenues, le Pont des Maréchaux et la Pétrovka impressionnent par le grouillement de leur foule affairée. Ici aussi, bien qu'à un degré moindre qu'à Pétrograd, la question primordiale, essentielle, est le ravitaillement et, dès le matin, chaque Moscovite se met en quête de vivres pour la journée.

Les abords de l'ambassade d'Allemagne au Dénéjni péréoulok sont très surveillés. Toutes les voitures et autos traversant la rue sont arrêtées et examinées. Devant l'ambassade et dans la cour, des soldats de l'armée rouge nettoient leurs fusils. Pas moyen d'obtenir nulle part une photographie de l'ambassade, un superbe hôtel particulier entouré d'arbres, dont le drapeau impérial est en berne. Il appartenait à un riche commerçant, M. Berg, et avait 110 chambres contenant une galerie de tableaux renommés. Des ordres stricts interdisent de photographier. Je veux toutefois tenter l'aventure. Je passe rapidement devant la garde et prends, en me retournant un instant, deux photographies. J'essaie de revenir à l'ambassade par une autre rue. Je tiens en effet à prendre un cliché de l'entrée

de l'hôtel par laquelle l'automobile amenant les meurtriers a passé et de la cour où elle a stationné, sous la surveillance d'un des complices, jusqu'au moment où les assassins purent la rejoindre. A ce moment je suis appréhendé par un soldat qui, baïonnette au canon, monte la garde. Il me conduit au poste d'où je risque bien de partir sous escorte pour le Kremlin. Par bonheur mon accusateur ne sait pas lire, je proteste vivement et lui montre un vieux laissez-passer signé du général Schwarz, alors gouverneur militaire de Pétrograd et maintenant considéré comme contre-révolutionnaire et m'autorisant à prendre des photographies à Pétrograd le 1er mai. Le document, contresigné par le camarade Zinovief, président de la Commune de Pétrograd, est muni d'un nombre respectable de cachets qui impressionnent fort mon soldat. Craignant d'avoir commis une bévue, il me relâche en se confondant en excuses. Je les accepte volontiers et vais bien vite mettre mes films en lieu sûr.

Les dégâts occasionnés à Moscou par le bombardement ne sont pas importants. Le téléphone et le télégraphe, coutumiers du fait, comptent dans leurs murs quelques balles de mitrailleuses de plus. Les filatures du riche industriel Morozof, bâties au haut d'une des nombreuses collines parsemant Moscou, entourées de jardins ombragés descendant vers les rues basses, ont leurs murs troués par les obus. Fait digne de remarque, les bolcheviks ont eu la victoire grâce aux régiments lettons et aux détachements de la garde rouge internationale, composée surtout de prisonniers de guerre hongrois, autrichiens et allemands. Si le gouvernement avait dû compter sur les troupes rouges de nationalité russe, qui sait comment les événements se seraient déroulés.

*
* *

Le premier prikaz publié par Lénine le jour de l'attentat déclarait : « L'attentat contre Mirbach est évidemment le fait des monarchistes ou des provocateurs qui veulent entraîner la Russie dans la guerre, dans l'intérêt des capitalistes anglo-français qui ont déjà soudoyé les tchéco-slovaques. »

Pour la première fois pourtant, il dut reconnaître qu'il était impossible de continuer à accuser les bourgeois, puisque des personnalités révolutionnaires comme Kamkov, Karéline, Spiridonova se déclaraient solidaires du meurtre de Mirbach.

On continue néanmoins d'accuser lâchement les Alliés d'être les instigateurs du crime, mais le grand public ne se laisse pas tromper. D'ailleurs, les bolcheviks ne versent que des larmes de crocodiles. Depuis deux mois Mirbach s'était rendu absolument insupportable et sa mort aurait été apprise avec un soupir de soulagement au Kremlin, si l'on n'avait pas craint des complications internationales.

Mirbach était en effet, à Moscou, un dominateur et un arrogant.

Il y a trois semaines, un de mes amis attendait dans un des salons du Kremlin d'être introduit auprès de Tchitchérine, quand un homme jeune encore, portant beau, entra en coup de vent, jeta sur la table son manteau, son chapeau, ses gants et sa canne et cria au laquais d'un ton n'admettant pas de réplique : « Appelez-moi de suite M. Tchitchérine. » Un vieux serviteur s'approcha de mon ami et lui demanda de bien vouloir passer dans une pièce voisine. « Vous voyez comme

il les traite, lui dit-il à voix basse. — Qui est-ce? — Le comte Mirbach. »

Généralement, lorsque Mirbach se rendait chez Tchitchérine, c'est-à-dire une fois par jour au minimum, il ne déposait jamais son chapeau au vestiaire. Il traversait avec morgue le cabinet de Karl Radek, un ancien provocateur, adjoint de Tchitchérine, et jetait chapeau, canne et manteau sur la table de Radek, ce qui mettait en rage ce dernier. Puis, sans heurter, il entrait dans le bureau de Tchitchérine et insistait pour que le commissaire aux affaires étrangères abandonnât tout pour parler avec lui.

Il s'était donc fait cordialement détester.

Mirbach risqua, quelques semaines avant sa mort, d'être victime d'un accident d'automobile. L'ambassade d'Allemagne et la mission militaire française étant installées dans la même rue, les autos des deux missions se croisaient constamment. Or, dernièrement, le chauffeur de Mirbach, sentant derrière lui une automobile de la mission militaire conduite par un soldat français, et contenant un officier, lâcha ses gaz. Le poilu prit patience un instant, puis agacé, tenta avec son excellente Renault de dépasser l'auto de l'ambassadeur d'Allemagne. Quand l'Allemand se vit gagné de vitesse, il donna brusquement un coup de volant à gauche. Les deux machines, allant à toute allure, s'arrêtèrent instantanément à quelque dix centimètres l'une de l'autre. Mirbach, blême, pâle comme un mort, ouvrit brusquement la porte de sa voiture, sortit et allait demander des explications et des excuses, quand il reconnut l'uniforme français. Alors furieux, sans un mot, il remonta en automobile.

Mirbach occupait à Moscou une situation vraiment exceptionnelle. Agé de 46 ans, il avait étudié à Hei-

delberg puis à Oxford. Il appartenait à une famille de diplomates qui rendit de grands services aux Hohenzollern. Il commença sa carrière à Rome, il y a 20 ans, en qualité de secrétaire de l'ambassade allemande près le roi d'Italie. Il s'était alors lié d'amitié avec M. Sazonof, à ce moment secrétaire de l'ambassadeur de Russie. De Rome, il passa à Paris où il se fit remarquer comme un des fervents de la pléiade de diplomates allemands prenant comme maxime : « la fin justifie les moyens. » Il y a huit ans, devenu conseiller d'ambassade, il arriva à Saint-Pétersbourg et travailla avec le comte de Pourtalès à protéger, en Russie, les intérêts des junkers prussiens. Il remplit, pendant la guerre, des missions diplomatiques en Grèce et en Suisse. L'empereur Guillaume attachait beaucoup de prix à son opinion et lui adressa, à plusieurs reprises, des lettres autographes.

En janvier 1918, lors du commencement des pourparlers de Brest-Litovsk, Mirbach revint à Pétrograd à la tête d'une mission spéciale qui devait résoudre les questions ayant trait à l'échange des prisonniers de guerre. Il représentait ici non seulement les intérêts allemands, mais aussi ceux de l'Autriche-Hongrie.

Telle était sa position officielle. Officieusement, il renseignait le gouvernement allemand sur la situation de la République des Soviets. Il exigea la construction d'un fil direct avec Brest par lequel il s'entretenait longuement, deux fois par jour, avec von Kuhlmann. Au moment où les pourparlers de paix furent interrompus par Trotski qui voulait créer la formule « ni paix, ni guerre », Mirbach quitta Pétrograd.

Immédiatement après son départ l'offensive allemande sur Pskow commença. Deux mois plus tard,

Mirbach arrivait à Moscou et restait à son poste d'ambassadeur pendant près de trois mois.

Sa nomination était due à von Kuhlmann qui avait pour lui beaucoup d'estime et d'amitié, amitié lointaine puisqu'elle remontait au temps où Kuhlmann était premier secrétaire d'ambassade à Rome et Mirbach second.

Le corps du comte Mirbach a été transporté à la gare Alexandrov, le 8 juillet à 2 heures de l'après-midi, dans le plus strict incognito. Deux automobiles portant des tirailleurs lettons et des soldats de l'armée rouge précédaient un camion automobile, drapé de noir et couvert de verdure, où le cercueil avait été déposé. A côté du chauffeur était un personnage en jaquette, tête nue, et des deux côtés du camion, une ligne de fantassins allemands marchaient au pas de parade. Ils portaient un pantalon noir, une tunique bleue, une casquette bleue à ruban rouge, sans visière. Derrière le camion se trouvait une automobile contenant les membres de la mission. Le cortège funèbre s'avança lentement jusqu'au bout de Dénéjni péréoulok (environ 500 mètres). En passant devant la mission française, comme si un commandement avait été donné, tous les soldats tournèrent la tête à gauche et fixèrent la villa habitée par le général Lavergne et ses collaborateurs. Puis arrivée au bout de la rue, l'escorte se dispersa et les autos partirent pour la gare à toute vitesse.

Les commentaires de la presse allemande à propos de l'assassinat de Mirbach ont mis la mort dans l'âme aux germanophiles russes. Depuis trois mois j'entends chaque jour annoncer de source autorisée, bien entendu, l'occupation imminente de Pétrograd et de Moscou par les troupes impériales. Et pourtant les semaines s'écoulent sans que retentissent sur les pavés

de la ville de Pierre le Grand les sabots des chevaux des uhlans.

« Cettefois, c'en est trop, s'écriait-on immédiatement après l'attentat, les Allemands vont venir. » Trotski lui-même dans son prikaz n° 2 déclarait : « En Allemagne le parti le plus fort, le parti militaire, cherche depuis longtemps un prétexte pour marcher sur Pétrograd, Moscou et Tzaritzine. Le prétexte est tout trouvé maintenant, on ne saurait en avoir de meilleur. »

Et, au lieu d'envoyer des régiments venger la mort du représentant de l'Allemagne, la presse des empires centraux constate unanimement que cet acte terroriste ne modifiera en rien l'amitié de l'Allemagne pour la Russie des Soviets. Le journal *Welt am Montag* pousse même l'amabilité jusqu'à déclarer : « La mort du comte Mirbach contribuera à resserrer les liens d'amitié qui unissent l'Allemagne à la Russie. »

On est stupéfait ici de cette unanimité de la presse. L'Allemagne ne veut à aucun prix recommencer la guerre avec la Russie.

La foi aveugle de nombreux Russes dans la puissance allemande vient de recevoir un coup terrible : des symptômes intéressants de sympathie pour les Alliés se manifestent depuis huit jours dans les cercles jusqu'ici subjugués par la force allemande.

Si l'Allemagne ne répond pas à la provocation des S. R. de gauche, commence-t-on à dire partout, c'est peut-être bien parce qu'elle n'a plus la force d'engager une nouvelle lutte. Et alors...

CHAPITRE XI

PÉTROGRAD SOUS LA COMMUNE
LES MAITRES DE L'HEURE

La physionomie de Pétrograd bolchevik. — Les Juifs et la révolution. — La corruption des fonctionnaires maximalistes. — Les maîtres de l'heure : Lénine, Trotski, Zinovief, Tchitchérine, Sverdlof, Lounatcharsky, Wladimir Bonch-Brouevitch, Zorine, Mme Kolontaï et Dybenko.

Pétrograd, avril-août 1918.

Pétrograd sous la Commune présente un aspect particulier, unique, qui frappe aussitôt le voyageur débarquant à la gare Nicolas et s'engageant dans la perspective Nevsky. Je voudrais en dégager la physionomie. Avec ses immenses avenues désertes, elle a l'air d'une ville morte. En proie à la famine et au choléra, menacée d'une invasion allemande de tous côtés, par la mer, par Pskov, par la Finlande, on l'abandonne en hâte.

Ce n'est plus, d'ailleurs, qu'une grande ville de province, puisqu'elle est abandonnée aussi par le gouvernement. Les uns après les autres, les maîtres de l'heure ont quitté Smolny pour le Kremlin. Les vastes salles où furent prises tant de décisions néfastes pour la Russie autrefois encombrées de soldats, d'ouvriers et de moujiks, se sont vidées peu à peu.

Symptôme funeste, comme le prévoyait avec clairvoyance le superstitieux Lénine : « Cela nous portera malheur, disait-il à quelqu'un ; Smolny avait vu notre arrivée au pouvoir et le summum de notre fortune ; le quitter, c'est tenter le sort ; le Kremlin des tzars ne me dit rien qui vaille. »

Il n'y a plus, à Smolny, que l'administration et le conseil exécutif de la Commune de Pétrograd ; les anciens ministères ont également conservé, dans l'ex-capitale, une partie de leurs services.

*
* *

Quand on vit en contact avec les fonctionnaires qui sont au service du gouvernement bolchevik, un fait frappant s'impose à l'attention : ce sont tous, ou presque tous, des juifs.

Je ne suis nullement antisémite, mais je dois constater ce qui saute aux yeux : partout, à Pétrograd, à Moscou, en province, dans tous les commissariats, dans les bureaux de quartiers, à Smolny, dans les anciens ministères, dans les soviets, je n'ai rencontré que des Juifs et encore des Juifs.

Juif, ce commissaire de quartier, ancien courtier, au double menton bourgeois. Juif, ce commissaire de banque, très élégant avec sa cravate dernier cri et son gilet fantaisie. Juif encore, cet inspecteur des contributions avec son nez crochu. Il s'entend à merveille à pressurer le bourgeois pour combler le déficit du budget bolchevik qui se monte, pour le premier semestre 1918, à 14 milliards de roubles. Juives, ces petites dactylographes, ces secrétaires : même nez arqué, même chevelure d'un noir de jais.

Plus on étudie cette seconde révolution, plus on

est convaincu que le bolchevisme est un mouvement juif, qui s'explique par les conditions spéciales où fut placé, en Russie, le peuple juif.

En Italie, que je connais bien, les Israélites se sont, grâce au libéralisme des institutions, fondus dans la population au point d'arriver à oublier qu'ils sont de race juive. En 1870, la population israélite d'Italie était de 300.000 âmes. Quarante ans plus tard, en 1910, elle n'était plus que de 160.000. La régression est attribuée à des intermariages. Des juifs italiens, l'histoire ne se rappellera bientôt que les services illustres rendus à la patrie par un Luzzatti ou un Lombroso.

En Russie, par contre, à force de persécutions, d'expulsions et même de massacres, on a fait des juifs une population de parias, n'éprouvant pour le pays où ils vivaient que haine et rancune. « Chaque pays, a dit Metternich, a les juifs qu'il mérite. » Après s'être répandus dans l'empire sous l'administration bienveillante d'Alexandre II, ceux de Russie s'étaient vus peu à peu refoulés, parqués dans le « Territoire » qui leur était assigné, comme les Indiens de l'Amérique du Nord dans leurs réserves. Depuis 1889, une série de mesures restrictives avaient atteint les juifs de cette génération qui vient précisément de s'emparer du pouvoir : en 1889, limitation du nombre des juifs comme avocats ; en 1891, interdiction de louer ou de cultiver les terres arables de la Pologne ; en 1892, limitation de leur participation à l'industrie de la naphte; en 1897, suppression de l'autorisation qui leur avait été donnée de suivre, à Moscou, les cours de médecine et de pharmacie et aux jeunes filles de se préparer à la profession de sage-femme ; en 1900, réduction du nombre des juifs employés dans les administrations communales ; en 1903, enfin,

interdiction pour toutes les provinces qui ne font pas partie du « Territoire » de passer avec des juifs des actes leur concédant, en dehors des villes, la possession d'immeubles fonciers ou la prise d'hypothèques sur la propriété.

Traités comme des réprouvés par une patrie sans pitié, ils l'abandonnent sans regret ; ils émigrent en grand nombre, vont chercher dans les universités étrangères les titres qu'on leur refuse.

Puis, lorsque la révolution éclate, ils reviennent. Ils reviennent avec des idées, un caractère d'exilés : internationalistes parce qu'ils n'ont pas senti la douceur de la patrie ; le cœur aigri, chargé de haine et d'amertume, indifférents aux souffrances, âpres au gain. Ayant triomphé, ils voulurent faire souffrir aux autres ce qu'ils avaient souffert ; leur vengeance fut terrible et sanguinaire.

Mais la violence appelle la violence ; on ne prêche pas en vain, pendant un an, le pillage et l'assassinat. Voici que leurs excitations se tournent contre eux : une série d'attentats vient de le prouver. Le peuple, le vrai peuple russe, est sourdement excité contre les juifs qui peuplent les commissariats. Les paysans surtout, furieux de voir bafouer par les communistes leur religion orthodoxe, répondent aux réquisitions, à la mobilisation forcée par de nouveaux massacres. De leur côté, les bolcheviks redoublent de férocité : terrorisme contre terrorisme.

Y a-t-il, parmi ces fonctionnaires juifs, des illuminés, des apôtres luttant pour une cause sacrée ? Certes, quelques-uns, mais une infime minorité. Dans les conversations privées, dans les relations plus ou moins intimes que j'ai eues avec des personnalités bolcheviques, de petits fonctionnaires ou des membres

des innombrables commissions, je n'ai rencontré le plus souvent que des jouisseurs, cherchant à tirer le maximum de profits personnels de leur passage au pouvoir ou de la fonction qu'ils remplissent.

Cette opinion semble être celle de M. Lounatcharsky, commissaire du peuple à l'Instruction publique et aux Beaux-Arts. Il disait récemment à une jeune Française qui, voulant obtenir la restitution de ses bijoux placés en banque, avait fait avec succès toutes les démarches préliminaires, mais s'était heurtée, au dernier contrôle, à un refus : « Que voulez-vous, Mademoiselle? Vous n'avez pas eu de chance. Vous êtes tombée sur un honnête homme, sur l'unique probablement. Prenez son nom! C'est une perle de grand prix! »

Par suite de la dépréciation du rouble, le prix des pourboires a décuplé. Il y a, dans une pièce de Gogol, un mot bien connu : « Monsieur, vous êtes ignoble! Vous avez volé plus que ne le comporte votre grade! » C'était l'Empire. La République ne vaut pas mieux. On peut poser en principe qu'aucune ordonnance, qu'aucun décret si draconien soit-il, ne doit effrayer celui qui a beaucoup d'argent, de patience et d'énergie. Les abus sont même si criants qu'il suffit maintenant de faire paraître sur la scène un garadovoï (gendarme du tzar) pour que la pièce ait du succès. Je l'ai constaté à plusieurs reprises, notamment au théâtre Alexandre. Un garadovoï, en uniforme impérial, qui n'avait pourtant qu'un rôle muet, fut si applaudi à son entrée en scène, qu'il dut venir saluer le public.

Les physionomies des chefs bolcheviks sont pour la plupart inconnues à l'étranger. Les disciples de Lénine et Trotski, qui sont presque tous d'anciens

proscrits, savent combien une photographie peut être un document gênant et évitent l'objectif.

Il me sera fort difficile de vous présenter chacun des personnages formant « Le tout Pétrograd bolchevik », car la plupart des commissaires sont d'illustres inconnus.

Malgré des recherches, qui durèrent plusieurs mois, je ne suis pas arrivé à savoir les antécédents d'Antonof, un juif commandant de l'armée rouge du front nord-ouest, de Joffe, juif, ambassadeur actuel de la République des Soviets à Berlin, de Steinberg, juif, commissaire à la justice. Impossible d'obtenir un seul renseignement au bureau de la presse de Smolny. « Nous choisissons nos tavaritchs, m'y a-t-on dit textuellement, comme il nous plaît, sans nous inquiéter de ce qu'ils ont fait jusqu'ici : cela ne regarde personne et le public n'a pas à s'en occuper. »

Ma secrétaire, quelques semaines plus tard, n'a pas eu plus de succès. Comme elle insistait, elle a failli être arrêtée comme contre-révolutionnaire ou agent des « impérialistes franco-anglais ».

Un heureux hasard a fait tomber sous mes yeux la Chronique du mouvement socialiste en Russie, rédigée sous la direction de l'adjoint du ministre de l'Intérieur, le lieutenant général Schébéko, tirée à 100 exemplaires en 1890 et portant la mention « confidentiel et exclusivement personnel ». Le nom d'Oulianof y est mentionné, pour la première fois, en octobre 1886 à propos de la fondation d'une cuisine coopérative pour étudiants, dont Alexandre Oulianof, frère de Lénine, gérait les fonds.

A la fin de novembre 1887, sous sa direction, les étudiants conspirateurs commencèrent à préparer de l'acide azotique et d'autres matières explosives,

ainsi que les parties métalliques des projectiles. Il est curieux de constater que, de 1876 à 1887, les trois quarts des femmes qui prirent part aux complots terroristes et jouèrent un rôle dans le mouvement socialiste, sont des sages-femmes. Il y en eut six d'inculpées dans l'attentat contre le tzar dont Oulianof fut l'un des principaux instigateurs. Le frère de Lénine était le fils d'un conseiller d'État. Il avait étudié au gymnase de Simbirsk et était entré à l'université de Saint-Pétersbourg dans la section des sciences naturelles.

Le jour anniversaire de la mort d'Alexandre II, un service divin devait avoir lieu à la cathédrale de la forteresse Pierre-et-Paul et c'est au retour du cortège impérial, de la place de l'Amirauté à la Bibliothèque publique, que les engins infernaux devaient être lancés. Oulianof avait composé le programme de la fraction terroriste et devait diriger son exécution. Mais à peine les « lanceurs » étaient-ils apparus sur la perspective Nevski pour attendre le cortège, que la police les arrêta tous et prévint ainsi l'attentat. Quinze des complices furent condamnés à la mort par pendaison. Le 8 mai 1888 Oulianof était exécuté dans l'enceinte du fort de Schusselbourg.

Son frère jura de le venger. Il tient parole. Wladimir Ilitch Oulianof, dit Lénine, est né le 10 avril 1870. Il fit des études de droit à l'université de Kasan d'où il fut renvoyé pour participation à un mouvement d'étudiants socialistes. Il a continué ses études à l'université de Saint-Pétersbourg et s'occupa surtout de littérature. Il épousa Nadejda Konstantinovna Kroupskaia qui, avec lui, prit une part très active dans les organisations communistes russes à l'étranger, en particulier en Suisse.

Le 4 avril 1917 Lénine arriva à Pétrograd en traversant l'Allemagne dans un wagon « plombé ». C'est depuis lors que les bolcheviks, jusqu'à ce moment peu connus, firent parler d'eux.

Lénine est incontestablement le grand chef du parti au pouvoir et peut dire actuellement : « L'État, c'est moi. » C'est lui qui poussa à la signature du traité de Brest-Litovsk et qui accomplit en Russie l'œuvre la plus néfaste aux Alliés.

Son brillant second Leiba Davidof Bronstein, dit Nicolas Trotski, est un Juif, né en 1877, fils de colons du gouvernement de Kherson. En 1899 il fut envoyé pour quatre ans en Sibérie occidentale sous la surveillance de la police, pour participation à l'affaire de l'union des ouvriers. En 1905 après l'arrestation de Khroustalef-Nossar, il remplaça ce dernier au poste de président du Conseil des députés des ouvriers. En 1906, condamné à propos de l'activité de ce comité, il fut privé de tout droit de propriété et fut exilé dans le gouvernement de Tobolsk, d'où il réussit à s'enfuir le 2 février 1907. Il ne rentra de l'étranger qu'au moment de la révolution.

Aujourd'hui, commissaire du peuple à la guerre, Trotski a perdu de son influence et a été très critiqué lors du dernier congrès des Soviets de Moscou en juin dernier.

Apfelbaum Radomilsky Ovsey Guerchon Aronof, dit Zinovief, est un Juif né en 1883. Il prit part à la conférence sociale démocrate de Londres en 1907. Arrêté à Saint-Pétersbourg en mai 1908 pour l'affaire de la typographie illégale « Rabotnik » (Ouvrier), il lui est défendu d'habiter Saint-Pétersbourg et il quitte la Russie. Il prend une part active au mouvement socialiste à l'étranger, assiste aux conférences

plénières du comité central des socialistes démocrates à Genève et à la conférence russe à Paris en décembre 1908.

Zinovief est actuellement président de la Commune de Pétrograd. Le 23 juillet, à la réunion des ouvriers mobilisés au Palais de Tauride, à propos de la reprise de Jaroslav par les troupes bolcheviques, il a qualifié de « sainte » chaque baïonnette soviétiste et a envoyé sa malédiction à la « boucherie » de la Marne.

Au dernier congrès des Soviets de Moscou, répondant aux S. R. de gauche criant « A bas Mirbach, A bas le traité de Brest », le président du Soviet de Pétrograd se tourna vers la loge des représentants alliés et cria : « A bas l'impérialisme franco-anglais. »

Guéorguy Wassiliewitch Tchitchérine, le commissaire aux Affaires étrangères, est surtout célèbre par le nombre fantastique de notes, de contre-notes et d'ultimatums qu'il adresse quotidiennement aux représentants des Alliés et à ceux des Empires centraux. C'est un ancien fonctionnaire du ministère impérial des Affaires étrangères. Arrêté et surveillé, Tchitchérine s'enfuit à Berlin où il joua un rôle important parmi les Russes habitant la capitale allemande. En 1908 il fut arrêté à Charlottenbourg à une conférence des représentants de S. D. russes et dut payer 80 marks d'amende pour avoir donné un faux nom. Il fut ensuite expulsé de Prusse.

Le président du Soviet des Soviets russes, Jacov Movchef Sverdlof, est un pharmacien juif né à Nijni-Novgorod. En décembre 1909 il participa à Moscou à une conférence illégale pendant laquelle il fut arrêté. Condamné à trois ans d'exil en Sibérie, il lui fut ensuite permis de partir à l'étranger, vu son état de santé.

Lounatcharsky, Anatole Wassiliewitch, fils d'un

conseiller d'État, est un littérateur russe connu. En 1899 il fut exilé pendant deux ans dans le gouvernement de Viatka pour propagande contre le gouvernement. En janvier 1907 il fit à la colonie russe de Berlin une conférence contre le gouvernement impérial. Il collabora à la rédaction de l'organe de la fraction bolchevique *Prolétaire*. Il est actuellement commissaire du peuple à l'Instruction publique et aux Beaux-Arts. Le 23 juillet, il déclara aux ouvriers mobilisés, au Palais de Tauride : « Répétons le mot de Danton : « A la frontière ! » Nous sommes profondément antimilitaristes, mais vive tout de même la guerre des opprimés contre les oppresseurs! Il faut recourir à la guerre civile contre la « canaille » du monde entier. La Russie soviétiste guette les impérialistes d'Occident. Elle est prête à les balayer un jour, de la surface de la terre. Grâce à la puissance militaire de la Russie, le gouvernement des Soviets peut maintenant parler sur un autre ton à l'Allemagne. Quand cette puissance a voulu envoyer un bataillon à Moscou, nous lui avons répondu : « Nous sommes faibles, mais si vous le voulez nous nous battrons. Et l'Allemagne a retiré ses exigences ! »

Kalinine, l'un des principaux chefs de la Commune de Pétrograd, est un paysan du gouvernement de Tver né en 1875. Employé aux tramways municipaux de Moscou, il fut arrêté en 1910 comme propagandiste faisant partie du groupe bolchevik et renvoyé dans son village natal.

Wladimir Bonch-Brouewitch, frère du général Bonch-Brouewitch, est actuellement secrétaire général du Conseil exécutif des commissaires du peuple. Il jouit d'une grosse influence. C'est un révolutionnaire convaincu, un apôtre du socialisme auquel il con-

sacra sa vie. C'est un homme fort intelligent et au-dessus de la moyenne des commissaires ses collègues.

Zorine, président du Tribunal révolutionnaire, est Juif. C'est un théoricien du socialisme qui paraît n'avoir pas suivi assez vite l'évolution pratique du bolchevisme. Il est navré, m'assure-t-on, de voir combien de crimes se commettent journellement au nom de la liberté des travailleurs. Les lois étant abolies, il s'efforce de juger « d'après sa conscience ».

Pour terminer cette galerie de portraits, voici deux visages un peu plus attrayants, au point de vue esthétique tout au moins : Mme Alexandra Mikhailovna Kolontaï et son second mari Dybenko. Ils étaient faits pour s'entendre. Dybenko, ancien garçon coiffeur devenu matelot, puis commissaire du peuple à la Marine, est un bel homme, d'une élégance recherchée, aimant fort le beau sexe. Mme Kolontaï, une charmante Polonaise, fille du général Domontowitch, est la femme divorcée du colonel Kolontaï. C'est une femme très élégante, très jolie et très fêtée, qui devint commissaire au ministère de l'Assistance publique. Quoique adorant les aventures, elle finit par épouser le beau Dybenko. Mme Kolontaï a gardé le nom de son premier mari, car sous les bolcheviks les femmes qui se marient sont autorisées à garder leur nom de jeune fille, à en prendre un autre ou à adopter celui de leur mari, à condition que celui-ci déclare à l'officier d'état civil qu'il ne s'y oppose pas. Sa sœur est l'actrice Moravina, célèbre par sa beauté. Mme Kolontaï, qui a dépassé la quarantaine, parle couramment 5 langues. Elle s'est, de tout temps, intéressée au socialisme et en 1914 elle fit de la propagande socialiste dans la garnison des soldats de Varsovie. En 1916, à New-York, elle fit une

conférence contre la guerre. Très riche, elle possède de grandes propriétés dans le gouvernement de Tchernigof, qui n'ont naturellement pas été réquisitionnées. Elle rentra en Russie avant Lénine et contribua pour beaucoup à préparer le succès du mouvement bolchevik. Elle publia alors de nombreuses brochures et prononça force discours. Elle a des bras magnifiques et porte toujours des manches très courtes ; aussi dit-on à Pétrograd que ses bras son beaucoup plus éblouissants que ses discours. Actuellement, après le procès de Dybenko, qui se termina par l'acquittement de ce dernier, Mme Kolontaï et son mari quittèrent Pétrograd et ne jouent plus de rôle actif dans le mouvement bolchevik actuel.

CHAPITRE XII

PÉTROGRAD SOUS LA COMMUNE (*Suite*)
LA VIE INTELLECTUELLE PENDANT LA RÉVOLUTION

L'influence néfaste de la révolution sur la vie intellectuelle. — Le théâtre pendant la révolution. — Le théâtre Michel. — Musique russe et musique française. — Les matinées littéraires de l'Alliance française.

Pétrograd, avril-août 1918.

La révolution a exercé une influence néfaste sur la vie intellectuelle.

Après les journées magnifiques de février 1917, après les premiers mois pleins d'espoir, l'enthousiasme est tombé et les désillusions sont arrivées. Le bolchévisme qui a déclaré la guerre à l' « intelligenzia », qui a proclamé la dictature du moujik et de l'ouvrier, illettrés dans le 90 p. 100 des cas, a jeté tous les arts dans le marasme.

On ne se soucie plus de littérature, de théâtre et d'art quand on a faim. Or, à l'heure actuelle, tous les bourgeois et tous les intellectuels ont faim, c'est donc le peuple qui s'amuse. Les intellectuels sont classés dans la 4e catégorie des cartes de ravitaillement, comme des êtres inférieurs et inutiles, et leur ration de pain n'est jamais supérieure à 25 1/2 grammes

par jour. Les prolétaires qui reçoivent 400 grammes ont, eux, la force de s'amuser et n'y manquent guère. Leurs divertissements n'ont d'ailleurs rien de très particulier et ne fatiguent certainement pas les méninges.

La littérature sortie de presse pendant la révolution est très peu importante et a trait surtout à la propagande bolchevique, à la discussion des thèses socialistes et à l'examen, par les écrivains des différents partis politiques, des événements qui se sont déroulés depuis l'abdication de Nicolas II.

Aucun écrivain digne de ce nom n'a encore été inspiré par la révolution et aucune de ces pages immortelles, qui naissent parfois dans les grandes époques troublées de l'Histoire, n'est venue enrichir la littérature russe.

Guerre aux intellectuels ! a-t-on crié à Smolny et au Kremlin. Les malheureux sachant lire et écrire ont donc dû s'effacer, disparaître, et laisser champ libre aux propagandistes communistes inondant le pays de leur prose haineuse éditée aux frais de l'Etat.

Dans le domaine théâtral la révolution n'a également rien innové. Il est vrai que l'on est encore en pleine tourmente et que l'on manque du recul nécessaire pour créer une œuvre de valeur. Aucun musicien russe n'a, non plus, été inspiré par le gouvernement bolchevik et pas un chant, pas une chanson, pas un couplet nerveux et vibrant n'a popularisé le changement de régime. On a tout au plus réussi à martyriser la Marseillaise, on en a fait une Marseillaise rouge, languissante, lugubre, sans idéal et sans foi ; c'était tout ce que pouvait faire le bolchévisme incapable de créer même une Carmagnole sauvage et farouche.

*
* *

Il est intéressant d'observer le tableau des recettes des divers théâtres de Pétrograd pendant la révolution : les hausses et les baisses ne dépendent pas seulement du succès de la pièce jouée, mais surtout de l'état de sécurité de la ville. Certain jour la fusillade crépite, mais les tramways marchent néanmoins et les recettes sont faibles, mais elles sont par contre presque nulles quand les tramways ne peuvent plus fonctionner. Il y eut, en effet, en janvier et février une période où le tramway était, à Pétrograd, le seul moyen de locomotion offrant une certaine sécurité : les izvotchiks qui attendaient la sortie des théâtres ayant souvent pris l'habitude de partir à fond de train dans une ruelle obscure voisine, où des acolytes arrêtaient les chevaux, faisaient descendre les voyageurs, les dépouillaient et les déshabillaient, les laissant en chemise dans la rue par 20° de froid, tandis que l'izvotchik se hâtait de regagner le théâtre et d'y cueillir de nouvelles victimes.

Avant la révolte bolchevique, le théâtre du Passage faisait encore salle comble. Tous ceux qui, dans cette période troublée, avaient soif de beauté et de calme allaient y applaudir la grande artiste qu'est Granovskaïa dans l'adaptation russe de *Rêve d'amour* de Sheldon.

Le 31 octobre 1917 sera marqué d'une pierre noire dans les annales du théâtre russe. L'arrivée au pouvoir de Lénine jeta comme un voile de deuil sur la saison 1917-18. Les théâtres se vidèrent au profit des cinémas.

Le Petit Théâtre créé par Alexis Souvorine qui,

aimant le théâtre avec passion, travailla à faire du Petit Théâtre une des scènes les plus attrayantes de la capitale, a passé après sa mort dans les mains de sa fille Anastasie Souvorina. Un conflit ayant éclaté entre elle et les artistes, ces derniers l'expulsèrent tout simplement du théâtre le 10 novembre 1917. Ce fut un comité d'artistes qui dirigea les représentations et ne put jamais arriver à se mettre d'accord sur le choix d'une pièce inédite. On se contenta de reprises et la nouvelle société débuta avec *Cyrano de Bergerac*.

En mars le Petit Théâtre donna une pièce de Léonide Andreieff, *Sawa*, qui fut interdite autrefois par la censure impériale. C'est l'histoire d'un anarchiste voulant révolutionner le monde. La pièce fut un insuccès. Il était si au-dessous des Lénine et Trotski le révolutionnaire d'Andreieff, que personne ne le prit au sérieux.

Les théâtres d'État : théâtre Marie, théâtre Alexandre et théâtre Michel n'ont rien donné de nouveau pendant la dernière saison. Des Soviets d'artistes se sont succédé à la direction sans arriver, malgré les innombrables discussions, à se mettre d'accord sur le choix des pièces dont il serait urgent d'enrichir le répertoire. On reprit surtout les œuvres de Dostoïevski et Gogol.

Les véritables artistes dégoûtés de ces divergences d'opinion se retirèrent peu à peu des comités, et actuellement ce sont de petits employés du théâtre qui sont présidents des Soviets : « Vous ne vous rendez pas compte que maintenant le théâtre remplace l'église », s'écriait, il y a quelques semaines, le président du Soviet d'un des théâtres d'État, qui n'est pas même acteur.

A Moscou, dans le fameux théâtre Zonn, il y eut dernièrement une assemblée de tout le personnel du théâtre, des artistes d'opérette aux marchands de programmes et aux ouvreuses en passant par les machinistes et les pompiers. Un employé déclara que puisque tout le monde était égal devant la loi, les traitements devaient être identiques pour chacun, aussi bien pour l'étoile que pour l'ouvreuse, pour le jeune premier que pour le souffleur. Les artistes protestèrent vivement et déclarèrent qu'ils n'y consentiraient jamais. A leur grand étonnement le meilleur acteur de la troupe, Monakhof, qui est un comique de grand talent, prit la parole et déclara aux petits fonctionnaires et employés : « Je suis parfaitement de votre avis, tout le monde doit toucher le même traitement. Nous sommes tous égaux. » On l'applaudit, on cria : « Voilà un vrai socialiste, voilà un artiste qui comprend les besoins du peuple. » Le lendemain soir, l'heure de la représentation arrive et Monakhof ne paraît pas. Qu'y a-t-il? Est-il malade? Comment faire pour le remplacer au dernier moment? Quelques minutes avant le lever du rideau Monakhof apparaît enfin. Il est en veston, chapeau mou, le cigare à la bouche et ne semble nullement pressé. « Mais dépêchez-vous, lui crie-t-on, vous allez être en retard! » Lui, flegmatique, de répondre : « Cela ne fait rien, je ne joue pas, je veux vendre des programmes! » Monakhof vendant des programmes, mais il est donc devenu fou! Tout le personnel du théâtre accourt, les artistes furieux contre lui la veille, s'approchent, intrigués : « Mes amis, s'écrie Monakhof, nous sommes tous égaux, n'est-ce pas? — Approbations. — Bien, alors, ce soir, je ne joue pas : c'est le marchand de programmes qui me remplacera. Chacun

son tour, aujourd'hui c'est moi qui vendrai les programmes. »

Il y eut une nouvelle assemblée, assez mouvementée et l'on décida de revenir à l'ancien système. Quand le spectacle commença avec un gros retard et que Monakhof arriva en scène, le public, qui avait eu vent de l'affaire, l'applaudit longuement et plaisanta tellement le marchand de programmes qu'il en fit une maladie.

Dans la plupart des théâtres où la direction a été remplacée par un comité d'artistes, on constate un immense désordre, causé par l'application du système révolutionnaire dans le monde du théâtre, et aucune innovation artistique intéressante dans n'importe quel domaine.

Actuellement, depuis la paix de Brest-Litovsk, les opérettes allemandes font fureur; elles plaisent au public russe qui comprend peu l'opérette française. A Pétrograd d'ailleurs les dernières opérettes françaises qui ont été jouées furent très mal interprétées par une troupe peu homogène et incapable de donner un beau spectacle.

On constate également que les directions des théâtres russes choisissent actuellement, pour la composition de leur répertoire, des pièces anciennes échappant à la convention franco-russe pour n'avoir pas à payer de droits d'auteur.

Au théâtre du Passage néanmoins, la Réjane russe, Mme Granovskaïa, joua plusieurs traductions d'œuvres françaises récentes et donna, en particulier, une excellente interprétation de la *Prise de Berg of Zoom*.

« Je n'arrive plus à avoir de nouvelles de province, me déclarait dernièrement M. Thoraillier, qui représente ici la société des auteurs français et qui protège

avec un dévouement inlassable leurs intérêts au milieu du cataclysme actuel. A Odessa, à Kiew, il y a des théâtres et des opéras intéressants pour nous. A Odessa on a donné pour la première fois cette année *L'Amour des Trois Rois* de Montemezzi, joué à Paris chez Astuc au théâtre des Champs-Élysées. Il faut attendre la fin de la tourmente pour avoir des nouvelles. Quand viendra-t-elle ? »

*
* *

Que devinrent, se demanderont tous les étrangers qui, lors d'une visite à Pétrograd, se rendirent au théâtre Michel, que devinrent les artistes français pendant cette période mouvementée ?

L'histoire du théâtre Michel pendant la révolution remplirait de longues pages. Il y eut des soirées épiques, des répétitions où les artistes arrivaient sous la fusillade, obligés de traverser la place Michel en courant, ou de s'aplatir au fond d'un tramway tandis que les balles trouaient les vitres avec un petit bruit sec.

A la sortie des artistes, plus de voitures, plus de tramways souvent ; il fallait, à tâtons, dans la nuit noire, retrouver son chemin entre les montagnes de neige obstruant les rues. Le calme, le sang-froid, la hardiesse des Français impressionnaient les soldats pillards. Je connais un jeune prince russe qui, se voyant près d'être attaqué par trois matelots suspects, se mit à chanter une chanson française. Un des mathurins s'approcha vivement de lui, mais ses camarades lui crièrent : « Non, non, ne l'attaque pas, c'est un Français, il se défendra » et les trois malandrins disparurent rapidement.

Le théâtre français pourra-t-il reprendre ses représentations en automne, se demandait-on l'été dernier? La saison d'hiver 1916-1917 avait été écourtée par la révolution et l'on craignait de ne pouvoir former une troupe homogène dans des circonstances si difficiles.

« Le théâtre Michel, écrivait la distinguée critique théâtrale du *Journal de Russie,* Mlle Julie Zagoulaieff, au début d'octobre 1917, a ses détracteurs et ses ennemis qui le déclarent inutile et qui exigent sa suppression en tant qu'article de luxe superflu. Article de luxe, un théâtre où l'on vivait des heures de beauté et d'émotion; superflu, un instrument de propagande et de civilisation! Plaignons, dit-elle, ceux qui prouvent par de telles attaques leur étroitesse d'esprit et leur incompréhension de la mission civilisatrice des spectacles français. »

Venir en Russie, pour nos artistes, était devenu un acte de dévoûment, car aux dangers du sous-marin, aux fatigues d'un long, toujours plus long voyage, se joignaient maintenant les difficultés matérielles de la vie en Russie. La vie des artistes français à Pétrograd, autrefois si facile et si agréable, était devenue une espèce d'acte d'héroïsme. Ce fut comme si, ayant été à l'honneur et à la joie, ayant vécu en Russie presque en enfants gâtés, ils voulaient y être dorénavant au péril et à la peine. Et ils y furent bravement, patiemment pendant quatre longues saisons consécutives les défenseurs pacifiques de l'art français.

Les spectacles eurent lieu même dans les périodes les plus troublées. Le jour de la révolution bolchevique on joua devant un auditoire de 7 personnes.

Le régisseur en chef, M. Daumery, ayant été malade et incapable de reprendre ses fonctions, les artistes se

groupèrent en un Soviet qui dirigea la saison 1917-18.

Le 20 février à une représentation du *Demi-Monde*, le comte Mirbach et M. Kaizerling apparurent en loge, applaudirent beaucoup et s'en allèrent les derniers. Paulette Pax donnant la réplique à Henriette Roggers modifia le texte et, au lieu de dire : « Je pars pour l'Angleterre et de là pour la Belgique et l'Allemagne », s'écria : « Je pars pour la Belgique et la Hollande », ne voulant pas, devant Mirbach, s'en aller en Allemagne.

Du 7 octobre au 25 mars, les pièces qui eurent le plus de succès furent : *L'Elévation*, *La Petite Chocolatière*, *Miquette et sa mère*, *Le Demi-Monde*, *La Charrette anglaise*, *Les Deux Vestales*, *Le Médecin malgré lui*, *Le Passant* et *La Nuit d'Octobre*.

La troupe comprenait : Mmes Henriette Roggers, Hélène Scheler, Didier, Paulette Pax, Juliette Depresle, Garette, Adrienne Girardin, MM. Colin, Hasti, Camille Bert, Charles Lorrain, Frimeau, Laforest, Bruno.

La dernière représentation des artistes français du théâtre Michel fut vraiment émouvante. C'était le 10 mars dernier. Les Allemands s'avançaient et s'étaient emparés de Pskow. On les attendait à Pétrograd. Les ambassades alliées venaient de quitter la capitale, les artistes français mobilisables les avaient suivis. La troupe voulant mourir en beauté fit un effort magnifique et arriva, avec M. Paul Robert dans le rôle du patron Marc, à monter en quelques jours l'*Arlésienne*. Dans un élan de solidarité superbe on travailla avec acharnement. Lounatcharsky, commissaire du peuple à l'Instruction publique qui fut toujours charmant pour nos artistes, prêta les chœurs du théâtre Marie. Le Soviet des artistes russes au

contraire chercha à faire échouer les dernières représentations des « impérialistes » français. Il ne voulut accorder le théâtre qu'à 11 heures et demie du matin, heure peu propice à une représentation, même d'adieu. La salle néanmoins était archi-comble. Tous les habitués des spectacles français avaient tenu, au moment où l'Allemand s'approchait de la capitale, à venir applaudir encore une fois les artistes de France. C'était un peu la dernière classe de Daudet. Public ému et recueilli. Après quatre-vingt-dix-neuf ans de représentations consécutives, allait-on voir les Allemands interrompre les spectacles français ?

Chacun joua avec ferveur et passion et, quand le rideau tomba, l'enthousiasme était à son comble. Quatorze fois les ovations se succédèrent, les artistes durent revenir saluer. On criait : « Vive la France, vivent les Alliés », « Ne nous quittez pas, revenez bientôt ». Et, sur la scène jonchée de fleurs et de couronnes aux rubans tricolores, les artistes pleuraient.

*
* *

A tout seigneur, tout honneur. Schaliapine, le grand artiste russe, le dieu du public pétrogradois et moscovite qui était un révolutionnaire de la première heure, est actuellement tout à fait désabusé et désenchanté de la révolution. Il est navré de voir l'anarchie actuelle et a conservé toute sa sympathie aux Alliés.

Il a créé cette année *Cléopâtre*, de Massenet, avec grand succès. Il donna également à Pétrograd *Don Quichotte*, de Massenet et *Don Carlos*, de Verdi. Mme Kouznetzova chanta admirablement le rôle de

Thaïs où elle fut tant applaudie à Paris lors de sa dernière tournée.

Le théâtre du Drame musical, créé par Lapitzki grâce au concours financier de généreux mécènes, a continué ses représentations malgré les circonstances peu favorables et exécuta cette année, pour la première fois en Russie, *Péleas et Mélisandre,* avec Mlle Briand, qui chanta à Paris avec Schaliapine. Le Drame musical donna les *Contes* d'Hoffmann avec une mise en scène extrêmement amusante et qui eut grand succès. Le tout Pétrograd musical accourut, malgré la fusillade, car c'était à un moment particulièrement dangereux, applaudir la nouvelle interprétation de *Carmen.* Un *Carmen* réaliste où les contrebandiers sont habillés en apaches et non en personnages d'opérette et où les toréadors arrivent en pantalons blancs et en chapeau de feutre. 150 représentations n'ont pas encore épuisé le succès.

La musique française doit beaucoup à Zilotti, le fondateur et directeur des concerts Zilotti, qui est un fervent admirateur de la musique moderne française et qui a fini par la faire comprendre et aimer de son public. Il réserve toujours dans ses programmes une large place à Debussy, Ravel, Roger Ducasse, Paul Dukas.

Il donna l'exemple et fut suivi. Actuellement dans tous les concerts on joue fréquemment de la musique moderne française.

A l'occasion de la mort de Claude Debussy, un concert, composé exclusivement de ses œuvres, a été donné *In memoriam* dans la salle de l'Institut de l'histoire de l'art, avec le concours de Mmes Artemief, Polovtzof et de M. Emtzof.

Les compositeurs les plus joués actuellement sont

Saint-Saens et Berlioz. *Quo Vadis* a été fréquemment donné au Drame musical. Les Russes aiment beaucoup la musique, mais sont conservateurs. Le grand musicien pour eux est Tchaïkovsky. Deux compositeurs russes donnent actuellement de belles espérances : ce sont Rachmaninof et un très jeune homme Prokofief qui a beaucoup de talent et s'apparente tout à fait à nos modernistes.

Zilotti a trouvé une façon originale de faire l'éducation de son public. Il lui donna dernièrement une œuvre de Scriabine assez difficile à comprendre. Il l'inscrivit deux fois à son programme : au commencement du concert et à la fin. Ceux qui voulaient en jouir complètement l'écoutaient une seconde fois et les autres pouvaient s'en aller avant le dernier numéro.

Une cantatrice française de talent, Mme Ada Martel, a organisé le 1er juin une soirée fort intéressante pour faire mieux connaître en Russie les impressionnistes français.

Dans une conférence captivante, M. Braoudo présenta au public russe la vaillante cohorte des impressionnistes français et expliqua leurs tendances et les particularités de leur école.

Puis, ce fut, pendant deux heures délicieuses, des interprétations de leurs œuvres. Un jeune pianiste, au jeu très personnel et très technique tout à la fois, M. Pastoukhof, joua du César Franck, du Roger Ducasse, du Debussy et accompagna délicatement la voix chaude et prenante de Mme Ada Martel. Écouter la *Pavane pour une infante défunte* de Ravel, ou les *Ariettes oubliées* de Debussy, dans une salle claire et gaie, à côté de la cathédrale Saint-Isaac, c'est oublier un instant le monde d'horreur où nous vivons. C'est

se croire bien loin du bolchevisme et du communisme. C'est ne pas se souvenir que l'on fait partie, le voulant ou non, de la classe des parias, des bourgeois abhorrés par Lénine et ses complices.

Hélas ! en sortant du concert, je fus vite rappelé à la réalité. Une foule s'était groupée sur le pont de la Moïka, devant la cathédrale. On criait, on gesticulait et chacun se penchait sur le parapet pour voir quelque chose de sombre qui s'enfonçait dans l'eau. La foule avait attrapé un voleur et, après l'avoir copieusement battu, venait de le jeter à l'eau. Justice était faite et le public se dispersait, se mêlant aux bourgeois qui venaient d'applaudir *La flûte enchantée* et les *Epigraphes antiques*.

* * *

« Êtes-vous allé à l'exposition de peinture polonaise ? me demandait une jeune Française le mois dernier ; on y boit du très bon chocolat et les gâteaux ne sont pas chers : 7 roubles. — Y a-t-il des toiles intéressantes, hasardai-je ? — Ah ! je ne sais pas, j'y suis allée pour le buffet ! » C'est en effet la première préoccupation actuelle et aucune exposition n'a de chances de réussir si elle n'a pas de buffet.

L'exposition polonaise est pourtant la seule manifestation d'art intéressante actuellement. J'ai rarement vu autant d'imprévu et d'originalité. Dans le portrait, par exemple, les innovations sont nombreuses. Les portraitistes qui exposent ici ont brossé des têtes vigoureuses ou d'une douceur infinie, suivant toutes les règles classiques, mais les ont disposées sur des fonds très modernes, aux teintes violentes ou bigarrées. L'effet atteint est souvent intéressant.

Des paysages, inondés de lumière et de soleil, alternent avec des toiles aux teintes très pâles et très douces d'une facture originale. Une scène de la fraternisation à l'ex-front russe est le seul tableau qui nous rappelle la guerre actuelle. Des soldats allemands, protégés par un drapeau blanc que porte un sous-officier, bondissent de leurs tranchées en brandissant des bouteilles de vodka. Les Russes traversent les fils de fer et viennent en courant à la rencontre des porteurs d'eau-de-vie. C'est une scène vécue très réaliste.

A côté des Polonais, les bolcheviks ont ouvert une exposition d'art prolétarien qui tient toute dans deux petites salles d'un des plus jolis clubs réquisitionnés de Pétrograd. Il n'y a là rien de bien nouveau. Quelques scènes de la révolution, enfantines et prétentieuses, où des animaux antédiluviens courent dans les rues d'une ville moderne. Aucun talent ne s'est révélé.

Dans la sculpture, non plus, aucune œuvre de valeur n'est venue au jour pendant la révolution, sauf une belle maquette, très forte et très caractéristique : « février 1917 » de Mlle J. Svirsky. La jeune sculpteur, dont on se rappelle les succès aux derniers Salons parisiens, a mis dans ses révolutionnaires cette foi dans l'idéal, ce désintéressement, cette joie de se sentir libre qui caractérisèrent le premier mois de la révolution et qui, aujourd'hui, ne sont plus, hélas ! qu'un souvenir déjà lointain.

*
* *

Si les grands théâtres ne font plus leurs frais, n'allez pas en conclure que le public russe ne veuille

plus de divertissement. Les abonnés, les habitués des premières sont ruinés, ils arrivent tout juste, à force d'expédients, à ne pas mourir de faim ; mais les nouveaux riches, les ouvriers qui gagnent 50 à 100 roubles par jour et touchent une livre de pain, les soldats et les matelots qui « réquisitionnent », tous les bolcheviks convaincus émargeant au budget s'amusent, par contre, royalement.

Je suis allé hier au Narodni Dom, le monumental théâtre du peuple, entouré d'une ceinture de jardins genre Luna Parc avec de nombreux petits théâtres, scènes d'opérettes, de variétés et enfin un chemin de fer, dit montagnes russes. Tout près de la forteresse Pierre-et-Paul une série de pics, de gorges, de tunnels aménagés dans une montagne artificielle en ciment, sont sillonnés par des wagonnets qui montent et descendent à une vitesse effrayant tous les passagers.

Du temps du tzar l'entrée au théâtre du peuple coûtait 10 copecks ; sous les bolcheviks, elle atteint un rouble.

Des conférences pour l'éducation du peuple, et des séances théâtrales cherchant à élever et à instruire le public, n'ont eu aucun succès. Les salles sont restées vides. Devant l'entrée des « montagnes russes », au contraire, il faut stationner pendant deux heures avant de pouvoir être admis parmi les élus autorisés à pénétrer dans l'enceinte sacrée. Là les privilégiés devront encore faire queue avant d'arriver à s'installer dans un des wagonnets qui, pour un rouble, les promènera à travers monts et vaux pendant exactement quatre minutes. Les représentants de l'armée rouge, frisés, pommadés à souhait y arrivent chacun avec sa chacune et prennent des séries de 20 billets,

qu'ils paient en riant d'un petit kerenski jaune brun de 20 roubles.

Pendant les mois de mai et de juin surtout, les bals se succédaient sans interruption. Dans toutes les casernes on dansait furieusement. Avec les journées chaudes ces dames sont parties à la campagne prendre le frais dans les « datcha » (chalets) réquisitionnés aux bourgeois.

A la fin de mai les rues de Pétrograd étaient tapissées d'affiches multicolores annonçant des bals et des soirées rouges. Les « bals pour la culture du prolétariat » foisonnaient. J'en ai compté, un samedi soir, six dans les hôtels particuliers réquisitionnés par l'armée rouge dans la Serguiewskaïa, huit sur la Liteiny et autant sur la Nevsky.

Les défaites des troupes sur le front, la marche en avant des Allemands pénétrant en Russie, n'influaient pas sur les réjouissances des prolétaires inconscients. Au moment de l'offensive sur Riga une grande fête communiste, organisée au musée des Equipages sur la place des Ecuries impériales, dura trois jours et trois nuits consécutives. Le soir de la prise de Riga on réveillonna et on dansa jusqu'au matin au grand bal de la garde rouge.

AU BAL POUR LA CULTURE DU PROLÉTARIAT

Dans les salons où l'on cause du prix de la farine, de l'impossibilité de trouver du sucre et du manque complet d'une série de produits alimentaires, autour d'une tasse de thé sans sucre accompagnée de petites boulettes noirâtres remplaçant les macarons et confectionnées, faute de farine, avec des pelures de

pommes de terre, la conversation tombe parfois sur les bals bolcheviks. On raconte des choses terribles. On parle de rixes entre deux valses, d'arrestations quotidiennes, de tribunaux installés dans l'antichambre où l'on juge séance tenante de pauvres diables arrêtés en pleine danse, qui sont ensuite fusillés dans la cour sans autre forme de procès. D'après certains aristocrates, ces bals seraient des lieux de débauches infâmes où jamais un honnête homme n'oserait mettre les pieds.

Il se peut fort bien que dans les premiers mois de la domination des bolcheviks, alors que Pétrograd était envahi par les dizaines de milliers de soldats rentrant du front, vivant de pillages et de rapines, ces bals rouges aient eu un caractère excessivement dépravé.

Celui auquel j'assistai le 1er juin à la caserne du 3e régiment des chasseurs de la garde, le régiment préféré de l'empereur, dont celui-ci portait toujours l'uniforme, à la Voznessenski prospect, n'avait rien d'effrayant.

Depuis un certain temps je remarquais, presque tous les soirs, dans la caserne devant laquelle je passais en rentrant chez moi au Canal Catherine, une assez grande animation. A toutes les heures de la nuit blanche, jusqu'à 6 heures du matin, une musique jouait inlassablement les airs de danse les plus entraînants. De grandes affiches invitaient le peuple « libre » à venir se divertir.

Accompagné de deux camarades et de deux dames, qui mouraient d'envie de pénétrer dans cette maison du péché, j'arrive au bal vers minuit. Nos dames ont prudemment retiré leurs bijoux et chacun s'est habillé le plus simplement possible, afin d'enlever toute

apparence bourgeoise qui puisse offusquer nos hôtes. Chose amusante, c'est nous qui avons au contraire l'air le plus prolétaire, tous les jeunes israélites des commissariats portent des costumes dernier cri, d'un chic très osé, avec gilets fantaisie, cravates de soie rutilantes, piquées d'épingles étincelantes de brillants et chaînes de montres d'or ou tout au moins dorées.

La sentinelle, son fusil entre les jambes, dort sur un tabouret près de la porte principale de la caserne. Nous montons au premier. La salle de danse est l'ancien club des officiers. Dans le corridor il faut passer à la caisse. Nous payons chacun 3 roubles d'entrée et nous pénétrons dans la salle avec notre billet portant en rouge : bal pour la culture du prolétariat. Sur les murs, blanchis à la chaux, de grands écriteaux aux lettres d'or sur fond rouge disent : « Vive la 3e commune internationale », « C'est ici la réunion du plaisir, du repos et de l'éducation », « Vive l'éducation, l'élévation du peuple à la lumière de la démocratie ».

Les assistants sont assis tout autour de la salle et dans le fond, sur plusieurs bancs, de forts groupes de soldats spectateurs sont entassés, serrés comme des anchois. Des pancartes portent : « On est prié de ne pas fumer. » Personne ne fume en effet, personne même ne crache, par terre, des graines de tournesol. Décidément, il a de la tenue le bal pour la culture du prolétariat !

La fanfare, en uniforme gris vert, est installée sur une estrade et joue admirablement. C'est l'ancienne musique de la garde impériale.

Le directeur du bal, un jeune officier décoré de la croix de Saint-Georges, commande les danses. On

commence par un quadrille. Les couples dansent gracieusement en général, avec une gravité amusante. Pas un rire, pas une pose inconvenante, pas un couple étroitement enlacé, chacun semble convaincu qu'il ne s'agit pas de plaisanter et que rater une figure du quadrille serait un crime. Les danseurs sont généralement en uniforme et les danseuses sont de très jeunes filles, presque des fillettes qui dansent souvent entre elles, la plupart des soldats préférant regarder le bal plutôt que d'y prendre part.

Ce sont les matelots qui ont le plus de succès avec leurs blouses bleues largement décolletées, leurs bérets noirs bordés de blanc et, en lettres d'or, le nom de leur bâtiment imprimé sur de longs rubans dont les bouts pendent derrière la tête, jusque sur les épaules.

Les uniformes sont variés : certains portent déjà la tenue de toile blanche d'été, d'autres l'uniforme de campagne avec les grandes bottes et la casquette plate. Personne n'a de galon, ni d'épaulettes, officiers et soldats sont identiques. Les soldats de la cavalerie ont des casquettes rouges et bleues, des pantalons rouges à passe-poil jaune. Quelques-uns ont des ceintures en fils d'argent tissés, fort jolies. Parfois, sous l'uniforme réséda, on aperçoit une chemise rouge identique à celles des Garibaldiens italiens. Des Tcherkess dansent avec fougue, serrés dans de grandes lévites bleues à galons d'argent et chaussés de superbes bottes de cuir jaune.

Les petites « tavarichs » sont parfois élégantes, elles ont mis toutes leurs bagues et leurs bracelets pour venir au bal. Certaines portent des boucles d'oreilles formées par une file de pièces d'or, sans craindre les décrets gouvernementaux ordonnant de

verser tous les bijoux d'or dans la caisse de l'Etat. Personne ne leur demandera rien puisqu'elles sont des prolétaires !

A peine sommes-nous assis qu'un soldat nous propose de prendre un numéro à la poste. Je remarque, en effet, que tous ceux qui m'entourent portent à la boutonnière ou au corsage un numéro inscrit à l'encre rouge sur un papier blanc.

Dans la salle d'à côté est installée la poste à l'amour. Je reçois, pour 2 roubles, le numéro 168 et j'ai le droit d'écrire et de recevoir des lettres. Une jeune fille vend, fort cher, du papier à lettres et des enveloppes d'un rose attendrissant, portant parfois, dans les coins, des initiales entrelacées ou des cœurs percés d'une flèche.

Impossible de se hasarder à inviter une dame sans lui avoir préalablement écrit une lettre lui exprimant le vif désir de faire sa connaissance et lès sentiments émus que l'on éprouve pour sa grâce et sa beauté. Comme chacun est numéroté, on met simplement sur l'enveloppe le numéro de la dame de son cœur et l'on jette sa lettre dans la boîte.

Entre chaque danse un postillon crie les numéros. Je n'arrive pas à savoir pourquoi, tandis que tous ses camarades sont désarmés, il porte, lui, un grand sabre retenu par une courroie en bandoulière. Il va d'un bout à l'autre de la salle en criant ses numéros et en traînant son sabre d'un air de vieux soudard. La poste marche fort bien. C'est, peut-être, le seul service postal qui fonctionne normalement dans la République des Soviets. Vous êtes presque certain de recevoir, après la danse suivante, la réponse vous agréant ou déclinant votre invitation.

On ne saurait être plus aimable et plus poli et j'ai

rarement trouvé dans un bal populaire autant de tenue que dans ce bal militaire bolchevik.

Entre chaque danse, ceux qui savent écrire sont fort affairés à rédiger le courrier de leurs camarades illettrés. Certaines de ces lettres sont délicieuses de naïveté et prouvent tout ce que l'on pourrait attendre de ce peuple foncièrement bon s'il était dirigé par une main ferme, intelligente et honnête.

Les danses se succèdent, entraînantes. Certaines sont rythmées par des frappements de pieds en cadence et des battements de mains. Les danseurs s'animent, les yeux scintillent, la musique est vraiment splendide. Les trompettes, dans les danses cosaques surtout, sont d'une habileté surprenante.

Puis, quand la musique cesse, chacun regagne sa place ou va au buffet. Pour deux roubles on a un œuf, pour cinq roubles un morceau de saucisse, pour trois roubles une bouteille de bière sans alcool. Il y a également pour deux roubles de petits sandwichs carrés de trois centimètres de côté, faits avec une tranche de pain noir parsemé de paille et un petit morceau de fromage blanc.

Décidément on ne mange pas mieux au buffet de la caserne des régiments de l'ex-garde que chez de vulgaires bourgeois.

Tout se passe dans le calme le plus complet. De temps à autre les confettis mettent de la gaîté dans la salle, mais décidément les Russes restent rêveurs et tranquilles. Ils s'amusent fort, paraît-il, malgré leur air de s'ennuyer royalement.

A cinq heures du matin, quand nous quittons la caserne, la musique joue toujours infatigablement et le soldat de garde, baïonnette au canon, porte encore sur sa tunique son numéro de bal. Quand son heure de

faction sera terminée, il ira chercher son courrier amoureux et recommencera à danser.

Qui donc, cette nuit, a songé un instant aux anciens camarades d'armes, aux Français qui se battent maintenant devant Reims pour barrer la route de Paris aux légions allemandes revenant du front russe, libérées par la trahison bolchevique ?

*
* *

Jugez de mon étonnement quand, à la fin d'avril, je lus une affiche imprimée en français annonçant : Alliance française de Pétrograd; Matinées Littéraires : causeries-lectures. Le théâtre d'Alfred de Musset, Edmond Rostand. Théâtre naturaliste, théâtre libre, théâtre d'épouvante, causeries de M. C. Cornu : Victor Hugo, François Coppée. La poésie symboliste : causeries de M. J. Bailly Comte avec le gracieux concours de Mlles Henriette Roggers et Paulette Pax et M. Paul Robert du théâtre Michel.

Les matinées auront lieu les mardis et jeudis à 4 heures à l'Alliance française.

Je crus à une vieille affiche oubliée depuis un an. La date : mai 1918, me détrompa. Comment, au moment où tous les trains se dirigeant sur Mourmansk et Arkhangel étaient bondés de sujets alliés cherchant au plus vite à quitter ce pays en décomposition, il se trouvait des hommes assez hardis pour lancer une série de conférences littéraires dans l'atmosphère empoisonnée où nous vivons ! La veille encore, vers une heure du matin, un coup de téléphone m'avait réveillé, un ami m'avertissait charitablement : « Je reviens de l'état-major, les Allemands avancent, on attend des trains blindés de Pskow vers quatre heures

du matin. On ne résistera pas. Demain matin les prisonniers allemands qui, par groupes de mille, occupent les casernes en attendant de partir pour l'Allemagne, recevront des armes et Pétrograd sera, vers huit heures, complètement dans leurs mains. Dépêche-toi de partir. » Je répondis que j'avais sommeil et que s'ils venaient, je le verrais bien. Le lendemain matin, personne. J'allai néanmoins déjeuner un peu inquiet, car enfin le coup pouvait être remis au lendemain. En trouvant affichée au restaurant l'annonce des matinées littéraires de l'Alliance française, je fus réconforté. Durant le mois de mai, dans la jolie salle de la Wladimirski Prospect, ces matinées furent des heures exquises, des heures de repos moral, des heures de détente. La salle était toujours comble et jamais meilleure propagande française ne fut faite et n'eut autant de succès. MM. Bailly Comte et Cornu, dans des causeries charmantes et spirituelles, nous transportèrent loin, bien loin de la Russie. Henriette Roggers déclama, d'une voix vibrante, des morceaux choisis de Coppée et de Victor Hugo. Paulette Pax nous dit avec infiniment de grâce des vers de Rostand et de Musset. Paul Robert fut un interprète parfait du théâtre d'épouvante, il excella à glacer d'effroi son auditoire, puis à le faire rire aux larmes.

MM. Bailly Comte et Cornu choisirent, dans les œuvres des grands maîtres français, les pages ayant le plus d'actualité dans les périodes mouvementées actuelles. Au-dessus de l'art pour l'art, planait toujours l'idée de patrie et la France éternelle. Qu'ils étaien poignants ici, tandis que dehors la fusillade éclatait à chaque instant, les vers de « Pour le drapeau » et comme on applaudit Henriette Roggers quand elle lança ces mots du forçat, soldat d'une heure, au vieil officier

colonial : « Le drapeau qui flottait sur nos tas de pavés n'était pas après tout le drapeau de la France, et le rouge n'est bon qu'en pantalon garance. »

Dans ce pays, où chaque jour les bolcheviks piétinent avec rage tout ce qu'il y a de beau et de grand dans la France bourgeoise, où l'on rabaisse tout à des questions matérielles, où l'on insulte quotidiennement les Alliés d'hier, avec quelle émotion nous écoutions les belles pages de Coppée, le poète des humbles, de ceux qu'ici l'on nomme les bourgeois et qui incarnent l'âme de la France faite d'héroïsme obstiné, de fière vaillance et d'éternelle espérance !

Quand, à la fin de la série des conférences, Paulette Pax déclama les vers qu'elle avait dits l'an dernier devant les poilus français à Villers-Cottereaux, et que des gerbes de fleurs aux couleurs de la République furent offertes aux artistes, l'heure fut poignante et l'on se sentit plus près de la France.

Pendant toute la révolution, du reste, l'Alliance française a poursuivi, malgré les obstacles et les difficultés sans nombre, son œuvre de propagation de la langue française. Les circonstances difficiles avaient empêché les élèves de province de venir à Pétrograd où la vie est devenue impossible pour toutes les personnes disposant de ressources moyennes. Les cours, destinés à former des maîtres et des maîtresses de français, qui comptaient généralement 150 élèves, ne purent en réunir cette année que 80 à 90. Pendant l'hiver des conférences gratuites faites par des officiers français eurent un grand succès. Le général Niessel traita avec une grande largeur d'idées le thème du sentiment religieux dans l'armée française. Le lieutenant Welter parla de : l'armée française, le commandant Lelong du : Front italien, le lieutenant Renard du : Front rou-

main, le commandant Chapouilly du : Front de Salonique et le capitaine Sadoule de : l'Arrière.

Ainsi, malgré tous les dangers, la vraie propagande française se fit, mais n'atteignit malheureusement pas un public assez vaste. Il faut savoir gré à l'Alliance française et à ses professeurs, MM. Bailly Comte et Cornu, de n'avoir pas ménagé leurs efforts.

CHAPITRE XIII

PÉTROGRAD SOUS LA COMMUNE (*Suite*)

LA RUE

Sur les quais de la Neva. — Sur la perspective Nevsky : les nouveaux métiers. — Les officiers marchands de journaux et déménageurs. — Les petits cafés et les magasins d'antiquités. — Les automobiles rouges.

Pétrograd, avril-août 1918.

Parcourir les avenues larges et spacieuses qui sillonnent Pétrograd, se promener dans ses vastes jardins ombragés d'arbres séculaires, longer les quais interminables de la Néva ou les grands canaux de la Moïka, de la Fontanka ou de Catherine, c'est avoir immédiatement la sensation tragique d'être dans une grande ville délaissée qui se meurt de faim et de misère.

Pendant les premières heures du matin et le soir dès six heures, les grandes artères sont désertes. On se croirait dans une ville morte. Si l'on s'attarde le soir chez des amis et que l'on rentre au milieu de la nuit blanche, alors que le ciel à l'horizon devient d'un vert pâle strié de nuages d'un vert jaune très clair, où la flèche pointue de l'amirauté met une coulée d'or, on se sent seul, effroyablement seul dans ce décor majes-

tueux, créé pour les grands cortèges pompeux et les foules innombrables. Les pas résonnent sur les dalles de granit rouge comme au fond d'un temple désert.

Vers dix heures du matin seulement, les grandes rues s'animent un peu. Sur les quais de la Néva, tout près de l'ambassade de France aux volets clos, ouvriers et matelots embarquent, sur des péniches, des machines de tous genres.

L'évacuation de Pétrograd continue. Les fabriques qui, pour la plupart, ont dû cesser leur activité faute de matières premières ou de capitaux, se réveillent à nouveau. On emporte tout. Les usines se vident les unes après les autres. Des dizaines de milliers d'ouvriers sont jetés sur le pavé et leurs familles meurent de faim. Voilà la victoire du prolétariat annoncée par les bolcheviks.

La crainte de l'Allemand, même après le traité qui devait donner « le répit » tant prôné par Lénine, achève de faire mourir les quelques usines qui marchaient encore. Toutes ces machines, toutes ces caisses partent vers l'intérieur, vers le lac Ladoga, vers une destination vague ou inconnue.

Un peu plus loin c'est « le tombeau », comme on nomme maintenant le quai des Anglais, en aval du pont Nicolas où toute la flotte de guerre russe, croiseurs, torpilleurs, contre-torpilleurs, canonnières, petits vapeurs innombrables, est amarrée. Les bateaux gris, avec leur drapeau rouge à l'arrière, leurs ponts couverts de poussière de charbon, leurs toiles de tentes tachées et effilochées, sont sordides. Les matelots désœuvrés jouent de la balalaïka ou dansent avec de jeunes « matelotes » d'eau douce, délurées et gaillardes qui portent le costume marin au grand col bleu.

Des matelots à l'allure équivoque, aux figures blêmes

encadrées de longs cheveux, décolletés jusqu'au creux de l'estomac, portant des souliers vernis, des chaussettes de soie bleu ciel, des gants jaunes et une cravache en forme de badine, sortent d'un croiseur. Ils s'en vont vers la Liteiny où ils joueront gros jeu (il y a quelquefois 20.000 roubles sur la table) dans un des « Bar mondain » qui viennent de s'y créer et où ne se rencontrent que les matelots élégants et leurs belles amies.

Depuis que les Tchéco-Slovaques avancent d'une façon si menaçante, les troupes rouges de Pétrograd qui faisaient la police (si l'on peut nommer cela police) ont été envoyées au front et ce sont de nouveaux mobilisés qui, armés d'un fusil dont ils ignorent souvent le maniement, gardent la ville.

Je viens d'en rencontrer deux, de faction au bout du pont Toutchkof. Assis tranquillement sur une bûche de bois, leurs fusils entre les jambes, ils lisaient la *Krasnaïa Gazetta* (Gazette rouge) avec tant d'intérêt qu'ils n'ont pas daigné rectifier leur position quand je les ai photographiés.

La Néva et son système de canaux sont encombrés de péniches de tous genres dont beaucoup apportent du bois de chauffage. Ce dernier qui coûtait autrefois 6 roubles la sagène en vaut maintant 180 et l'on a beaucoup de peine à s'en procurer à ce prix. L'hiver sera très pénible à passer, car personne n'a le bois nécessaire au chauffage. De nombreuses péniches, à demi remplies d'eau, obstruent les canaux sans que leurs propriétaires se soucient de les enlever. Un décret vient de déclarer qu'à partir du 1er août, toutes les barques qui ne seront pas retirées des canaux par leurs propriétaires appartiendront à celui qui voudra bien les prendre. Aussi voit-on, chaque soir, des

jeunes gens dégringoler les berges, scier les poutres des barcasses à demi enfoncées dans l'eau verdâtre et s'enfuir en emportant les morceaux de bois.

Voleur de bois sur les canaux commence de devenir un métier couru à Pétrograd et, chaque matin, on aperçoit de nouvelles barques dont toutes les poutres et planches émergeant de l'eau ont été emportées.

Tout le long de la perspective Nevsky et sur les principales artères, des centaines, des milliers de petits marchands, des colporteurs de toutes les classes sociales alignés le long du trottoir, assis sur les marches des escaliers d'entrée des maisons, accroupis sur le pas des portes, offrent aux passants leurs pauvres marchandises. Les plus chics possèdent une table pliante sur laquelle sont étalés leurs produits. La plupart ont simplement devant eux un petit carton ou un plateau avec quelque nourriture.

Les uns vendent du chocolat, du sucre, des petits morceaux de pain, des œufs, des omelettes ou des galettes. Tout cela est d'une pauvreté sans nom, car vous ne trouverez jamais sur l'éventaire plus de vingt ou trente petits carrés de sucre à un rouble le morceau, et n'importe qui avalerait à un repas le petit tas de galettes grisâtres et si minces qu'elles sont presque transparentes, qui forment tout le fonds de commerce d'un malheureux hâve et déguenillé mourant d'inanition devant sa marchandise. La plupart des marchands du reste ne sont pas les propriétaires de leur misérable étalage, ils n'en sont que les dépositaires. Les bonbons et les petits pains de farine noire sont confectionnés à la maison par de pauvres femmes, ou même souvent par d'ex-grandes dames qui se partagent avec le vendeur les quelques roubles de bénéfice qu'il réalise dans ses meilleures journées.

Beaucoup d'anciens officiers se sont faits colporteurs pour ne pas mourir de faim. On voit tous les soirs au coin de la Nevsky et de la Wladimirsky un vieux général à l'uniforme décoloré et usé jusqu'à la corde qui vend des journaux.

Il est d'une maigreur terrible, sa peau est jaune et parcheminée, sa figure à demi cachée par un bandage noir laisse voir des plaies non encore cicatrisées qui suppurent et répandent une odeur écœurante. Il a perdu trois doigts de la main droite à la guerre et a été blessé par des éclats d'obus à la tête. Le malheureux a peine à marcher. Il vend ses journaux sans prononcer un mot. Hier, comme je passais avec un acteur du théâtre Michel, mon compagnon a reconnu dans ce marchand de journaux un ancien général, un des habitués du théâtre, un des brillants officiers de la suite du dernier tzar, qui fut blessé trois fois en 1914. Le « vieil abonné » reconnaissant à son tour mon ami, détourna la tête, gêné. Suprême ironie, un soldat prisonnier allemand dans son brillant uniforme rouge à brandebourgs blancs venait de donner au vieillard les 40 copeks que coûte actuellement un journal à Pétrograd.

D'autres officiers, encore jeunes et vaillants, ont constitué des entreprises de transport et de déménagement. Ils portent souvent au bras droit les insignes d'or ou d'argent des blessés de guerre. On les rencontre dans les rues poussant des charrettes qui disparaissent sous des amoncellements de malles ou chargeant dans des voitures, des corbeilles d'objets de luxe, de faïence et de verreries que des bourgeois vont porter aux magasins de liquidation pour avoir de quoi vivre.

Sur le pont de la Fontanka, j'ai vu un spectacle douloureux et caractéristique ; d'un côté, un soldat de

l'armée rouge qui se paie le luxe de se faire cirer les bottes; de l'autre, des soldats aveugles, nu-pieds, tendant la main; un cul-de-jatte, décoré de la croix d'or de Saint-André, mendie du pain.

A côté des anciens officiers et soldats réduits, pour vivre, à cette déchéance, il est fréquent de voir des lycéens portant l'uniforme noir des anciens lycées impériaux, vendre des journaux.

J'ai assisté à une scène qui prouve que le métier de marchand ambulant n'est pas sans risques. J'étais chez un ami quand arriva un pauvre hère, le visage décharné, les traits tirés, portant des vêtements trop larges mais qui sentaient encore le bon faiseur. Après un instant, mon ami reconnut dans ce malheureux un de ses anciens camarades d'avant la révolution, un vieux juge au tribunal de Pétrograd, trente ans de carrière, parlant couramment cinq langues, ancien élève des universités de Paris, d'Heidelberg et d'Oxford. Complètement ruiné, il était réduit à vendre, sur la Nevsky, des gaufres que des dames lui confiaient; la veille, il avait été arrêté par les gardes rouges qui l'emmenèrent au poste et, après lui avoir mangé ses gaufres, lui déclarèrent qu'il pouvait s'en aller. Pour se justifier auprès des personnes qui lui avaient confié sa marchandise, il demanda un procès-verbal constatant qu'on la lui avait confisquée : « Si vous voulez un procès-verbal, lui déclara-t-on, on va vous mettre en prison. » Et le malheureux dut s'en aller sous les huées des soldats bolcheviks, ravis d'avoir joué un si bon tour à un « bourjoui ».

Il n'y a pas que les gens qui meurent à Pétrograd : les animaux aussi sont victimes de la famine; hier, j'ai compté douze chevaux en train de crever sur la

Nevsky, quatre sur la Liteiny et deux sur la Fontanka. Lorsque ces pauvres bêtes tombent, on s'empresse de leur donner un peu de ce foin qui se vend au poids de l'or : quelques-unes, après avoir mangé, se relèvent, mais c'est pour retomber aussitôt.

Les rues de Pétrograd présentent un spectacle qui n'est pas particulier à l'ex-capitale de l'empire des tzars, mais qui n'est nulle part aussi répandu : je veux parler des queues interminables de clients. C'est devenu, ici, une fonction de faire la queue. Dès le milieu de la nuit, on voit, devant les magasins de tabacs, de chaussures, de produits alimentaires, de longues files de personnes attendre l'ouverture qui n'a lieu qu'à 10 heures du matin. C'est surtout devant les Bourses du Travail que la foule est la plus compacte : des individus de toutes classes sociales viennent chercher du travail. Ils sont de plus en plus nombreux par suite du chômage qui s'étend, de la fermeture de nouveaux bureaux, des banques qui liquident et licencient leurs employés.

Il y a, cependant, un métier qui rapporte, en ce moment, à Pétrograd : c'est celui de chiromancien et de tireur de cartes. Dans les jardins publics, au jardin d'Etat par exemple, des gamins gagnent leur vie en faisant tirer d'une petite boîte, par un rouge-gorge, un papier plié qui prédit aux jolies Pétrogradoises la fin des malheurs présents : cet empressement autour des tireurs de cartes révèle la lassitude de ce peuple en même temps que son besoin d'espérer.

*
* *

Au moment où, faute de marchandises, de nombreux magasins d'objets de première nécessité ferment,

d'autres s'ouvrent journellement : ce sont les petits cafés et les magasins de liquidation ou d'antiquités.

Les petits cafés sont des lieux charmants, meublés avec art, où l'on vous offre du cacao, du thé et des petits gâteaux. Ils sont tenus par des aristocrates obligés de gagner leur vie. Il est fréquent d'entendre le gérant, le plus souvent un ancien officier blessé, crier : « Baronne, voulez-vous servir un thé à la table quatre ! » ou : « Princesse, vous oubliez les gâteaux ! » Les prix sont exorbitants : 10 roubles la petite tasse de chocolat, 8 à 10 roubles un gâteau.

La plupart des établissements portent des enseignes en français. Deux grands blessés en ont ouvert un sur la Morskaïa qui s'appelle « Aux deux Invalides » ; d'autres portent simplement l'écriteau « Petit Café », « Au gourmet », « Mon repos », etc.

Ce sont surtout les Juifs riches attachés aux commissariats bolchévistes qui forment la clientèle ; il y a aussi des officiers de l'armée rouge qui viennent se donner la satisfaction de s'écrier : « Comtesse ! Votre chocolat est froid, apportez-m'en un autre » ou de donner un bon pourboire à une duchesse authentique qui sert le thé.

Les magasins de liquidation et les comptoirs d'objets d'art ont de plus en plus de marchandises et de moins en moins d'acheteurs. Un décret vient d'interdire l'exportation des objets d'art russes. Aussi, il y a sur le marché une quantité incroyable de bibelots somptueux, de faïences rares, de tableaux de maîtres, de gracieuses statuettes. Les salons se vident et je connais de grandes dames qui, chaque semaine, vendent, pour vivre, un objet d'art, un vieux tableau, précieux souvenir de famille.

*
* *

Une des curiosités des rues de Pétrograd sous la Commune, ce sont les automobiles rouges. Dans les rues presque désertes, les chauffeurs bolcheviks marchent à une vitesse folle. Le matin, ils conduisent aux ministères ou aux commissariats les maîtres de l'heure, matelots, civils, confortablement installés dans ces autos de luxe, le portefeuille sous le bras, le cigare à la bouche.

Le soir, les mêmes voitures emmènent les prolétaires et leurs joyeuses compagnes faire la fête aux Iles.

Quant aux « likhatchi », ils n'emportent au galop de leurs coursiers rapides que les simples soldats, les « réquisitionneurs ». D'ailleurs, il faut faire partie de l'armée rouge pour se permettre ce luxe, car le prix de la course de la perspective Nevsky aux Iles est de 200 roubles.

CHAPITRE XIV

PÉTROGRAD SOUS LA COMMUNE (*Suite*)
LA FAMINE ET LE CHOLÉRA

Le rationnement. — La famine artificielle. — La nationalisation des banques. — Le choléra. — La dernière dépense d'un Pétrogradois. — Les travaux forcés. — La mobilisation des bourgeois.

Pétrograd, avril-août 1918.

La famine de Pétrograd est le type de la famine artificielle provoquée par des doctrinaires farouches, entretenue par des spéculateurs avides.

C'est la lutte entre la ville et le village. Les paysans soupçonneux ne veulent plus vendre leur blé, car ils n'ont plus confiance dans la monnaie que les citadins leur offrent en échange. Ils veulent des produits manufacturés; comme il n'y en a plus, ils refusent d'apporter leur farine aux organisations officielles et préfèrent spéculer.

La nationalisation de toutes les industries, le monopole de tous les produits alimentaires, ont abouti à la plus grande faillite de l'idéologie sociale, à la suprême désorganisation.

Chose étrange, ce sont les produits de première nécessité qui font défaut au moment où les articles

alimentaires de luxe se trouvent encore, mais à des prix fabuleux.

D'après les affiches apposées partout, le Soviet de Pétrograd reconnaît « quatre catégories d'estomacs » (ce sont les termes exacts employés par le Soviet) :

1re catégorie (ouvriers présentant des certificats d'usine) : 200 grammes de pain pour deux jours + deux œufs ou de la graisse ou des légumes secs;

2me catégorie (employés de bureau) : 100 grammes de pain pour deux jours + un œuf ou la moitié de la ration de la 1re catégorie, de légumes secs;

3me catégorie (employés divers, professeurs, journalistes) : 100 grammes de pain pour deux jours et la moitié de la ration de la 2me catégorie;

4me catégorie (bourgeois, propriétaires, négociants; tenanciers d'établissements publics, rentiers, etc.) : 50 grammes pour deux jours et n'ont droit ni aux œufs, ni à la graisse, ni aux légumes.

Les bourgeois reçoivent donc, par jour, 1/16 de livre russe de pain, (la livre russe est de 400 grammes). Et quel pain ! Il est noir, il contient autant de paille et d'écosse de grains que de farine. Or actuellement il est très rare que la ration soit donnée quotidiennement; à chaque instant les 25 grammes de pain doivent suffire pour deux jours.

Les pommes de terre coûtent 10 roubles le kilogramme; il est très difficile de s'en procurer. Le lait se paie 6 roubles le litre; il est rare et souvent frelaté.

Le public doit donc se jeter sur les aliments de conserve. « Vous comprenez l'horreur de la situation, écrit le Docteur Marcou, dans un remarquable article du *Journal de Russie* sur la famine, au point de vue physiologique et social. Nous sommes des naufragés

cramponnés sur un radeau, débris de l'immense escadre socialiste qui devait vaincre le monde bourgeois. Les flots impérialistes vont nous engloutir d'un instant à l'autre et en attendant cette fin lamentable nous sommes obligés de nous soutenir d'aliments à demi pourris : harengs salés, viande et cochon salés, choucroute salée, etc. »

Les nouveau-nés périssent en masse. Les hôpitaux sont bondés d'hydropiques qui meurent empoisonnés par les aliments salés qui constituent leur nourriture exclusive.

Le commerce libre étant interdit, tout le monde est obligé d'acheter des vivres en contrebande et à des prix fantastiques.

Devant les gares, des foules de gens attendent l'arrivée des « mechetchniks » pour leur acheter ce qu'ils apportent en ville. Mais, dès qu'un de ces moujiks se présente avec un sac de blé ou de pommes de terre jugé trop volumineux par les gardes rouges, il est arrêté, conduit au poste où sa marchandise est confisquée. Aussi les paysans des environs de Pétrograd prennent-ils à chaque instant le train pour venir en ville vendre quelques litres de lait, un demi-poud de pommes de terre (20 livres), mais ils se gardent bien d'apporter beaucoup de vivres à la fois.

Devant les gares des villages environnant l'ex-capitale les paysans font de longues, très longues queues pour acheter leurs billets, ils perdent des journées entières en voyages en ville, journées qui pourraient être employées à cultiver les étendues immenses de terrains où, depuis la révolution, la charrue n'a plus passé.

La famine dont nous souffrons est la cause directe de la désorganisation bolchévique.

Les spéculateurs sont activement recherchés par la commission spéciale dirigée par le commissaire Ouritzki, et beaucoup d'entre eux sont conduits à la Gorokhovaya 2, à l'ancienne préfecture de police. Mais ils sont trop nombreux et d'ailleurs tout le monde spécule d'une façon ou d'une autre.

La « Gorokhovaya 2 », il suffit de prononcer ce nom pour jeter la terreur dans n'importe quel salon ou quelle réunion. C'est une maison qui restera historique pour toutes les horreurs qui s'y sont passées depuis quelques mois sous le nom de justice.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les étrangers souffrent moins que les Russes de la disette actuelle, car presque tous ont organisé, sous le patronage de leur légation ou ambassade, des coopératives nationales, protégées, comme la légation elle-même, par l'exterritorialité. On s'y procure certains produits à des prix inférieurs à ceux du marché. A la coopérative française, par exemple, le beurre coûte 40 roubles le kilo, ce qui est très bon marché pour Pétrograd.

La coopérative dont je fais partie est une des plus enviées de la ville. Elle est gardée, nuit et jour, par une dizaine de volontaires en armes, ce qui l'a protégée, jusqu'ici, du pillage.

C'est le soir qu'a lieu l'arrivée des marchandises. D'une voiture couverte sort, avec mille précautions, un homme qui soulève une bâche, tire un colis qu'il porte rapidement au comptoir. C'est, le plus souvent, un matelot qui vient offrir du sucre, de la farine ou du gruau. Où a-t-il volé ces produits ? Personne ne s'en inquiète : l'essentiel, c'est d'avoir à manger.

Même à ces coopératives les prix sont fabuleux. On y vend, en quantités limitées, et seulement aux sociétaires, la farine noire 28 roubles le kilo; le sucre,

65 roubles le kilo; le chocolat, 120 roubles le kilo; le lait condensé, 25 roubles la boîte; les raisins secs, 50 roubles le kilo; le gruau, 28 roubles; la fécule de pommes de terre, 25 roubles; l'huile, 30 roubles; le miel, 50 roubles le kilo.

*
* *

Les nationalisations se poursuivent. Après les industries et les grosses entreprises, tous les magasins d'étoffes viennent d'être réquisitionnés. Hier c'était les fabriques et magasins de chocolat et cacao; on annonce pour demain la réquisition des magasins de papier et d'articles de bureau. Un décret vient de déclarer nationalisé tout le gibier et interdit la chasse qui pourrait nous permettre de parer au manque de viande. Déclarons-nous heureux si les commissaires du peuple, dans leur folie, ne décrètent pas bientôt le recensement de tous les lièvres des forêts et prairies de Russie afin de les réserver au prolétariat.

Les banques nationalisées, elles aussi, sont dans un marasme complet. On ne fait plus d'affaires nouvelles et il est bien difficile de liquider les anciennes à cause du morcellement de la Russie. Seuls le Crédit Lyonnais et la « National City Bank » de New-York ont été respectés comme banques étrangères; mais si elles n'ont pas été incorporées dans la banque du peuple, du moins ne peuvent-elles faire aucune nouvelle opération et doivent-elles se borner à liquider celles en cours.

La grève des employés de la Banque d'Etat entraîna une crise monétaire et toutes les banques durent restreindre leurs paiements et n'ouvrir qu'un jour ou deux par semaine, et pendant deux heures au plus.

Le 14 décembre, le Crédit Lyonnais fut occupé par 80 soldats avec un chef élu qui exigea, d'après un ordre écrit signé de Sokolnikof, les clefs de la banque. Tandis que des commissaires prenaient la direction des banques russes, les banques étrangères conservaient leur direction, mais durent remettre leur encaisse à la Banque d'Etat sur laquelle elles disposaient, au moyen de chèques de 750 roubles par mois au maximum, remis à leurs dépositaires.

Depuis le mois de mars, on leur a rendu leur encaisse et elles paient directement leurs clients, mais dans les limites fixées par les décrets. Si la direction du Crédit Lyonnais est sous séquestre, du moins a-t-elle l'avantage d'être son propre contrôleur.

Dans les banques russes, où les anciennes directions ont été mises à l'écart, le désordre est terrible. Pendant la période de sabotage du personnel des banques qui refusa, pendant plusieurs mois, de travailler sous le régime bolchevik, les « tavarich » peuplant les bureaux ont jeté partout le désarroi. Des valeurs ont disparu, des coffres-forts sont vides. Les soldats illettrés, qui n'avaient aucune idée de ce qu'est une banque, s'amusaient à faire des dessins baroques sur les pages blanches des Grands Livres et arrachaient le papier de soie des copies de lettres pour se faire des cigarettes.

Le Crédit Lyonnais, sous la direction énergique de M. Baud, a conservé son personnel et a échappé à ce vandalisme. Il pourra, quand l'heure sonnera, reprendre d'un jour à l'autre son fonctionnement normal, mais il dut se soumettre à la revision des coffres-forts qui ont été tous ouverts en présence des locataires et avec leur consentement, sans qu'il y ait eu d'actes de violences de la part des bolcheviks.

*
* *

Avec les chaleurs l'hôte attendu, le choléra, est arrivé et fait à Pétrograd de grands ravages.

On comprend facilement combien une épidémie peut avoir de chances de se propager parmi une population anémiée par les privations et obligée de se nourrir de produits alimentaires de qualité très inférieure et souvent même avariés. L'eau de Pétrograd d'ailleurs est très impure et facilite la propagation du choléra.

Des mesures énergiques prises par le Soviet des médecins semblent néanmoins donner de bons résultats : depuis huit jours le nombre des cas suspects diminue sensiblement. Les marchands de choléra, comme on appelle ici les marchands de fraises et de sirops de tous genres, viennent d'être arrêtés et ont disparu de la circulation de même que les marchands de radis, un des seuls légumes frais que l'on puisse trouver dans cette ville où la culture maraîchère fait totalement défaut.

Des appareils pour la distillation de l'eau et son refroidissement circulent dans les rues et les habitants viennent s'y approvisionner. Des postes de Croix-Rouge, avec le matériel de premier secours, un fourneau pour faire bouillir l'eau et une voiture d'ambulance, sont installés sur la perspective Nevsky et dans toutes les grandes artères.

Les automobiles de la Croix-Rouge portant les mots sinistres : « Service des cholériques » circulent sans cesse, mais l'on manque de benzine et les autos sont rares. D'ailleurs plusieurs hôpitaux bondés refusent les malades. On a compté à Pétrograd jusqu'au 26 juillet 5.164 cas de choléra.

Un journal fait sous le titre : « Les dernières dépenses d'un Pétrogradois » le tableau suivant de la situation qui n'a rien d'attrayant : « On meurt et l'on meurt. On a enregistré aujourd'hui 396 cas de mort de choléra. Les corps en décomposition sont rangés dans les cours des hôpitaux comme des tas de bois. Les chiens s'approchent et les flairent, la nuit les rats les rongent. Il n'y a ni chevaux, ni chars, ni main-d'œuvre. Ce qui manque surtout ce sont les bières. Le choléra a pris les marchands de cercueils au dépourvu, ils n'ont pas eu le temps de faire des approvisionnements. Les funérailles les plus modestes : une rosse, un char, une bière à peine clouée et non vernie, coûtent 300 roubles. Le linceul et les pantoufles 80 roubles.

« On fait queue devant les grands bureaux de pompes funèbres. Voici le devis détaillé de la dernière dépense d'un Pétrogradois : bière ordinaire 350 roubles, couvercle 25, vêtements 125, char à deux chevaux et deux hommes 450, total 950 roubles. Mais si, pour enterrer un peu mieux un fils bien-aimé, un mari, ou un frère, on demande une bière en chêne, son prix sera de 1000 roubles, un char à 4 chevaux coûtera 800 roubles, les vêtements 250 : au total 2.050 roubles sans compter les pourboires. Si vous voulez encore une couronne de muguets artificiels c'est 250 roubles; les rubans sont payés à part. »

En passant à la gare de Tzarskoje-Selo j'ai lu cette annonce de danse macabre : « Le professeur Schmidt donnera demain au cercle communiste des ouvriers et paysans une conférence sur le choléra. Les membres du cercle y sont invités. Pendant les entr'actes : buffet et danses. »

Les appartements des bourgeois ont été de nouveau

réquisitionnés pour loger les soldats de l'armée rouge et leurs familles afin de leur éviter la contagion cholérique. Ils ont, bien vite, transformé en taudis les salons les plus élégants.

Afin de remédier au manque de main-d'œuvre pour l'enterrement des cholériques, le Soviet de Pétrograd vient de décréter la mobilisation forcée des bourgeois.

Lundi dernier, je rentrais chez moi vers onze heures par la perspective Nevsky, quand soudain je vis un mouvement insolite. Des groupes de gardes rouges arrêtaient tous les passants et s'emparaient de force de tous les hommes valides. Ceux-ci étaient emmenés à la Gorokhovaya 2 et de là envoyés creuser les fosses des cholériques. Beaucoup d'anciens officiers et de personnalités du monde commercial et financier reçurent également l'ordre de mobilisation. Munis d'une pelle ou d'une pioche, encadrés de soldats de l'armée rouge, baïonnette au canon, ils vont au cimetière préparer les tombes et transporter les cadavres, dont la plupart sont simplement enveloppés dans un linceul et souvent en état de décomposition avancée. Beaucoup de ces travailleurs se sont évanouis tant l'odeur dégagée par ces cadavres était atroce. Où est donc la journée de huit heures tant prônée par les socialistes ? Les bourgeois ont dû travailler de 8 heures du matin à 11 heures du soir et n'ont reçu comme nourriture qu'une demi-livre de pain et deux verres de thé sans sucre.

Aujourd'hui la presse publie un décret de Lénine du 26 juillet ordonnant la mobilisation civile à l'arrière et disant textuellement :

1) Tous les citoyens de dix-huit à quarante-cinq ans, qui ne sont ni paysans, ni ouvriers, sont mobilisés en détachements de l'arrière.

2) Cette mobilisation a lieu concurremment avec celle des soldats de l'armée rouge dans les mêmes régions et pour les mêmes classes.

Tous les mobilisés de l'arrière doivent un an de service. Les citoyens indiqués dans le paragraphe un sont versés dans des compagnies d'ouvriers spécialement formées à cet effet. Ceux qui prouveront qu'ils soutenaient leur famille par leur travail avant d'être incorporés recevront la même solde et la même nourriture que les soldats de l'armée rouge.

Les insoumis et ceux qui s'opposeront ouvertement à la mobilisation sous de faux prétextes seront passibles des peines suivantes : deux ans de prison au minimum avec travaux forcés et confiscation des biens. Ces peines seront infligées par les tribunaux locaux ou à défaut par le tribunal révolutionnaire.

Les biens des personnes dont les insoumis tiraient ou tirent d'une façon ou d'une autre leur subsistance, et en premier lieu ceux des proches parents, peuvent être confisqués par les Soviets locaux d'ouvriers et de paysans jusqu'à concurrence de 100.000 roubles au maximum.

Il sera procédé, avant la mobilisation et dans le but de la faciliter, à l'enregistrement de tous les mobilisés. Les biens confisqués constitueront un fonds de secours pour les familles de soldats de l'armée rouge.

Les mobilisés ne peuvent être nommés à aucun commandement soit comme commissaires, soit même comme instructeurs. Les compagnies d'ouvriers seront employées aux travaux suivants : construction et réfection des routes, travaux d'intendance et de ravitaillement, travaux dans divers ateliers militaires (cordonniers, tailleurs, etc.), préparation du combus-

tible, des approvisionnements par chemins de fer et voies fluviales, etc... Les compagnies d'ouvriers sont formées pour des travaux déterminés ou comme main-d'œuvre de réserve pour des besognes variées.

Sont mobilisables tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans qui ne seront pas incorporés dans l'armée rouge, soit comme appelés, soit comme engagés, vivant de leurs revenus, employant des ouvriers dans un but de lucre (commerçants, industriels, etc.), faisant partie des conseils d'administration et de direction des Sociétés commerciales et autres (directeurs, administrateurs, fondés de pouvoirs, etc.), les anciens avocats, les notaires, les agents de change, les courtiers, les journalistes de la presse bourgeoise, les gens exerçant des professions libérales, s'ils ne remplissent pas des fonctions d'utilité sociale, les anciens officiers et fonctionnaires, les élèves des écoles de Junkers et de cadets, et les personnes sans profession déterminée.

Les étrangers sont jusqu'ici exemptés de ces travaux forcés, néanmoins, sur le front tchéco-slovaque de la Volga, des citoyens suisses ont été obligés de creuser des tranchées, malgré leurs vives protestations, et n'ont été relâchés que sur les instances de leur légation qui menaça les bolcheviks de représailles.

CHAPITRE XV

PÉTROGRAD SOUS LA TERREUR

Les arrestations. — Suspension des journaux bourgeois. — L'estime pour les Alliés renaît. — La Pravda est inquiète. — A Pétrograd, des discours ; sur les fronts, des défaites. — Les représentants alliés à Mourmansk. — Traitements infligés aux ex-officiers. — L'armée que veut le bolchevisme antimilitariste. — La déclaration de Milioukoff au congrès des Cadets de Kiev. — Impression produite à Pétrograd par la prise d'Arkhangel. — Mécontentement parmi les matelots. — Un ordre du jour de Trotski. — Un vieux révolutionnaire désillusionné. — La chasse aux passeports. — Confiscation des lainages. — « Paris affamé ». — Le sceau de la honte. — Un concours de sculpture bolchevik. — La guerre pour le pain. — Le retour de l'ambassade d'Allemagne à Pétrograd. — Comment fut conjurée la grève des cheminots.

Pétrograd, 3 août.

Ce matin Pétrograd est en émoi. Pendant toute la nuit, les maximalistes ont arrêté les anciens officiers. La chasse fut acharnée. Des soldats cernaient les maisons, un commissaire se faisait ouvrir, réveillait les malheureux endormis, et les emmenait malgré leurs protestations.

A l'aube, le long des grands quais déserts de la Neva, tandis que flottaient, à l'horizon, dans l'air d'une limpidité parfaite, des nuages de pourpre annon-

çant le soleil, ce furent de longues processions de prisonniers entourés de gardes rouges. Elles s'arrêtèrent devant les ponts levés, entre lesquels les files de grandes barques, chargées de bois de bouleau, passaient lentement, traînées par des remorqueurs dont les sirènes déchiraient l'air de leurs beuglements.

Les colonnes se rassemblèrent devant le jardin d'été et les anciens officiers furent entassés dans des chalands qui les emmenèrent bientôt vers Kronstadt.

Un mot circule de bouche en bouche : « C'est la fin, nous sommes à l'agonie du bolchevisme. » Depuis trois mois, je l'ai entendu bien souvent ce mot : « l'agonie du bolchevisme. » Certes tout ce qui est vraiment russe souhaite passionnément la fin du régime actuel, mais Lounaciarsky, commissaire du peuple à l'Instruction publique, avait raison quand il disait : « Nous sommes morts depuis longtemps, mais il n'y a personne pour nous enterrer. » Cette fois pourtant les symptômes sont plus sérieux ; l'avance tchéco-slovaque, l'imminence du débarquement d'Arkhangel, tout cela permet d'espérer.

Je veux donc, dès aujourd'hui, rédiger chaque jour mes notes et impressions. Combien de temps ce journal durera-t-il? Je ne le sais et le souhaite le plus court possible.

A Moscou la terreur est plus terrible encore que lors de mon dernier séjour, après l'attentat contre le comte Mirbach. Le *Journal de Russie*, organe officiel de la colonie française, vient d'être supprimé et son rédacteur en chef, Ludovic Naudeau, est arrêté. Le journal allemand de Pétrograd *Sanct Petersbourg Nachrichten* est également supprimé. Les journaux bourgeois de Moscou ne peuvent plus paraître et on nous menace de la même mesure à

Pétrograd. Cela sera dur de n'avoir plus aucune nouvelle d'Europe, d'ignorer ce qui se passe sur les différents fronts, car l'officielle *Pravda* et l'officieuse *Krasnaïa Gazetta* ne nous parlent que de grèves et de prochaines révolutions et ne soufflent mot des succès alliés.

La nouvelle de l'attentat contre le général Eichhorn à Kiev produit ici une impression considérable. On sent que la haine de l'Allemand augmente. Les Russes, étonnés et surpris de la victoire française, commencent à croire que décidément, malgré leur défection, les Alliés sont encore capables de vaincre. La cause française a regagné de nombreux points à la cote de l'opinion publique russe. Les Allemands le sentent. Un officier boche déclarait hier : « Je ne sais pas ce qui se passe à Berlin, mais on nous donne maintenant ici gifle sur gifle impunément. C'est vraiment de la folie. Si cela continue, on finira par croire que l'Allemagne n'a plus la force de châtier ceux qui lui manquent de respect. »

Les journaux du soir annoncent le bombardement d'Arkhangel par les Anglais. La *Pravda* écrit, en gros caractères : « Des croiseurs anglais ont bombardé Arkhangel. Les bouches des canons de gros calibre sont dirigées contre notre port du nord. Leurs obus détruisent déjà les maisons, tuent les habitants et transforment en ruines les chaumières des ouvriers et paysans. »

Puis, dans un article de fond, le journal officiel ne cache pas ses craintes : « Iekaterinbourg est pris. Ouvriers et paysans, est-ce que vous dormirez encore pendant que l'on prendra Kazan, Nijny Novgorod et Moscou ? Aux armes et au front tous ceux qui savent tirer, les autres aux bataillons d'instruction ! Agitateurs

et contrôleurs, allez au front, ne permettez pas que les inconscients s'endorment en écoutant les discours mielleux des agents anglo-français. Ne permettez pas aux poltrons de fuir.

« Le contrôle des ouvriers au front, la dictature des ouvriers à l'arrière ! »

4 août.

Kamenef vient d'être relâché par les Finlandais. Il a prononcé hier son premier discours à l'assemblée des Communes du Nord au palais de Tauride. Il raconta son voyage : en France on refusa de le laisser entrer, en Angleterre il fut traqué, en Norvège et en Suède il était sous la surveillance de la police. De partout on le priait de s'en aller le plus vite possible et aux îles Aland on l'arrêta. « Ce n'est pas seulement moi que l'on chassait, s'écrie-t-il, c'est l'idée communiste que je représente. »

Un décret ordonne la fermeture de tous les journaux bourgeois et les condamne à payer de fortes indemnités à leurs ouvriers.

Les *Izvestia* publient un appel adressé par le Soviet des commissaires du peuple aux masses laborieuses de France, d'Angleterre, d'Italie, d'Amérique et du Japon, signalant que les gouvernements alliés prennent l'offensive contre la Russie et jettent dans la fournaise les ouvriers de France et d'Angleterre.

Trotski, à Pétrograd depuis quelques jours, a dit au deuxième Congrès des Communes de la région du Nord qu'il était venu pour sonner le tocsin et déclarer la patrie en danger. « Tous les soldats de l'armée rouge, dit-il, ne se sont pas montrés à la hauteur de

leur tâche, ce qui explique les succès des Tchéco-Slo vaques. » Après avoir fait l'historique de la forma tion de l'armée rouge, Trotski se plaint des officier qui demandent à se battre contre un ennemi exté rieur. « Nous serons, dit-il, sans pitié pour les offi ciers gardes blancs et nous les fusillerons en masse Nous enverrons dans des camps de concentratio ceux qui voudront saboter notre œuvre. Le but de Anglo-Français est de tendre la main aux Tchéco-Slo vaques et par eux aux généraux Alexeieff et Krassnoff de prendre pied dans le sud et de reformer un fron immense de la Mer Blanche aux confins méridionau de la Russie. »

Sur le front tchéco-slovaque les insuccès continuen malgré les discours des leaders bolchevistes qu annoncent dans tous les meetings des victoires.... imminentes.

L'ex-grande-duchesse Elisabeth Féodorovna, qu avait été expulsée de Moscou au mois de mai, vien d'être faite prisonnière par les Tchéco-Slovaques qu lui ont rendu sa liberté.

Le conseil des commissaires du peuple vient d voter 300 millions de roubles pour les dépenses extra ordinaires provoquées par les opérations militaire contre les Tchéco-Slovaques, l'insurrection des garde blancs sur la Volga, dans l'Oural et en Sibérie e contre l'invasion anglo-française sur la côte Mour mane.

Va-t-on évacuer Moscou? Zinovief a annoncé c soir au Congrès des Communes du Nord que Pétrogra allait, sous peu, redevenir la capitale, et que le pou voir central des Soviets serait heureux d'y revenir. I a déclaré que les nombreuses trahisons constatées ce derniers temps au sein des Soviets doivent inspire

aux socialistes russes la principale vertu des démocraties... la méfiance.

On apprend aujourd'hui que les représentants alliés sont arrivés à Mourmansk. Les missions militaires et consulats alliés sont complètement coupés des ambassadeurs et ignorent tout ce qu'ils font.

La ville est tranquille, mais les arrestations continuent. En rentrant à 11 heures par le Jardin d'Eté, je rencontre deux officiers en civil qui se promènent. « C'est peut-être notre dernière soirée en plein air, me dit l'un d'eux, il faut en profiter. Nous pouvons être arrêtés cette nuit. » Perspective peu amusante, qui se prolonge depuis des semaines.

5 août 1918.

Ce matin, la *Pravda* jubile. Elle annonce l'échec du recrutement en Irlande, qui n'aurait donné que le dixième des effectifs attendus. Elle en conclut : « Tout va bien, la victoire s'avance rapidement sur tout l'univers. » Elle annonce également qu'au Danemark la vieille organisation bourgeoise est pourrie et que la révolution couve en Suisse, mais elle oublie de parler des grandes victoires alliées, ou ne donne au coin d'une page, en caractères microscopiques, que le résumé des communiqués les plus importants.

Ce soir, à 7 heures, au moment où je descends avec un ami pour aller entendre au théâtre du Passage, les *Cloches de Corneville*, je me heurte dans l'escalier à quatre hommes habillés de vagues uniformes, qui montent rapidement. Je vois briller une arme et je m'aperçois que les quatre ont le revolver en main. Ils vont à l'étage supérieur arrêter un ancien officier.

Une automobile conduite par un matelot attend la victime à la porte. C'est la manière de procéder habituelle. Il y aurait maintenant à Pétrograd 5.000 ex-officiers arrêtés.

Un diplomate scandinave passait aujourd'hui vers 5 heures par le pont Alexandre, au bout de la Litéiny Prospect, dans le quartier de Viborg. Il rencontra un groupe d'une quarantaine d'ex-officiers qui marchaient en ordre, encadrés par un fort détachement de gardes rouges. Au moment où la colonne s'engageait sur le pont, un prisonnier fit deux pas hors du rang, un des soldats le tua d'un coup de revolver. Deux gardes rouges prirent le corps et le jetèrent par-dessus le parapet dans la Néva. Le cadavre tomba près d'une des arches du pont et resta là, retenu contre le pilier par la force du courant. Le détachement continua sa route sans s'arrêter un instant et quand, deux heures plus tard, le diplomate rentra en ville, il vit encore flotter le cadavre. C'était celui d'un jeune homme imberbe qui n'avait pas trente ans et qui portait au bras les insignes de deux blessures de guerre.

Pozern, commissaire de la guerre de la Commune de Pétrograd, a déclaré hier très énergiquement : « Nous ne sommes pas des tolstoïens, nous ne pardonnons pas à nos ennemis ; à la violence, nous répondrons par la violence. Nous organiserons une armée aussi disciplinée, aussi bien équipée et forte, que l'ancienne armée du tzar, mais ce sera une armée socialiste. Pour lutter contre les armées modernes du capitalisme, il faut leur opposer une armée des plus perfectionnées. Plus de détachements de partisans et surtout plus d'armes distribuées mal à propos au premier venu. L'armée ne sera pas formée de

volontaires, on fera appel à la conscription. Nous avons conscience qu'il nous faut maintenant de la discipline. Nous avons assez du désordre. Les officiers devront être obéis ; les Soviets locaux se tiendront au courant de leurs opinions politiques et s'ils trahissent : une balle dans la tête... »

Un prikaze du commissaire du peuple Kedrov déclare en état de siège les lignes de chemins de fer d'Arkhangel-Vologda, Vologda-Boui-Griazovietz, Vologda-Tcherepovetz et les villes du même nom, et ordonne aux étrangers de les quitter dans le délai de vingt-quatre heures.

A Moscou, Lénine et Sverdlof prêchent dans de nombreux meetings la résistance plus énergique contre les Tchéco-Slovaques et les Alliés impérialistes.

Les bolcheviks ont décidé aujourd'hui d'imposer la nouvelle orthographe. Il est interdit d'imprimer des livres de classe et des journaux avec l'ancienne orthographe. Cette réforme faite sans aucun bon sens fait frémir tous ceux qui savent et aiment la langue russe. Les étrangers, au contraire, y trouvent leur compte, car ils peuvent estropier les mots autant qu'il leur plaît : ils sont des innovateurs à l'avant-garde du progrès.

Deux historiens russes viennent d'être chargés par le gouvernement maximaliste de faire l'histoire de la révolution, et ont été autorisés à puiser dans les archives de la police russe. Ils comptaient y découvrir des trésors. Leur déception fut grande, car les bolcheviks ont fait disparaître tous les documents concernant leur mouvement et tous les dossiers personnels de leurs membres. Il y a trop de consciences troublées (à supposer toutefois que les bolcheviks

aient une conscience) et l'on ne saurait être trop prudent.

Quelle va être la situation des Alliés restés en Russie malgré le débarquement d'Arkhangel? Les représentants de l'Entente à Moscou ont posé la question à Tchitchérine pour savoir si, après le discours de Lénine déclarant les Alliés ennemis de la Russie, ils devaient se considérer en état de guerre avec la République des Soviets. Tchitchérine a répondu évasivement, leur proposant de tirer eux-mêmes les déductions que comporte la situation créée par les Anglo-Français à Mourmansk et Arkhangel.

La rupture paraît imminente et l'on serait heureux de voir enfin les deux camps prendre une attitude nette.

Le nouvel ambassadeur d'Allemagne Helferich, au contraire, se rend fréquemment au commissariat des Affaires étrangères et fait preuve, ces jours-ci, d'une grande activité. Il aurait déclaré que l'Allemagne est offensée de la manière dont la presse gouvernementale parle de l'assassinat du général Eichhorn à Kiev.

Tchitchérine a eu l'audace de lui répondre : « Nous n'y pouvons rien, nous avons la liberté de la presse. » Ceci au moment où toute la presse bourgeoise ou socialiste de nuance anti-bolchevique, est supprimée et où un journaliste français est incarcéré pour avoir critiqué un décret.

Les cercles politiques discutent fort la déclaration faite par P. N. Milioukoff, ex-ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire, au Congrès du parti cadet à Kiev. Il a indiqué la conduite à suivre par les cadets, « conduite dictée par l'impérieuse nécessité d'agir selon les événements qui s'accomplissent indépendamment de notre volonté ». La pre-

mière thèse de Milioukoff est que « le parti a toujours soutenu la nécessité pour la Russie de participer à la coalition anti-germanique, et a, pour une part importante, le mérite d'avoir groupé l'opinion autour de cette idée. Mais il ne faut pas établir dans le domaine de la politique extérieure d'axiomes immuables.

« Un seul principe politique possède une valeur permanente : rechercher le bien de la Patrie.

« Ceux qui affirment que le caractère obligatoire des traités conclus avec les Alliés par la Russie subsiste pour nous, ne réalisent pas à quel point les circonstances ont changé. Actuellement, le « sujet » qui a conclu ces traités, n'existe plus en fait : il n'y a plus d'Etat russe. Le recréer doit être notre première tâche. En outre, l' « objet » en vue duquel ont été conclus ces traités, la guerre, n'existe plus, et aucune force ne pourra contraindre le peuple russe à la recommencer, quoi qu'on pense de la paix conclue par les bolcheviks. Nous devons être complètement libres de nos mouvements, et ne nous laisser guider que par nos intérêts.

« Le parti cadet ne reconnaît pas la paix de Brest. Mais cette paix existe, et continue à lier la Russie des Soviets jusqu'à ce qu'elle soit supprimée ou modifiée. Elle liera les héritiers de ce gouvernement, si, au moment du changement de pouvoir, ceux-ci ne posent pas comme condition sa modification.

« Comme il ne peut qu'être avantageux aux Allemands de voir reconnaître une partie du traité par un gouvernement plus solide, il est bien possible qu'ils soient disposés à nous faire de réelles concessions.

« Mépriser dès l'abord cette possibilité ne serait admissible que si nous savions pouvoir compter sur

un autre secours plus réel, mais le secours hypothétique que les Alliés nous apporteront après leurs hypothétiques succès dans la phase prochaine de la guerre, n'appartient pas au domaine des réalités! De plus, la Russie peut engager des pourparlers : elle est garantie par son impuissance même, contre l'éventualité d'être entraînée à combattre ses anciens alliés, et la neutralité est l'unique base possible des pourparlers.

« L'orientation de notre politique extérieure ne doit s'inspirer ni du désir impatient de résoudre nos difficultés intérieures en recourant à une intervention étrangère, ni de l'espoir d'une aide immédiate des Alliés contre l'Allemagne.

« Le recours à la force extérieure pour triompher d'un ennemi intérieur est toujours odieux, même quand cet ennemi est le bolchevisme.

« Mais l'unité de la Russie périt. Avec chaque mois de retard, la division entre les partis s'accentue, et la renaissance future devient plus difficile. Voilà ce qui nous oblige à nous adresser à l'unique force présente, l'Allemagne, et à nous efforcer, avec son aide, pour autant que cela coïncide avec nos propres intérêts, de restaurer l'appareil gouvernemental, d'abord dans les différentes parties du pays, ensuite dans l'ensemble. Ce but ne peut être atteint, c'est compréhensible, sans de lourds sacrifices, mais s'y refuser entraînerait des sacrifices plus grands encore.

« Les Allemands cesseront d'exploiter la Russie, si nous nous abstenons d'une politique anti-allemande. Les tendances séparatrices, qu'ils soutenaient jusqu'ici, s'affaibliront. Les forces nationales s'uniront d'elles-mêmes, et la Russie renaîtra. La renaissance de la Russie ne peut plus être ajournée. Chaque retard accroît les difficultés en proportion géométrique.

« La paix de Brest ne peut être proclamée une paix conclue par le peuple russe et le rôle de la Russie dans la guerre mondiale n'est pas encore terminé. Aussi je proteste résolument contre l'interdiction doctrinaire, faite aux membres du parti, d'entrer en pourparlers avec les Allemands, alors que ceux-ci font appel aux cadets pour la création d'un gouvernement d'ordre. »

Ce discours d'un des chefs du parti cadet, qui a été prononcé il y a quelques semaines déjà, mais qui ne nous parvient qu'aujourd'hui, a causé ici un vif émoi. Les ententistes sont froissés ; les Alliés se voient, une fois encore, trahis en Russie et ne s'en étonnent presque plus. On a pris l'habitude de jouer avec eux au chat et à la souris ; on les appelle, puis dès que les Allemands progressent sur le front, on s'éloigne d'eux pour demander aux Allemands d'être les grands réorganisateurs de l'ex-empire des tzars. On en arrive à reprocher aux Alliés d'avoir le courage de continuer la guerre malgré la défection russe. Les Américains ne sont pris au sérieux par personne ici ; c'est du bluff, assure-t-on. « D'ailleurs, me disait dernièrement un ex-officier, pourquoi se battraient-ils ? ils n'ont aucune raison de faire la guerre, on ne se bat pas pour une idée ! » Au point de vue russe, mon interlocuteur avait raison ; ils sont si rares, les Russes qui se sont battus pour une idée, qu'ils ont permis le triomphe du bolchevisme, le démembrement de leur pays et sa ruine dans tous les domaines.

Les journaux d'hier commentant le discours de Milioukoff sont sévères : « La déclaration de Milioukoff, écrit la *Novoïa Viedomosti*, apparaît déjà comme une erreur politique évidente. Les faits ont démontré

que les Alliés sont plus près de nous que ne le pense le chef cadet. Les derniers événements du front français engagent également les cadets à ne pas suivre leur leader. Les succès tchéco-slovaques, le débarquement franco-anglais au nord, prouvent aux Russes qui désirent, comme Milioukoff, la restauration de l'appareil gouvernemental d'une Russie unie, qu'ils doivent rester fidèles à leurs Alliés et tout faire pour faciliter leur intervention en Russie. »

6 août 1918.

Un communiqué officiel annonce : « Dans la nuit du 2 août la ville d'Arkhangel a été prise par les forces réunies des Anglais et des gardes blancs. Toutes les institutions, les banques et le Trésor, ont été évacués à temps. Les détachements des Soviets se sont repliés. 2 cuirassés, 3 croiseurs et des torpilleurs apparurent à l'embouchure de la Dvina. Les hydroplanes alliés survolèrent nos lignes examinant l'emplacement des batteries. »

Dans les rues on s'arrache la *Pravda* publiant ce communiqué qui produit une énorme sensation. C'est donc maintenant un fait accompli : l'aide alliée arrive. On rencontre partout des gens qui vous serrent la main en silence. On ne dit rien, car c'est trop dangereux : l'espionnage bolchevik est si bien organisé, si admirablement secondé par les services d'information allemands, que les murs mêmes ont des oreilles. Mais le geste prouve combien on est heureux.

Les bolcheviks, incapables d'empêcher les troupes de débarquer, se vengent sur les civils alliés. A Moscou, de nombreuses personnalités en vue de la colonie

française ont été arrêtées. On signale également des arrestations parmi les officiers français et serbes, dont, disent les *Izvestia*, l'activité a été reconnue dangereuse.

A Pétrograd aussi, ce matin, des Français de toutes les classes sociales (banquiers, coiffeurs, chauffeurs, antiquaires, commis de banque, caissiers, commerçants, professeurs) ont été arrêtés, ainsi que des Anglais, des Italiens et des Américains.

A la mission militaire, à la Fontanka, c'est toujours le même calme, la même jolie crânerie des officiers en bleu horizon qui continuent leur travail comme si de rien n'était.

Pendant que j'y suis, un monsieur entre, très bien mis, et demande à parler à un officier. Introduit, il dit simplement à l'un des capitaines : « Je suis un ami de la France, avez-vous reçu ce télégramme ? » et il tend un papier minuscule qu'il tenait dans le creux de sa main, et sur lequel était écrite en caractères microscopiques une dépêche importante concernant l'arrestation d'officiers français. — « Merci, monsieur, dit le capitaine, mais d'où avez-vous cela ? — C'est un ami, employé au télégraphe, qui a craint que cette dépêche ne soit arrêtée par Smolny. Comme elle était utile aux Alliés, je suis venu vous en apporter le texte. » Il salua, et disparut sans laisser son nom.

Au moment où tout est sombre pour les colonies alliées à Pétrograd, ce petit fait est un exemple des sentiments de l'immense majorité de l' « intelligence » vis-à-vis de la France. Cet homme, en venant à la mission militaire, risquait sa vie. Si on l'avait arrêté (la surveillance des gens entrant et sortant de la mission est assez sérieuse), il était fusillé sur place.

Les ponts sur la Fontanka sont gardés militairement par des sentinelles placées de dix en dix mètres. La chasse aux ex-officiers russes continue. On rencontre à chaque instant, dans la rue, des amis qui vont mettre en lieu sûr des lettres et des documents, ou qui cherchent un asile pour la nuit, car c'est la nuit surtout que se font les rafles et il est prudent de changer souvent de domicile.

Le consulat de France a conservé jusqu'à maintenant son écusson aux armes de la République, et tout y fonctionne normalement.

Il y a des dissensions parmi les commissaires. Trotski, ne se sentant plus en sûreté au milieu de ses troupes, est allé se réfugier à Kronstadt, sur un des croiseurs. Zinovief serait enclin à faire un arrangement avec les Alliés, mais Pozern et Ouritzki sont pour la résistance à outrance. Ouritzki disait ce matin, à un officier français : « Pourquoi voulez-vous que je vous ménage ? Si les Français entrent à Pétrograd, ils me pendront ; si les Allemands arrivent les premiers, ils me fusilleront ; je n'ai donc que l'embarras du choix. »

Une trentaine de matelots sont rentrés du front nord et prêchent, sur tous les bateaux actuellement à l'ancre sur la Néva, que les bolcheviks les ont trompés. « Ils nous ont dit, déclarent-ils, que nous allions nous battre contre des bandes franco-anglaises, ce n'est pas vrai, ce ne sont pas des bandes, mais des troupes en ordre, avec de l'artillerie. On ne peut pas lutter contre elles. Les bolcheviks sont des lâches ; ils nous envoient nous faire tuer, eux qui ont fait la paix avec les Allemands. Si Trotski et Lénine veulent se battre, qu'ils y aillent ! Nous, nous revenons à bord de nos bateaux ! »

Trotski, commissaire du peuple à la marine, est

furieux. Il espérait lever des bataillons de marins, pour les envoyer sur la ligne Vologda-Arkhangel, mais ceux-ci ne marchent plus. Des matelots, qui voulaient être certains d'échapper au départ pour le front, se sont même rendus cette nuit à Kronstadt.

La ration de vivres diminue. Depuis plusieurs jours, il n'y a plus de pain. On distribue aujourd'hui pour les 6 et 7 août 400 grammes de poisson sec, pour carte de première catégorie, c'est-à-dire pour les ouvriers et soldats, mais les bourgeois n'auront droit qu'à 5 harengs. Cinq harengs pour deux jours, sans pain, sans viande, sans lait ! On comprend pourquoi les hôpitaux sont bondés de malades dont tout le corps enfle. Ils meurent lentement de faim et d'empoisonnement alimentaire, causé par la viande salée dont ils doivent faire leur seule nourriture.

7 août 1918.

Trotski vient d'envoyer l'ordre du jour suivant aux commissaires du gouvernement et de la ville de Vologda, ainsi qu'aux Soviets militaires révolutionnaires de Kazan : « Les circonstances qui ont accompagné l'évacuation provisoire d'Arkhangel, démontrent que certains représentants du Soviet de la ville n'ont pas fait preuve des qualités qu'on est en droit d'exiger de tout révolutionnaire occupant un poste important : ténacité, énergie et courage.

« Une fois de plus s'est confirmé le fait qu'il y a parmi les membres des Soviets des gens qui, au moindre danger, prennent leurs jambes à leur cou, estimant que leur premier devoir est de sauver leur personne.

« De semblables individus n'ont rien de commun

avec des révolutionnaires. Ce ne sont pas des lutteurs, des communistes, mais de piètres arrivistes qui se sont ralliés provisoirement à notre grande œuvre. Tout représentant du pouvoir du Soviet qui quitte son poste au moment du danger, sans avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour défendre chaque pouce du territoire de la République des Soviets, est un traître. La trahison, en temps de guerre, est punie de mort.

« Je vous ordonne de faire mettre immédiatement en état d'arrestation tous les ouvriers d'Arkhangel que vous pourrez considérer, avec preuves à l'appui, comme déserteurs, et de les traduire devant le tribunal suprême révolutionnaire. »

J'ai rendu visite cet après-midi à un grand écrivain et homme politique russe, que je connus à l'étranger. Révolutionnaire de vieille date, il fut exilé trois fois en Sibérie. Je le trouve découragé et triste. Il a été arrêté dernièrement, puis relâché.

« En sortant de la Gorokovaïa 2, me dit-il, j'étais complètement rassuré sur le sort des Tchéco-Slovaques. Je craignais auparavant que ce ne fût qu'un mouvement peu important, mais Ouritzki me détrompa, me donnant au contraire plein espoir en manifestant ouvertement ses craintes. Les bolcheviks se sentent bien malades et sont effrayés de voir, partout autour d'eux, la trahison des éléments sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. Ils ont opprimé tout le monde. Et parce qu'il était impossible de leur résister, ils ont pris cette soumission passive pour une acceptation de leur programme. C'est une erreur qu'ils paient cher actuellement, car ils ont toute leur organisation gangrenée par l'introduction d'éléments contre-révolutionnaires.

« Où est le bon peuple russe de nos illusions ? Où est-il ? Quant à moi, je suis maintenant un étranger en Russie et je ne demande qu'à repartir pour l'exil, car je ne me sens aucune communion d'idées avec la foule qui vit autour de moi.

« Partout où j'ai cherché de l'idéalisme, je n'ai rencontré que de la vénalité. Vénalité dans tous les domaines et dans toutes les classes, depuis le commissaire du peuple jusqu'au petit fonctionnaire. Certains commissaires ont amassé des fortunes qui se chiffrent en millions.

« Les paysans ne veulent plus entendre parler de l'armée rouge et ont signifié aux soldats paysans de rentrer immédiatement dans leurs villages, sinon ils seraient, à leur retour, *enterrés vivants* et leurs biens seraient partagés entre les habitants les plus pauvres. Aussi remarque-t-on déjà, dans l'armée rouge, un fort mouvement de paysans qui laissent leur fusil pour aller reprendre leur charrue. Comme il s'agit maintenant de se battre contre de vraies troupes, le succès de la propagande des paysans grandit en proportion des dangers que présente le service militaire.

« Malheureusement pour la Russie, il ne se trouve pas actuellement un seul homme que l'on puisse qualifier d'homme politique d'avenir. Aucun talent ne s'impose. En général, pas d'esprit politique.

« Il y a quelques semaines, on vint me prier de faire partie d'un complot qui paraissait s'annoncer fort bien et permettrait de faire une œuvre utile au point de vue national russe. Je subordonnai mon acceptation à une attente de deux jours. On me demanda le secret le plus absolu. Je promis et ne dis naturellement rien. Mais, pendant les deux jours d'expectative, je reçus la visite de deux personnes à qui je n'aurais

jamais fait la moindre confidence. Toutes les deux me racontèrent en détail, en me révélant même des particularités que j'ignorais, l'organisation du complot ultra-secret auquel on me demandait d'adhérer.

« Depuis que les bolcheviks sont arrivés au pouvoir, les faits de ce genre abondent. Il n'est pas étonnant que l'on n'arrive jamais à exécuter les plans projetés. Chacun est au courant de tout ce qui se trame, et les autorités peuvent bien facilement prendre les mesures nécessaires pour faire échouer le complot et arrêter les conjurés. »

*
* *

Les socialistes révolutionnaires de droite sont introuvables. Tous se cachent en province et, quoique porteur de nombreuses lettres d'introduction, je n'ai pas réussi à en rejoindre un seul à Pétrograd.

Malgré les titres sensationnels des journaux, annonçant l'organisation de troupes pour lutter contre les Tchéco-Slovaques et les Franco-Anglais, les commissaires ne paraissent pas rassurés. A Moscou, il y a quelques jours, un diplomate neutre allait protester contre un abus de pouvoir d'un fonctionnaire bolchevik vis-à-vis d'un de ses nationaux. Après que le commissaire eut donné des ordres pour remettre les choses au point, il demanda humblement à son interlocuteur : « Croyez-vous qu'il vous soit possible de me faire viser mon passeport pour...— Ce sera très difficile, lui répondit le diplomate, mais comme vous avez toujours fait tout ce qui était en votre pouvoir pour nos nationaux, je tenterai de transmettre votre demande. Seulement il me faut une promesse écrite que vous ne vous mêlerez pas de politique intérieure

chez nous. Nous en avons assez des provocateurs et des agitateurs ! Nous ne voulons pas d'étrangers venant nous prêcher le communisme et la haine de classe. »

Le commissaire se leva, fit sortir les secrétaires qui travaillaient dans la salle voisine, ferma les fenêtres, donna un tour de clef à toutes les serrures, puis s'écria d'un ton convaincu : « Ah ! non, je ne vais pas me mêler de politique à..., si on m'autorise à y aller. Je suis dégoûté du bolchévisme, je ne crois plus au socialisme, je suis écœuré de tout ce qui se passe ici. Je ne demande qu'une chose : aller rétablir ma santé, calmer mes nerfs. Ce que je veux, c'est la paix. »

Sa déclaration terminée, le commissaire, un des plus connus au Kremlin, ouvrit les portes et rappela ses secrétaires.

La femme du sous-secrétaire aux Affaires étrangères Radek, un espion autrichien qui eut vis-à-vis des diplomates alliés à Vologda une conduite infâme, cherche à se rendre en Suisse où son mari devrait la rejoindre.

La fameuse agitatrice Balabanof supplia pendant des semaines la légation suisse de Berlin de lui accorder le visa d'entrée en Suisse. Sur le refus du Conseil fédéral, les bolcheviks ont refusé à leur tour de viser le passeport du courrier diplomatique suisse venant de Stockholm. Ce dernier traversa la Finlande et comme, à Bielostrov, il n'avait aucun visa, le commissaire de service lui refusa le passage. Bientôt néanmoins, un fonctionnaire s'approcha de lui et lui dit : « Je suis marié, je n'ai pas un traitement suffisant pour entretenir ma famille ; si vous voulez m'aider, je pourrai peut-être vous faciliter le passage. »

Le courrier paya 3.000 roubles et entra en Russie avec ses valises, sans autres difficultés.

Ce soir, en causant avec une personnalité scandi-

nave, j'eus la confirmation de cette chasse aux passeports, dans laquelle tous les commissaires cherchent à se surpasser, chacun travaillant dans le plus grand secret, car ils n'ont jamais confiance les uns dans les autres.

Mon interlocuteur avait une grosse affaire à régler avec le gouvernement bolchevik. Un commissaire du peuple de Pétrograd, qui a rang de ministre, lui déclara : « Votre affaire est liquidée. Toutes vos conditions sont acceptées. Votre client pourra toucher demain la somme réclamée, à une condition toutefois, c'est que vous me fassiez viser ce passeport. » En disant ces mots, il sortit de son portefeuille un passeport pour l'étranger, auquel ne manquait que le visa d'entrée dans un des royaumes scandinaves où il voulait pénétrer.

« Je crois que cela est presque impossible, lui répondit X..., mais je vais toutefois essayer. Dans une quinzaine de jours vous aurez la réponse.

— Quinze jours ! s'écria le commissaire, mais c'est dans les vingt-quatre heures que j'aurais besoin du visa.

— Dans les vingt-quatre heures ? C'est impossible ! Il faut la réponse de mon gouvernement et les communications sont lentes actuellement. D'ailleurs, pourquoi voulez-vous partir si vite ? Est-ce une fuite ?

— Non, ce n'est pas une fuite, c'est pour les affaires du gouvernement de la commune du Nord.

— Alors faites faire votre demande par Tchitchérine, commissaire aux Affaires étrangères. On l'acceptera tout de suite.

— Non, c'est impossible. » Et, se faisant suppliant : « Tâchez de m'obtenir ce visa, je paierai n'importe quoi. »

Naturellement l'autorisation fut refusée par la légation en question, et le malheureux commissaire a dû, aujourd'hui même, parler dans deux meetings de la nécessité de la résistance à outrance aux agents du capitalisme anglo-français, devant un auditoire de soldats de la garde rouge qui préféraient l'écouter plutôt que d'aller se battre.

Je connais un autre commissaire qui a offert 200.000 roubles pour obtenir un visa de passeport pour l'étranger.

Décidément, ils ne sentent plus le terrain sûr.

Le journal *Birjeveo Novesti*, qui a paru malgré le décret supprimant toute presse bourgeoise, a été condamné à une amende de 5.000 roubles. Ce matin l'on se disputait à prix d'or, sur la Nevsky, les derniers numéros du dernier journal donnant impartialement les nouvelles d'Europe. Dorénavant, nous serons obligés de voir tout en rouge.

Ce soir déjà, absence complète de nouvelles. Plus de communiqués français, pas une dépêche de l'étranger, rien que de grands articles ridicules, au style pompeux, appelant les ouvriers à la lutte contre l'impérialisme franco-anglais. Des mots, encore des mots, seulement des mots. Pas une idée nouvelle, pas une belle page : des injures aux alliés et aux bourgeois, des appels au pillage et à la lutte de classe.

Et demain ce sera pareil !

*
* *

J'ai voulu entrer aujourd'hui dans un magasin de la Newsky pour acheter des chaussettes, mais le marchand m'a montré les cachets apposés aux boîtes. Toutes les marchandises sont depuis quelques jours sous

séquestre. On a fait la revision exacte de toutes les étoffes de laine et de coton. Les longues files de magasins du Gostini Dvor ont été fermées pour qu'on pût y faire l'inventaire. Les lainages confisqués sont partis pour l'Allemagne comme indemnité de guerre. Aujourd'hui, il est impossible d'obtenir une paire de bas ou de chaussettes dans tout Pétrograd. A Moscou, j'en ai acheté à 17 roubles la paire. Elles ont duré un jour ; le soir, elles étaient en loques. Une cravate mi-soie vaut 90 roubles.

Pour consoler les malheureux habitants de Pétrograd, l'officielle *Pravda* publie avec une joie non dissimulée, une dépêche provenant soi-disant de Genève. (On peut se demander comment elle l'a reçue, puisque toutes les lignes télégraphiques sont coupées et que, depuis plusieurs jours, la station de télégraphie sans fil de Tsarskoïe-Selo ne marche plus). La voici textuellement : « La situation du ravitaillement à Paris est tout à fait catastrophique. Il n'y a ni viande, ni poisson, ni pommes de terre, ni légumes. Le peu de denrées qui se trouve dans la ville se vend à des prix fantastiques qui ne sont abordables que pour les classes les plus aisées. »

Sans commentaires.

La *Petrogradskaïa Gazetta* publie un éditorial extrêmement violent contre les Alliés et demande l'arrestation des consuls. S'adressant au commandant Archen, chef de la mission militaire française de Pétrograd, elle le somme de déclarer s'il est exact que les Alliés aient dressé la liste des gens à gracier et des gens à châtier, dans le cas où ils seraient victorieux !

8 août 1918.

Le consul général d'Allemagne a fait, ce matin, cette déclaration à un diplomate neutre : « Dans dix jours, les troupes allemandes occuperont Pétrograd. Je puis vous le déclarer maintenant ; ce n'est plus un secret militaire. »

La conduite des soldats de l'armée rouge est telle que Trotski essaie de réagir par tous les moyens contre les désertions sur la ligne de feu. Par ordre du commissariat de la guerre, les passeports de tous les poltrons, déserteurs, cambrioleurs, apaches qui seront renvoyés de l'armée rouge, seront marqués d'un cachet indiquant qu'ils en ont été chassés pour conduite infamante.

« Que les poltrons et les vauriens, écrit Trotski dans son prikaze, se sentent marqués du sceau de la honte, sur toute l'étendue de la République des Soviets. »

***

Un décret interdit aux restaurants de vendre des mets confectionnés avec des produits qu'ils ne recevraient pas de l'Ouprava (Bureau de ravitaillement). Comme l'Ouprava est vide, les restaurants devront fermer.

Je dîne, ce soir, dans ce qui fut une cave célèbre sur le canal Catherine. Actuellement, les bouteilles sont vides. Dans les petits cabinets où, autrefois, l'on dégustait des crus renommés, on se cache pour manger un morceau de viande. Le garçon vous présente d'abord un menu composé d'un poisson et d'un légume, puis, très mystérieusement, il vous montre une seconde

carte, où, à des prix fabuleux, vous trouvez un beefsteack ou une côtelette de veau (aussi durs que du cheval).

Les bolcheviks détruisent les monuments d'empereurs ou de généraux et veulent les remplacer par des statues de grands révolutionnaires. Lounatcharsky, qui est chargé des Beaux-Arts dans la République fédérative des Soviets, et Zinovieff furent les initiateurs du mouvement. On voulut faire grand et un sculpteur reçut un jour une commande de 60 monuments à livrer en septembre. Le malheureux forçat déclara qu'il ne travaillait que 8 heures par jour et qu'il lui était impossible de faire une statue quotidiennement. Un concours fut alors ouvert entre les sculpteurs de Pétrograd; on leur demanda de fournir dans les quinze jours deux projets de monuments.

Mlle Svirsky, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, chez qui je suis allé ce soir, a choisi Danton et Plekhanov. Son Danton est presque terminé, magnifique de force et de violence, fièrement accoudé sur une tribune monstre formant socle, au centre de laquelle un bas-relief représente le départ de la charrette.

Danton est le type des hommes de 1789, qui étaient d'une autre trempe que les révolutionnaires dont la Russie est affligée aujourd'hui. Un ami russe, qui arrive à l'atelier pendant ma visite, s'écrie avec raison : « Cela, c'est une autre race ! »

Que va-t-il se passer cette nuit ? Des autos blindées étaient garées près de la nouvelle mosquée, non loin de la maison de la danseuse Kchessïnskaia, où Lénine, profitant de la faiblesse impardonnable de Kerensky, prêcha ses funestes doctrines. Elles ont été sorties de leur garage et s'alignent, menaçantes, le long des rues

avoisinantes. D'autres se promènent en rue, les mitrailleuses décapelées.

Un coup de téléphone nous invite à venir terminer la soirée dans un atelier où des peintres se groupent pour travailler, et réunissent, deux fois par semaine, autour d'eux, tout ce que Pétrograd compte d'éléments artistiques : poètes, musiciens et danseuses. Tout y est permis, sauf parler politique et internationalisme. C'est un enchantement que d'échapper, pendant quelques heures, aux préoccupations actuelles. Les peintres cherchent à reproduire les traits d'un modèle, qui est d'une rare beauté. Pendant qu'ils travaillent, les poètes disent leurs vers, les acteurs déclament. Un groupe de tziganes chantent des airs au rythme énervant et la guitare accompagne les chansons gaies des gypsies.

Les heures passent très joyeusement. On oublierait le drame terrible qui se déroule tout près, s'il n'y avait parmi nous une dizaine d'anciens officiers. Ils resteront jusqu'au matin de peur de tomber entre les mains des gardes rouges, qui les cherchent pour les envoyer rejoindre leurs camarades de Kronstadt.

Il y a actuellement, à Pétrograd, plusieurs centaines d'officiers qui se cachent et changent chaque nuit de domicile, afin d'échapper aux poursuites des bolcheviks. Ceux qui sont avec nous ce soir n'ont pas couché chez eux depuis une semaine.

Quand je sors de l'atelier avec quelques amis, impossible de rien voir à quelques mètres devant soi. Il fait une nuit d'encre. Dans la perspective Nevsky, pas un reverbère, pas une lampe électrique, pas le moindre falot. Tout près de nous, au bout du canal Catherine, des coups de feu partent dans l'obscurité. On voit, dans le noir, l'éclair du départ du coup et l'on se

demande à qui sont destinées les balles qui traversent notre rue. Doux pays ! La pluie tombe, abondante et glaciale. Un izvolchick, oublié dans la Nevsky complètement déserte, consent à me conduire chez moi, et, après force discussion, accepte les 60 roubles que je lui offre au lieu de 100 qu'il me demande pour un quart d'heure de route.

9 août 1918.

On prépare à Moscou une rafle d'anciens officiers comme on vient d'en faire une à Pétrograd. Tous les ex-officiers, jusqu'à l'âge de soixante ans, doivent se présenter lundi au manège, pour être enregistrés. C'est la même procédure qu'à Pétrograd. Une fois que l'on a noté toutes les adresses et qu'elles ont été vérifiées, on ordonne les arrestations en masse. Le pain devenant toujours plus rare, un décret vient de tripler le prix du blé réquisitionné chez les paysans. Tous les paysans qui résisteront aux pelotons réquisitionnaires chargés d'acheter le blé pour nourrir les villes seront fusillés de même que ceux qui gaspillent le blé ou qui le distillent pour en faire un mauvais alcool.

La guerre pour le pain entre dans une nouvelle phase, qui risque de ne pas nous apporter de meilleurs résultats. Les divergences entre le pouvoir des Soviets et les autorités ecclésiastiques augmentent sans cesse. Les popes prêchent ouvertement la lutte contre le gouvernement de Lénine, et une perquisition opérée hier, à Moscou, dans l'appartement du métropolite, Mgr Machaire, a permis (dit la *Pravda*, dont les informations sont toujours sujettes à caution) de découvrir tout un état-major contre-révolutionnaire.

Les réquisitions dans les couvents ont donné lieu à des scènes de violence, les paysans protégeant les moines contre les gardes rouges. Au célèbre monastère Nicolo Ouglitsky, les envoyés des Soviets furent si malmenés qu'ils durent s'enfuir.

L'officielle *Pravda* publie en gros caractères sur cinq colonnes : « Ouvriers, notre République fédérative des Soviets traverse actuellement une crise très dangereuse. Les agents de proie de tout l'univers, toutes les nations de brigandage et de pillage mettent le pied sur la poitrine de la grande révolution. Notre victoire dépend de l'union étroite des lutteurs autour de notre citadelle des Soviets. Exploités, soyez dignes de ce grand moment ! c'est de vous que dépend la liberté ou le servage, la victoire du socialisme ou celle du capitalisme. Aux armes, tous ceux qui ne veulent pas s'arracher la tête de leurs propres mains (*sic !*) au profit des brigands couronnés et des capitalistes ! »

L'article de fond, qui suit cet appel enflammé, est consacré aux émeutes provoquées par la famine dans les différents pays européens et annonce la révolution en Allemagne, en Autriche, en Angleterre et en Italie. Depuis un an, les bolcheviks prédisent ainsi, sans se lasser, la révolution mondiale imminente.

A Pétrograd les arrestations de Français, d'Anglais, d'Américains, d'Italiens continuent sans motif; il semble que ce soit simplement pour avoir des otages, car ce sont généralement des personnes jouissant d'un certain crédit qui sont amenées à la Gorokovaïa 2. Ce matin, la légation de Suisse, qui est chargée de protéger les sujets italiens, a réussi à faire relâcher ces derniers, grâce à une énergique protestation. Par contre, les Français, les Anglais et les Américains sont toujours enfermés, de même que beaucoup de Polonais qui

cherchaient à aller rejoindre leurs camarades se battant sur le front français, ou à atteindre tout au moins les lignes franco-anglaises du Nord.

10 août.

Le commissaire du ravitaillement annonce que, pour tout le mois d'août, les porteurs de carte de 1re catégorie recevront 50 grammes de thé et 200 grammes de sucre; les 2e et 3e catégories 25 grammes de thé et 100 grammes de sucre. Les enfants jusqu'à douze ans recevront 200 grammes de caramels Montpensier. « Vu le manque de thé et de sucre, ajoute le décret, les bourgeois de la 4e catégorie ne recevront rien. »

Aujourd'hui, au club de canotage sur la Neva Tchaïka, on raconte que les matelots sont divisés en trois catégories. Les premiers seraient disposés à se rallier aux Anglo-Français et à reprendre la guerre contre les Allemands; les seconds voudraient faire sauter leurs bâtiments, afin que personne ne puisse s'en emparer, ni Allemands, ni Alliés; et enfin les troisièmes préféreraient aller en Suède se faire désarmer et interner, ce qui, disent-ils, mettrait plus vite fin à la guerre mondiale.

Les opinions sont divergentes, suivant les unités auxquelles les marins appartiennent. Les matelots des dreadnoughts et des croiseurs, ceux dès petites unités et enfin ceux des sous-marins forment trois classes qui ne s'accordent pas du tout entre elles.

En ville, aujourd'hui, tout est tranquille. Le personnel de l'ambassade d'Allemagne est arrivé hier soir à Pétrograd, ce qui provoque de nombreux com-

mentaires. Un train spécial, composé de wagons-salons et de nombreuses voitures de 1re et 2e classes, amena les 800 personnes qui le composent. La gare Nicolas était entourée d'un cordon de troupes soviétistes. Les Allemands se sont installés dans les différents hôtels de la ville et spécialement à l'hôtel communiste, qui s'est ouvert dans les locaux réquisitionnés de l'ancien hôtel Astoria. Ils ont pris avec eux toutes leurs archives, tous leurs bagages et leurs automobiles. Ils sont, disent-ils, bien décidés à ne pas rentrer à Moscou. Dans le convoi se trouvaient également le personnel de l'ambassade de Turquie et les diplomates austro-hongrois. Un de mes amis demanda à un Allemand pourquoi il venait à Pétrograd ; le diplomate lui répondit : « Il était impossible de rester plus longtemps à Moscou, la situation était trop incertaine et notre position intenable. L'ambassadeur Helferich recevait chaque jour des lettres le menaçant d'attenter à sa vie. »

Les journaux bolcheviks publient aujourd'hui le début des mémoires du tzar Nicolas II. Il ne présente rien de sensationnel et est assez terne. Ces mémoires sont toutefois lus avec beaucoup d'attention par le public russe. Est-ce le texte exact ou un texte arrangé pour les besoins de la cause, il est impossible de le savoir; c'est pourquoi on ne peut attacher à cette publication un véritable intérêt documentaire.

Je me suis cru en Grèce, au temps de Constantin, en lisant les appels adressés aujourd'hui aux ouvriers, dans la *Pravda :* « Les capitalistes franco-anglais, s'appuyant sur les « Cent-noirs » russes, prennent ville sur ville, nous arrachent notre nouvelle récolte, tuent nos frères, violent nos femmes et nos sœurs, saccagent nos demeures. » C'est exactement les

termes des appels des partisans de Constantin engageant le peuple grec à faire partie des bandes de comitadjis, chargées de purger la vieille Grèce des soldats français, assoiffés de sang innocent, ivres de pillages et violant toutes les femmes sur leur passage.

Ici comme en Grèce, ce sont les mêmes agents qui travaillent à exciter le peuple contre la France, c'est l'argent allemand qui alimente les caisses des journaux bolcheviks comme il alimentait autrefois celles des journaux athéniens. Aura-t-il plus de succès?

L'événement de la journée est la menace de grève des cheminots. Par suite de l'avance des Tchéco-Slovaques, les difficultés d'approvisionnement augmentent, même pour les cheminots, favorisés jusqu'ici. Le 9 août, en raison des retards dans la distribution de la ration de pain, la circulation des trains a failli être arrêtée à la gare Nicolas. Une certaine effervescence s'est manifestée parmi les mécaniciens. Dans certaines stations, ils ont refusé de continuer à conduire les trains, tant qu'ils n'auraient pas reçu de vivres. On dut surseoir au départ des convois pour le Nord et la banlieue. Les autorités soviétistes purent découvrir du pain et distribuèrent d'urgence, à tous les ouvriers et employés des chemins de fer Nicolas et de la Baltique, 300 grammes de pain par personne, ce qui permit de conjurer la grève. A 5 heures du soir, la circulation des trains était rétablie, mais pour combien de temps?

Voilà où nous en sommes. Il suffit maintenant de 300 grammes de pain par homme pour faire échouer une grève.

Lénine, aujourd'hui, a eu peur que cette grève des cheminots ne fût le coup de grâce, et une dépêche

qui vient d'arriver à la Commune de Pétrograd, dit : « Aujourd'hui, de Nijny-Novgorod, on a expédié une flottille de bateaux nos 1 à 4, contenant plus de 32.000 pouds de blé (soit 5.520 quintaux). Distribuez deux wagons de ce blé à chacune des associations d'employés de chemins de fer et donnez le reste aux ouvriers du Gouvernement de Pétrograd. »

Un télégramme de Zinovief aux Soviets de Luga, Jambourg, Tarochino, Stroughi, Bieli, leur ordonne de ne pas confisquer les pommes de terre que transportent les cheminots pour leurs besoins personnels, jusqu'à un maximum de 60 livres. La sollicitude du gouvernement pour les cheminots est d'autant plus remarquable qu'un décret interdit d'apporter avec soi, de la campagne, des provisions d'un poids dépassant 4 kilogrammes de pain, 800 grammes de beurre, 2 kilogrammes de pommes de terre. Les cheminots sont donc des privilégiés. Ils ont compris qu'avec les bolcheviks, il fallait simplement crier fort pour tout obtenir. Ils ont crié, ils ont menacé et ils font actuellement la pluie et le beau temps à Smolny.

CHAPITRE XVI

PÉTROGRAD SOUS LA TERREUR (*Suite*)

Départ définitif de l'ambassade d'Allemagne. — L'enregistrement des bourgeois. — L'exode des diplomates. — Portions congrues. — L'opinion des chefs sur le régime. — Un appel aux Russes de France. — A mort les saboteurs! — A Moscou des ouvriers exigent la libération de leurs patrons. — Actions d'éclat dans l'armée rouge. — Officiers prolétaires. — Mutineries.

Pétrograd, 11 août 1918.

Les événements se succèdent avec une rapidité qui trompe toutes les prévisions. L'officieuse *Petrogradskaïa Gazetta*, dans son éditorial d'hier, écrivait : « La journée d'aujourd'hui a été marquée par un événement très important. Dans ce même Pétrograd qui, il y a quelques mois, craignait l'occupation allemande, vient d'arriver, sans doute pour longtemps, l'ambassade d'Allemagne. Tels sont les contrastes que la réalité présente. Il est fort difficile, en raison des bruits mensongers qui circulent, de s'y reconnaître. »

Je m'attendais ce matin à trouver une note quelconque dans la *Pravda* ou dans la *Petrogradskaïa Gazetta* au sujet de l'ambassade d'Allemagne, mais personne n'en souffle mot : le « sans doute pour

longtemps » de la *Petrogradskaïa Gazetta* a duré exactement vingt-quatre heures. Hier soir, en effet, un train spécial emportait vers la Finlande tout le personnel de l'ambassade d'Allemagne et les diplomates turcs, bulgares et austro-hongrois. Le train, très long, était gardé militairement, et, à l'arrière et à l'avant, deux wagons découverts, munis de nombreuses mitrailleuses braquées dans toutes les directions, portaient un détachement de l'armée rouge. Des amoncellements de malles et de caisses étaient amenés aux fourgons par des automobiles conduites par des prisonniers en uniforme. « C'est bien le départ définitif, déclare un secrétaire. On emporte tout. »

Devant le consulat général d'Allemagne, à la rue Gogol, on aurait pu croire à une panique. La rue était remplie d'une foule d'Allemands et d'habitants des provinces baltiques, qui voulaient fuir le plus tôt possible la ville de Pierre le Grand. Jusqu'à 11 heures du soir, les secrétaires distribuaient par les fenêtres les autorisations de partir, car la foule était si dense que l'unique porte était insuffisante. Beaucoup d'Allemands craignent des pogroms et des bombes, et leur belle prestance des semaines dernières s'évanouit de jour en jour depuis la prise d'Arkhangel et l'avance tchéco-slovaque.

Les consulats d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie restent à leur poste. En passant devant l'ancien Grand Hôtel, occupé actuellement par le consulat général d'Allemagne, on aperçoit, par les fenêtres ouvertes, les grossières caricatures publiées par le bureau de propagande de Berlin et destinées à prouver, par des graphiques, la supériorité des Empires centraux dans tous les domaines et sur tous les fronts.

Ce départ des Allemands laisse perplexe. Personne ici n'en sait la raison véritable.

La *Krasnaïa Gazetta* publie un décret du Soviet de Pétrograd concernant tous les citoyens du sexe masculin, porteurs des cartes de ravitaillement de 3e et 4e catégorie, c'est-à-dire les bourgeois et les intellectuels. Il leur ordonne de se présenter pour être enregistrés à Kamenastrovski 23, dans les quatre jours, les 9, 10, 11 et 12 août, de 10 heures du matin à 4 heures du soir. Comme la nouvelle n'est publiée que le 11 au soir, tous les bourgeois de Pétrograd, soit plusieurs centaines de mille personnes, devront se faire enregistrer demain de 10 à 4 heures. La peine prévue pour ceux qui ne se présenteront pas est la confiscation de tous les biens. Ce n'est de nouveau qu'un ignoble chantage. Bien peu de bourgeois lisent la *Gazette rouge* et il leur serait, dans tous les cas, matériellement impossible de se faire tous enregistrer le même jour. Le but de ce décret est bien évident. On veut pouvoir justifier la confiscation des biens des bourgeois en leur disant : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait enregistrer ? »

La *Pravda* cherche à creuser un fossé entre les Français et les Anglais. Elle attaque vivement ces derniers, en assurant aux premiers qu'ils ne se battent que pour donner à l'Angleterre la domination mondiale. Un article signé Jean d'Auvergne critique sévèrement la diplomatie française. « Sur les champs « de bataille, la France militaire, chez laquelle l'hé« roïsme est devenu une forme ordinaire de courage, « étonne une fois de plus et force l'admiration de « tout l'univers par ses exploits. Malheureusement, « les fautes de la diplomatie, qui s'obstine à ne pas « reconnaître la République des Soviets, annihilent

« les résultats obtenus par les troupes de Foch ! »

Voilà, certes, une conclusion inattendue et dont ne se doutent pas les braves poilus, qui regagnent chaque jour du terrain et battent partout le boche. Les bolcheviks ne peuvent décidément plus continuer à ignorer leurs succès. On trouve maintenant les communiqués français dans la *Pravda*, entre deux annonces de gens qui ont perdu leur passeport.

Les consuls anglais, français, américain, italien, serbe et belge de Moscou ont exprimé le désir de quitter la Russie où ils ne se trouvent plus en sûreté, en faisant remarquer que leur départ ne signifie pas la rupture des relations.

Qui donc va rester en Russie, si l'exode des diplomates continue ? En quoi consisteront les bonnes relations des Alliés et des Empires centraux avec le Gouvernement de Lénine, si tous les représentants étrangers s'en vont avec la même hâte ?

Comme Pétrograd ne reçoit aucun chargement de blé et que les dépôts sont vides, la ration de vivres pour les 12 et 13 août sera, pour la 1re catégorie de 2 œufs, 100 grammes de graisse, 400 grammes de poisson ; pour la 2e catégorie, de 50 grammes de graisse et de 400 grammes de poisson ; pour la 3e catégorie, de 400 grammes de poisson et de 5 harengs ; pour la 4e catégorie, de 5 harengs. Et c'est tout.

On dit en ville qu'il ne faut pas s'étonner si le niveau de la Neva baisse si rapidement ces jours-ci. Les bourgeois, depuis cinq jours, ne reçoivent que des harengs pour toute nourriture, et ils ont maintenant une telle soif, qu'ils épuisent les réservoirs d'eau potable.

12 août.

Ce matin, le ton de la presse est triomphant. Le numéro de la *Krasnaïa Gazetta* qui vaut ordinairement 15 kopecks, se vend le double au profit des cheminots grévistes de l'Ukraine. En grosses lettres on annonce la mobilisation des trois classes ouvrières de 1893, 94 et 95, puis viennent les nouvelles de victoires sur le front tchéco-slovaque. Il est vrai que l'on n'annonce pas des victoires définitives, mais des victoires prochaines : l'étouffement de l'émeute tchéco-slovaque et la déroute finale de « l'incident anglo-français d'Arkhangel ». Il faut bien encourager les conscrits et leur affirmer que la victoire est déjà gagnée : ils n'auront qu'à cueillir les lauriers.

Lénine, par contre, semble préoccupé et désillusionné : « Le danger n'est pas moindre à l'intérieur qu'à l'extérieur », vient-il de déclarer. « Il faut lutter impitoyablement contre le fléau bourgeois dont l'influence grandit. *Les masses commencent à se désintéresser de plus en plus des questions de politique générale. Chacun poursuit son intérêt personnel. Les paysans exigent davantage de terres et veulent vendre leur blé au plus haut prix. L'ouvrier arrache tout ce qu'il peut des usines et des fabriques. Ces pratiques admissibles au temps de la bourgeoisie, sont absolument intolérables maintenant que le gouvernement appartient aux ouvriers.* Il faut une sévère discipline dans tous les domaines de la vie, aussi bien dans celui du travail que dans celui de la répartition. »

Une circulaire adressée par le Comité central du parti communiste à tous les comités, groupes et mem-

bres du parti, dit : « Nous attirons votre attention sur la crise que traverse notre parti ; elle est des plus dangereuses. Tout militant actif doit être attentif à la diminution du nombre de nos membres. Dans les centres les plus importants, à la diminution numérique correspond une diminution de qualité. Les conflits intérieurs sont devenus de plus en plus fréquents. La solidité et l'intégrité de notre parti sont détruites. Il n'y a plus l'ancienne unité d'action. La discipline, autrefois si forte, a disparu. La décadence de nos organisations est indiscutable. La débâcle économique, le chômage, la faim, la désorganisation ont agi sur les grandes masses de la classe ouvrière, et notre parti, provenant du prolétariat, a subi la réaction de toutes ces conséquences de la guerre impérialiste universelle.

« La domination des cadets, des mencheviks ou des S. R. coalitionnistes, avait poussé vers nous, seul parti vraiment révolutionnaire en fait, tous les opprimés. Notre arrivée au pouvoir apparut à tous les éléments les plus pauvres et à la classe ouvrière des villes et des campagnes, comme le seul moyen de sortir de l'impasse. Notre parti attira ainsi à lui beaucoup d'éléments qui lui étaient étrangers par leur psychologie et peu préparés à s'assimiler la conception prolétarienne. Beaucoup de ces éléments, peu conscients, avaient cru facile et rapide le passage du capitalisme au socialisme. Les difficultés de la période de transition font hésiter ces éléments indécis, les font douter de notre force. Ils désorganisent nos rangs. Le passage en masse de nos militants les plus actifs, les plus conscients, aux organisations des Soviets, a contribué aussi à l'affaiblissement et à la décadence de notre parti. Cela était inévitable au moment

de la révolution d'octobre et durant les premiers mois de notre pouvoir; il est urgent maintenant d'y mettre un terme.

« Notre parti doit être épuré des éléments étrangers qui le désorganisent. Pas de place en lui pour les paresseux, les voyous, les aventuriers, les ivrognes, les voleurs, les hésitants et les douteux. La plus sévère discipline et l'unité d'action doivent régner. Ce que le parti perdra en quantité, il le gagnera en qualité et en force. »

Toute cette théorie est très belle, mais la pratique est bien différente. Que restera-t-il, si l'on fait dans les sections des Soviets l'épuration demandée? Le Comité central pourrait bien rester tout seul!

13 août.

A Kronstadt, les patrouilles sont renforcées. On remarque une grande activité sur les navires à l'ancre. Les événements de Mourmansk, les mouvements de troupes allemandes au nord de la Finlande, provoquent de vives discussions parmi les matelots, qui sont très divisés sur le parti à prendre.

On prépare activement le navire *Zaria Zvoboda*, pour que les commissaires du peuple puissent s'installer à bord dans le cas où ils seraient chassés de Moscou.

Le gouvernement vient de monopoliser les annonces. Les magasins sur la Nevsky et la Morskaïa qui, depuis la disparition des journaux bourgeois, affichaient à leur devanture de petites annonces : offres d'emplois, appartements à louer ou objets à vendre, sont obligés d'y renoncer. C'est maintenant la *Pravda*

qui s'en charge. Elle en publie une, aujourd'hui, qui ne manque pas de saveur :

« Un ingénieur allemand, hors parti politique, « cherche un emploi à Pétrograd ou dans les envi- « rons », puis en lettres grasses : « Reconnaît le pouvoir des Soviets. »

Il est certain d'avoir du succès, ce boche qui reconnaît le pouvoir des Soviets. On obtient actuellement tout ce que l'on veut, comme situation, si l'on daigne se soumettre.

Nous avons, aujourd'hui, vu éclore une série de déclarations, de discours, de circulaires, dont le ton est toujours le même, mais dont certains passages me paraissent néanmoins intéressants, comme indiquant l'état d'âme actuel des gouvernants. Un appel du Conseil des Commissaires du peuple aux citoyens russes habitant la France et signé, au Kremlin, par Lénine, Tchitchérine, Bonch Brouevitch et Gorbounoff, dit :

« Prenant en considération :

« 1° Qu'à partir du moment où la Russie a cessé « de faire partie des pays belligérants, le gouverne- « ment des Soviets a exigé à plusieurs reprises le « retour en Russie des soldats russes se trouvant en « France, qu'il a toujours protesté contre leur séjour « en France, contre la présence de certains d'entre « eux dans la Légion étrangère, près l'armée fran- « çaise, et contre les poursuites dont ont été l'objet « ceux des soldats russes qui ne voulaient pas se faire « inscrire dans cette Légion ;

« 2° Que, fidèles à la République des Soviets, les « soldats russes en France, malgré tous les obstacles, « continuent opiniâtrement à ne pas s'enrôler dans « la Légion ;

« 3° Qu'actuellement, la France se trouve, de fait, « en état de guerre avec la République de Russie et « la Révolution, ce qui oblige indirectement les sol- « dats russes faisant partie de l'armée française à « lutter contre la République et la Révolution,

« Le Conseil des Commissaires du Peuple invite « les citoyens russes se trouvant en France à lutter « par tous les moyens dont ils disposent contre leur « enrôlement dans les armées ; ceux qui volontaire- « ment s'engageront ou qui aideront à l'enrôlement « seront déclarés ennemis de la Révolution et de la « République. »

Des affiches apposées sur toutes les institutions publiques menacent sévèrement les saboteurs. « Les saboteurs intellectuels, y lit-on, sont de nouveau contre les Soviets. Dans les chancelleries, les documents les plus urgents traînent pendant des semaines. Les trains partent et arrivent surtout avec de grands retards. Nous disons aux saboteurs : « Faites atten- « tion ! les ouvriers n'ont pour vous qu'une puni- « tion : la mort. » Tout fonctionnaire suspect de sabotage sera puni par la main de l'ouvrier russe, et sa trace sera effacée de la surface de la terre. La République des Soviets n'agira pas moins sévèrement envers ses serviteurs peu zélés ou criminels, qu'elle ne le fait envers ses ennemis. La terrible situation du pays oblige à des mesures radicales. La République des Soviets est en danger : malheur à ceux qui, directement ou indirectement, augmenteront ce danger. »

A Moscou, les bolcheviks viennent de recevoir, de leurs ouvriers, une leçon qui les a rendus furieux : Lénine, dans le meeting tenu à l'occasion du début de la cinquième année de guerre, vient de confirmer la nouvelle qui circulait déjà, depuis quelques jours,

parmi les Français de Pétrograd : les ouvriers des fabriques françaises de Moscou réclament la mise en liberté de leurs patrons.

« Dès que la Commission extraordinaire pour la lutte contre la contre-révolution eut acquis, dit Lénine, la certitude que les gardes blancs anglo-français passaient des paroles aux actes, se ruaient sur la Russie révolutionnaire, elle résolut de sauvegarder l'arrière. Bien avant la descente sur la côte mourmane, il était venu à la connaissance de la Commission, que les gros industriels français et anglais et les banquiers vivant de l'oppression du peuple russe, avaient organisé, à Moscou, une Société ayant pour but d'aider tous ceux qui s'insurgeaient contre le Soviet. Ils fournissaient notamment de l'argent pour le départ et pour l'équipement des gardes blancs rejoignant Alexeief et les Tchéco-Slovaques.

« La Commission supporta longtemps avec patience l'insolence des contre-révolutionnaires étrangers. Mais maintenant que leur activité peut avoir de fâcheuses conséquences, la Commission a résolu d'anéantir le nid de guêpes des gardes blancs.

« Pendant deux jours, la Commission a procédé à des arrestations en masse parmi les banquiers français, anglais, serbes et italiens, compromis par leur attitude à l'égard du Soviet. Beaucoup de membres en vue des colonies française et anglaise de Moscou ont été incarcérés.

« Parmi les Français et les Anglais arrêtés se trouvent : Brocard, Siou, Giraud, Jacquot, etc., etc. Ils ont été emprisonnés parce qu'ils marchaient avec les contre-révolutionnaires contre les ouvriers et les paysans pauvres de Russie. Malgré cela, les ouvriers des fabriques dont les propriétaires ont été arrêtés,

vinrent réclamer l'élargissement de leurs patrons au président de la Commission.

— Savez-vous, leur dit le camarade Peters, ce que veulent faire vos patrons arrêtés ?

— Savez-vous que les impérialistes français ont lancé leurs troupes contre vous, dans l'unique but de vous faire payer, à vous qui êtes affamés et indigents, les milliards qu'ils ont donnés au tyran sanguinaire pour qu'il vous conduise à la boucherie ?

« Pour toute réponse quelques ouvriers ont rougi ; d'autres, les plus ignorants, ont répliqué qu'une fabrique ne peut se passer de patron.

« La plus grande partie des fabriques russes ne se passent-elles pas de leurs patrons ? Et toute la Russie qui se forge une nouvelle existence avec ses mains calleuses, ne se passe-t-elle pas du fouet du patron ? demanderons-nous aux membres de ces délégations ! C'est honteux, camarades ! »

L'indignation de Lénine était justifiée. Les ouvriers des usines françaises ont tellement insisté, que les Soviets ont dû relâcher leurs patrons. Tout d'abord, on permit à MM. Siou, Giraud, Brocard, Jacquot de sortir, quelques heures par jour, de prison, pour aller continuer à diriger leurs fabriques. Peu à peu, les ouvriers devenant plus exigeants, on les autorisa à quitter le Kremlin le matin et à n'y rentrer que le soir ; puis, enfin, on les relâcha complètement. Aux usines Giraud, un délégué des Soviets réunit tous les ouvriers et leur fit un long discours, en les accusant d'être les valets du capitalisme et de n'avoir aucune dignité. Un des ouvriers lui répondit : « Nos patrons sont toujours au travail ; quand nous arrivons à l'usine, le matin, ils sont déjà au bureau ; quand nous en repartons le soir, ils y sont encore. Chaque

fois que nous voulons les voir, nous sommes reçus immédiatement et nous pouvons causer avec nos maîtres comme avec des amis. Ils ont toujours été bons pour nous. Quand ils ont été arrêtés et que nous sommes allés au Soviet, on a fait attendre notre délégation pendant deux heures, puis on nous a dit qu'on ne pouvait pas nous recevoir. Le lendemain, nous avons attendu une heure et on nous a fait entrer chez un commissaire, qui nous a écoutés, puis nous a dit que cela ne le regardait pas. Nous sommes revenus le surlendemain et nous avons, après une longue attente, été reçus par le « tavarich » Peters. Il déjeuna devant nous, mangea du pain blanc, de la viande et du « cacha » (gruau), puis, quand il eut fini, il repoussa son assiette à moitié pleine, sans même nous en offrir, à nous qui, depuis des mois, n'avions ni pain blanc, ni « cacha ». Il nous écouta en grognant, se fâcha, nous insulta, et nous dit d'aller voir un autre commissaire! Eh bien, vous savez, des Soviets nous en avons assez. Nous aimons mieux nos patrons, et si vous voulez nous les prendre, nous saurons les défendre! »

Le délégué rentra au Kremlin tout penaud.

Au Palais de Tauride, Zinovief, parlant aux cheminots, s'est plaint, lui aussi, du sabotage. « Sur 50.000 soldats envoyés par nous au front tchéco-slovaque, dit-il, 7.000 seulement sont arrivés à destination! »

En raison des circonstances actuelles et de l'état d'incertitude où nous vivons, beaucoup d'administrations paient d'avance leurs employés. Les employés de la gare de Tsarskoje-Selo ont reçu hier un mois d'appointement. Le Crédit Lyonnais a également payé à tout son personnel un mois de traitement d'avance.

Zinovief proteste contre les employés des administrations des Soviets, qui veulent aussi être réglés d'avance, ne sachant pas ce que demain leur apportera. « Les Soviets ne paieront pas, déclare le Président de la Commune, et ceux qui violeront cet ordre seront sévèrement punis. »

Je suis allé, ce soir, avec quelques camarades du Club de canotage « Tchaïka », en yole jusqu'à Lachta, rendre visite à un de nos équipiers malade. Du port au village, environ deux kilomètres, nous sommes allés au pas, en chantant des chansons françaises. Comme nous avions nos costumes sport blancs, aux armes du club, les moujiks que nous rencontrions s'écriaient : « Voilà les gardes blancs, les Soviets sont battus ! » Une bonne paysanne nous cria : « Vous êtes gais, mais moi je suis triste, je n'ai qu'une demi-livre de pain. — Tu as de la chance, lui répondit l'un de nous, il y a une semaine que nous n'avons que trois harengs par l'Ouprava. » Au milieu du village, comme nous chantions la Marseillaise, deux vieilles femmes se signent et nous disent : « Comment, vous qui avez bonne façon, vous n'avez pas honte de chanter ces chants bolcheviks ? » Pauvre Marseillaise ! on l'a tant russifiée, transformée en un hymne traînard, qu'elle semble bolchevique. C'est la première fois que je m'entends reprocher, comme une chose honteuse, de chanter la Marseillaise.

14 août 1918.

Les bolcheviks sont arrivés au pouvoir en spéculant sur la lâcheté des soldats, qui préféraient rentrer dans leurs villages plutôt que de continuer à se battre.

Ils sont tout étonnés de voir cette lâcheté se retourner actuellement contre eux. Après avoir prêché la désertion, ils voudraient exiger le sacrifice des soldats qu'ils mobilisent par la force. Les résultats sont loin d'être ce qu'ils espéraient. Trotski, commissaire de la guerre, actuellement sur le front tchéco-slovaque, publie un prikase, disant : « A dix heures du soir s'est présenté pour me faire son rapport, le commandant du train blindé Alexeieff Papof. A ma demande : « Dans quelles conditions le train blindé a-t-il quitté « Kazan ? » il m'a répondu : « Grâce à Dieu, il n'y a pas « eu un seul tué, ni un seul blessé. » Cela signifie que le train a quitté sans combat la ville attaquée par deux compagnies tchéco-slovaques. Tout soldat de l'armée rouge doit avoir honte de ce qu'un train blindé quitte sa position sans avoir un seul blessé. Par ce prikase, je déclare que Papof Alexeieff est destitué de son poste de commandant du train blindé. »

A-t-on assez attaqué, dans la presse bolchevique, sous Kerensky déjà, les officiers qui obligeaient leurs soldats à se battre ! Actuellement, les communistes emploient exactement les mêmes moyens que les officiers du tzar. Seulement ce qui était de la cruauté, c'est de l'héroïsme.

Sous le titre « Nos héros» la *Pravda* publie, en effet, un télégramme de Trotski, disant : « Le membre du Comité militaire de Kazan, le tavarich Rosenholtz, envoyé sur la ligne de feu, a passé plusieurs heures dans la zone battue par l'artillerie. Il a transporté des blessés et, revolver en main, il faisait retourner en ligne les poltrons qui s'enfuyaient. Une balle transperça le chapeau du « tavarich » ; à côté de lui les éclats d'obus tombaient. Le presidium du Comité central exprime la certitude que l'exemple du tavarich

Rosenholtz animera de courage et d'héroïsme ceux qui sacrifient leur vie pour l'avenir du prolétariat de tout l'univers et pour le bien-être de la République des Soviets. » Un commissaire, revolver au poing, à l'arrière, envoyant les ouvriers et les paysans au feu, voilà ce que Trotski appelle un héros communiste!

15 août.

Hier, a eu lieu, au Commissariat des écoles militaires, la première promotion des officiers instructeurs de l'armée ouvrière et paysanne. Les nouveaux officiers sont au nombre de 54 (c'est peu pour toute la République!) sur un contingent de quelques centaines. Les autres n'ont pas encore été jugés aptes à remplir les fonctions d'officiers. Ce sont eux qui sont l'espoir des maximalistes ; Zinovief leur a remis leur drapeau en disant : « Tout le travail futur repose sur vous, officiers du peuple qui ne trahirez pas. Le prolétariat de Pétrograd en armes trouvera en vous de dignes chefs. L'histoire vous réserve un grand avenir, vous combattrez sur les places publiques des capitales du monde où vous conduirez vos bataillons au secours des ouvriers de l'Occident insurgé ! (*Sic*) ». Le camarade Djikio a souhaité que les nouveaux promus sachent servir, combattre, et mourir tout aussi bien que ceux de l'armée d'autrefois. Les officiers tzariens massacrés par les bolcheviks ne pensaient pas devoir, un jour, servir de modèles aux 54 premiers officiers bolcheviks russes, chargés de former l'armée qui, d'après Zinovief, conquerra l'univers. Malgré tous les appels, les ouvriers ne veulent plus s'engager dans l'armée rouge. Les chômeurs se sont faits sol-

dats pour ne pas mourir de faim. A Moscou, j'ai vu une liste d'engagements dans l'armée rouge, où, à côté de chaque nom, on indiquait si la recrue s'engageait pour la cause ou pour de l'argent. Quatre recrues sur cinq s'engageaient pour gagner de l'argent et avoir du pain, et de plus le commissaire me confessa que le 50 p. 100 de ceux qui étaient inscrits comme voulant combattre pour la cause, n'étaient pas sincères. « C'est malheureux, camarade, me disait-il, sans savoir que j'étais considéré par Trotski comme archibourgeois, notre armée ne vaut rien ; ce sont presque tous des lâches, une troupe de lièvres! »

Depuis que les bolcheviks envoient réquisitionner le pain dans les campagnes, les soldats paysans quittent le régiment pour regagner leurs villages, craignant, s'ils restent plus longtemps à l'armée, d'être enterrés vivants par les moujiks à leur retour au pays, cas qui s'est présenté fréquemment depuis quelques semaines.

Il est toujours plus certain que, seuls, les Alliés pourront sauver la Russie de l'anarchie actuelle ; un mouvement intérieur contre les Soviets n'a aucune chance de réussite. Tout le monde est terrorisé et les hommes d'action sont beaucoup trop rares pour qu'on puisse compter sur le succès d'un mouvement national.

Aux portes de Pétrograd, à Krasnojé-Selo, il vient de se dérouler un incident assez significatif : Le 14 août, au matin, on apprenait que le quatrième régiment de l'armée rouge commençait à s'insurger, demandait, avant de partir pour le front tchéco-slovaque, deux mois de solde payés d'avance, et protestait contre la nourriture mauvaise et insuffisante. Le commissaire à la propagande, Lissovsky, se rendit à Krasnojé-Selo, pour remettre de l'ordre parmi les

mécontents. Il commença par goûter la soupe et la trouva naturellement délicieuse. Comme les mutins déclaraient vouloir marcher sur Pétrograd les armes à la main, et renverser le pouvoir des Soviets, Lissovsky parla aux soldats et chercha à les rallier au bolchevisme. Le commandant du régiment, Maren, prit ensuite la parole et déclara qu'à son avis, il fallait marcher sur Pétrograd, jeter bas ce gouvernement odieux et indigne de la Russie, remettre de l'ordre et faire cesser l'anarchie, cause de la famine actuelle. Que se passa-t-il alors ? D'après les nouvelles officielles, les soldats bolcheviks auraient protesté bruyamment et Maren, voyant la partie perdue, se serait suicidé d'un coup de revolver.

Selon d'autres bruits qui semblent plus vraisemblables, Lissovsky tua d'une balle le commandant du régiment récalcitrant. Les partisans de Maren s'écrièrent alors : « Mort à Lissovsky. » Ce dernier réussi à s'enfuir, les officiers le poursuivirent en criant : « Mort au juif Lissovsky, il a tué notre chef. » Un soldat voulut, de sa baïonnette, barrer la route au commissaire du peuple, mais celui-ci le tua d'un coup de revolver et réussit, après avoir tué deux autres soldats et blessé un quatrième, à se réfugier à l'Etat-Major des Communistes, d'où il put, sain et sauf, regagner Pétrograd en automobile.

Cet incident caractérise assez bien la situation générale. A Krasnojé-Selo, il y avait des centaines de mécontents armés, et c'est un commissaire bolchevik tout seul qui tua leur commandant et trois soldats et réussit à s'enfuir après avoir empêché l'émeute d'éclater. Il n'y a décidément que les bolcheviks qui aient de l'énergie; les autres protestent, font des meetings, se suicident ou se laissent tuer de désespoir,

mais personne n'ose prendre une responsabilité et risquer sa peau en combattant.

Pendant toute la nuit, une violente canonnade et, à chaque instant, une fusillade nourrie ont réveillé les braves Pétrogradois. Ce matin, il est impossible d'en savoir la cause. Quand donc aurons-nous un peu de tranquillité?

CHAPITRE XVII

PÉTROGRAD SOUS LA TERREUR (*Suite*)

Friponnerie. — Volte-face de sympathies politiques. — Volte-face d'opinions sociales. — Le mécontentement des « Poutilovski ». — La *Pravda* calomnie. — L'appel du gouvernement anglais au peuple russe. — Promesses de fusillades. — Liste de fusillés. — La « Commune du Nord » en veut aux Alliés. — Conditions fixées pour le départ des ressortissants alliés. — L'armée rouge des discours et l'armée rouge de la réalité. — Voyage à Moscou. — Les aviateurs de l'armée rouge. — Pénibles négociations. — Le départ des Italiens. — Les processions de l'Assomption. — Lénine récolte ce qu'il a semé.

Pétrograd, le 16 août 1918.

On vient de relâcher, aujourd'hui, tout un groupe de Français, de simples particuliers n'ayant aucune fonction officielle, qui furent arrêtés sans qu'ils sussent pourquoi.

Les vols sont plus fréquents que jamais. On semble avoir hâte d'amasser le plus possible avant que les temps changent. Les sommes à verser pour faire libérer les prisonniers diminuent. Il y a quelques jours, on m'a offert un appartement gratuit, pourvu que je mette sur la porte le placard annonçant que je suis étranger et qu'aucune perquisition ne peut être opérée chez moi sans que mon consul y assiste. Le

fils de la propriétaire de la maison est emprisonné et les bolcheviks ne veulent le relâcher que contre un versement de 50.000 roubles. Hier, par contre, j'ai rencontré, allant jouer au tennis, un jeune officier arrêté dernièrement. « Comment, vous êtes en liberté, lui dis-je, je vous croyais à Kronstadt. — J'ai réussi à me faire relâcher en payant à mes gardiens 6.000 roubles, dont 3.000 en billets kerenski et 3.000 en billets tzariens. Comme je figure dans la liste des arrêtés, personne ne vient plus m'importuner, et je couche de nouveau, tranquillement, chez moi, sans crainte d'une nouvelle arrestation. »

Aujourd'hui, on m'assure que la baisse des prix continue et que, pour 4.000 roubles, on peut acheter les gardes rouges et faire libérer un ami.

Tout le monde spécule. On peut même devenir, actuellement, à Pétrograd, secrétaire d'un consulat ou d'une vague légation d'outre-mer pour une somme variant entre 8, 10 et 20.000 roubles, que se partagent le ministre et les secrétaires. Le nouveau venu a droit de porter au moins une fois la valise diplomatique à l'étranger et d'y mettre, naturellement, ce qui l'intéressera. Ces fonctions sont très recherchées.

Bien qu'un décret menace d'une amende de 100.000 roubles et de six ans de prison tous ceux qui feront passer des lettres par une voie autre que celle de la poste ordinaire, je continue à employer mon système de courrier, qui, après huit relais, me permet d'atteindre Paris rapidement, au moment où toutes les communications entre la France et la Russie des Soviets sont coupées.

La *Petrogradskaïa Gazetta* vient d'être supprimée pour avoir publié de fausses nouvelles incommodant les Soviets. Nous sommes maintenant complètement

isolés, car les radios ne nous parviennent plus. Depuis deux jours, les bolcheviks ayant confisqué les stations radio-télégraphiques des missions militaires alliées: nous n'avons plus même de communiqué. Impossible de savoir comment va l'offensive française. Heureusement pour nous, les journaux allemands arrivent maintenant de Berlin en quatre jours, et c'est dans la *Frankfurter Zeitung*, la *Täglische Rundschau* que nous apprenons ce qui se passe en Europe. Le ton de la presse allemande nous fait pressentir des succès français. Les Allemands, après leurs échecs au front français, voudront-ils encore se lancer dans une aventure en Russie, comme l'annonçait leur consul général ? Cela paraît maintenant beaucoup moins probable que la semaine dernière.

Un voyageur, arrivé aujourd'hui de Finlande, raconte que les bolcheviks ont fait sauter un pont pour couper les communications et qu'il faut faire deux kilomètres en voiture entre les deux trains, les Finlandais s'arrêtant assez loin du pont détruit et les Russes attendant de l'autre côté. C'est là un exemple de l'exploitation cynique des voyageurs.

Mon interlocuteur a dû payer, pour faire transporter sa malle d'un train à l'autre, 1.000 roubles, ce qui lui aurait coûté 50 kopecks en temps normal.

Un ancien député de la Douma me disait hier : « La Russie, c'est le pays de l'aviation, tout le monde vole : dans tous les domaines, dans toutes les classes de la population, de toutes les manières possibles. » Le goût du travail, qui n'était déjà pas trop développé chez les ouvriers russes, a complètement disparu.

Le peuple est apathique, supporte toutes ces tribulations en se plaignant, mais sans avoir une volonté

suffisante pour réagir. C'est vraiment le pays du « nitchevo » dans toute son horreur et l'on en est parfois écœuré.

Les vols en tramways sont à l'ordre du jour. Un courrier diplomatique neutre s'est fait dérober son portefeuille contenant tous ses documents et 5.000 roubles. Il alla chez le commissaire du peuple chargé des prisonniers de guerre pour obtenir un nouveau permis d'employer les trains des prisonniers pour se rendre en Allemagne. Ce commissaire lui déclara : « Si cela peut vous consoler, je vous dirai que je me suis fait, moi aussi, voler hier mon portefeuille. Je n'avais heureusement que 4.000 roubles ».

Ils se volent même entre eux...

Pourquoi les Alliés n'arrivent-ils pas plus vite ? entend-on demander avec anxiété. Il est amusant de voir la transformation rapide de certains milieux russes qui, pendant de longues semaines, s'étaient flattés de l'espoir de voir les Allemands venir rétablir l'ordre à Pétrograd, ces Allemands invincibles contre lesquels les Français et les Anglais avaient bien tort de vouloir essayer de lutter. Actuellement, changement complet : ces chers Alliés, on ne les a jamais tant aimés. Pour nous qui avons vu les mauvais jours de la marche sur Paris, nous sommes fixés sur la valeur de l'amitié de gens qui ne cherchent qu'à sauver leur portefeuille et à avoir la paix.

Les véritables amis de la France, les vrais Alliés, sont beaucoup plus calmes. Enchantés de voir comment se déroulent les événements, ils sont prêts à supporter les dernières épreuves et la période de terreur où nous vivons depuis le débarquement d'Arkhangel, sans se plaindre et sans impatience intempestive.

Une dame russe, d'une famille très connue, vient de me confirmer un fait que j'ai déjà noté de plusieurs côtés. Les paysans abandonnent complètement le bolchevisme. La mère de mon interlocutrice étant morte, il y a quelques semaines, dans le gouvernement de Moscou à 50 verstes de la ville, celle-ci se rendit sur ses terres, où sont construits trois villages. Les paysans firent à la morte des funérailles magnifiques. Tout le clergé des environs y assista. Le cercueil fut porté par les moujiks du village entourant le château. L'église était trop petite pour contenir la foule. Devant le cercueil, les enfants des écoles jonchaient le chemin de fleurs. On se serait cru bien loin de la révolution et revenu aux antiques coutumes. Les paysans déclarèrent à Mme X... qu'ils ne voulaient rien changer à l'état de choses établi et qu'ils n'avaient qu'un désir : qu'elle et sa famille viennent de nouveau habiter parmi eux; ils la soigneraient, la protégeraient, chercheraient de toutes façons à lui rendre la vie agréable dans son domaine qui serait inviolable.

Très touchée des sentiments que lui exprimait la délégation des paysans, elle fut étonnée de voir arriver le lendemain, du chef-lieu voisin, une députation des Soviets. Les bolcheviks déclarèrent qu'ils allaient mettre les scellés sur sa maison, car ils voulaient distribuer aux paysans tout ce qu'elle contenait. Ce n'est que devant l'opposition catégorique des moujiks, que, ne pouvant être plus royalistes que le roi, ils s'en allèrent, furieux de leur déconvenue.

De tous côtés, les paysans proposent de payer la terre qu'ils ont prise. Dernièrement, à Pétrograd, chez la princesse Ouroutzof, dont la propriété à été saccagée, des paysans sont venus proposer à leur ancienne

propriétaire de payer les terres qu'ils avaient confisquées, de peur d'en être frustrés plus tard. Ils ont le sentiment que ce qu'ils ont pris, on pourra toujours les forcer à le restituer, et ils désirent, avec les billets de banque qu'ils ont en quantité en ce moment, pouvoir obtenir de vrais titres de propriété, qui leur permettront de ne pas craindre de se voir reprendre leurs terres par un gouvernement succédant au gouvernement communiste actuel.

17 août.

En mai dernier, je notais déjà l'agitation régnant à l'usine Poutilof, considérée toujours comme le foyer de la révolution russe. Depuis, l'effervescence s'était calmée. On avait dépensé beaucoup d'argent. On avait donné des postes en vue aux principaux mécontents, et, à tous les ouvriers, un congé de deux mois dans leurs villages, avec trains spéciaux. Maintenant, les ouvriers sont revenus, et, comme l'argent est dépensé, l'agitation a repris.

Hier, à Smolny, les Soviets et toutes les organisations bolcheviques de Pétrograd ont discuté la situation aux usines Poutilof.

« Le personnel de l'usine a souffert, dit Malikof, de ce qu'une grande partie des éléments conscients sont partis pour les différents fronts, ce qui a permis aux agents de la bourgeoisie de créer une agitation dans les grandes usines, tâchant de soulever les ouvriers contre le pouvoir des Soviets. Cette agitation a un but nettement contre-révolutionnaire et exploite pour cela la crise du ravitaillement. Les désordres à l'usine Poutilof ne sont pas le résultat de la faim, mais la conséquence de l'agitation des agents des

banquiers. Les chiffres de la production de l'usine sont très significatifs. De janvier à juin, le Trésor a payé, à l'usine, 96.000.000 de roubles. De cette somme, 56 millions représentaient les appointements des ouvriers et 10 millions les gratifications supplémentaires. L'usine a consommé du combustible, naphte, etc..., pour une somme de 5.075.000 roubles. Quels sont les résulats obtenus? L'usine a livré deux nouvelles locomotives et une locomotive de marque spéciale, et les ateliers de réparation ont livré deux locomotives. D'après les calculs, l'usine aurait dû livrer quatre nouvelles locomotives et trois locomotives de marque spéciale, dix locomotives de grande réparation, douze locomotives de réparation moyenne, quatre nouveaux wagons de 4e classe ; elle n'en a livré que deux. Sur 309 wagons de marchandises qui devaient être construits, 162 seulement sont terminés, et sur 9 wagons de tramways, trois ont été achevés. Tels sont les résultats, dit le délégué ouvrier, qui montrent une productivité deux fois, trois fois, quatre et dix fois même inférieure au chiffre normal.

« Pourquoi cela arrive-t-il chez Poutilof, quand, dans les autres usines, le même fait ne se produit pas? A l'usine Aboukof, le travail marche normalement. Il y a moins d'ouvriers, mais la productivité est restée la même.

« Dans les ateliers de fonderie, un ouvrier donnait quatre pouds, maintenant il en donne cinq. Les usines d'Aboukof, réduites de 4.000 à 2.000 ouvriers, ont gardé leur productivité habituelle.

« Le Soviet fait aux ouvriers de Poutilof un dernier avertissement. Les intérêts des groupes séparés doivent être soumis à ceux de la classe ouvrière entière et cette classe sera invincible ». Après le

discours de Malikof, Zinovief, président de la Commune de Pétrograd, signale à l'assemblée que la question de Poutilof, qui a des mérites particuliers auprès de la révolution russe, est une question vitale et il propose de discuter le rapport du tavarich Malikof après avoir donné la parole à l'opposition.

Un ouvrier se lève alors, met sur le compte de la faim et du manque de force des ouvriers, le fait que le rendement de l'usine a baissé et exige la libre introduction des produits alimentaires à Pétrograd. Un autre ouvrier, Ivanof, s'écrie : « Avec 50 grammes de pain, on n'a pas la force de porter des pouds de métaux. Si vous voulez que l'usine travaille, il faut donner du pain, et le pain, on l'obtient des paysans en augmentant les prix, en organisant un échange régulier de marchandises. »

Zinovief reprend : « J'ai accompagné hier au front anglais le 3e régiment, parmi lequel il y a 650 ouvriers de l'usine Poutilof, et ce n'étaient sûrement pas les plus mauvais. « Poutilofski » (ouvriers de Poutilof), ceux de vous qui désirent que les journaux tchéco-slovaques ou bourgeois reparaissent et que le pain soit vendu librement, comme vous le demandez dans votre résolution, seront sûrement reçus à bras ouverts par tous les généraux tchéco-slovaques et capitalistes anglo-français. Il y a parmi vous beaucoup trop d'agents de l'impérialisme ennemi, nous saurons les trouver et leur faire payer leur trahison à la cause ouvrière. »

« N'ayant pas pu aller au meeting des ouvriers Poutilof, continue Zinovief, j'y avais délégué les commissaires Lounatchiarsky et Zorine. Peu après, arrive chez moi une députation d'ouvriers accompagnés de Lounatchiarsky. Ce dernier me dit : « Il vous faut

les recevoir, ce sont de bons garçons. » Comme vous le savez, ajoute Zinovief, notre ami Lounatchiarsky est trop bon, il a trop de confiance dans les « tavarich ». Dans la délégation qu'il m'amenait, il y avait l'anarchiste Vasilief et d'autres saboteurs. Cette délégation m'a fait toute une scène : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu aux usines Poutilof? etc., etc. Ce n'est pas tout. Il y a trois jours, ils ont exigé que le « tavarich » Lénine vienne à leurs usines assister au meeting, menaçant, sans cela, de reprendre leur liberté d'action.

« Il n'est certainement pas question que Lénine s'abaisse jusqu'à obéir à un ultimatum des ouvriers Poutilof. Mais comme il avait depuis longtemps l'intention de venir à Pétrograd, il considéra comme un grand bonheur de pouvoir s'entretenir avec les camarades de l'usine Poutilof.

« Nous sommes pleins de bonnes intentions envers les « Poutilofski », mais il faut qu'ils changent de ton; hier c'était moi qui devais leur obéir; aujourd'hui ils se permettent de donner des ordres à Lénine. Demain, ils exigeront qu'on leur apporte la lune sur un plateau. »

Les bolcheviks cherchent à exciter le peuple contre la France. Les journaux de ce soir publient un article intitulé « La chair et le sang russes », disant : « Les Français ont couvert les champs de bataille de Champagne d'un grand nombre de cadavres russes, et, lorsque nos soldats qui ont échappé au massacre ont voulu rentrer dans la Russie délivrée d'un gouvernement capitaliste, pour lui donner leur force et leur travail, l'usurier français a crié : « J'ai payé « pour toi des millions de francs, que j'ai volés aux « pauvres; ton sang et ta chair m'appartiennent, et je « ne te laisserai pas t'en aller. »

« Les bourgeois savent se venger. Les soldats russes qui ont réussi à s'enfuir, écrivent : « Il n'y a pas « assez de mots pour décrire les supplices moraux que « nous avons endurés à Paris. La haine et le mépris « pour tout ce qui est russe sont excités encore par le « gouvernement et par la presse achetée des boule- « vards. Tous les Russes sont ruinés; beaucoup souf- « frent de la faim. Impossible de trouver du travail « pour eux, même dans les usines. Les vrais prison- « niers de guerre reçoivent un abri et de la nourri- « ture. Seuls les Russes ne reçoivent rien et aucun « Etat ne défend ni leurs biens, ni leurs intérêts. On « leur défend d'avoir aucun rapport avec la Russie « bolchevique, afin que celle-ci n'apprenne pas l'hor- « rible vérité. »

Le journal officiel bolchevik qui publie cette prose s'appelle *Pravda*, c'est-à-dire « Vérité ».

18 août.

Zinovief menace tous les officiers, qui sont au nombre de 50.000, dit-il, de les mettre dans les camps de concentration. « Un groupe de 50.000 hommes, déclare-t-il, ne doit pas faire la loi à un peuple s'élevant à 80.000.000 d'âmes. Assez d'avertissements, passons aux actes. »

Evdokimof, à la réunion des matelots et soldats de l'armée rouge au palais de Tauride, dit : « En beaucoup de points, nous ressemblons aux Communards français, mais nous ne voulons pas leur ressembler dans leur sensibilité, car c'est cette sensibilité qui les a fait périr. Nous ne voulons pas leur ressembler sur un point : ils ont été fusillés, tandis que nous, nous

voulons fusiller tous ceux qui attenteront à notre révolution. »

Les matelots et les soldats ont terminé leur réunion en votant une résolution disant entre autres : « Toute personne qui essaiera de soulever une émeute parmi les soldats, sera fusillée comme un chien, avant qu'elle réussisse à désorganiser nos forces. Tout officier bourgeois qui est prêt à servir loyalement la cause de la libération des masses ouvrières, aura place et honneur dans nos rangs. Quant aux officiers qui ne peuvent pas vivre sans tzar, ils n'ont rien à faire parmi nous et nous les expédierons rapidement rejoindre Nicolas Romanof. »

La *Krasnaïa Gazetta* publie une nouvelle de Rostof-sur-le-Don, disant : « Parmi les cruautés que Krasnof, applique aux paysans et aux soldats, on peut citer celle-ci : pour le mot « tavarich », 40 coups de verge et 15 roubles d'amende; pour « bourjoui », 50 coups de verge et 20 roubles d'amende. »

20 août.

On distribue, en sous-main, une note du Gouvernement anglais au peuple russe, qui produit une forte impression ici.

« Vos Alliés, y dit-on, ne vous ont pas oubliés. Ils se souviennent de tous les services qu'a rendus votre armée héroïque pendant les premières années de la guerre. Nous sommes venus en Russie à votre aide comme de véritables amis. Nous sommes venus vous sauver de la ruine complète dans laquelle vous entraîne l'Allemagne, qui désire vous réduire en servage et employer vos grandes richesses à son profit.

« Nous vous déclarons solennellement que nos troupes sont entrées en Russie, non parce que nous voudrions prendre le moindre morceau de territoire russe, mais pour vous aider dans vos efforts à réagir contre l'Allemagne. Nous pleurons la guerre civile qui vous déchire et les désaccords intérieurs, qui facilitent l'exécution des plans de conquêtes allemands. Nous n'avons pas l'intention de vous faire accepter une forme d'état politique quelconque. Le sort de la Russie est dans les mains du peuple russe et ce n'est que lui qui peut décider la forme du gouvernement. Vos intérêts réels, comme nation indépendante, sont le maintien de la liberté, que vous avez gagnée par la Révolution, et qui est menacée par la main de fer de l'Allemagne cherchant à abattre l'étendard de votre indépendance. Nous sommes toujours vos amis et nous sommes entrés dans vos rangs, pour défendre cet étendard sans lequel il ne peut y avoir de paix stable, ni de liberté réelle.

« Peuple russe, nous voulons non seulement arrêter l'invasion allemande sur le territoire russe, mais venir apporter l'aide économique à votre pays ruiné et déchiqueté. Nous avons envoyé de grands approvisionnements en Russie et de plus grandes quantités encore sont en route. Notre désir est d'aider au développement de l'industrie capable d'utiliser les richesses naturelles de votre pays et non de les exploiter à notre profit. Nous voulons rétablir l'échange des marchandises et améliorer l'agriculture, vous aider enfin à prendre une place digne de vous parmi les peuples libres.

« Peuple russe, gens de toutes les Russies, unissez-vous à nous pour défendre vos libertés, puisque notre unique désir est de voir la Russie forte et libre et de

sauvegarder le travail du peuple russe, qui pourra diriger ainsi son avenir conformément à ses désirs. »

On annonce aujourd'hui que les troupes allemandes vont très prochainement passer par la Finlande pour marcher contre les détachements franco-anglais à Arkhangel et Mourmansk, afin de « liquider » le plus tôt possible toute l'expédition du Nord.

La plus grande partie des Italiens et des Serbes qui avaient été arrêtés à Arkhangel, quelques jours avant le débarquement, et emmenés à Moscou, viennent d'être libérés. Les Serbes ont été obligés, avant d'être relâchés, de rédiger une note invitant leurs compatriotes, qui luttent sur le front tchéco-slovaque, à cesser de se battre. Ils l'ont fait volontiers, sachant que cet appel n'aurait aucun effet, et enchantés de pouvoir à ce prix aller reprendre leur place dans les rangs des combattants.

Depuis plusieurs jours, de nombreux meetings se tiennent dans tous les quartiers pour appeler le peuple à la lutte pour le pain. « Le seul moyen de lutter pour le pain, disent en gros caractères les manifestes placardés dans toutes les rues, c'est d'anéantir les Tchéco-Slovaques et de lutter contre la contre-révolution. »

Zinovief a déclaré, hier, que, sans les détachements réquisitionnaires allant dans les campagnes chercher le pain, Pétrograd serait mort de faim depuis longtemps.

Le Soviet des Communes du Nord publie un manifeste disant : « Les ennemis du peuple appellent à la révolution tous nos frères, sèment la trahison parmi nous et, par cela même, nous forcent à nous défendre. Le Soviet des Commissaires du peuple déclare : « Pour agitation contre-révolutionnaire,

pour appel aux soldats de l'armée rouge à ne pas se soumettre aux ordres des autorités des Soviets, pour aide secrète reçue d'un gouvernement étranger quelconque, pour un recrutement de forces pour les bandes tchéco-slovaques et anglo-françaises, pour espionnage, pour corruption, pour spéculation, pour pillage, pour pogroms, pour sabotage et autres crimes, les coupables seront immédiatement fusillés. Les exécutions sont ordonnées exclusivement par la Commission extraordinaire pour la lutte contre la contre-révolution et la spéculation. Chaque fois qu'une condamnation aura lieu, le nom du coupable sera publié dans la presse. »

21 août.

La Commission extraordinaire pour la lutte contre la contre-révolution et la spéculation, selon le décret d'hier, publie déjà aujourd'hui la liste des personnes fusillées dans les dernières vingt-quatre heures. La voici :

1° A la suite de l'insurrection, qui a échoué, provoquée par le commandant du 4e régiment, Vasili Ovstrovski, qui essaya de soulever le régiment et de le diriger sur Pétrograd, les officiers suivants ont été fusillés : Kasikoff, Semkine, Alexandroff. Pour les autres inculpés, l'enquête se poursuit ;

2° Pour agitation parmi les élèves artilleurs de l'école militaire après l'émeute des S. R. de gauche, les instructeurs Vereskine Mastuguine, l'ex-officier Perelzvek et les élèves Koudriavstzef et Arnaouwski ;

3° Pour avoir créé un soulèvement parmi les paysans de Luga et du district de Prokovof, les ex-offi-

ciers Frederiks, Kaliberski et l'étudiant Kaliberski ;

4° Pour l'affaire de l'union contre-révolutionnaire monarchique « Union et Patrie », le voleur et spéculateur ex-capitaine de la division automobiliste, Alexandre Findelkreiz ;

5° Pour avoir empoché l'argent pris chez un paysan pendant le désarmement de la colonie Novo-Saratovski, l'aide du commissaire bolchevique de la gare des usines Oboukof, Michaelovski et les matelots Léontief, et Poukomen ;

6° Pour vol en bande armée, l'ancien collaborateur de la commission extraordinaire contre la contre-révolution, Kouzmine et l'ancien soldat Kouznizoff ;

7° Le provocateur Kirchanski, faisant de la propagande pour les Anglo-Français ;

8° L'ancien commissaire de la commission extraordinaire contre la contre-révolution pour une série de délits criminels, Joseph Dozel ;

9° Pour avoir eu l'intention de s'approprier des sommes qui ont été prises pendant les perquisitions et de s'enfuir avec, les anciens commissaires de la commission contre la contre-révolution, Jourgensohn et Menama. Signé : OURIZTKI.

Le public, en lisant, ce matin, la liste des fusillés, a été étonné d'y trouver tant de monde de la commission extraordinaire contre la contre-révolution. S'il fallait fusiller tous les bolcheviks qui s'approprient des sommes prises pendant les perquisitions, Lénine risquerait de rester tout seul.

On fait actuellement une chasse au revolver. La commission extraordinaire a imposé aujourd'hui une amende de 100.000 roubles à un négociant, Zkozirieff, pour avoir gardé un revolver chez lui.

Un article de la *Commune du Nord* dit aujourd'hui :

« Nos anciens Alliés ont enfin rompu leur silence. Les gouvernements anglais, américain et japonais, dans leur appel adressé au peuple russe, tâchent de le convaincre que leur arrivée en Russie est dans l'intérêt même du pays. Le gouvernement français seul se tait et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi. Toute la presse française, la presse capitaliste qui est à la solde des banquiers français, a déjà, depuis longtemps, déclaré qu'elle insistait sur l'envoi de troupes contre le peuple russe, ce qui est indispensable afin de recevoir le remboursement de l'argent que le gouvernement bourgeois français a prêté à l'ancien tzar. Mais les Anglais, les Américains et les Japonais ne sont pas aussi francs et ils essaient de justifier le coup traître qu'ils nous ont porté. Cela leur réussit très mal, car la vérité finit par vaincre le mensonge. Dans les belles phrases qu'ils emploient, nos anciens amis laissent parfois entrevoir leurs intentions. Voici, mot à mot, la déclaration de l'Amérique : « Suivant l'avis du gouvernement des Etats-Unis, avis auquel il est arrivé après une étude détaillée de toute la situation, une intervention en Russie ne servirait probablement qu'à augmenter les difficultés actuelles et non à améliorer la situation. Elle pourrait porter préjudice à la Russie plutôt que de lui venir en aide. Une telle intervention militaire, si elle avait eu lieu, comme cela a été proposé à plusieurs reprises, et si elle avait été opportune par rapport au but direct qui est de tomber sur l'Allemagne par l'Orient, aurait dû être considérée comme une arme dangereuse par notre ennemi, non pas comme un moyen de venir en aide à la population.

« Même si la population russe en avait tiré quelque profit, cela n'eût été que temporaire, car en la libérant des épreuves terribles qu'elle a maintenant à

endurer, on lui aurait créé de nouvelles difficultés. La population aurait en effet dû employer ses vivres et ses ressources à entretenir les armées étrangères et non à améliorer ses propres affaires et à se nourrir elle-même. »

« Ainsi, le gouvernement de Wilson, ajoute la *Commune du Nord*, serait opposé à l'intervention armée dans les affaires de notre pays. Suivant l'avis des Etats-Unis, la Russie, au cas où cette opération chirurgicale que l'on a l'intention de tenter sur elle, serait exécutée, tomberait encore dans une plus grande misère. Le gouvernement américain déclare que, dans les circonstances actuelles, il ne peut être question d'aide à la population russe.

« Le président Wilson, plus que tous ses autres collègues, a l'habitude de parler de la paix des peuples et de leur droit à se gouverner eux-mêmes. Il ne lui est pas commode de répéter franchement les déclarations fausses des impérialistes anglais et japonais, et lui-même, sans le savoir, a fait une critique terrible et méchante des actions des impérialistes de l'Entente. D'après sa déclaration, l'intervention alliée ne peut qu'augmenter la désorganisation actuelle et porter préjudice à la Russie.

« Mais tout cela n'empêche pas les troupes américaines de participer également à l'action des Alliés en Russie. Le peuple russe comprendra ce que sont réellement ces soi-disant amis, non pas par leurs paroles hypocrites, mais par leurs actions grossières. Le prolétariat russe sait ce qu'apportent les troupes alliées : des exécutions, des emprisonnements et des coups de bâton. Il leur répondra en anéantissant les armées alliées et tchéco-slovaques. »

On apprend aujourd'hui les conditions fixées par

Tchitchérine pour le départ des ressortissants alliés. « Les citoyens de l'Entente, le corps diplomatique et consulaire pourront quitter la Russie, à condition que notre représentant à Londres, Litvinof, tous les citoyens russes ayant une fonction officielle ou en mission officielle bolchevique dans les pays alliés, puissent rentrer en Russie, y compris notre agent à Christiania, Beitler qui, revenant en Russie par Mourmansk, a été enlevé de bateau par les Anglais. Les officiers et les soldats de la mission militaire française pourront quitter la Russie, quand la France donnera la possibilité aux soldats russes, restés dans ce pays, de revenir en Russie par tous les moyens possibles. Trois membres de la Croix-Rouge russe, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge Internationale, devront être autorisés à entrer en territoire français pour surveiller ce départ. Les citoyens anglais et français internés en Russie comme prisonniers civils et qui ne sont pas les criminels, seront libérés. Ils resteront en liberté, à condition qu'aucune mesure de répression politique ne soit prise contre les citoyens russes qui reconnaissent le pouvoir des Soviets, ni maintenant, ni ultérieurement, dans les régions occupées par les Anglo-Français et les Tchéco-Slovaques et dans les pays de l'Entente, et que, là où des mesures auraient été prises, elles soient annulées. Les citoyens des pays de l'Entente pourront quitter la Russie à condition que les citoyens russes aient, en échange, le droit de quitter les pays de l'Entente, y compris ceux qui se trouvent dans les rangs de l'armée anglaise. »

Signé : *Commissaire du Peuple aux Affaires Etrangères.*

TCHITCHÉRINE.

Zinovief, au Congrès de l'armée rouge, annonce que

prochainement tout l'univers sera divisé en deux classes, les bourgeois et les prolétaires. « La Russie, dit-il, aura bientôt une armée d'un million d'hommes. Nous lutterons avec les diables jaunes, les Anglais et les Français, et avec les armées mercenaires et les contre-révolutionnaires de tout nom; mais avec les masses laborieuses de France, d'Angleterre, nous serons toujours amis. L'abattoir impérialiste a détruit tous les paysans français et il ne reste plus que des invalides. Néanmoins, le Kornilof français, Clemenceau, demande toujours de nouvelles victimes. » Zinovief lit à l'auditoire la note officielle anglaise. Il commente longuement l'hypocrisie de cette déclaration. C'est, dit-il, le loup vêtu de la peau de l'agneau, qui veut se faire passer pour un bienfaiteur au moment où il nous prend Arkhangel, et qui verse des larmes de crocodile, après qu'il a pillé Onéga.

« Notre situation est très difficile. Nous sommes entourés d'un cercle d'ennemis, mais notre âme ne doit pas se laisser abattre, parce que ceux de nos détachements qui ont été au feu ont montré leur ténacité. Les Gardes Blancs à Ekatérinebourg, Kasan et Arkhangel, et les bandes anglo-françaises ont senti la main de fer de notre armée rouge. Maintenant, chacun de nos ouvriers sait ce qu'est un fusil et une mitrailleuse. »

La *Pravda*, du 21 août, confirme qu'au début, l'armée rouge n'était formée que de détachements très mal composés : le détachement de Carl Liebknecht, le régiment de Lénine, le détachement de Trotski ; mais elle devient de plus en plus une organisation régulière, faite sur le plan des armées de millions d'hommes, et sera bientôt la véritable armée d'un grand Etat. « Du front, déclare le journal, nous recevons des

nouvelles plus favorables. Le nombre est pour nous, mais nous manquons de stoïcisme. Nos détachements sont vite pris par la panique et s'enfuient en poltrons pour sauver leur peau ; le pouvoir des Soviets ne cache jamais rien aux masses ouvrières et est obligé de placer sous les yeux des ouvriers et paysans les défections honteuses de certains détachements. »

22 août.

On a découvert à Moscou un nouveau complot contre-révolutionnaire appelé « Alexeiefska », qui recevait, dit-on, des instructions directes du général Alexeief. Dix membres sont arrêtés. L'argent aurait été fourni en abondance. Les simples soldats entrant dans l'association, recevaient 500 roubles par mois.

A Pétrograd, vient de s'ouvrir le congrès des représentants des Communes du Nord. Les membres de la fraction des S. R. de gauche, ayant discuté la tactique du Comité Central, trouvent nécessaire de la blâmer, reconnaissent que la dernière décision du Comité Central de tuer Mirbach et de rompre la paix, jetterait la République des Soviets dans une terrible situation, en l'obligeant à recommencer la guerre avec l'Allemagne, alors qu'elle est déjà entourée d'ennemis de tous côtés.

On vient de publier la liste des étrangers qui ont demandé à devenir citoyens de la République fédérative des Soviets. Il y a 20 Allemands (pour la plupart d'anciens prisonniers, qui ne tiennent nullement à rentrer en Allemagne se battre sur le front français), 1 Finnoise et 1 Français. C'est peu pour un pays aussi vaste que la Russie !

Zinovief a déclaré au centième anniversaire de l'imprimerie nationale : « Ceux qui sont contre nous, ce sont les gardes blancs, les ex-officiers qui se vendent en gros et en détail aux Français, Anglais, Japonais, Chinois, au diable et à Satan, les social-démocrates traîtres qui se jettent sur les wagons de pain qui nous sont destinés, brûlent le grain, en font de l'alcool, et qui, d'un autre côté, nous envoient des résolutions dans lesquelles ils demandent du pain.

« Avec eux, il n'y a pas à discuter. Il faut leur loger une balle dans la tête, car il importe d'écraser le plus tôt possible le plus grand contre-révolutionnaire : la faim. »

Le Comité Central des S. R. de gauche de l'Ukraine a décidé de tuer Skoropadski et le baron von Mumm.

Moscou, 23 août.

J'ai quitté Pétrograd hier soir à huit heures, porteur d'un important courrier diplomatique pour un consulat neutre de Moscou. Les consuls neutres sont actuellement fort affairés à obtenir la permission de faire quitter la Russie aux sujets alliés, de les faire relâcher et de trouver le moyen de faire également partir les missions militaires et le corps consulaire allié.

Le train où je prends place, est un express composé de plusieurs wagons-lits. Les prix sont très élevés, 105 roubles de Pétrograd à Moscou au lieu des 15 roubles que l'on payait habituellement. Je suis seul, dans mon coupé, avec un ingénieur, qui vient d'être chargé par le gouvernement bolchevik de reconstruire Iaroslav.

Les combats qui y ont eu lieu entre les gardes

blancs et l'armée rouge des Soviets, il y a quelques semaines, ont abouti au saccage et au pillage de la jolie ville, si riche en trésors artistiques russes. Les dégâts à Iaroslav se montent à 400 millions de roubles. Mon compagnon me parle de choses urgentes à réparer si l'on veut conserver les merveilles d'art vieux russe. Malheureusement, les conditions matérielles sont devenues terriblement difficiles. Les ouvriers ne travaillent plus et exigent des salaires fabuleux. Pour creuser une fosse de 1 mètre de long sur 1 mètre de large et de 2 mètres de profondeur, on paie maintenant 500 roubles. Le moindre terrassier reçoit 45 roubles par jour et encore faut-il être content s'il travaille six heures. Dans la commune de Pétrograd, par exemple, les réparations aux écoles et édifices publics ont coûté 22 millions, et, malgré cela, tout tombe en ruines. « Comment arriverai-je, s'écrie mon ingénieur, à obtenir les 400 millions qui seraient nécessaires pour reconstruire Iaroslav ? Je me le demande, puisque le déficit actuel du gouvernement bolchevik est de 40 milliards. » Cet ingénieur est un sage. Voyant que l'on ne peut rien faire en politique avec les bolcheviks, au lieu de se suicider, ou de déclarer qu'il n'y a aucun remède à la situation actuelle et qu'il ne désire que partir à l'étranger et changer de nationalité, il essaie dans la mesure de ses forces, de travailler à sauver le plus possible des richesses artistiques russes. Ancien officier de Cosaques, il fut, après la révolution, nommé gouverneur d'une des grandes villes de la Russie centrale. « Hélas ! me dit-il, jamais je ne reçus de directions du gouvernement de Kerensky. Pas moyen d'obtenir une réponse à mes télégrammes. J'ai gouverné comme je le croyais bon jusqu'à l'arrivée des bolcheviks, et même deux mois après leur arrivée au

pouvoir ; puis, dégoûté de voir les histoires dans lesquelles on voulait me faire tremper, je me suis retiré de la politique et je cherche, comme ingénieur, à faire le plus de bien possible à mon pays dévasté par le brigandage des communistes. »

Ce matin, en arrivant à Moscou, je me précipite avec mes deux grosses valises diplomatiques à la recherche d'une voiture. Les prix sont devenus plus inabordables encore qu'il y a un mois. Pour me conduire au Consulat suisse, on me demande 150 et même 200 roubles. Après avoir marchandé avec 22 cochers, j'en trouve un qui consent enfin à me conduire pour 120 roubles.

La note verbale que je suis chargé d'apporter est signée par les ministres de Suisse, de Suède, des Pays-Bas, de Norvège, du Danemark, chacun d'eux représentant une des puissances belligérantes, et adressée au ministère des Affaires étrangères du gouvernement de la République fédérative des Soviets. Elle dit entre autres : « Nous, représentants des puissances neutres, chargés de la protection des intérêts des nations alliées, sur la demande personnelle des consuls alliés en Russie, prions le gouvernement russe, en observation des règles de droit international qui garantissent au personnel diplomatique la libre entrée et la libre sortie des territoires de la République, de bien vouloir autoriser et faciliter de toutes les manières possibles le départ immédiat du corps consulaire allié, des missions militaires, ainsi que de leurs nationaux. »

*
* *

Ce soir, en prenant l'air dans le magnifique jardin d'un consulat, nous apercevons un avion qui se détache en noir sur un ciel moutonné de nuages blancs. « Savez-

vous la dernière histoire de l'aviation bolchevique ? » me demande un des consuls. J'avoue mon ignorance. Il y a quinze jours environ, me raconte-t-on, deux trains, l'un chargé de matériel de réparations et de pièces détachées pour avions, l'autre de benzine et d'huile lourde, ont quitté Moscou pour le front tchéco-slovaque et sont arrivés à Kazan, juste à temps pour y être confisqués par l'ennemi. Les soldats rouges qui convoyaient les trains n'ont, d'ailleurs, pas même tiré un coup de fusil et se sont rendus en bloc. Les aviateurs, au nombre d'une vingtaine, ont pris l'air après une cérémonie solennelle à laquelle assistaient Trotski et plusieurs autres commissaires. Avant de partir, les aviateurs, sous la conduite d'un commandant, fils d'un ancien député à la Douma très connu, invitèrent Trotski à faire un vol, mais celui-ci refusa prudemment. Les autres commissaires n'acceptèrent pas non plus l'aimable invitation qui leur était faite de voir Moscou à 2.000 mètres d'altitude. Les 20 avions, en une superbe envolée, prirent l'air et disparurent bientôt à l'horizon. On ne les vit jamais revenir. Tous, d'un commun accord, passèrent au camp tchéco-slovaque où les attendaient déjà leur réserve d'essence et leur matériel de réparation. Les aviateurs ne regrettaient qu'une chose, c'était de ne pouvoir offrir, comme cadeau d'heureuse arrivée, aux Tchéco-Slovaques le ministre de la Guerre ou quelque autre commissaire. Depuis cette aventure, les familles de tous les aviateurs de l'armée rouge sont internées comme otages et chaque aviateur a été averti que, s'il ne rentrait pas au camp, son père et sa mère seraient immédiatement fusillés et tous les biens de sa famille confisqués au profit de l'Etat.

Helferich vient de donner sa démission d'ambassa-

deur d'Allemagne en Russie. Il tient décidément à sa peau. Il fut, écrivent les journaux bolcheviks, péniblement impressionné par la gravité de la situation à Moscou, qu'il jugea inquiétante et dangereuse pour sa sécurité personnelle.

Pétrograd, 24 août.

Il fait une tempête terrible à mon arrivée à Pétrograd. Les arbres des avenues gisent sur les rues, transformées en torrents, arrachés par les rafales de vent qui vous empêchent souvent d'avancer. Le canon tonne sourdement, annonçant l'inondation des quartiers bas de la ville. Le vent refoule dans les canaux toute l'eau du golfe de Finlande et la Néva déborde dans la Moïka, la Fontanka et les grands canaux où elle atteint les tabliers des ponts.

Il me faudra repartir ce soir pour Moscou, et je cours les rues, trempé, cherchant à accomplir toutes les missions dont je suis chargé. Je réussis juste à finir mes visites et à arriver à temps à la gare pour reprendre à 8 heures l'express de Moscou.

Il paraît maintenant probable que tous les Alliés pourront partir par la Finlande. Une demande collective, signée de tous les ministres neutres, a été portée à Helsingfors par un courrier suédois qui partit par bateau; mais celui-ci ayant été arrêté par les Allemands en mer et emmené à Reval, les ministres craignent que leurs courriers n'arrivent pas à bon port. Ils ont envoyé un double de la lettre par courrier spécial qui partit par voie de terre et qui, à l'heure actuelle, a dû arriver dans la capitale finlandaise. La note adressée au gouvernement de M. Svinhufvud est générale et demande

le libre passage pour tous les Alliés. Comme la Finlande a déclaré dans sa première note qu'elle l'accorderait à tous les Alliés qui le demanderaient, le ministre de Suisse considère que les Italiens sont autorisés à passer et c'est la réponse que je porte ce soir à Moscou. La note finlandaise déclarant expressément que la demande des neutres est accordée, doit être en route actuellement et seules les difficultés de communication la retardent. Le ministre du Danemark auquel M. Odier ministre de Suisse téléphone, est aussi de cette opinion. Il ne s'agit plus que de savoir la réponse des bolcheviks à la note qui a dû être présentée ce matin à Moscou. S'ils ne font pas de nouvelles objections, les Alliés vont pouvoir partir demain, comme ils le désirent tant. On peut craindre encore qu'un succès sur le front nord ne vienne donner un prétexte aux maximalistes pour emprisonner de nouveau les 200 alliés qui, avec leur consul, ont été pris à Moscou comme otages, il y a quinze jours. Ils ont hâte de se sentir de l'autre côté de la frontière de la libre Russie.

Moscou, 25 août.

En arrivant à midi à Moscou, je trouve la situation très modifiée. Hier, à 10 heures du matin, les consuls neutres sont allés en corps présenter à Tchichérine la note verbale que j'avais apportée dans mon précédent courrier. Le ministre des Affaires étrangères ne l'a pas acceptée. Il a posé de nouvelles conditions. Le gouvernement bolchevik accepte, dit-il, de laisser partir les Belges, les Serbes, les Américains, les Italiens et pas leurs consuls, mais leurs missions militaires. Quant aux Français, ils ne pourront partir que lorsque les

Russes qui sont en France, seront déjà sur le chemin du retour. Les Anglais ne seront autorisés à quitter le territoire de la République des Soviets que lorsque Litvinof et les membres de la mission bolchevique à Londres seront arrivés sains et saufs à Bergen.

Voilà donc renvoyé pour un certain temps le départ des missions française et anglaise. Que vont faire les Italiens et les Américains? A midi, je suis chez le général Lavergne qui fait bonne mine à mauvais jeu. « On ne nous lâche pas, me dit-il. » Et comme je lui annonce que les Russes font, en ce moment, des démarches pressantes auprès du gouvernement fédéral suisse pour obtenir le droit de passage à travers la Suisse, pour les troupes russes rentrant de France, il me demande : « Et les Allemands? » Les Allemands modifient leur politique. Ils regrettent d'avoir trop appuyé le régime soviétiste, et la presse allemande depuis quelques jours témoigne d'un nouvel état d'esprit. Les Allemands font tout, me déclarait, hier, un ministre neutre, pour chercher à montrer qu'ils ne veulent plus soutenir le gouvernement bolchevik. Ils assurent qu'ils ne le reconnaissent que comme le seul gouvernement constitué de Russie, mais ils sentent qu'il serait de mauvais ton de continuer à afficher des relations trop étroites avec les communistes.

Interrogé à propos du passage des troupes russes de France en Allemagne, le consul d'Allemagne à Moscou déclarait ce matin que le gouvernement de Berlin ne désirait pas du tout voir les 20.000 Russes qui devraient, d'après les bolcheviks, rentrer de France, traverser l'Allemagne pour se rendre en Russie. D'autre part, l'Allemagne n'a aucun intérêt à faciliter le retour de ces Russes, retour qui permettrait à la Mission française de passer immédiatement de

l'autre côté du front d'Arkhangel. Elle est composée d'excellents officiers connaissant très exactement toutes les choses russes, et qui y rendraient de précieux services.

Tchitcherine, lui, ne veut pas entendre parler d'une autre voie que celle de la Suisse et de l'Allemagne pour rapatrier ses nationaux. La question risque donc bien de traîner longtemps.

Je vais cet après-midi au consulat général de France par des rues encombrées d'une foule endimanchée, qui emplit les tramways et déborde en grappes de toutes les voitures. Je trouve le consul très calme, beaucoup plus calme qu'avant-hier. « Il y aura de la casse, me dit-il, cela n'a pas d'importance ; nous sommes 2.000 au plus. Il y a chaque jour plus de victimes que cela sur le front. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour mettre nos nationaux à l'abri, mais s'il n'y a pas moyen, tant pis, c'est la guerre. Nous paierons tous notre tribut. » La question de la vaccination contre le choléra exigée par les Finlandais, les plaintes d'hier à propos de la longueur de la quarantaine, tout cela est oublié aujourd'hui, et l'on voudrait bien pouvoir aller en Finlande même en y restant quinze jours en wagon surveillé. Seuls les militaires craignent qu'un long séjour en Finlande ne tente les Allemands de les arrêter et de les faire prisonniers, comme ils ont fait avec les Alliés en Ukraine.

Ce soir, quand je rentre dîner au consulat, j'apprends que les Italiens vont partir demain soir à 11 heures, par train spécial *via* Pétrograd, Bielo-Ostrov, sans s'arrêter à Pétrograd. Leur mission militaire voudrait les accompagner, mais Tchitcherine n'en a pas encore donné l'autorisation. Le consul suisse téléphone à 8 heures et demie au ministère des Affaires étran-

gères à ce propos. Tchitcherine répond que la décision définitive n'est pas encore prise et lui demande de téléphoner dans une heure à Karakan, second commissaire aux Affaires étrangères. A 9 heures et demie nouveau coup de téléphone. Karakan n'est pas encore rentré ; la conférence continue, on discute comme toujours et demain seulement on aura la réponse.

On se sent beaucoup plus opprimé par les bolcheviks à Moscou qu'à Pétrograd, car il y a au Kremlin de dangereux fanatiques. Lutzki, jurisconsulte du ministère des Affaires étrangères, déclarait hier à un consul neutre : « Nous sommes de vrais révolutionnaires ; nous savons que nous sommes perdus, mais avant de mourir, nous avons des bombes, de la poudre, de la dynamite, et si nous devons périr, tout Moscou sautera et mourra avec nous. » C'était peu rassurant pour le consul obligé de vivre dans la capitale bolchevique. A Moscou, certainement, beaucoup plus qu'à Pétrograd on a l'impression d'avoir, au milieu des arrivistes nombreux, quelques hommes de foi qui combattent pour leurs idées. A Pétrograd, on achète tout le monde. Ici, il y a des gens qui ne paraissent pas vénaux, qui sont convaincus de l'excellence de leur méthode, et ce sont certainement les plus dangereux.

Moscou, 26 août.

A 3 heures, Tchitcherine a déclaré au consul suisse que la mission militaire italienne serait autorisée à partir ce soir avec le train emmenant les Belges, les Américains, les Italiens et quelques Serbes. La mission militaire serbe ne peut pas encore quitter Moscou.

Ce soir à 8 heures, une file de voitures s'arrête devant

le consulat suisse. Des soldats italiens en descendent et viennent chercher les caisses et les ballots cachetés déposés chez le consul. Ils sont très gais, enchantés de quitter la Russie, espérant qu'ils vont aller jusqu'en Italie. Les malles se chargent rapidement, puis le convoi part pour la gare. A 9 heures, j'accompagne le consul général d'Italie, M. Mayoni et le consul suisse, M. Sutter, au train spécial qui part pour la Finlande.

C'est un long convoi, composé surtout de wagons-lits et de quelques fourgons, qui attend sur la voie militaire un peu en dehors de la gare Nicolas. Tout le monde est souriant. Les Américains ont un wagon-salon très confortable. Le samovar est déjà entré en fonctions, et un thé odorant remplit les verres. Seuls les partants arrivent au train. Personne ne les y accompagne. On croirait assister au départ d'une bande de pestiférés. Pas un groupe de Russes sympathisant avec l'Entente, pas une âme le long de cette longue rampe. Les autos américaines, sur lesquelles flottent les couleurs suédoises, les autos italiennes ornées de drapeaux suisses, arrivent les unes après les autres. Les wagons se remplissent. Le soir est magnifique, le ciel étoilé. A l'horizon, les nuages s'empourprent des derniers rayons du soleil couchant et les coupoles des églises ressortent en sombre. Les wagons de la mission militaire italienne sont pavoisés aux couleurs de la confédération suisse. Pas un drapeau allié, pas un seul tricolore. Le train devrait partir à 11 heures. Mais à 11 heures, les bolcheviks n'ont pas encore envoyé les passeports qu'ils avaient à signer. Pourra-t-on partir ? Le général de Romei, d'un ton jovial, me dit : « Nous ne sommes pas encore partis. Nous allons pouvoir dormir en wagon et recommencer demain les

pourparlers. On nous fera de nouvelles promesses que l'on ne tiendra pas et cela recommencera ainsi jusqu'à ce que les bolcheviks, fatigués d'être importunés par nos réclamations, nous laissent partir. »

Au bout du train, un wagon est occupé par une cinquantaine d'ex-prisonniers italiens qui se sont enfuis d'Autriche, et s'en vont vers le « bel paese », enviés par leurs 350 camarades qui sont arrivés d'Ukraine et qui attendent de partir par le prochain train allié. Un groupe de jolies jeunes femmes russes écrivent leurs adresses et essuient des yeux qui se mouillent sans cesse, donnent encore un dernier baiser. Les petites Moscovites venues à la gare, saluer une dernière fois les gentils soldats gris-verts, leurs amoureux de quelques semaines, sont les seuls Russes qui se soient dérangés pour venir saluer les partants, et qui ne craignent pas de se compromettre en sortant en rue avec des Alliés.

Au milieu de la nuit, le train finit par s'en aller, mais les diplomates durent payer 50.000 roubles de pourboire aux commissaires et mécaniciens bolcheviks pour parvenir en Finlande.

Les journaux soviétistes, les seuls qui paraissent à Moscou, mènent une violente campagne contre Clemenceau. Selon des nouvelles de Zurich, on est déçu en France de voir les troupes ne pas remporter une victoire définitive. La propagande contre la guerre augmente. L'opposition contre Clemenceau grandit. Personne ne se doute ici des victoires franco-anglo-américaines, car aucun journal indépendant ne paraît et les journaux des Soviets ne donnent aucun communiqué et aucune nouvelle.

Moscou, 27 août.

Sur l'ordre de la Commission extraordinaire contre la contre-révolution, tous les citoyens des pays alliés de seize à quarante-cinq ans doivent être arrêtés. Les personnes qui ont plus de quarante-cinq ans pourront être libérées, dans le cas où elles prouveraient qu'elles n'ont rien fait contre les Soviets.

Cet ordre est très discuté. Jusqu'ici, aucune sanction n'a encore été prise, mais l'on peut s'attendre à tout. On parle de l'internement général de tous les Alliés dans des camps de concentration.

Les grands théâtres sont vides. La plupart des artistes russes célèbres se sont engagés, depuis quelques mois, dans des théâtres miniatures qui ont un grand succès, et où l'on fait beaucoup d'esprit, en général toujours anti-bolchevik. Le gouvernement s'inquiète en voyant les artistes en renom remplir les théâtres qui ne sont pas les théâtres officiels de la République fédérative des Soviets, au moment où ces derniers sont vides. Pour lutter contre les satires anti-bolcheviques, le commissaire de l'Instruction publique vient d'ordonner à tous les théâtres miniatures de lui envoyer leur programme et deux billets gratuits afin de pouvoir, dès maintenant, exercer là aussi la censure politique qui sévit partout.

Pétrograd, 28 août.

Je viens de rentrer à Pétrograd, par une magnifique journée d'automne. C'est l'Assomption. En signe de protestation contre les bolcheviks, de lon-

gues, interminables processions religieuses que domine une forêt mouvante de bannières, d'images et d'icones dorées scintillant au soleil, s'en vont lentement le long des grandes rues, en chantant des cantiques. Sur la perspective Newski, la circulation des tramways est arrêtée pendant un certain temps. Toute la longue avenue est remplie d'une foule qui se découvre religieusement au passage du cortège. Chose étrange, même les gardes rouges de faction au coin des rues enlèvent leurs casquettes. Je n'arrive pas, dans toute la ville, à voir une seule tête couverte au passage des icones les plus connues des vieilles églises de Pétrograd. Malgré toute la propagande anti-religieuse des Soviets, on sent que le peuple russe a encore un respect plus superstitieux que religieux, des images sacrées qui défilent devant lui, bercées par les litanies que chantent les popes et que reprennent en chœur tous les assistants.

Les journaux bolcheviks font aujourd'hui beaucoup de bruit autour d'une lettre très malheureuse et très inopportune du capitaine Sadoul, adressée à Romain Rolland et qui est une véhémente protestation contre l'intervention alliée et contre la politique française. Toutes les expériences de ces derniers temps ne lui ont pas ouvert les yeux; c'est un bolchevik irréductible en uniforme français. Chose étrange, les bolcheviks eux-mêmes, Trotski, Zalkine, etc..., parlent de Sadoul avec un sourire ironique, et déclarent qu'ils ne le prennent pas au sérieux. Ils l'emploient néanmoins habilement.

Aujourd'hui, la *Sivernaïa Komuna* publie, pour la seconde fois, en première page, la lettre de Sadoul, afin qu'elle n'échappe à personne.

Nous voici à la fin d'août et les bolcheviks sont

ujours au gouvernement. L'arrêt de l'avance tchéco-ɔvaque, les faibles détachements envoyés à Arkhan-ıl, perdus dans l'immensité desterritoires à occuper ıt, encore une fois, permis aux communistes de re-'endre haleine. Au début d'août, un ordre donné dans ı régiment international de l'armée rouge disait : Partagez en quinze rations les dépôts de vivres, car, ıns quinze jours, nous tomberons et il vaut mieux ne en laisser aux contre-révolutionnaires. » Dix jours us tard, un contre-ordre arrivait : « Réduisez les por-ons, nous avons peut-être encore pour deux mois à .vre ; cherchez de nouvelles ressources et faites tout ɔur reconstituer les stocks de ravitaillement. »

Incontestablement, l'alerte de la première semaine ı mois est passée. Encore une désillusion pour ceux ui souffrent cruellement du régime actuel. Les bol-ıeviks paraissent de nouveau renforcés. Ils ne le ɔnt que parce que les autres partis sont complète-ıent incapables de faire un effort quelconque pour › débarrasser du joug communiste. L'agonie n'en st que prolongée. Le bolchevisme se meurt de ce qui fait sa force. Lénine est arrivé au pouvoir en prê-ıant la lâcheté et la trahison : il est étonné aujour-hui de voir l'armée rouge continuer de mettre en ratique ses conseils de l'an dernier. La lâcheté des 'oupes soviétistes est le résultat de la propagande éfaitiste au front russo-allemand. On essaie aujour-'hui d'inculquer au moujik la notion du devoir à ccomplir jusqu'à la mort. Il se rebelle. Pourquoi -t-il fait la révolution s'il faut continuer à se sacrifier t à se faire tuer pour son drapeau ?

Lénine et Trotski ont prêché la lâcheté, ils récol-ınt la lâcheté.

Il n'y aura qu'eux pour s'en étonner.

CHAPITRE XVIII

L'ÉMULATION DE L'ASSASSINAT

L'assassinat d'Ouritzki. — La terreur bolchevique. — L'attenta contre Lénine. — L'attaché naval britannique tué en défen dant l'ambassade. — Les funérailles d'Ouritzki. — Mor aux bourgeois. — Les officiers français de Pétrograd. — L cauchemar de la fusillade au hasard. — Tchitchérine et le Alliés. — Les funérailles du capitaine Cromie.

Pétrograd, 30 août.

Avec une rapidité folle, la nouvelle court de bouch en bouche. En un instant, tout Pétrograd la connaît « Ouritzki a été assassiné » ! Bientôt chacun donn des détails, apporte de nouveaux commentaires Jamais, depuis des mois, je n'ai trouvé les Pétrogra dois aussi excités et anxieux d'avoir des éclairciss ments. Ce matin, en arrivant au restaurant, j'ai ét assailli par un groupe d'amis avides de détails. J sortais de chez moi où j'avais travaillé toute la ma tinée à chercher, dans les documents de la polic secrète de Moscou, l'histoire des origines du mouv ment communiste actuel. J'ignorais donc tout e j'éclatai de rire, incrédule, lorsqu'on m'apprit la mo du président de la Commission extraordinaire contr la contre-révolution et la spéculation.

Depuis des semaines, on annonce tous les jours, à mi-voix, d'un air mystérieux, la mort de Lénine, la capture de Trotski par les Tchéco-Slovaques. Tous les habitants des bords de la Néva qui se flattent d'appartenir à l' « intellegenzia » ont un ami, un cousin qui ont reçu une lettre affirmant que le tzar est en bonne santé. Les assurances sont si formelles, les lettres de la grande-duchesse Olga, datées soi-disant d'Arkhangel, si explicites que l'on arrive à douter de tout et à ne plus rien croire.

Ce matin néanmoins mon incrédulité paraît ne pas être de saison. Un courrier diplomatique, qui se trouvait à 10 heures au ministère de l'Intérieur, a assisté à l'attentat et donne des indications précises.

Je vous avouerai que mon premier sentiment a été une joyeuse surprise, un soupir de soulagement. Il faut vivre les journées de terreur qui se succèdent depuis le 1er août pour comprendre notre état d'âme : je dis « notre », car je crois pouvoir parler au nom de tous les malheureux qui vivaient dans la crainte continuelle d'être arrêtés et amenés devant ce Marat de la révolution russe.

L'idée qu'Ouritzki n'est plus est déjà un réconfort. On en arrive à espérer que son successeur sera moins fanatique.

Ouritzki était devenu la personnification de cette terreur obscure qui fusille, qui arrête sans motif, et sous prétexte de vous transférer d'une prison à l'autre, pendant la nuit, vous tire un coup de fusil dans le dos et jette votre cadavre dans la Néva. « J'arrête qui je veux et je ne reçois de conseils de personne », répondait, il y a quelques jours, Ouritzki à Lounatcharski, commissaire du peuple à l'Instruction publique, qui intercédait auprès de lui en faveur

des artistes des ex-théâtres impériaux devenus théâtres de la République. Il était en effet tout-puissant et surpassait en cruauté le plus despotique des tzars.

En relâchant les Français arrêtés pendant la première quinzaine d'août, Ouritzki leur déclara : « Je vous relâche pour le moment ; mais, si vos troupes reprennent l'offensive dans le Nord, je saurai vous retrouver. Pour chaque bolchevik tué, je ferai fusiller dix Français. »

Moïse Salomonovitch Ouritzki, qui remplissait les rôles de commissaire du peuple aux Affaires intérieures, de préfet de police de Pétrograd et de président de la Commission extraordinaire contre la contre-révolution, était un révolutionnaire de la première heure. Né le 2 janvier 1873 dans la petite ville de Tcherkask dans le gouvernement de Kiev, fils d'un marchand israélite, il avait trois ans lorsque son père mourut. Sa mère, une femme patriarcale, voulut élever son fils dans l'esprit de la religion de ses ancêtres et lui fit apprendre le Talmud. Mais le jeune garçon semblait peu disposé à étudier l'histoire d'Israël. Sa mère morte six ans plus tard, il est élevé par sa sœur qui ne s'occupe que de son bien-être matériel et le laisse libre, au point de vue moral, de faire ce qu'il veut. L'enfant apprend le russe et entre au gymnase malgré les protestations des Juifs de son entourage. A vingt ans il finit le gymnase et fait son droit à l'université de Kiev. Très intelligent, très travailleur, il termine brillamment ses études.

Déjà comme étudiant, il s'intéresse au mouvement social-démocrate et, au lieu de devenir avocat, il entre comme volontaire dans un régiment d'infanterie de Kiev. Le troisième jour de son entrée au service, il est déjà arrêté pour propagande révolutionnaire

parmi les soldats et en qualité de membre du parti socialiste.

En 1900 il est exilé au gouvernement de Iakoutsk où il reste jusqu'en 1905. Il rentre à cette époque à Pétrograd et se consacre entièrement au travail du parti. Lors de la scission du parti social-démocrate, il se range du côté des mencheviks. Il devient bientôt un des chefs mencheviks les plus actifs, attiré dans ce groupe par l'idée purement prolétaire que son programme représentait alors.

En 1906 il est de nouveau exilé pour quatre ans dans le gouvernement de Vologda, mais vu sa santé précaire (il était tuberculeux), les autorités tzariennes l'autorisent à partir pour l'étranger.

Ouritzki habite quelque temps Paris et Berlin, puis fait de longs séjours à Davos où il mène la vie misérable des exilés politiques russes, gagnant à peine, comme journaliste, de quoi ne pas mourir de faim.

En 1910 il revient en Russie. De nouveau arrêté à Odessa et exilé à Arkhangel, il obtient une seconde fois l'autorisation de repartir à l'étranger. Au commencement de la guerre, il se trouve à Berlin, d'où il passe à Stockholm, puis à Copenhague, où il séjourne jusqu'à la révolution de février. Dès les premiers jours de la guerre il mène, avec Trotski, une campagne acharnée contre les socialistes patriotes.

Le 23 mars il revient à Pétrograd et, trouvant les mencheviks trop peu révolutionnaires, il adhère au parti bolchevik et devient un ardent partisan du communisme. En octobre, il est déjà membre du comité central du parti, se prononce un des premiers pour le soulèvement contre le gouvernement de Kerensky. Il prend une part active au mouvement qui devait donner le pouvoir à Lénine et à ses partisans et on

le trouve à ce moment à tous les endroits dangereux.

Après le coup d'Etat, il reçoit le poste difficile de président de la Commission de la lutte contre la contre-révolution.

Toute son existence Ouritzki la consacra au service de son parti et n'eut pas de vie privée. Il ne vivait que pour la révolution. Est-ce à dire qu'il fut seulement un apôtre? Beaucoup d'anecdotes qui circulent en ce moment à Pétrograd prouvent que les pots de vin pénétrèrent à la Gorokhovaia 2 où il résidait, comme dans maintes autres sections de l'administration bolchevique. Après avoir vécu pauvrement sous le régime tzarien, il est mort millionnaire sous le régime communiste. Il n'a d'ailleurs pas eu le temps de jouir des richesses acquises grâce aux mesures de pression les plus éhontées, exercées sur les malheureux bourgeois et les soi-disant contre-révolutionnaires qui tombaient sous sa main.

Cet homme à la volonté de fer ne craignait personne, ne connaissait d'autre loi que la discipline de parti. Il était adversaire du traité Brest-Litovsk, mais il se soumit dès que son parti eut décidé d'accepter, malgré son opposition, la paix honteuse imposée à la République des Soviets par le militarisme allemand.

D'après les documents de la police secrète de Moscou, Ouritzki vécut longtemps sous le pseudonyme de Boretzki. C'est sous ce nom qu'il prit part en 1912 à la conférence du parti social-démocrate russe à Vienne. Il fut autrefois le secrétaire privé de Plekhanof, dont il renia plus tard les doctrines modérées. L'agent de la police tzarienne note dans son rapport ayant trait à la conférence de Vienne : « Boretzki ne me fait pas l'effet d'un homme sérieux, bien qu'on

le considère comme un des ouvriers les plus actifs du parti. »

La *Krasnaïa Gazetta* de ce soir, en annonçant le meurtre d'Ouritzki, donne déjà le ton des mesures de répression qui vont suivre. Sous le titre de « Sang pour sang », elle écrit : « Nous blinderons aujourd'hui nos cœurs d'acier, nous les baignerons dans le sang des lutteurs, nous les ferons cruels, durs et implacables. Nous les ferons tels pour qu'il n'y pénètre plus ni pitié, ni commisération et pour qu'ils ne bronchent pas même à la vue d'une mer de sang, et cette mer de sang nous la verserons. Sans merci, sans aucune pitié, nous égorgerons nos ennemis par dizaines et par centaines. Il en faut même des milliers pour qu'ils se noient dans leur propre sang. Nous en avons assez de colorer nos étendards dans le sang rouge de ceux qui luttent pour la cause du peuple. Ce n'est pas un massacre en masse que nous allons faire, car dans un tel massacre pourraient périr des gens qui n'ont rien de commun avec la bourgeoisie et nos vrais ennemis parviendraient à s'échapper. Nous allons organiser le massacre méthodique, en faisant sortir de leur retraite tous les bourgeois et ceux qui leur sont dévoués. Pour le sang d'Ouritzki, pour l'attentat contre Zinovief et pour le sang non vengé de Volodarsky, Natanson, des soldats lettons et des matelots, que le sang des bourgeois coule. Il faut beaucoup de sang ! »

COMMENT FUT TUÉ OURITZKI

On peut ce soir reconstituer avec assez d'exactitude les différents actes du drame qui s'est déroulé ce matin.

Vers dix heures, au Palais d'Hiver où se trouve le ministère de l'Intérieur, un jeune homme est entré dans le vestibule n° 6. Vêtu d'une jaquette de cuir, portant une casquette genre officier, il arriva en bicyclette. Il laissa sa machine sur le trottoir, près de la fenêtre. Il la surveillait du fauteuil où il s'assit, en face de la porte d'entrée. Le vestibule se remplit peu à peu de visiteurs attendant l'arrivée d'Ouritzki et l'ouverture du commissariat. Vers onze heures, le président de la Commission contre la contre-révolution arriva en automobile, traversa rapidement le vestibule, et se dirigea vers l'ascenseur. Un coup de feu retentit, une fumée âcre envahit le local et Ouritzki tomba sans pousser un cri.

Le jeune homme, qui venait de tirer, sortit rapidement, sauta sur sa bicyclette. Au moment où il traversait la place du Palais d'Hiver, la garde du ministère se mit à sa poursuite en automobile. L'auto put rattraper le cycliste au n° 17 de la Milionaya Outitza. Il s'arrêta, grimpa les escaliers de service, se jeta dans la première porte ouverte, qui était celle du Club anglais de Pétrograd. Il prit au vestiaire un paletot et sortit espérant qu'on ne le reconnaîtrait pas ; mais, dans l'escalier, les gardes rouges l'arrêtèrent. Il fit feu et s'échappa jusqu'au lift où il revêtit un manteau de soldat dans l'espoir de passer inaperçu au milieu de la foule des gardes rouges ; mais, dans le corridor, près de la sortie, il fut appréhendé et désarmé. Avant d'être pris, il tira huit balles de revolver et blessa au pied un soldat

Transporté à la Gorokhovaïa 2 et interrogé par le commandant militaire de Pétrograd, le camarade Chatoff, le meurtrier déclara s'appeler Léonide Akimowitch Kaniguiser. C'est comme sa victime, un Israé-

lite. Agé de vingt-deux ans, il est étudiant au Polytechnicum. Il fut junker de l'Ecole Michel et était président de l'Union des junkers socialistes de Pétrograd pendant son séjour à l'école, qui dura jusqu'à la dissolution de celle-ci par le gouvernement bolchevik.

L'idée de tuer Ouritzki lui vint, dit-il, lorsqu'il lut dans les journaux les exécutions nombreuses faites ces derniers temps et dont les listes portaient la signature d'Ouritzki. Il décida de tuer l'instigateur de tous ces crimes et choisit le jour où celui-ci recevait au ministère de l'Intérieur. Ce matin, à 10 heures, il alla au Champ-de-Mars, loua une bicyclette pour laquelle il donna un cautionnement de 500 roubles. Pour obtenir cet argent, il aurait vendu des effets usagés.

Léonide Kaniguiser se dit socialiste, mais ne veut pas dire à quelle fraction du parti il appartient.

Pétrograd, 31 août.

Ce matin, les journaux annoncent un nouvel attentat. Lénine, sortant hier à 7 heures et demie du soir d'un meeting à l'usine Michelson à Moscou, a été blessé de deux balles de revolver par une femme au moment où il s'entretenait avec des ouvriers. Son état serait très grave. Deux femmes sont arrêtées.

La *Severnaïa Komuna* (*La Commune du Nord*) est furibonde. « Il y a seulement quelques jours, écrit le journal, nous avons réussi à détourner un attentat contre Zinovief. Hier, Ouritzki tombait. Maintenant, on ose lever la main sur le grand chef Lénine. Nos ennemis, les contre-révolutionnaires russes et bour-

geois, ne nous donnent pas le temps de respirer. Ils ont recours à tous les moyens pour lutter contre les paysans et les ouvriers : la vente du pays aux impérialistes étrangers, la guerre ouverte contre la République des ouvriers et paysans, les émeutes de gardes blancs et les complots. »

L'atmosphère est chargée d'électricité. On arrête les bourgeois en masse, et, cette nuit, à chaque instant la fusillade éclate. Les funérailles d'Ouritzki se préparent pour demain et l'on annonce la publication des listes de ceux qui ont été fusillés par représailles.

Pétrograd, 1er septembre.

Un coup de téléphone vient de m'annoncer une nouvelle qui me bouleverse : le capitaine Cromie, l'attaché naval anglais, a été tué, hier soir, en défendant l'ambassade d'Angleterre contre les gardes rouges qui venaient y perquisitionner.

Cromie vient de mourir, comme il a vécu, en héros. Tout jeune encore, grand, mince, très élégant, des yeux doux et charmeurs, des cheveux très sombres qui lui donnaient plutôt un air espagnol, c'était bien le type de l'officier enthousiaste et entraîneur d'hommes. Il prit part aux combats des îles Héligoland et gagna la croix de Saint-Georges devant Riga. Il commanda l'escadrille de sous-marins britanniques dans la Baltique. C'est lui qui, au moment où les Allemands débarquaient à Hangö, fit sauter ses sous-marins, à Helsingfors, pour qu'ils ne tombassent pas aux mains de l'ennemi.

Il fut ensuite nommé attaché naval à Pétrograd. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il apportait

la même ardeur que lorsqu'il commandait en mer.

Il y a quelques jours, nous causions dans un salon ami et nous envisagions la possibilité d'une violation des ambassades et des légations par la bande de pirates qui gouverne actuellement la Russie. Cromie, très calme, ne se faisait pas d'illusions. Pourtant il avait peine à croire à une perquisition dans l'ambassade d'Angleterre. « D'ailleurs, me dit-il, s'ils viennent je ferai mon devoir, je défendrai le sol anglais. » Puis, changeant le ton de la conversation et sachant que j'avais une occasion pour Stockholm, « Voulez-vous, me demanda-t-il, avoir l'obligeance de faire aviser télégraphiquement, de Suède, ma femme, qui est à Londres avec ma fillette, que je suis en excellente santé. On se figure en Angleterre que nous sommes à plaindre ici, ajouta-t-il en riant, en prenant un sandwich du plat que nous tendait notre charmante hôtesse, et, pourtant, nous sommes assez gâtés à Pétrograd. »

*
* *

Hier samedi, vers 6 heures du soir, les gardes rouges entrèrent à l'ambassade anglaise protégée par le pavillon hollandais. Ils ressortirent bientôt sans perquisitionner, effrayés par les protestations des personnes qui s'y trouvaient.

A 9 heures, ils reparurent. Le capitaine Cromie venait de rentrer. Il descendit rapidement le grand escalier qui conduit à la porte d'entrée et déclara au commissaire qu'il n'avait pas le droit de pénétrer sur le territoire anglais. Celui-ci répondit par les mots habituels : gouvernement impérialiste, pouvoir des banquiers anglo-français, aucune loi ancienne ou

règle de droit international ne lie le pouvoir de Soviets.

Cromie ordonna au commissaire du peuple de s retirer, celui-ci refusa. Le jeune officier tira alor son revolver et, d'une balle, abattit le chef bolchevil Janson. Son adjoint Bleichman, qui ne voulait pa partir, fut tué à son tour et un membre de la commission d'enquête de Moscou, Baranovsky, fut grièvement blessé. A ce moment une balle, tirée par un des « tavarich » de l'escorte, tua net Cromie, qui tomba sur le seuil de l'ambassade qu'il avait si vaillamment défendue. Ce fut alors une scène digne du bolchevisme. Les soldats se ruèrent sur le corps de l'attaché naval, le piétinèrent. Ils le portèrent ensuite sur une fenêtre où ils l'étendirent, la tête pendant au dehors, pour bien faire voir aux passants comment ils avaient tué un Anglais.

Toutes les personnes qui se trouvaient à l'ambassade, parmi lesquelles plusieurs personnalités politiques et militaires russes, furent arrêtées. Tout fut bouleversé dans l'espoir de trouver des documents sensationnels, mais le capitaine Cromie avait pris ses précautions.

MORT AUX BOURGEOIS

Ce matin, le ciel est d'un gris de plomb. Les rues sont désertes. Le vent fait claquer de vieux drapeaux rouges décolorés et loqueteux qui pendent ici et là, lamentablement, comme s'ils étaient, eux aussi, fatigués de la révolution.

Les organisateurs du cérémonial des funérailles d'Ouritzki ont pris une mesure habile. Pour qu'il y

ait, à côté de l'armée rouge (qui est en service commandé), des prolétaires à l'enterrement du président de la Commission contre la contre-révolution, ils ont déclaré que l'on ne donnera, aujourd'hui, du pain qu'à ceux qui assisteront, jusqu'au bout, aux funérailles. Chaque participant au cortège recevra en rentrant des obsèques une livre de pain.

Quand, vers une heure, j'arrive au restaurant, je trouve les volets clos. Les bourgeois, aujourd'hui, devront se nourrir des discours prononcés au Champ-de-Mars. Il est vrai que le ton de ces derniers est capable de leur couper l'appétit.

Au bout de la Morskaïa déserte, je remarque un cortège qui se forme. Un détachement de cavalerie suivi de piétons au-dessus desquels flottent de grands étendards rouges ou noirs. Une panique se produit tout à coup; les drapeaux jonchent le sol, les soldats se dispersent; quant aux malheureux civils cravatés de rouge et alignés derrière les étendards, ils s'enfuient dans le bâtiment du téléphone. Je me hâte de m'approcher du centre de la scène, mais avant que j'y parvienne, les cavaliers ont déjà réussi à regrouper les fuyards. Des « officiers élus », revolver au poing, somment les « tavarich » de reprendre leurs rangs. Tout le monde crie et s'insulte. Les soldats chargent leurs fusils. Aux premiers rangs, les Chinois d'un régiment de la garde rouge internationale, sont harangués par leurs chefs. C'est l'un d'eux qui a causé la panique. En chargeant son fusil, il a tiré une balle en l'air. Les assistants se sont figurés qu'il s'agissait d'un nouveau complot et ont pris la fuite. Le calme rétabli, le cortège se reforme et s'en va au Palais de Tauride au son de l'*Internationale* et des hymnes communistes.

Du Palais de Tauride, le corps d'Ouritzki est transporté en grande pompe au Champ-de-Mars où le cercueil du commissaire des Affaires intérieures va prendre place aux côtés des « héros » de la révolution.

Nous avons eu si souvent, ces derniers temps, des cortèges de ce genre, que je me dispense de vous le décrire. Les placards rouges ou noirs portent entre autres les inscriptions suivantes : « Les gardes blancs ont été trop longtemps impunis. Mort à toute la bourgeoisie. Une balle au front à tous les ennemis de la classe ouvrière. Mort aux mercenaires du capital anglo-français. »

Sur la tombe, Zinovief, président de la Commune de Pétrograd, ouvrit la série des discours en disant : « Nous refaisons le chemin connu du Palais de Tauride au Champ-de-Mars, où nous avons enterré dernièrement Volodarsky et le camarade Natanson (un Juif lui aussi, mort sur le front tchéco-slovaque). Ouritzki, s'écrie Zinovief, était une de ces honnêtes « intelligences » qui ont donné tout leur savoir et ont mis toutes leurs facultés au service de la classe ouvrière. « L'intelligenzia » qui, autrefois, tua von Pleive et les autres suppôts du tzarisme, s'est fait maintenant le chien enchaîné de la bourgeoisie et du capitalisme anglo-français. Ceci se produit parce qu'ils ont dans les veines du sang bourgeois. A son poste de président de la Commission extraordinaire contre la contre-révolution et la spéculation, Ouritzki était la terreur des gardes blancs et, répondant de l'exactitude de chacun de mes mots, je déclare ici que le « Tavarich » Ouritzki a été tué sur l'ordre des Anglo-Français. Il était détesté par eux, car il avait découvert leurs plans destinés à faire sauter les ponts de la voie ferrée

de Svanka afin de nous priver entièrement de pain.

« Messieurs les banquiers anglo-français osent nous considérer comme des Chinois ou des sauvages, et ils pensent que nous leur permettrons de fouler notre terre et de nous traiter comme ils le font depuis des dizaines d'années en Inde. Le « tavarich » Derjinski, qui arrive de Moscou, a achevé l'œuvre d'Ouritzki. Il découvrit la bande des comploteurs anglo-français qui, avec les S. R. de droite et la « Centaine noire » ont décidé de nous désorganiser à l'intérieur par une série d'actes terroristes. Que ces vipères sachent que le peuple russe vit encore ! Nous saurons refouler les conquérants et leurs mercenaires.

« Après le meurtre d'Ouritzki, on attente contre la vie du lion de la révolution ouvrière, le « tavarich » Lénine. Le lion blessé lutte actuellement contre la mort. Il n'y a pas de doute, cet attentat est également l'œuvre de la bourgeoisie française. C'est elle qui a tué Jaurès qui entravait son chemin. Maintenant c'est Lénine qui la gêne, car le moment viendra où il sera le président du Conseil des Députés des ouvriers et paysans du monde entier et le président du Soviet des commissaires des peuples de l'univers. (On crie : Bravo, vive Lénine.)

« Le parti des S. R. de droite s'est mis hors la loi par tous ces crimes. La bourgeoisie et tous ceux qui se trouvent sur le chemin de la révolution ouvrière doivent être effacés de la surface du globe. » (On crie : Mort aux bourgeois.)

Sosnovsky prend à son tour la parole au nom du Comité central du parti bolchevik : « Mort à la bourgeoisie, s'écrie-t-il, voici la devise que nous devons mettre en pratique. Cela ne veut pas dire que nous devions tuer seulement certains représentants de la

bourgeoisie : c'est l'égorgement, en masse, de toute la classe bourgeoise que nous devons exécuter. »

Lissovsky, commissaire du peuple pour la presse et la propagande, s'écrie : « Nous ne vous demandons pas d'aller dans les appartements pour égorger les bourgeois, car les bandes noires des pillards se glisseraient parmi vous pour dévaliser ce qui vous appartient. Nous ferons une terreur organisée, mais nos comités ne seront forts que par le soutien des masses. C'est pourquoi chacun de vous doit être en éveil. Si vous voyez qu'un bourgeois échappe à l'œil pourtant vigilant de notre organisation, attrapez-le, et tuez-le de votre propre main. Si vous remarquez qu'un S. R. de droite, un menchevik ou un traître quelconque réussit à se cacher, tuez-le également.

« La terreur des masses contre la masse de la bourgeoisie, est le seul moyen de forcer l'ennemi à ménager nos guides. »

A 5 heures du soir, les discours continuent encore. Sur la grande place où le cortège semble perdu, tant est faible la participation du peuple aux obsèques de l'ancien chef de la terreur, des orateurs inconnus prêchent le meurtre et l'assassinat immédiat.

Les résultats de cette excitation se font bien vite sentir.

Le jour même, des Anglais et des Français ont été arrêtés. Ce soir, dans les rues sombres, des groupes d'individus de tous âges, généralement très bien mis, hommes et femmes s'en vont vers les différentes prisons, escortés par des soldats baïonnette au canon.

Il faudra que je reprenne, cette nuit, mes habitudes vagabondes des premiers jours d'août et que je couche partout, sauf chez moi, car la folie des arrestations sévit plus fort que jamais.

*
* *

Que deviennent les officiers français dans cette tragédie ? Depuis des semaines, ils ont dû, pour n'être pas arrêtés, quitter leur habitation de la Fontanka et se réfugier à l'ambassade de France. Depuis quelques jours, de nouveaux scellés ont été apposés par le distingué ministre du Danemark, M. de Scavenius, qui s'occupe avec une si inlassable activité de protéger les intérêts français et a mis tout son cœur dans la mission délicate et ardue de faire respecter par les bolcheviks les droits internationaux. Hier soir, le bruit courait que l'ambassade de France allait subir le même sort que l'ambassade d'Angleterre. Pendant toute la nuit de samedi à dimanche les officiers français, réfugiés dans le haut du palais, s'attendaient à une perquisition. Comme les Anglais, ils auraient vaillamment défendu le territoire français et il est probable que ce soir nous aurions des victimes à pleurer, si le capitaine Cromie n'avait pas montré tant d'énergie et n'avait pas payé de sa vie la leçon donnée aux disciples de Lénine. Personne ne frappa à la porte de l'ambassade de France et la journée d'aujourd'hui s'y écoula tranquillement.

Par contre, dans l'ancienne maison de la mission militaire qui donne sur la Fontanka, les bolcheviks vinrent perquisitionner à 5 heures du matin. Ils ne trouvèrent aucun papier; ne pouvant enfoncer le coffre-fort, ils se contentèrent d'apposer des scellés. Ils arrêtèrent deux Français, M. Mason, chargé de mission et appartenant au personnel du corps consulaire de Moscou, et un soldat français.

A minuit, la fusillade commence à la Gorokho-

vaya : combien de malheureux innocents vont être, cette nuit, sacrifiés à la soif de sang de ces apôtres du pacifisme mondial ?

Pétrograd, 2 septembre.

Cette nuit deux officiers français, les capitaines Vaquier et Faux-Pas, ont été arrêtés à 4 heures du matin dans une maison qu'ils croyaient sûre et où ils s'étaient réfugiés hier soir. Ils ont naturellement été trahis par le « starchi dvornik », le concierge de l'immeuble qui les dénonça aux gardes rouges.

Hier soir, à 11 heures, deux soldats français en civil naturellement, puisque ni officiers, ni soldats ne portent plus l'uniforme, furent appréhendés également. L'interrogatoire qui dura jusqu'à 1 heure du matin fut assez pittoresque : « Aimez-vous Poincaré ? fut la première question du commissaire. — Oh ! répondit un des soldats, un Parisien de Montmartre à qui « on ne la fait pas », vous savez, à moi, Poincaré ou un autre, c'est la même chose. — Que pensez-vous du régime républicain en France ? — En France tout n'est pas parfait, mais on n'y est pas mal. Je n'ai pas à me plaindre de la République et puis on bouffe bien en France, tandis qu'ici... D'ailleurs, vous savez, moi, la politique... — Que pensez-vous du bolchevisme ? — Monsieur le Commissaire, vous comprenez, je sais pas le russe, alors vos affaires j'y comprends rien. Vous zigouillez beaucoup quand même c'est la paix chez vous, et puis voilà six mois qu'on n'a plus de pinard alors moi, ben, j'aimerais autant être en France. Chez nous on veut aussi arriver à être tous égaux, mais on commence pas par zigouiller tout le monde.

On va plus lentement, puis chez nous le peuple est instruit. Faudrait d'abord leur apprendre à lire à vos tavarichtchs. Y n'y comprennent rien à toute cette révolution, y peuvent pas lire les journaux, puis, entre nous, monsieur le Commissaire, y se font payer leur tête vos soldats quand y montent la garde, on peut leur donner n'importe quel papier y savent pas lire, alors y vous laissent passer.

« J'ai pas de conseil à vous donner, mais si moi j'étais de la révolution, je commencerais par leur apprendre à lire et à écrire avant de leur dire que c'est eux qui commandent. »

Le commissaire fut si frappé de la logique des deux soldats qu'il les relâcha. Le président de la Société de Bienfaisance française, M. Darcy, qui est la personnalité la plus connue de la colonie française, a été arrêté également sans aucune raison.

Dans certains quartiers de Pétrograd, on arrête tous les porteurs de la carte de pain de quatrième catégorie. Quelle ironie, d'ailleurs, ce nom de « carte de pain » ! Depuis plus de trois semaines, aucun bourgeois n'a reçu de pain de l'Ouprava bolchevique. La seule nourriture accordée au porteur de la carte de quatrième catégorie consiste en trois harengs quotidiens, et la note suivante inscrite au bas du communiqué indique clairement les vivres à toucher : « Vu le manque de produits, la quatrième catégorie ne recevra rien. »

Je dîne ce soir avec les officiers prisonniers à l'ambassade de France. Le moral est excellent, quoique chacun sente la gravité de la situation. On peut d'un moment à l'autre être arrêté et, en entrant ou en sortant du consulat par lequel on pénètre dans l'ambassade, on regarde prudemment autour de soi si un

garde rouge ne vous suit pas. Il y a une place vide à table à côté des chaises inoccupées des deux capitaines arrêtés. C'est celle du capitaine Lelasseux qui arrive bientôt. « Je l'ai retrouvé », nous dit-il tristement, encore impressionné par le lugubre spectacle auquel il vient d'assister. Les bolcheviks avaient catégoriquement refusé au consul de Hollande de restituer le corps du capitaine Cromie. C'est M. de Scavenius, ministre du Danemark, qui, en l'absence du ministre des Pays-Bas, partit à Moscou protester auprès de Tchitcherine contre les traitements infligés aux Alliés. A force de fermeté et de persistance, il finit par obtenir la restitution du cadavre. Encore fallait-il le retrouver. Accompagné du capitaine Lelasseux, le ministre danois réussit après de longues recherches à découvrir au fond d'une sorte de cave, jeté sur un brancard, un cadavre maculé de sang, méconnaissable au premier abord : c'était celui du brillant et charmant attaché naval anglais. Le corps vient d'être transporté à l'église anglaise. Malgré l'opposition des maximalistes, on prépare des funérailles dignes de lui.

Pétrograd, 3 septembre 1918.

Les journaux de ce matin annoncent que 500 personnes ont été fusillées cette nuit en représailles des attentats contre Ouritzki et Lénine et que d'autres listes de condamnés sont prêtes.

C'est la terreur sombre, sans jugement, la fusillade au hasard, dans la nuit sans témoin.

Les anciens officiers envoyés à Kronstadt ont, paraît-il, été eux aussi exécutés en masse.

Cet après-midi, à 4heures, tous les ministres et con-

suls neutres accompagnés des consuls d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Bulgarie et de Turquie ont tenté une démarche près de Zinovief pour protester au nom du monde civilisé.

La protestation sera-t-elle efficace? J'en doute. Les ministres neutres ont déclaré à Zinovief qu'ils considéreraient les chefs bolcheviks comme personnellement responsables. On réussira peut-être à les impressionner, s'ils voient que l'on peut leur fermer les seules portes de sortie par lesquelles ils espèrent s'échapper quand l'heure de régler les comptes aura sonné.

Les journaux bolcheviks annoncent, ce matin, la découverte à Moscou, d'un complot grandiose dans lequel seraient impliqués le consul général d'Angleterre Lockhardt, le consul général de France Grenard et le général Lavergne, chef de la mission militaire française et qui aurait pour but de renverser le pouvoir des Soviets. Qu'y a-t-il de vrai dans toute cette histoire? Que se passe-t-il à Moscou? Tous les Alliés sont-ils arrêtés comme on le dit ici? Je vais partir par l'express de 9 heures du soir pour savoir quelle est la véritable situation dans la capitale.

Les arrestations qui continuent aujourd'hui deviennent un véritable cauchemar. Involontairement on se demande pourquoi le secours ne nous vient pas du Nord. Les bolcheviks annoncent au contraire des succès sur tous les fronts. Bien que l'on sache l'importance qu'il faut attacher aux nouvelles maximalistes, on finit par se laisser impressionner. On se demande pourquoi l'avance sur Pétrozavodsk et Vologda est si lente et quelle est la cause de l'immobilité des Tchéco-Slovaques.

Moscou, le 4 septembre 1918.

Grâce à la présence dans mon train de plusieurs délégués importants du Soviet de Pétrograd, nous arrivons à Moscou sans aucun retard, chose extraordinaire actuellement. Il fait un vilain temps gris d'automne. Moscou paraît tranquille vis-à-vis du Pétrograd de ces derniers jours. Les arrestations en masse n'ont pas encore eu lieu, mais une personne qui vient de voir un des chefs maximalistes m'annonce qu'il ne s'agit pas d'une mesure de clémence, mais d'un simple retard.

La santé de Lénine s'améliore de jour en jour. Il semble probable actuellement qu'il réussira à échapper à la mort. La femme Roydman, connue dans les milieux socialistes sous le nom de Dora Kaplan, qui a tiré sur le président des commissaires du peuple et que les journaux appellent ironiquement Charlotte Corday, vient d'être fusillée.

Une nouvelle mesure contre les bourgeois est publiée aujourd'hui. On enlève, par décret, le droit de propriété à toutes les personnes possédant des terrains, avec ou sans construction, situés dans une ville de plus de 10.000 âmes. Voilà donc tous les propriétaires de Moscou et de Pétrograd, quels qu'ils soient, purement et simplement dépossédés. Il va falloir devenir locataire des Soviets. J'ai peur des augmentations.

A peine débarqué, je cours à la mission militaire qui a quitté le Denejny Péréoulok pour s'établir, en attendant l'autorisation de quitter la Russie, à l'ancienne école française de Sainte-Catherine. Je trouve tout le monde à son poste. Personne n'a été arrêté

depuis les derniers incidents. Malgré les colonnes de prose haineuse de la *Pravda* ou des officielles *Izvestia*, les officiers français de Moscou, plus heureux que leurs collègues de Pétrograd, peuvent sortir librement.

Dans la chambre du chef d'Etat-Major, le commandant Chapouilly, une immense carte du front français porte, tracées au fusain, les différentes lignes montrant la progression actuelle des armées de Foch. C'est une joyeuse surprise d'apprendre les succès obtenus. A Pétrograd nous ignorons tout : aucun journal ne publie les communiqués du front français ; le poste de radio a été supprimé et confisqué par les bolcheviks. Ces derniers l'ont envoyé au front tchévo-slovaque, mais sont incapables de s'en servir, personne ici ne connaissant le système français.

Nous déjeunons dans le grand réfectoire de l'école, au sous-sol, une vaste pièce aux murs blanchis à la chaux, ornés de tableaux représentant des paysages ou des monuments de Rome et d'Athènes. Le déjeuner est frugal. Où est le temps où l'on mangeait bien à la mission ? Sur la table des bouteilles sont alignées, mais elles ne contiennent que du thé ; depuis des mois, le vin est inconnu.

Tandis qu'à Pétrograd les officiers prisonniers à l'ambassade sont condamnés à faire des bridges pour tuer les heures d'inaction forcée, à Moscou les officiers français ont organisé, avec le personnel du consulat et de la mission anglaise, deux équipes de football. Nos officiers qui n'ont pas le droit de sortir de la ville et qui sont privés de toute communication, même avec Pétrograd, s'acharnent avec une belle ardeur à marquer des goals. Le consul général d'Angleterre et le général Lavergne prennent part eux-mêmes aux parties.

Hier, tous les consuls neutres, ayant à leur tête le ministre des Pays-Bas, sont allés protester auprès de Tchitcherine contre les arrestations de sujets alliés et lui ont demandé d'autoriser leur départ immédiat. Il leur a répondu par un long discours filandreux et sans conclusion pratique.

Le ministre des Pays-Bas lui a posé trois questions précises : 1° Les consuls alliés peuvent-ils quitter le territoire de la République des Soviets ? 2° Les missions militaires française et anglaise peuvent-elles partir ? 3° Les otages seront-ils relâchés ?

Tchitcherine a répondu oui à la première question et un non évasif et hésitant à la seconde. A la troisième, il bondit déclarant qu'il ne s'agissait pas d'otages, mais simplement d'internés. Le ministre neutre maintint néanmoins le terme d'otage et déclara au commissaire des Affaires étrangères que tous les pays neutres représentant les intérêts alliés (Danemark, Suisse, Hollande, Suède, Norvège, Espagne) le rendaient désormais personnellement responsable des événements qui pourraient survenir à la suite de l'interdiction de quitter la Russie et de l'emprisonnement de sujets alliés. A cette menace Tchitcherine éclata de rire, d'un rire nerveux et satanique. M. Oudendigk observa sévèrement qu'il ne trouvait pas la situation comique, mais au contraire d'une gravité exceptionnelle. Mais le rire insensé de Tchitcherine, cet homme malade et physiquement épuisé, continua de résonner, lugubre dans la salle de réception du Kremlin. Les diplomates s'en allèrent impressionnés par le tragique de la situation : un pays en ruine, affamé, une armée sans discipline, un gouvernement de classe ne s'occupant que d'attiser la haine des pauvres contre les riches, violant toutes les règles de

droit international et, comme ministre des Affaires étrangères de ce qui fut la Grande Russie, un névrosé, intelligent certes, mais surmené par un travail au-dessus de ses forces physiques et qui, maintenant, paraît à certains moments ne plus jouir de toutes ses facultés mentales.

Le consul d'Angleterre Lockhardt, qui fut arrêté de nouveau lors de la découverte du soi-disant complot, a été remis en liberté.

Les consuls vont donc pouvoir partir. Vont-ils le faire immédiatement ou attendront-ils que l'autorisation de quitter le pays soit donnée aux missions militaires ? La condition posée pour ce départ est l'arrivée en France de trois délégués de la Croix-Rouge russe chargés de surveiller le rapatriement des Russes de France qui sympathisent avec les maximalistes.

Les missions militaires et le corps consulaire américain et italien ont réussi à passer hier la frontière finlandaise.

On annonce officiellement l'organisation de camps de concentration où seront envoyés les otages pris parmi la bourgeoisie. Le premier camp de concentration sera établi à Nijny-Novgorod, dans un couvent de femmes inoccupé. Grâce aux grands murs de pierre, très élevés, dont le couvent est entouré, la garde des otages sera aisée. 2 millions et demi ont été votés pour cette organisation. Le premier envoi d'internés sera de 5.000 personnes.

A Moscou les arrestations et les fusillades battent leur plein. Kamenef vient de déclarer à la séance du conseil des organisations ouvrières : « Dans la lutte mortelle entre la bourgeoisie et le prolétariat chacun doit dire de quel côté de la barricade il se trouve. S'il n'est pas avec le pouvoir des Soviets, il doit être rayé

de la surface de la terre. La bourgeoisie ne marchande pas ses balles pour tirer dans l'ombre avec l'argent anglais, sur les chefs de la révolution. De ce plomb le prolétariat fera une chaîne (*sic*), qui entraînera toute la bourgeoisie. » Comme les représentants des menchéviks demandent que l'on cesse la guerre civile, Kamenef répond : « Messieurs les assassins, cessez la terreur les premiers. »

Aujourd'hui commence la publication des listes d'otages. 512 personnes ont déjà été fusillées, dont 10 socialistes révolutionnaires de droite. En tête des personnalités formant la première liste de ceux qui seront immédiatement exécutés, si un attentat est commis contre un chef bolchevik, je remarque les ex-grands-ducs Dmitri Constantinowitch, Nicolas Michailowitch, Paul Alexandrowitch, Gabriel Constantinowitch, puis une série de personnalités connues, telles que Verkhovski, ancien ministre de la Guerre sous Kerensky, les banquiers Manus et Gdanof, le financier connu, le prince Chakhovskoy, les officiers serbes Niguewitch et Tchaikine, M. Schroeder, l'ancien maire S. R. D. de Pétrograd. La liste comprend 120 noms et porte la mention : « A suivre. »

Le nouveau commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Pétrovski (qui remplace Ouritzki) a envoyé à tous les Soviets un télégramme-circulaire disant entre autres : « J'ordonne immédiatement à tous les Soviets d'arrêter tous les S. R. de droite, les représentants de la grande bourgeoisie et les ex-officiers et de les interner en qualité d'otages. S'ils essaient de s'enfuir ou de soulever un mouvement de protestation, procédez immédiatement et sans hésitation à des exécutions en masse. Je recom-

ande de n'avoir aucune pitié lors de l'application de terreur. »

Signé : *le Commissaire des Affaires intérieures.*

PÉTROVSKI.

*
* *

Ce matin, les obsèques du capitaine Cromie ont ı lieu sans incident et furent une belle manifestation › solidarité humaine en face de la barbarie bolcheste, assoiffée de sang, dont les crimes sont chaque urs plus odieux.

Les officiers français ont eu un beau geste : malgré danger qu'ils savaient courir en allant aux funéilles, ils sont tous sortis de l'ambassade, ont suivi le ›rtège funèbre jusqu'au cimetière et ne sont rentrés l'ambassade qu'à la fin de la cérémonie.

L'heure des obsèques avait été fixée au dernier ıoment pour éviter des incidents. A l'église anglaise, u bord de la Néva, juste en face des bateaux de uerre de l'ancienne flotte de la Baltique, battant ctuellement pavillon rouge, le cercueil de l'attaché aval disparaissait sous les fleurs et les couronnes; armi ces dernières une de l'ambassade de France et ne autre des officiers français en Russie.

Le ministre de Hollande représentant actuellement ›s Anglais en Russie, le ministre de Suisse, le miistre du Danemark, les chargés d'affaires de Suède t de Norvège, le secrétaire de l'ambassade d'Espagne, es consuls de France, des Etats-Unis et de Hollande, le hargé d'affaires de Perse, l'attaché commercial de Norvège, les délégués de la Croix-Rouge américaine, es attachés militaires de Suède et d'Espagne, l'attaché

naval de Suède, M. Binet, secrétaire de l'ambassade de France resté le dernier en Russie bolchevik pour gérer l'ambassade, M. Darcy, président de la Colonie française, sorti la veille de prison où il était resté plusieurs jours sans nourriture, des dames qui avaient accompagné leurs maris, se pressaient autour du cercueil fleuri.

Après le service divin, les membres du corps diplomatique neutres, ayant en tête leur doyen M. Odier, ministre de Suisse et M. Oudendigk, ministre des Pays-Bas, portèrent eux-mêmes la bière recouverte du drapeau britannique, sur laquelle se trouvait, seule, la couronne de fleurs blanches de l'Amirauté.

Il y eut un moment extrêmement émouvant lorsque, têtes nues, les diplomates neutres sortirent de l'église, en portant la dépouille mortelle de celui qui avait défendu, en même temps que le territoire britannique, les prérogatives diplomatiques reconnues et respectées par tous les pays civilisés.

Derrière eux, recueillis, se groupaient les officiers français, encore libres et qui allaient peut-être être arrêtés quelques instants plus tard.

Le cercueil déposé sur le corbillard, le cortège se forma. Il passa, lentement, devant les bateaux de guerre, où les marins bolcheviks observaient la scène. Au passage du corbillard ils enlevèrent leurs bérets aux longs rubans noirs. Puis il se dirigea vers le cimetière de Smolensk.

Dans ce pays où l'on se déguise pour ressembler le plus possible à un apache, ce cortège funèbre archi-bourgeois passa sans soulever le moindre incident. Il arriva enfin dans ce cimetière ombragé, recueilli et paisible, qui n'a rien de la froideur de nos cimetières occidentaux, et où des bancs installés près

les tombes invitent les vivants à venir communier en pensée avec leurs morts.

M. Oudendigk, ministre des Pays-Bas, prit le premier la parole : « Au nom du Gouvernement britannique et au nom de la famille du capitaine Cromie, je vous remercie tous, et spécialement les représentants des pays alliés et neutres, de l'honneur que vous avez bien voulu rendre au brave capitaine Cromie. Nous l'avons tous connu comme un véritable ami, un gentleman, un officier anglais, dans le sens le plus élevé du mot. Heureux est le pays qui produit des fils tels que lui ! Que son splendide et bel exemple nous inspire tous jusqu'à la fin de nos jours ! »

Le doyen du corps diplomatique de Pétrograd. M. Odier, ministre de la Confédération suisse, s'approcha à son tour du cercueil recouvert du drapeau anglais et disparaissant sous les fleurs ; d'une voix émue il fit l'éloge du défunt :

« Au bord de cette tombe prématurément ouverte, nous sentons nos cœurs envahis d'une poignante émotion. Celui dont nous déposons ici la dépouille mortelle, jusqu'au moment où elle pourra être transportée sur le sol natal, fut un vaillant soldat, un homme de grand cœur et de grand talent. Au cours d'une brillante carrière, comme officier de la marine britannique, il fut appelé au poste honorable d'attaché naval à l'ambassade d'Angleterre en Russie. S'il ne lui a pas été donné de trouver une fin glorieuse sur un navire de guerre, il n'en a pas moins donné sa vie pour son pays, en défendant, les armes à la main, le domaine anglais, en territoire étranger.

« Au nom du corps diplomatique, où le capitaine Cromie ne comptait que des amis, je dépose ici l'expression de notre admiration et de nos sincères regrets.

malheureux prisonniers dont le crime est d'être Français ou Anglais et non Allemands?

Aujourd'hui, on a exécuté l'ancien ministre de l'Intérieur Koastoff, celui de la Justice Chiglovitoff, l'ex-directeur du département de police Biletzki. Le collège de la commission extraordinaire a décidé en effet, par application de la terreur en masse, de fusiller en premier lieu les ex-agents du tzar.

A ce propos la *Krasnaïa Gazetta* écrit : « Un an et demi s'est écoulé depuis la révolution de février et jusqu'à présent, ces vauriens, ces vampires qui se baignaient dans le sang des ouvriers et paysans, ont continué à infecter notre terre de leur haleine puante. La bourgeoisie de la révolution de février les a épargnés, c'était au prolétariat qui a jeté bas le gouvernement de Kerensky à les faire disparaître. On a trop attendu. Cette bonté d'âme impardonnable nous a coûté cher. C'est avec un grand retard, et seulement à la suite des leçons cruelles de la réalité, que le pouvoir des Soviets a fait ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. Il ne faut plus s'arrêter à mi-chemin. Tous les anciens grands-ducs, tous les ministres du tzar, tous les agents de la police secrète, et autres canailles, doivent être envoyés rejoindre Nicolas II Romanof. Sur notre planète, il ne doit plus y avoir de place pour eux. »

La deuxième liste d'otages vient d'être publiée en ordre alphabétique. Elle contient 120 noms et porte la mention « à suivre ».

L'ancien hôtel Astoria, situé sur la place d'Isaac, en face de l'ambassade d'Allemagne, dont il était d'ailleurs le centre d'espionnage, est actuellement occupé en entier par les Soviets. Un décret ordonne aujourd'hui d'appeler l'Astoria : « Première maison



des Soviets de Pétrograd » et les employés des téléphones ne devront répondre qu'à cette appellation.

Astoria, l'hôtel chic de Pétrograd a vécu. Depuis des mois, il est vrai, il avait été réquisitionné, et des soldats le gardaient jour et nuit, veillant sur les commissaires qui logent dans les somptueux appartements de jadis. Les meubles, les lampes et les lustres, les tapis et les rideaux, disparaissent peu à peu, « réquisitionnés » eux aussi par les habitants de passage, et le désordre et la saleté s'installent en maîtres incontestés.

8 septembre.

Lénine continue à mieux aller. La femme Papoff, arrêtée en même temps que la femme Kaplan, qui tira sur Lénine, est compromise, elle aussi, dans le complot contre le président des Soviets. Au cours de l'attentat, elle a été blessée et se trouve actuellement à l'hôpital.

Qu'est-ce que ce complot? Personne ne le sait. Kaplan a été fusillée après qu'elle eut déclaré qu'elle était contre les bolcheviks et favorable au gouvernement de Samara. On n'avait pas alors soufflé mot d'un complot. Est-ce une nouvelle découverte?

La *Krasnaïa Gazetta* consacre désormais tous les dimanches une page aux ouvrières. Elle publie les lettres et les réponses des femmes communistes reçues pendant la semaine. Une lettre d'une ouvrière nommée Marie, et adressée à ses camarades de l'usine Thornton, est intéressante comme symptôme de l'état d'esprit actuel. Elle se plaint que les femmes ne viennent plus assister aux réunions bolcheviques et rentrent chez elles immédiatement après le travail.

On a beaucoup de peine à les retenir et la salle de réunion est vide bien qu'il y ait 2.500 ouvrières à l'usine. L'auteur de la lettre s'écrie, assez naïvement : « Camarades, j'aurais quelquefois l'intention de vous parler, de vous expliquer la situation, de vous dire pourquoi nous n'avons pas de pain, mais dès que je parle, vous me criez : « Bolchevika » ! et vous ne voulez pas m'écouter. J'espère que maintenant que vous aurez lu ce que je vous écris, vous voudrez bien m'écouter, être d'accord avec moi, et que vous ne me crierez plus : « A bas ! Tais-toi ! »

La troisième liste d'otages contient 140 noms dont la plupart sont d'anciens officiers, entre autres le général Polivanof, ex-ministre de la Guerre.

*
* *

Un décret défend toute réunion de gardes blancs ou de bourgeois. Un autre décret annonce que toutes les maisons gérées jusqu'ici par des comités de locataires le seront dorénavant par des comités de pauvres. La *Pravda* explique ainsi ce décret qui aura une répercussion considérable, car il augmentera la terreur, en organisant le pillage et le chantage systématiques.

« Seuls les ouvriers et employés, dit-elle, seront admis aux élections des comités de maisons. Les élections des comités des pauvres devront se faire sous le contrôle direct des Soviets de rayon. Dans les maisons où il n'y a pas de locataires prolétaires, les Soviets ont le droit de loger des pauvres et de désigner parmi eux les candidats au comité qui doit gérer la maison.

« Les comités des pauvres de chaque quartier sont

les organes techniques qui doivent faire exécuter toutes les instructions des Soviets, telles que l'exécution par la bourgeoisie des travaux obligatoires. Ils devront veiller à ce que les colporteurs ne fournissent pas de provisions aux logements bourgeois, ni aux restaurants, qu'il n'y ait pas de réunion contre-révolutionnaire dans les logements bourgeois, que les gardes blancs, les ex-officiers, les espions et les autres contre-révolutionnaires ne s'y cachent pas. »

On imagine facilement combien ce contrôle sera insupportable. Il en faudra payer des pots-de-vin, pour avoir la paix chez soi et n'être pas dénoncé comme contre-révolutionnaire par le premier membre venu du comité des pauvres, mécontent de ses locataires !

Lundi, 9 septembre.

La *Krasnaïa Gazetta* se félicite naturellement de la constitution des comités de pauvres. « Il faut, écrit le journal, enlever aux bourgeois leurs derniers pouvoirs. La bourgeoisie comprend aussi bien que les ouvriers, la force de l'organisation. Perdant ses positions les unes après les autres, elle essaie vainement de se renforcer là où elle le peut. Le comité de maison, cette organisation qui semble inoffensive et purement économique, est pour la bourgeoisie un point de renforcement important. Chaque maison bourgeoise habitée souvent par des centaines de personnes, gérée par un comité bourgeois, est une citadelle prête à faire feu sur le camp des Soviets. Ces citadelles doivent devenir des forteresses prolétariennes. Les comités bourgeois doivent disparaître. Les familles ouvrières devront elles-mêmes indiquer aux Soviets des quar-

tiers, dans quelles maisons bourgeoises elles veulent loger et prendre part au comité de gérance. Ce sera le meilleur moyen pour les pauvres de prendre la bourgeoisie sous leur contrôle révolutionnaire. »

Toutefois, les ouvriers ne paraissent pas enchantés de cette réforme. Zinovief, président de la Commune de Pétrograd, le constate amèrement dans la *Pravda :* « A notre grande honte, nous devons constater que le transfert des ouvriers dans les logements bourgeois n'a pour ainsi dire fait aucun progrès pendant les six derniers mois du pouvoir des Soviets. Ceci provient de deux raisons : le manque d'activité des organes centraux des Soviets, qui n'attachent pas assez d'importance à cette question, et l'attitude des ouvriers eux-mêmes. Il nous est arrivé plusieurs fois d'entendre des ouvriers répondre par un refus aux Soviets de quartiers qui leur proposaient d'occuper des logements bourgeois. Parfois les frais de déménagement étaient trop élevés pour eux, mais le plus souvent ils ne se décidaient pas à emménager chez les riches parce qu'ils sont habitués à leurs sous-sols, à leurs pauvres logements et n'osent pas s'installer dans un logement riche.

« Nous avons fait la grande révolution. Nous avons arraché le pouvoir politique à la « bourgeoisie », mais nous avons si bien sucé, avec le lait de notre mère, les préjugés d'esclaves relatifs à la sacro-sainte propriété privée, que maintenant, après dix mois de révolution prolétarienne, l'ouvrier moyen et sa famille hésitent à habiter un logement qui appartenait jusqu'ici à un riche. Il faut en finir avec ces timidités. »

Sur la proposition de Zinovief, Ouritzki va passer à la postérité. Le Palais de Tauride va devenir Palais

Ouritzki et la place du Palais d'Hiver : « Place Ouritzki ».

On annonce ce matin que Malakof et Protopopof ont été fusillés. Quels noms demain nous apportera-t-il ?

10 septembre 1918.

La quatrième liste d'otages publiée ce matin contient une centaine de noms, surtout d'ex-officiers.

Hier soir, de nombreux meetings ont eu lieu dans les différents quartiers de la ville. Les affiches portaient en lettres énormes le sujet des discours : « Avec qui nous luttons » et « Qui tue nos chefs ». En général, les harangues n'offraient rien de nouveau, c'était toujours les mêmes imprécations contre la bourgeoisie, les mêmes injures aux impérialistes franco-anglais.

Zorine, commissaire du peuple, président du tribunal révolutionnaire, qui depuis quelques semaines voit grandir son influence, s'est élevé violemment contre l'Angleterre qui assassine et étouffe dans les chaînes du servage des millions d'hommes en Inde, en Afrique, en Egypte, en Amérique du Nord. « C'est, dit-il, une araignée énorme qui, dans ses pattes, tient serré son bien, qu'elle a peur de perdre dans une révolution mondiale. La France, elle, est devenue le banquier de l'Europe. Elle s'est maintenant tout à fait habituée à opprimer les races de couleur dans toutes les colonies. Quant à l'Amérique, elle est devenue une forteresse armée, elle est l'inventeur des moyens de destruction de l'humanité les plus modernes. Elle a profité de quatre ans de guerre, tout l'univers lui doit de l'argent. Ce pays de millionnaires

vient prendre sa place à l'abattoir mondial au moment où, comme la hyène, il sent l'odeur du cadavre. »

Voilà les prolétaires des bords de la Néva informés. Ils savent maintenant qui sont les ennemis qu'ils ont à combattre et quels monstres représentent pour le peuple russe la France, l'Angleterre et les Etats-Unis.

Que se passe-t-il vraiment au front tchéco-slovaque? Les nouvelles sont très contradictoires. Ce matin, la *Gazette rouge* (*Krasnaïa Gazetta*) publie un article significatif, prouvant qu'il est maintenant nécessaire d'élargir les cadres de recrutement de l'armée de la République des Soviets. Jusqu'ici ne devaient être soldats que les purs parmi les purs. Les ouvriers manuels seuls avaient le droit de porter le fusil et les bourgeois, suivant le mot de Zinovief, devaient se contenter du balai et être les humbles serviteurs, les hommes de corvée des prolétaires triomphants.

Aujourd'hui le ton change. Sous le titre : « Dans les rangs », le journal officieux écrit : « Tous les travailleurs des bureaux et des magasins ne sont pas dans l'armée rouge. La grande masse des humbles appartenant à l' « Intelligence » se trouve tout à fait isolée. Maintenant son tour est arrivé. Tous les travailleurs sont appelés sous le drapeau rouge ; on va armer tous ceux qui n'exploitent pas le travail d'autrui. La classe ouvrière fait preuve d'une grande confiance à sa sœur, l' « Intelligence », bien que celle-ci ait trahi pendant nos dures épreuves et soit allée du côté des ennemis des travailleurs. Maintenant, après mûres réflexions, l' « Intelligence » revient au camp prolétaire. La classe ouvrière l'accueillera avec confiance et lui remettra des baïonnettes. Que les travailleurs de l' « Intelligence » soient dignes de la place qui leur est faite dans nos rangs. Avec les

meilleurs d'entre eux le prolétariat s'unira par les liens du sang; quant aux plus mauvais, ils seront traités comme ils le méritent. »

11 septembre 1918.

Kazan est repris par les troupes soviétistes. Les bolcheviks exultent, les journaux ont des manchettes énormes, les fusillades et les arrestations battent leur plein. La population s'imagine, dans son effroi, que tout est fini, que les Tchéco-Slovaques et les Alliés sont battus et que le salut entrevu il y a quinze jours, la défaite des bolcheviks et l'avènement d'une ère de tranquillité, sont de nouveau renvoyés aux calendes.

Une nouvelle donnée sous le titre de « grand succès de notre aviation » fera sourire les aviateurs alliés. « Nos avions, dit la *Pravda*, ont jeté sur l'ennemi en fuite, dans la direction de Simbirsk, 11 pouds de bombes, ce qui a produit une grande panique. » Or, 11 pouds de bombes, cela fait exactement 176 kilogrammes! L'aviation de bombardement bolchevique a encore des progrès à faire.

Lénine est maintenant complètement hors de danger et, dès demain, les journaux cesseront de publier les bulletins de santé rédigés par ses médecins. Il paraît que sa capacité de travail est très diminuée par l'attentat et qu'il faudra encore une opération pour extraire les balles qui sont restées dans l'épaule.

Les villages qui ont résisté aux détachements de soldats envoyés pour réquisitionner le pain sont condamnés à des amendes qui vont de 1.000 à 2.000 pouds de pain.

A partir du 1er septembre, vieux style, tous les appointements des employés de toutes les catégories seront augmentés de cent pour cent. De nombreuses entreprises qui, pour continuer leur exploitation mangeaient leur capital, vont être obligées de fermer et de licencier leur personnel.

*
* *

Les bolcheviks font tout pour gagner à leur cause les écrivains et les journalistes russes connus, qui sont actuellement dans une misère terrible. Lounatcharsky, en sa qualité de commissaire du peuple à l'Instruction publique, dirige les pourparlers. Je connais plusieurs journalistes russes de grand talent, mourant littéralement de faim, qui ont refusé le pont d'or que leur offraient les Soviets. Cependant, aujourd'hui, Lounatcharsky enregistre un succès : il vient de conclure un contrat avec Maxime Gorki, Gorki, dont le journal *Novaïa Jyn*, publiait tout récemment un article écœurant sur les Russes en France, qu'il appelait les « esclaves blancs des Français ». Par ce contrat, Gorki autorise, pour une somme de 450.000 roubles (près d'un demi-million), la publication de ses œuvres par le commissariat de l'Instruction publique et s'engage à diriger l'édition d'une *Littérature Universelle* comprenant les meilleures œuvres des écrivains des dix dernières années du XVIIIe siècle, de tout le XIXe et des contemporains. Il fera paraître ensuite plus de 2.000 brochures illustrées sur les mœurs des différents peuples d'Europe. C'est Gorki qui s'occupera du choix des œuvres, des préfaces, des remarques et des notes bibliographiques.

L'ancien exilé de Capri annonce aujourd'hui, dans tous les journaux, que l'attentat contre Lénine l'a définitivement décidé à entrer dans les rangs des ouvriers des Soviets. Il oublie toutefois d'indiquer le prix que les bolcheviks ont mis à sa conversion.

Les efforts continuent pour rallier l'*Intelligence* au mouvement maximaliste. La *Swernaïa comuna*, dans un article de fond intitulé : « La tragédie de l'Intelli-« gence russe », écrit : « Les représentants de l'In-« telligence marchent, revolver en main, contre les « guides des ouvriers et paysans. Cette arme lui ser-« vait autrefois pour la lutte contre les autocrates ; « aujourd'hui l'Intelligence ne fait qu'exécuter les « crimes de la bourgeoisie européenne. Kaplan et « Kanegisser sont deux représentants de cette ten-« dance. L'autocratie du tsar a été remplacée par « l'autocratie du peuple. L'Intelligence travaille « contre le pouvoir du peuple au profit des sacs d'or « de la Russie et de l'Europe. Nous regrettons sincè-« rement qu'au lieu de consacrer ses forces et son « instruction au service des masses prolétariennes « l'Intelligence se détourne du prolétariat. Si la « situation ne changeait pas, nous devrions prendre « des mesures ; il n'y a pour nous qu'un dilemme : « la victoire ou la mort. Tout nous montre que nous « vaincrons et que nos ennemis périront. Que l'In-« telligence se hâte de revenir à nous et de quitter « les pires ennemis du peuple russe : les impérialistes « anglo-français ! »

12 septembre.

Hier, à Moscou, le général Lavergne sortait, avec son aide de camp, du consulat américain, et se dispo-

sait à monter en automobile, lorsqu'un groupe de soldats de l'armée rouge se présenta à lui avec un ordre d'arrestation. D'un bond, le général rentra au consulat, suivi de ses collaborateurs. Quand les soldats voulurent, à leur tour, y pénétrer, ils en furent empêchés par des Américains qui se tenaient sur le seuil, prêts à renouveler le geste du capitaine Cromie. Les bolcheviks n'insistèrent pas et ne forcèrent pas la porte du consulat. Ils se contentèrent d'établir, tout autour de la maison, un cordon de soldats pour empêcher de sortir du consulat et arrêter les personnes qui voudraient y entrer

C'est, en somme, un véritable emprisonnement. On peut se demander jusqu'à quand cette situation se prolongera. Y a-t-il des vivres suffisants au consulat américain pour nourrir ces hôtes inattendus?

13 septembre.

Avec une ardeur infatigable, les chefs maximalistes prononcent discours sur discours pour ranimer l'enthousiasme des masses qu'ils sentent devenir de plus en plus indifférentes et apathiques.

Zinovief ne craint pas de lancer ces affirmations téméraires : « Au sabotage de la classe intellectuelle, « nous répondons que la classe ouvrière a su résou- « dre tous les problèmes. Elle a maîtrisé le choléra, « la famine, la peste, et les socialistes révolution- « naires de droite. La classe ouvrière n'est pas un « tyran, elle est noble et douce, mais messieurs les « gardes blancs ont trop joué avec notre douceur. « Nous les exterminerons en masse si un seul cheveu « tombe encore de la tête de nos chefs. » Parlant de

la suppression des anciens comités de maison et de leur remplacement par des comités de pauvres, Zinovief invite les ouvriers à s'enhardir et à occuper les appartements bourgeois : « Vous avez assez vécu dans les sous-sols, fermez-les ou logez-y les banquiers. »

A leur tour, les journaux de Moscou se mettent à publier des listes d'otages qui comprennent surtout des gros négociants, boursiers, fabricants, industriels, banquiers. En cas de nouvel attentat contre les chefs bolcheviks, ces otages seront fusillés.

Lénine est entré en convalescence. Ses médecins l'autorisent à quitter le lit. La tentative d'assassinat dirigée contre lui l'a grandi auprès de ses disciples ; ils voient en lui un être « tabou » sur lequel les balles ne peuvent rien. Désormais la superstition des masses a un miracle « rouge ».

La guerre pour le pain, déclarée par la ville aux campagnes, paraît aboutir à un échec complet. Les paysans se sont armés et organisés ; ils se sont groupés par régions, ont placé des mitrailleuses sur les points dominant, et là, ils attendent l'arrivée des détachements réquisitionnaires et les massacrent.

La manière forte n'ayant pas donné de pain aux villes affamées, les maximalistes vont essayer la persuasion. Dimanche prochain, 15 septembre, des propagandistes iront dans les villages inviter les paysans de la Commune du Nord à cesser la guerre contre la ville et à livrer les dix millions de pouds de pommes de terre qui se trouvent cachés dans la région de Pétrograd. Les commissaires Zinovief, Lounatcharsky, Pozern, Zorine, Efdokimof, Lissovsky, organiseront une série de meetings. Les villages étant très disséminés, on leur adjoint 300 autres agitateurs, envoyés par les Soviets de rayon de l'ex-capitale, pour aller

jusque dans les hameaux inviter les paysans à nourrir les citadins.

Je doute fort du succès de leur mission de persuasion : le paysan ne cédera son blé ou ses pommes de terre que si on lui donne en échange des étoffes, des souliers ou des objets manufacturés.

La *Pravda* publie un article qui laisse pressentir des événements nouveaux. Sous le titre : « Moscou a devancé Pétrograd », elle se plaint de ce que les comités de pauvres des maisons ne fonctionnent pas encore à Pétrograd et cite Moscou en exemple.

« A Moscou, écrit-elle, le jeudi 5 septembre, le « comité exécutif du Soviet a pris la résolution d'ex- « pulser la bourgeoisie et de réquisitionner les habi- « tations. Vendredi, la commission des habitations « s'est mise au travail, et, dès samedi, dans le quar- « tier prolétaire Bassmann, on a réquisitionné trois « maisons qui en imposaient à tout le quartier. Pen- « dant la journée de dimanche, on a expulsé de leurs « appartements près de 2.000 bourgeois terrorisés et « on a reçu les inscriptions des ouvriers qui désirent « s'installer au domicile des expulsés. On a enre- « gistré également tous les meubles; les personnes « expulsées ne sont pas autorisées à les enlever ou « à les vendre. On désigne les citoyens qui ont le « droit d'habiter dans les villes. Quant aux bourgeois « qui ont liquidé leurs affaires, vivent de capitaux « cachés ou possèdent des propriétés telles que fabri- « ques, usines, maisons de rapport, entreprises com- « merciales, etc., ils seront tous expulsés. On saisira « tout ce qu'ils ont; on ne leur laissera que la « ra- « tion de marche », c'est-à-dire un costume de re- « change, du linge, un coussin et une couverture, « soit exactement ce que l'on donne à un soldat de

« l'armée rouge qui part au front. Puisque la terre « appartient au peuple, les maisons qui sont bâties « sur la terre lui appartiennent également ; les meu- « bles et objets de tous genres qui remplissent les « appartements de ces maisons doivent également « devenir la propriété des prolétaires. »

On ne saurait être plus logique !

*
* *

Ce matin, à 11 heures, je travaillais à ma table quand la femme de chambre vint m'annoncer qu'un étudiant demandait à me voir. Un jeune homme portant l'uniforme des lycéens entre, me tend un petit papier et m'invite à apposer ma signature sur un livre de reçus : c'était un ordre du Soviet de mon rayon me sommant de me présenter, le lendemain matin, samedi 14 septembre, au commissariat du quartier de Kazan, chambre 52, pour recevoir des instructions au sujet des travaux forcés à exécuter. Il y a encore quelques cholériques et surtout des affamés qui meurent chaque jour : il faut des bourgeois pour creuser les fosses. Voilà ce qui me valait l'honneur de la visite d'un délégué des Soviets.

« Pourquoi, lui demandai-je, m'apportez-vous cet « ordre ? — Vous êtes un propriétaire, j'en ai pour « tous les propriétaires du quartier. » — J'eus beau répliquer que je ne possédais, sur tout le territoire de l'ex-sainte Russie, que deux valises contenant des vêtements usagés, très usagés, hélas ! et que mes capitaux ne suffiraient pas à un matelot rouge pour passer la soirée au fameux « bar américain », mon interlocuteur ne voulut pas entendre raison : « Vous êtes propriétaire ! » Comment me laver de ce crime ?

Le porteur des ordres soviétistes était si obstiné dans ses affirmations et paraissait si borné que, à un moment donné, ma secrétaire, qui se flatte pourtant d'être une prolétaire exploitée par le capital (moi, en l'occurrence), éclata de rire et s'écria : « Non, mais regardez ce qu'il a l'air bête ! » Il était surtout têtu ; il ne voulait pas reprendre son petit papier que je ne tenais nullement à conserver.

Je refusais catégoriquement de signer le reçu. Mon visiteur se mit à se fâcher, déclarant qu'il me cherchait depuis longtemps et que, maintenant qu'il m'avait trouvé, il ne s'en irait pas sans avoir ma signature. Je pris alors son papier et j'écrivis au dos : « Je suis citoyen suisse et je refuse catégoriquement d'obéir à un ordre bolchevik. » Je signai et lui rendis son papier. Il s'en alla en grognant et en déclarant qu'il saurait bien me retrouver.

La menace pouvait être sérieuse. Craignant une perquisition, je me mis aussitôt à brûler tous les papiers qui pouvaient me compromettre. Je portai mes notes en lieu sûr et j'envisageai la nécessité de changer de domicile. Impossible d'écrire tranquillement sous la menace d'une perquisition : la découverte d'une note critiquant les bolcheviks m'enverrait rejoindre les Anglais et les Français qui croupissent dans les cachots immondes de la forteresse Pierre-et-Paul.

Jusqu'ici j'avais réussi à passer inaperçu. Depuis plusieurs semaines, je couchais hors de chez moi, attendant toujours l'inévitable perquisition. Les mois s'écoulant, j'espérais continuer à être ignoré. Hélas ! maintenant, il va falloir me tenir prêt à disparaître ! Je sais, en effet, que, dernièrement, Tchitcherine a déclaré qu'il considérait tous les journalistes étrangers comme des espions travaillant contre les Soviets,

et que, s'il en attrapait un, il le traiterait comme tel. (Lisez : il le ferait fusiller.)

Ludovic Naudeau, correspondant du *Temps*, est enfermé, à Moscou, depuis le 29 juillet pour avoir déclaré, dans le *Journal de Russie*, que la Russie devait reconnaître ses dettes envers la France comme elle les a reconnues envers l'Allemagne. Toutes les démarches tentées pour le faire libérer sont restées sans résultat ; sa santé est gravement compromise par le régime qui lui est imposé et le manque d'hygiène. Pourtant, à côté de ce que je vous ai écrit sur la situation actuelle, ses articles étaient bien anodins.

14 septembre.

J'ai eu, hier matin, une excellente idée en détruisant mes dossiers et en faisant disparaître tous les papiers qui prouvent ma qualité de journaliste, le dernier des métiers dans la Russie bolchevique : hier soir, à 7 heures, j'ai été arrêté.

Déjà, à 2 heures, en passant dans la Morskaïa, j'avais vu, au coin de la perspective Nevsky, un groupe de soldats qui arrêtaient tous les passants. Je réussis à enfiler une rue transversale et à échapper à la rafle. Ce n'était que partie remise.

A 7 heures, je dînais au restaurant Pivato. Ce restaurant, autrefois très fréquenté, était la plupart du temps vide depuis la révolution bolchevique. Il m'arriva souvent, à midi, d'être seul client ; les habitués avaient tous été arrêtés, beaucoup fusillés ; certains avaient réussi à se cacher ou à gagner l'Ukraine. Hier soir, par hasard, il y avait huit personnes attablées devant un maigre dîner.

Tout à coup, avec une rapidité que je n'avais jamais remarquée chez les gardes rouges, trois hommes, suivis d'une dizaine de soldats, se précipitent dans la salle, revolver au poing.

Le premier commissaire, dirigeant son arme vers les consommateurs, pousse un rugissement de bête fauve. Le second crie : « Haut les mains, debout ! »

D'un bond les malheureux dîneurs se lèvent, et, les bras levés, restent immobiles. Les deux commissaires et le commandant du détachement sont à quelques pas d'eux, le revolver braqué. Derrière eux, les soldats, l'arme à l'épaule, visent chacun leur homme, le doigt sur la gâchette.

Pendant une minute, personne ne bouge. A ce moment, j'étais au comptoir. Je regarde si la porte de sortie est encore libre. Trop tard : un soldat, baïonnette au canon, monte la garde.

Les envahisseurs ont l'air de ne pas s'occuper de moi. Je suis derrière eux. Comme je regrette de ne pouvoir prendre une photographie de la scène !

J'ai laissé sur mon assiette une pomme cuite au four, luxe inouï, en ce temps de disette ; je redoute bien plus de voir un garde rouge s'en emparer que de recevoir une balle si je bouge. Pendant que le commissaire hurle en russe des choses que je n'arrive pas à saisir, je me faufile jusqu'à ma table et je me mets à savourer ma pomme. Le second commissaire bondit sur moi. Je reste assis et lui tend un document établissant que je suis courrier diplomatique neutre entre Pétrograd et Moscou. Il ne se donne pas la peine d'examiner mon papier et m'appuie son revolver sur le front. Sa tête est très peu rassurante. Je sens qu'il presserait sans aucun remords son doigt crispé sur la détente et m'enverrait sur-le-champ *ad patres*. Je suis

obligé de lâcher ma pomme et de lever, moi aussi, les bras au ciel. Jamais je n'aurais pensé qu'au bout de quatre ans de correspondance de guerre sur tous les fronts j'en arriverais à faire « kamarad » devant un commissaire bolchevik. Quelle déchéance !

Jugeant que son attitude théâtrale avait suffi pour effrayer tout le monde, le premier commissaire remet son revolver dans sa gaine et ouvre un paquet qu'un soldat lui tend. Il en sort de grandes enveloppes, un bâton de cire et un cachet. S'approchant d'un consommateur, il se met à le fouiller. Toutes les poches sont vidées les unes après les autres, et leur contenu déposé dans l'enveloppe. Puis un soldat ferme le pli, appose un cachet de cire et le nom du perquisitionné. Pendant ce temps, les autres soldats et le second commissaire fouillent les garçons de café et les employés du restaurant. Tout le monde y passe. Quand mon tour arrive, je sors mon laisser-passer de courrier diplomatique et une série de documents, déclarant que je ne dois être soumis à aucune perquisition et qu'en vertu d'accords intervenus entre mon ministre et les chefs bolcheviks, je ne puis être interrogé qu'en présence d'un membre de ma légation.

Le commissaire éclate de rire ; il fait ce qu'il veut, ne doit obéissance à personne, ne reconnaît aucun accord. Je proteste, je ne veux pas me laisser fouiller. Une seconde fois, le revolver m'oblige à céder. J'ai d'ailleurs, à côté de moi et derrière moi, deux soldats, baïonnette au canon, qui me font clairement comprendre qu'ils m'embrocheront sans aucun scrupule si je ne me soumets pas.

Mes poches sont retournées. On me fouille avec d'autant plus de minutie que j'ai voulu échapper à l'examen. Heureusement, je n'ai rien d'important sur moi.

Le commissaire scelle le pli qui contient me dépouilles; toutes les enveloppes sont déposées en tas, sur une table vide, près de laquelle s'assied un soldat. Deux de ses camarades lui tendent leur fusils; les mains libres, ils suivent les commissaire et se mettent à perquisitionner dans les cuisines, le bureau et les autres salles du restaurant.

Nous restons sous la garde de trois ou quatre sol- dats. D'un côté, les garçons de café, les cuisinier et marmitons; de l'autre, les clients qui ont eu la malencontreuse idée de dîner, ce soir, chez Pivato. Un soldat nous console; tous les restaurants de la ville ont été visités, à la même heure, par les troupes de la glorieuse armée rouge!

Une heure se passe. Dans le silence morne de la salle, on n'entend que le bruit sourd des meubles que l'on bouscule dans les cabinets particuliers du pre- mier étage où, depuis des mois, personne n'a pensé à dîner!

Tout à coup, au moment où la nuit tombe, un bruit étrange, persistant, part du tas d'enveloppes; on dirait le déclic du mouvement d'horlogerie d'une machine infernale. Le soldat, assis tout près, a une telle peur que les fusils qu'il tenait appuyés contre la table lui échappent et tombent sur le parquet ave fracas. Cette fois, je ne puis m'empêcher d'éclater de rire. Ce soldat me regarde, furieux. Je m'explique le rassure : c'est tout simplement ma montre-rév qui se met à sonner dans son enveloppe!

Satanée montre! Elle a toujours la fâcheuse i de sonner dans les moments les plus critiques. E m'a joué le même tour à Salonique, chez le prin héritier Alexandre; à Stockholm, au cours d'u audience du prince héritier et de la princesse

Rome, à la Consulta, chez le président du Conseil; à Corfou, chez M. Pachitch. Elle a cru indispensable de rappeler son existence en présence des nouveaux autocrates de la Russie.

La perquisition est terminée. Les soldats reviennent les mains vides; ils n'ont absolument rien trouvé. Par contre, ils ont puisé dans une boîte de cigares appartenant au gérant et distribuent des havanes aux larges bagues d'or à leurs camarades restés pour nous garder.

Un commissaire fait l'appel des prisonniers. Nous sortons tous, hommes et femmes, car les dames présentes ont été fouillées comme les hommes. Un cortège se forme, encadré par les soldats, baïonnette au canon. Nous traversons la Morskaïa, la Gorokaïa et longeons la Moïka. Sur notre passage, les passants ne se retournent même pas. Depuis la mort d'Ouritzki, on en voit tant de ces cortèges de prisonniers que personne n'y fait attention.

Arrivés au numéro 67, nous entrons au commissariat, qui est installé dans l'ancien hôtel du général Soukhomlinof. Les corridors larges et spacieux, aux colonnades de marbre, les plafonds superbes, sont éclairés par de nombreuses et ravissantes lampes électriques. Un groupe de soldats, occupés à entasser des fusils dans un coin, nous reçoit. Des deux côtés de la porte, des mitrailleuses sont braquées. On se croirait dans un arsenal plutôt que dans un commissariat. Une porte s'ouvre; notre détachement s'engouffre dans une salle où il y a déjà une centaine de personnes; ce sont les consommateurs d'un restaurant voisin, arrêtés, eux aussi, sans savoir pourquoi. Dans la salle règne un silence morne : la plupart des gens arrêtés craignent pour leur bourse ou pour leur vie. Le local

a dû abriter des réunions plus gaies ; c'est en effet ici la salle à manger de l'ex-ministre de la Guerre ; les boiseries en chêne sculpté sont de toute beauté et le plafond à caissons est un chef-d'œuvre. Mais aujourd'hui tout est d'une saleté repoussante.

Les heures passent ; à chaque instant le nombre des arrêtés augmente. Voici les clients d'un café qui arrivent avec les musiciens de l'orchestre. Nous sommes maintenant près de 300, serrés comme des anchois. Des femmes pleurent. Je demande à un officier de m'autoriser à téléphoner à ma légation : je suis reçu par une bordée d'injures. Les étrangers sont maintenant traités comme les Russes ; les bolcheviks, avec une désinvolture parfaite, méprisent les prérogatives diplomatiques.

Je reviens à ma place, tête basse. Cela commence à devenir long. Va-t-on nous garder sans nous interroger ? C'est arrivé à plusieurs de mes amis français, qui ont été incarcérés sans jugement. Emprisonnés le dimanche soir, ils n'ont reçu jusqu'au mercredi soir aucune nourriture. Entassés à 70 dans une cellule qui pouvait bien en contenir 20 au maximum, ils ont été dans l'impossibilité de se coucher ; ils sont restés debout trois jours et trois nuits. Hommes, femmes, jeunes filles, vieillards, étaient pêle-mêle. Grâce à un billet transmis en cachette par un soldat, le ministre de Danemark, M. de Scavenius, apprit la détresse de ces malheureux. Il put, le soir même, leur faire parvenir des paquets de provisions que Mme de Scavenius, avec la bonté inépuisable qui l'a fait aimer de toute la colonie française de Pétrograd, s'était hâtée de préparer. C'est grâce à ces vivres que les Français et les Anglais ne sont pas morts de faim ; mais, dans les cellules voisines, où ne se trouvaient que des Russes,

il y a eu des scènes terrifiantes : des vieillards sont morts d'épuisement et quelques prisonniers sont devenus fous.

Un jeune homme arrêté en même temps que moi, et qui était sorti de prison la veille, grâce à un passeport géorgien, me raconte que, à la forteresse de Pierre-et-Paul, dans sa cellule qui contenait 50 prisonniers, un soldat entra, avec deux camarades, vers 2 heures du matin et s'écria : « Il nous faut encore une quinzaine de ces charognes de bourgeois pour faire le compte. » On fit sortir les quinze personnes les plus près de la porte. Un instant après, on entendait crépiter la fusillade. Cette nuit-là, sans même un semblant de jugement, on fusilla, dans la cour de la prison, cent prisonniers dont on jeta les corps dans la Néva.

En me racontant cette scène, le malheureux pâlit à l'idée qu'il va peut-être revivre ces heures d'angoisse. Cette attente prolongée abat tout le monde.

Un soldat entre et fait l'appel des étrangers. Il y en a de toutes nationalités : des Français, des Suisses, des Danois, des Bulgares, des Roumains, des Suédois. Un sous-officier crie les noms des personnes qui vont être interrogées. Enfin le mien arrive. Je passe dans une petite salle. Autour de plusieurs tables sont installés les juges du tribunal révolutionnaire ; têtes farouches de « tavarich », sourires mauvais dès qu'un malheureux demande grâce, bourrus avec les femmes qui tremblent devant eux au moment de l'interrogatoire. De nombreux revolvers sont répandus sur les tables, à côté des paperasses et des enveloppes qui contiennent nos portefeuilles.

Le matin même, mon ministre m'avait donné ces indications : « Zinovief a promis qu'aucun sujet neutre ne serait interrogé ou perquisitionné sans qu'aucun

représentant de la légation ne soit présent. » Je demande en conséquence au commissaire de m'autoriser à aviser mon consul et de n'ouvrir mon enveloppe qu'en sa présence. Lui aussi éclate de rire : « Si vous voulez votre consul, nous allons vous incarcérer pendant trois jours, puis nous l'aviserons. » Trois jours sans manger, à croupir dans un cachot ! Risquer d'être oublié, comme cela est arrivé plusieurs fois ! La perspective n'a rien d'agréable. D'ailleurs, on ne me demande pas mon avis. Le commissaire fait sauter le cachet et ouvre mon enveloppe. Mon carnet de notes, qui est entièrement rédigé en sténographie, l'intrigue un instant, puis il fouille mon portefeuille. Il a un geste dédaigneux pour mes papiers diplomatiques. Est-ce que cela compte encore dans la République des Soviets, ces vestiges d'un passé aboli ? Comme plusieurs de mes compagnons, je risque de partir pour le cachot, car il paraît établi que je suis un de ces maudits bourgeois. Découvrant, parmi mes papiers officiels, la photographie d'une jolie jeune femme, le commissaire l'admire, sa figure s'éclaire, et il me témoigne son admiration.

Soudain, transformation complète : dans une poche oubliée de mon portefeuille, il vient de trouver un vieux laisser-passer. Il est signé du général Schwarz, qui fut gouverneur militaire de Pétrograd. Au dos, il porte signée de Zinovief, président de la Commune de Pétrograd, l'autorisation de prendre des clichés des manifestations du 1er mai. C'est le document qui m'a déjà sauvé une fois de la prison, le jour où je photographiais l'ambassade d'Allemagne à Moscou, après l'assassinat de Mirbach. La signature du général Schwarz est illisible, et c'est heureux pour moi, car il est actuellement considéré comme contre-révolu-

tionnaire, et le simple fait d'être en rapport avec lui pourrait me faire incarcérer pour longtemps. Par bonheur, la signature de Zinovief est, au contraire, d'une clarté parfaite.

Je suis sauvé. Avec force amabilités, on me rend les objets confisqués et je rentre en possession de mon portefeuille intact.

Le chancelier du tribunal, qui me préparait un dossier, avec un long questionnaire à remplir, reçoit l'ordre d'indiquer simplement que je suis porteur d'une lettre de Zinovief. Personne ne se doute que je suis journaliste. Le commissaire me fait signer une déclaration certifiant que j'ai reçu tout ce qui m'avait été confisqué, puis me délivre un laisser-passer pour le commandant militaire.

Dans un grand salon, aux meubles superbes, des « officiers élus » sont assis à des tables encombrées de paperasses et d'appareils téléphoniques. Le commandant lit mon papier, me tend un numéro à donner en sortant à la sentinelle. Deux minutes après, je suis dans la rue. Quelle joie d'avoir échappé à ces canailles !

Je n'avais pas fait 500 mètres que, à la hauteur de la perspective Nevsky, j'entends des cris. C'est une nouvelle rafle. Je ne tiens pas à être pris une seconde fois ; je me mets à courir, on m'appelle, je me sauve en courant plus vite encore vers la Liteiny. Quelques coups de feu partent ; aucun ne m'atteint. Bientôt, je réussis à gagner une maison où je passai le reste de la nuit.

Ce matin, j'apprends que le courrier diplomatique officiel de Suisse et un secrétaire de chancellerie, qui devaient partir le soir pour Berne, ont été arrêtés dans un restaurant au même moment que moi. Ils ont réussi à téléphoner à la légation, qui envoya immédiatement le premier secrétaire et le consul pour les

faire délivrer. Les bolcheviks arrêtèrent également ces deux diplomates dans la soirée. « Les diplomates n'existent plus pour nous, disent-ils, les neutres pas plus que les Alliés. » Après avoir fait bien des difficultés, ils les ont relâchés.

Une garde armée, composée de citoyens suisses ayant fait leur service militaire, est constamment de faction. Elle protège nuit et jour la légation suisse et surtout sa section alimentaire contre une incursion bolchevique de plus en plus à craindre, hélas! Les gardes portent le brassard fédéral; chaque jour de garde à la légation de Pétrograd leur est compté par le conseil fédéral comme équivalant à trois jours de service actif en Suisse. Ici, le seul moyen d'être tranquille, c'est de se faire craindre.

16 septembre.

La terreur continue; les arrestations sont de plus en plus nombreuses. On fait les premières expéditions d'otages pour le camp de Nijny-Novgorod, qui contiendra 5.000 bourgeois. Les prisons regorgent.

Un décret vient de supprimer la langue française comme langue obligatoire dans les lycées et écoles supérieures et de la remplacer par l'allemand. Tous les professeurs et instituteurs français sont renvoyés et l'on attend un convoi de « Herren Professoren » et de « Lehrer », qui vont travailler à germaniser la Russie. Ils trouveront le terrain admirablement préparé.

Une nouvelle de trois lignes, sans commentaires, annonce aujourd'hui la mort de Mme Brechko Brechkovskaïa, la fameuse « grand'mère de la révolution », que les bolcheviks appellent par ironie « la grand'mère de la contre-révolution ». Elle était, aux yeux

de tous les vrais libéraux russes, le symbole de la lutte pour la liberté. Née d'une riche famille ukrainienne, Mlle Verigo s'occupa, dès son jeune âge, des classes pauvres. En 1874, elle fut condamnée pour propagande révolutionnaire et déportée en Sibérie.

Elle y resta jusqu'au moment où l'amnistie générale fut décrétée à l'occasion de l'avènement au trône de Nicolas II. En 1903 elle fut de nouveau déportée malgré son grand âge et ne rentra en Russie qu'au moment de la révolution. Son retour à Pétrograd fut triomphal, mais son succès passager. Elle prit toujours le parti des Alliés dans son journal *Za Rodinou* (Pour la Patrie) et lutta de toutes ses forces contre le bolchevisme et l'Allemagne. Les maximalistes arrivés au pouvoir, elle se réfugia à Omsk; c'est là, probablement, qu'elle vient de mourir.

Avec elle disparaît une des figures les plus intéressantes des vieux révolutionnaires idéalistes russes, pour qui la révolution fut une désillusion. A un officier qui lui disait : « Vous devez être heureuse de voir la révolution, la liberté pour tous », elle répondit gravement : « La révolution, elle était bien plus belle dans mes rêves ! »

Comme Plekhanof, comme le prince Kropotkine, qui à soixante-seize ans vient d'être emprisonné par les maximalistes comme « agent des impérialistes anglo-français », la « grand'mère de la révolution » nous paraît déjà une figure d'un autre âge. Maintenant c'est la corruption, c'est la fièvre sanguinaire des commissaires bolcheviks que l'on ne peut calmer qu'avec beaucoup d'or, c'est le dédain complet des chefs pour le vrai peuple qui souffre, par leur faute, la faim et la misère.

CHAPITRE XX

BOLCHEVISME ET CIVILISATION

Les protestations des ministres neutres. — L'horreur des cachots bolcheviks. — La semaine des pauvres. — Les Allemands annoncent la paix. — Les insultes au ministre suisse, M. Odier. — La courtoisie des diplomates du Kremlin.

Pétrograd, 16 septembre.

Les arrestations ne cessent pas et les fusillades continuent malgré les démarches incessantes des diplomates neutres. M. Odier, ministre de Suisse, doyen du corps diplomatique, a rédigé les notes de protestation, claires et nettes. Il est écœuré par les horreurs, indignes d'une nation civilisée, qui se commettent dans toute la Russie des Soviets.

M. Harold de Scavenius, ministre du Danemark, n'arrive pas non plus à obtenir la libération des prisonniers français arrêtés sans cause ni raison. Son intervention constante et infatigable, sa force de volonté et son abnégation complète, lui ont acquis la reconnaissance de tous les Français de Pétrograd.

Il faut que les *ouvriers français sachent* que le soi-disant socialisme des bandits qui nous gouvernent, n'est qu'un vernis cachant les vices les plus bas et les plus ignobles. Il faut que l'on sache que non seu-

lement les bourgeois sont arrêtés, mais aussi de *malheureux ouvriers*, des chauffeurs, des coiffeurs, des boulangers, des mécaniciens, des hommes qui ne sont en Russie que pour gagner honnêtement leur vie. Ils n'y exploitent pas le travail d'autrui, mais, du matin au soir, du 1er janvier au 31 décembre, peinent pour gagner leur pain. Ce sont ces gens-là que le gouvernement des ouvriers et paysans jette dans des cachots infects.

Je ne veux certes pas chercher à dramatiser. Il est facile de comprendre l'horreur des nuits d'angoisse à la forteresse Pierre-et-Paul, où des centaines de malheureux, à demi morts de faim et de fatigue (ils sont tellement entassés dans les cellules qu'il leur est impossible de se coucher et même souvent de s'asseoir), attendent la lecture des arrêts de mort établis par le commissariat pour la lutte contre la contre-révolution. Ceux-ci forment de longues listes signées par Iosilevitch, un jeune Juif de vingt ans, qui n'a de comptes à rendre à personne et dispose, à sa volonté, de la vie des malheureux otages.

Impossible d'avoir des nouvelles des prisonniers, de savoir s'ils sont morts ou vivants et dans quelle prison ils se trouvent. Les ministres neutres voient se dérouler, chaque jour, dans leurs cabinets, des scènes déchirantes. De malheureuses mères, des sœurs, des épouses affolées viennent les supplier, à genoux, d'intercéder en faveur d'un être chéri, arrêté en pleine nuit et conduit on ne sait où. Quand, après bien des recherches, qui souvent n'aboutissent pas, le ministre réussit à retrouver la trace de l'arrêté, sa famille se hâte de lui envoyer quelque nourriture, car on ne donne aucun aliment aux prisonniers. Hélas ! il est presque certain, comme je l'ai constaté personnellement dans

beaucoup de cas, que la nourriture envoyée par la famille angoissée, qui, souvent, s'est privée elle-même pour donner un morceau de pain à l'être aimé, n'arrivera pas à son destinataire. Des soldats de l'armée rouge, le revolver au poing, obligent les prisonniers à signer le reçu attestant que l'envoi leur est parvenu, et se partagent les paquets sans même que les détenus puissent voir l'écriture des leurs.

Une odeur pestilentielle règne dans ces cachots où les malheureux ne peuvent ni se laver, ni changer de linge, ni même sortir pour leurs besoins intimes. A chaque instant, me racontait ce matin un Américain qui y vécut huit jours, des prisonniers se sentent mal et s'évanouissent. Les gardes rouges refusent d'aller chercher le médecin de la prison : « Ce sont des bourgeois, ils peuvent crever comme des chiens », répondit un officier rouge auprès duquel les prisonniers intercédaient.

Des vieillards sont morts de faim et de privations et, pendant des jours entiers, leur cadavre est resté au milieu des vivants. D'autres sont devenus fous et n'ont, pendant longtemps, pas été transportés dans des cellules spéciales, mais sont restés parmi leurs compagnons de captivité épouvantés.

Après quatre jours de jeûne complet, un soldat entra dans une cellule contenant une cinquantaine de prisonniers avec un récipient dans lequel une vingtaine de harengs saurs nageaient dans de l'eau. Il jeta les poissons au seuil de la porte aux malheureux qui se précipitèrent comme des bêtes fauves pour attraper leur part. Les plus faibles ne reçurent rien du tout et des batailles sanglantes s'engagèrent entre affamés, pour un morceau de hareng.

Les conditions de vie des sujets alliés sont devenues

très critiques, car les banques ont actuellement l'ordre de ne pas verser un rouble aux Français et Anglais qui y ont des comptes courants. Il y a des misères affreuses.

Nous n'avons d'ailleurs pas tout vu, à ce que me raconte un diplomate de mes amis rentrant de Moscou. Il se plaignit au conseil des commissaires du peuple du décret de réquisition des appartements bourgeois, jetant dans la rue, dans une ville où il est impossible de trouver une chambre à louer, des malheureux qui doivent en quelques heures quitter leur domicile et y laisser tout ce qu'ils possèdent. Pour toute réponse, un commissaire lui présenta un décret tout préparé et auquel il ne manquait que la date et la signature. Sous le titre : « La semaine des pauvres », le Soviet déclarait : « Dans la semaine qui ira du au , les pauvres auront le droit de se rendre personnellement dans les logements des bourgeois et d'y confisquer tous les objets et meubles qu'ils jugeront superflus au bourgeois habitant l'appartement. Signé...

« Mais c'est le pillage et le vol organisés, s'écria mon ami. — Non, répondit le commissaire, ce sera de la restitution. — Cela amènera certainement des désordres, chacun voudra s'emparer des objets les plus précieux, il y aura des batailles ; les bourgeois si apathiques qu'ils soient, ne laisseront probablement pas voler, sous leurs yeux, tout leur ameublement et les objets qui leur sont chers, sans tenter tout au moins de les défendre. Il y aura du sang prolétaire qui coulera. — Oh ! répondit un commissaire qui a rang de ministre, un peu de sang de plus ou de moins, cela n'a pas d'importance actuellement. »

Aujourd'hui, dans une légation où j'allais faire viser mon passeport, le chargé d'affaires que je con-

nais depuis longtemps pour un homme très calme et très froid, arriva et me dit joyeusement : « Alors, la paix, c'est imminent! — J'eus un mouvement d'étonnement et j'avouai ma complète ignorance de l'événement capable d'amener une paix rapide. — Le consul général d'Allemagne, me répondit-il, vient de me déclarer que la paix est proche. L'Allemagne céderait l'Alsace-Lorraine à la France en échange des provinces baltiques. Quant à la Russie, elle serait, pendant cinq ans, administrée par un conseil international et l'ordre serait maintenu par des détachements de toutes les puissances. Elle aurait ainsi le temps de retrouver son équilibre, réunirait alors une Constituante et se donnerait librement un gouvernement capable de lutter contre l'anarchie grandissante. »

Chose étrange, à la légation suisse, on avait les mêmes informations. Le consul général d'Allemagne en Russie annonçant que son pays serait prêt à céder l'Alsace-Lorraine à la France, n'est-ce pas un premier pas intéressant?

M. Odier, ministre de Suisse et doyen du corps diplomatique, a adressé le 5 septembre à Tchitcherine, commissaire du peuple aux Affaires étrangères, une note de protestation contre la terreur actuelle, disant entre autres : « Les représentants du corps diplomatique déclarent qu'ils ne veulent pas se mêler aux luttes des partis politiques qui déchirent la Russie. Guidés exclusivement par le point de vue humanitaire, ils veulent exprimer, au nom des gouvernements qu'ils représentent, leur profonde indignation pour le régime de terreur établi à Pétrograd, à Moscou et dans les autres villes de la Russie, uniquement pour assouvir la haine de classe. Des citoyens et des hommes armés, sans aucun mandat de la part d'une autorité quel-

conque, pénètrent de jour et de nuit dans les maisons privées, volent, saccagent impunément, arrêtent et conduisent aux prisons des centaines de malheureux qui vivent complètement en dehors des luttes politiques et dont le seul crime est d'appartenir aux classes bourgeoises, dont la destruction est chaque jour prêchée par les chefs du communisme.

« Les familles angoissées ne peuvent pas avoir de nouvelles de leurs parents : tout entretien avec les arrêtés est empêché et l'on interdit même l'envoi d'aliments aux prisonniers. Ces actes de violence, incompréhensibles de la part de personnes qui ont annoncé dans leur programme vouloir rendre heureuse l'humanité, provoquent l'indignation du monde civilisé.

« Le corps diplomatique croit nécessaire d'exprimer au commissaire Tchitcherine son indignation et une énergique protestation contre les actes quotidiens d'arbitraire. Les représentants des puissances déclarent réserver à leurs gouvernements respectifs le plein droit de demander la traduction des coupables devant les tribunaux, pour répondre des actes de violence commis ou qui seront commis dans l'avenir. Le corps diplomatique prie de porter cette note à la connaissance du gouvernement des Soviets. »

Le 13, à midi, j'étais dans le cabinet de M. Odier quand une dépêche de Tchitcherine arriva disant : « A votre note collective du 5 septembre, je réponds aujourd'hui par une note collective envoyée par poste. Tchitcherine. »

Quelques heures plus tard, les journaux bolcheviks publiaient le texte de cette réponse, réponse insultante pour les neutres, les menaçant de les considérer comme contre-révolutionnaires s'ils continuaient à se mêler des affaires russes.

La *Krasnaïa Gazetta* avait un article de fond des plus grossiers sous ce titre : « Si M. Odier n'est pas content, qu'il s'en aille. »

On sent d'ailleurs clairement, partout, chez les bolcheviks, un mouvement xénophobe toujours plus violent. Nous sommes les gêneurs, il faut se débarrasser de nous afin de laisser aux tyrans démagogues libre action dans le paradis de Lénine.

Aujourd'hui, 16 septembre, le texte officiel de la réponse annoncée le 13 de Moscou par Tchitcherine n'est pas encore parvenu à M. Odier, qui n'en a connaissance que par les insultes des journaux officiels. On ne saurait agir avec plus de désinvolture et de méconnaissance de toutes les règles de courtoisie internationale.

CHAPITRE XXI

DE PÉTROGRAD A STOCKHOLM

La douane bolchevique. — A la frontière finlandaise. — La Finlande et les Allemands. — Les nouveaux riches bolcheviks en Suède. — Le pillage des richesses artistiques de la Russie. — Conclusion.

Les bolcheviks viennent de réorganiser leurs services d'informations à l'étranger. Ils connaissent maintenant tout ce que l'on publie sur eux. Il n'est que temps de préparer mon départ. Je viens d'être chargé d'une mission diplomatique pour Stockholm : on me délivre un passeport spécial visé par le commissariat des Affaires étrangères. Quel soulagement de penser que, sans risquer d'être arrêté à la frontière, je vais quitter ce pays !

Bielo-Ostrow, 17 septembre.

Ce matin, par un temps froid et gris, j'ai quitté Pétrograd. Le cocher qui m'a conduit à la Vladimirski Prospect, pour prendre le train de Finlande, a voulu sans doute me laisser un dernier souvenir de la Russie actuelle : pour cette course, il m'a demandé 110 roubles !

Le train est à peu près vide, les bolcheviks refusant

aux Russes et aux étrangers l'autorisation de quitter la République.

Au bout de trois quarts d'heure, nous arrivons à Bielo-Ostrow, résidence d'été des Pétrogradois. C'est la frontière; les wagons sont fermés à clef. Un commissaire qui vient examiner les passeports m'autorise à pénétrer au buffet; ce n'est pas pour me permettre de me restaurer, car il n'y a rien à manger, mais pour remplir une multitude de feuilles et de questionnaires. Je fais la connaissance d'un garde rouge qui est des nôtres et qui attend l'occasion de partir pour Mourmansk. Il me remplit mes questionnaires dans le style voulu, et m'annonce que, depuis quelques jours, on confisque les sommes supérieures à 1.000 roubles. Je lui remets aussitôt toutes mes valeurs. Il les glisse dans la poche de mon manteau, qu'il emporte vers le pont frontière en lisant placidement la *Gazette rouge*.

Les bolcheviks qui se flattent d'être à l'avant-garde du progrès, n'ont rien simplifié en matière de bureaucratie. Mon passeport, dûment visé et contre-visé, passe de bureau en bureau. Le dernier préposé aux visas a, tout près de lui, un téléphone relié directement avec la préfecture de police de la Gorokovaia 2, à Pétrograd. A chaque instant, la sonnerie l'appelle. Il prend alors une longue liste de noms et en ajoute quelques-uns : ce sont ceux des personnes qui ont obtenu des passeports et qui, par un contre-ordre de dernière heure, sont arrêtées à la frontière. Je vous avouerai qu'à chaque coup de téléphone j'ai une petite émotion : aurait-on découvert ma véritable identité? Mais, par bonheur, mon nom ne figure pas sur la liste du vice-commissaire. Il me fait passer dans un petit local où un soldat de l'armée rouge me

déshabille presque complètement, palpe tous mes vêtements, examine mes chaussures, fouille mon manteau fourré, passe sa main dans ma chevelure. Soudain, il a un regard de triomphe. Dans mon gilet, il vient de découvrir 11 couronnes en petite monnaie suédoise et norvégienne qui me restaient de mon premier voyage. Je suis traduit devant le commissaire qui me confisque la somme et me délivre, sur ma demande, un reçu signé en bonne et due forme. Encore un document pour ma collection !

Mon ami, le garde rouge revient et me glisse à l'oreille : « Votre manteau est en Finlande, ainsi que votre argent et vos papiers. J'ai confié le tout à un soldat finlandais. » A mon tour, je considère avec pitié le malheureux qui m'a si consciencieusement fouillé. Il ne se doute pas que, depuis quatre ans, je traverse les frontières des pays en guerre !

A l'examen des bagages, pas d'incident, sauf au moment où on manifeste l'intention de me saisir mon appareil photographique. Je me souviens à temps de la lettre de Zinovief qui m'a, deux fois déjà, sauvé de la prison. Sur mes douaniers, elle a le même pouvoir magique : ils consentent à me laisser mon kodak. Pendant trois heures, j'attends, dans l'anxiété : d'un instant à l'autre peut arriver un ordre qui nous interdira de sortir de Russie. Enfin la liste des personnes autorisées à passer sur le pont est close. Nous sommes une vingtaine, dont deux étrangers. Un soldat m'offre — pour 150 roubles ! — de transporter sur le pont (soit 200 mètres au plus) mes deux valises ; son ton n'admet pas de réplique et je suis obligé d'accepter. C'est le dernier vol dont j'ai été victime en Russie bolchevique. Entourés de soldats baïonnette au canon, nous arrivons près d'un pont construit en dos d'âne

sur le Systerback, petite rivière qui marque la nouvelle frontière russo-finlandaise.

Au milieu du pont, un groupe de soldats finlandais entoure deux officiers. Je présente mon passeport à l'un d'eux qui, très aimablement, me laisse immédiatement passer. Je suis frappé aussitôt de la différence de tenue des soldats de l'armée rouge et des Finlandais : autant les premiers sont sales et négligés, autant les seconds sont propres et corrects.

Près de la première sentinelle finlandaise, je trouve mon manteau, mon argent et mes papiers. Cette petite rivière suffit à me séparer des bolcheviks. Quelle joie indicible j'éprouve d'être sauvé ! Je respire longuement, à pleins poumons ; je m'étire avec volupté à l'idée de ne plus avoir à redouter ni prison, ni fusillade.

Par un chemin bordé de fils de fer barbelés, nous arrivons en quelques minutes à la station de Rajajoki, jolie petite gare en pierre, dans le style du pays, avec d'immenses fenêtres très claires et des salles d'attente propres et accueillantes.

Un buffet avec du lait, des œufs, du beurre ! Quel luxe ! Quelle heure exquise je passe à jouir de la paix qui m'entoure ! Déjà les dernières semaines que j'ai vécues à Pétrograd me semblent un cauchemar lointain et, cependant, je ne suis qu'à dix minutes de la dernière station bolchevique.

On m'apporte mes valises. Les Finlandais ne me demandent que 15 marks, c'est-à-dire 12 roubles, pour un trajet six fois plus long que celui qui m'en a coûté tout à l'heure 150.

Le visa du passeport, la visite douanière, tout se fait avec une amabilité exquise. Les Finlandais semblent vouloir nous faire oublier les vexations bolche-

viques et nous donner l'immédiate sensation que nous rentrons dans le monde civilisé.

LA FINLANDE ET LES ALLEMANDS

Viborg, 17 septembre.

A l'hôtel Andrea, à Viborg, je m'attable devant un dîner copieux. Au fond de la salle, un orchestre joue, sur une estrade, des valses scandinaves. Parmi les musiciens, plusieurs soldats allemands en uniforme soufflent dans des cornets à piston ou des barytons. A la table voisine de la mienne, une dizaine d'officiers allemands, guindés, le monocle à l'œil, dînent au champagne, très bruyamment. D'autres sont installés avec des Finlandaises à de petites tables fleuries, baignées par la lumière douce de lampes minuscules d'un rose idyllique : on se croirait dans une petite ville de garnison prussienne.

Ces Allemands sont d'ailleurs très corrects, mais, de temps à autre, ils jettent un regard mécontent du côté de notre table, où, avec des amis français qui ont réussi la nuit dernière à passer la frontière, nous fêtons notre sortie de la « libre » Russie.

Les sujets de Guillaume II sont nombreux à Viborg. Ce soir, les rues sont pleines de soldats en uniforme réséda qui se promènent par groupes joyeux. Ils sont jeunes, très bien équipés. Ils forment des régiments de marche, choisis dans différentes unités, ce qui explique la diversité des numéros qu'ils portent sur leurs pattes d'épaule. Les soldats finlandais déambulent les mains dans les poches, la démarche traînante : ils se donnent, vis-à-vis de leurs alliés, l'air de braves ama-

teurs. Par contre, certains de leurs officiers sont pleins de morgue prussienne : le monocle à l'œil, le col ridiculement haut, maintenant le cou dans un véritable étau, ils se promènent, d'une démarche d'automates bien réglés, en faisant sonner leurs éperons.

On s'est, paraît-il, battu en Finlande. Mais jusqu'ici je n'aï vu ni ruines, ni trous d'obus. Quelques magasins portent, au milieu des glaces de leurs devantures, la trace d'une balle.

Il y a peu de changement à Viborg depuis que la Finlande est « indépendante ». Quelques détails seulement rappellent sa séparation de la Russie : au lieu de l'aigle des tzars, un grand drapeau finlandais, blanc à croix bleue, flotte sur le vieux château.

Aux carrefours, les écriteaux portaient le nom des rues en finlandais, finnois et russe ; l'inscription russe est, aujourd'hui, recouverte d'un vernis noir. Officiellement, la langue russe est complètement bannie ; néanmoins, je l'entends parler à chaque instant, dans les rues ou dans les restaurants.

Abo, 18 septembre.

Dans le joli port d'Abo, le croiseur cuirassé *Strassburg* est à l'ancre. Les marins allemands, déconsignés, se promènent dans les rues.

Cet après-midi, au cours d'une visite officielle que je rends à un consul d'Abo, deux officiers du *Strassburg* arrivent. Ils m'assurent que la paix ne peut tarder : « Cette pauvre France ! s'exclament-ils Quel malheur qu'elle veuille continuer à faire massacrer ses soldats pour l'Angleterre et l'Amérique ! »

« A Bordeaux et à la Rochelle, me dit à mi-voix un

des lieutenants de vaisseau, il n'y a plus un seul Français; les Américains ont pris leur place et les ont envoyés se faire tuer au front... » Partout, d'ailleurs, en Finlande, le mot d'ordre est de plaindre la France qui se sacrifie pour ses alliés.

Les victoires qui se succèdent depuis deux mois n'ont pas encore ébranlé la certitude de vaincre des marins allemands. Certes, ils reconnaissent que la lutte est difficile, que les équipages des sous-marins et des chalutiers sont durement éprouvés, mais ils croient encore à quelque miraculeuse intervention qui sauvera leur pays de la coalition ennemie.

Les Finlandais, eux, commencent à douter de la victoire germanique, ils sont même, en général, devenus très germanophobes : l'Allemagne leur fait payer son aide assez cher; elle froisse chaque jour leur amour-propre ; aussi, la situation des Allemands en Finlande ne me paraît pas meilleure qu'en Ukraine, et l'avenir pourrait bien réserver des surprises.

LES NOUVEAUX RICHES BOLCHEVIKS EN SUÈDE

Stockholm, 20 septembre.

Pendant la traversée de la mer Baltique, on a bien l'impression d'être dans les eaux allemandes. A chaque instant passe rapidement un patrouilleur, battant pavillon impérial. Aux îles Aland, sur un bâtiment d'un gris sale, les marins font l'exercice ; tout près, à bord d'un petit croiseur, les hommes, alignés sur le pont, au garde à vous, écoutent le rapport. De temps à autre, parmi les innombrables îles entre lesquelles notre bateau suédois se faufile, nous croisons des

navires de commerce allemands, dont certains, comme le *Markbourg* de Brême, sont d'un tonnage fort respectable.

Par contre, j'éprouve, en arrivant au Grand Hôtel, la sensation de me rapprocher de nouveau de la Russie; le premier nom qui me frappe dans la liste des hôtes est celui de Goukovsky qui signe : « Ministre des Finances de la République russe ». Il est entouré d'une cour de bolcheviks de second plan et de banquiers russes véreux; ce sont les membres du « Rouble Syndikat allemand ». Ce groupe d'exilés contribue pour une bonne part à faire de Stockholm un véritable « Coblentz russe ». Certes, tous ces banquiers se déclarent ennemis acharnés des bolcheviks, c'est pour les fuir qu'ils ont quitté la Russie ; mais, dès qu'il s'agit de faire des affaires, ils oublient leurs ressentiments et deviennent les agents des bolcheviks avec autant de facilité qu'ils se sont mis au service des Allemands.

Les bolcheviks sont prévoyants; ils savent que leurs jours sont comptés et se constituent, à l'étranger, des réserves d'or.

Goukovsky vient d'arriver de Pétrograd porteur de 42 millions de roubles, dont 12 millions d'or et 30 millions en billets de banque de 500 roubles. La cote des billets dits « Kerensky » étant très basse à Stockholm, le gouvernement de Lénine a fait réimprimer d'anciens billets de l'époque tzariste. Ceux que Goukovsky vient d'introduire en Suède sont de fabrication récente, bien qu'ils portent des dates diverses. Mais, les couleurs dont disposent les faux monnayeurs officiels étant plus pâles que celles des anciennes coupures, les banquiers suédois se montrent très circonspects, et Goukovsky a de la peine à les transformer en couronnes.

Il a également emporté de Pétrograd quatre pouds et demi de platine qu'il cherche à vendre au plus offrant. Les sommes récupérées par ce ministre commis-voyageur sont affectées, en partie, à un fonds spécial destiné à alimenter la propagande révolutionnaire dans tous les pays. Il atteint déjà une dizaine de millions. Quant au reste, il ira au fonds de réserve que se préparent les « leaders ».

Trotski employait pour cette opération son beau-frère Jivatovsky, qui recevait, chaque semaine, par le bateau suédois, des sommes variant entre 2 et 10 millions, soit, en tout, plus de 300 millions de roubles. Le gouvernement suédois mit fin à ces trafics en expulsant Jivatovsky. Il alla, à Copenhague, rejoindre la femme de Trotski qui mène, au Danemark, un train de vie princier. Jivatovsky, lui aussi, avait, à Stockholm, une vie des plus déréglée. Il lui arrivait souvent de donner au Grand Hôtel des dîners dont l'addition atteignait 3.000 couronnes. Les musiciens de l'orchestre regrettent vivement ce délégué du « prolétariat » russe qui leur donnait quelquefois jusqu'à 1.200 couronnes de gratifications par soirée.

Les bolcheviks qui séjournent à Stockholm cherchent à surpasser en orgies les boyards moscovites, et, grâce aux millions du gouvernement des ouvriers et paysans, ils y parviennent aisément.

Beaucoup de ces maximalistes, bien que pacifistes convaincus, ont fait fortune comme fournisseurs de l'armée. Par la fraude et la corruption, ils ont amassé des millions. Aujourd'hui ils sont las de la révolution. Ils souhaitent vivement la paix générale qui leur permettra de jouir de leur fortune dans les grandes capitales européennes.

Deux ardentes propagandistes maximalistes, la « ta-

varich » Balabanof et la « tavarich » Villagradov travaillent activement, en Suède, à l'extension du mouvement maximaliste. Pour se procurer les fonds nécessaires, elles ont vendu les objets du culte, crucifix, icones, reliquaires en or, volés dans les églises ou « réquisitionnés » dans les couvents.

Les vitrines des antiquaires suédois regorgent d'objets pillés en Russie. L'une d'elles contient de nombreuses pièces provenant de la bijouterie du Palais d'Hiver; au milieu, on peut voir la petite couronne de l'impératrice avec ses gros diamants. A côté, une paire de boutons de manchettes du tzar, enrichis d'énormes brillants, est mise en vente pour 45.000 roubles.

Les tableaux de la célèbre galerie Tretiakov, de Moscou, et du musée de l'Ermitage de Pétrograd, trouvent également, à Stockholm, de riches acquéreurs. Beaucoup de toiles célèbres avaient été évacuées par la Volga vers la Russie centrale. On assura que, pendant un violent orage, toute la flottille qui les transportait avait coulé. En réalité une bande de voleurs audacieux s'étaient emparés des barques, et les tableaux volés sont peu à peu jetés sur le marché.

... Pour oublier la famine et le terrorisme qu'ils ont subis à Pétrograd, les réfugiés russes de Stockholm font, eux aussi, joyeusement la fête. Certains vivent des subsides allemands; d'autres de la vente de leurs titres qu'ils ont liquidés à Berlin pour pouvoir en toucher les coupons. Terrible exemple de la corruption, de la veulerie et de l'égoïsme féroce d'une trop grande partie de la haute société russe !

Plus on étudie les moyens qui permettront la régénération de la Russie, plus on est convaincu que les

liés, pour réaliser cette œuvre magnifique et diffi-
le, ne pourront s'appuyer que sur une petite élite
vrais patriotes. Elle existe, cette élite, mais,
tuellement, elle paraît noyée dans les flots de cor-
ption, de lâcheté et d'infamie, qui déferlent avec
nt de furie sur l'ex-empire des tzars.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

LA ROUTE DE PÉTROGRAD

CHAPITRE II

LE PREMIER MAI DES BOLCHEVIKS

CHAPITRE III

MOSCOU CAPITALE DES BOLCHEVIKS

CHAPITRE IV

VOLOGDA. — LA VILLE DES ÉGLISES ET DES AMBASSADES

CHAPITRE V

L'OMBRE DE TOLSTOI SUR LA RÉVOLUTION

CHAPITRE VI

PAYSANS ET RÉVOLUTION

CHAPITRE VII

DEUX MORTS : PLEKHANOF ET VOLODARSKY

CHAPITRE VIII

COMMENT SE FAIT L'ÉCHANGE DES PRISONNIERS RUSSO-ALLEMANDS

CHAPITRE IX

L'ARMÉE ROUGE

CHAPITRE X

LA RÉVOLTE DES SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES DE GAUCHE

CHAPITRE XI

PÉTROGRAD SOUS LA COMMUNE. LES MAITRES DE L'HEURE

CHAPITRE XII

PÉTROGRAD SOUS LA COMMUNE (*suite*) LA VIE INTELLECTUELLE PENDANT LA RÉVOLUTION

CHAPITRE XIII

PÉTROGRAD SOUS LA COMMUNE (*suite*). LA RUE

CHAPITRE XVII

PÉTROGRAD SOUS LA TERREUR (*suite*)

CHAPITRE XVIII

L'ÉMULATION DE L'ASSASSINAT

CHAPITRE XIX

DANS L'ENFER BOLCHEVIK

CHAPITRE XX

BOLCHEVISME ET CIVILISATION

CHAPITRE XXI

DE PÉTROGRAD A STOCKHOLM

ÉVREUX

IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE

Dernières Publications parues

ANDRÉ BELLESSORT. — **Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre.** 1 vol. in-16. .... 3 fr. 50
— **Le Nouveau Japon.** 1 vol. in-16. .... 3 fr. 50
ROBERT DUBARLE, capitaine au 68e bataillon de chasseurs alpins. Mort au champ d'honneur. — **Lettres de guerre**, préface de Henry Bordeaux, de l'Académie française. 1 vol. in-16. .... 3 fr. 50
HENRI LIBERMANN. — **L'Infanterie héroïque et douloureuse.** Champagne, Main-de-Massiges, juillet-août 1915, mars-avril 1917. Récits vécus d'un officier de ligne. 1 vol. in-16. .... [illegible]
HENRY BORDEAUX. — **La Victoire de Verdun** (21 février 1916 à novembre 1917). Ouvrage accompagné de deux cartes et de deux croquis. 1 vol. in-16. .... [illegible]
[illegible] — **Heures de guerre.** D'Artois en Flandre et en Champagne. 1 vol. in-16. .... [illegible]
[illegible]. — **Lille sous la griffe allemande.** Tous les arrêtés municipaux, toutes les proclamations et affiches de l'autorité allemande du 24 août 1914 au 1er décembre 1915, suivis d'un état chronologique des faits principaux et de l'état civil de Lille. 1 vol. in-16. .... [illegible]
MAURICE TALMEYR. — *L'Héroïque pour qui la guerre.* **Portraits de la Belle France** (couronné par l'Académie française), 3e édition. 1 vol. in-16. .... [illegible]
PAUL-HENRY COURRIERE. — **Comment fut sauvé Paris** (5-12 septembre 1914). Préface du général Maunoury. 1 vol. in-16 avec une carte. .... [illegible]
CHARLES BENOIST (Député, Membre de l'Institut). — **L'Europe en feu.** Chronique de la grande guerre 1915, deuxième partie, du 1er juillet au 15 décembre. 1 vol. in-16. .... [illegible]
ROBERT VAUCHER. — **Constantin détrôné.** Les événements de Grèce, février-août 1917. 1 vol. in-16. .... [illegible]
[illegible] (Cantal). — *Soldats de France.* [illegible] 1 vol. in-8 écu orné de gravures. .... [illegible]
[illegible]. — **L'Effort économique et financier de l'Angleterre pendant la guerre.** 1 vol. in-16. .... [illegible]
LUCIEN MAURY. — Les problèmes scandinaves. **Le Nationalisme suédois et la guerre** (1914-1918), 2e édit. — 1 vol. in-16. .... [illegible]
[illegible]. — **Du socialisme au sacerdoce**, traduit de l'italien et précédé d'une préface par Maurice Vaussard. 1 vol. in-16. .... [illegible]
GEORGES GOYAU. — **Ce que le monde catholique doit à la France.** 1 vol. in-16. .... [illegible]
CARDINAL MERCIER. — **Le Christianisme dans la vie moderne.** Pages choisies recueillies par L. Noël, professeur à l'Université de Louvain. 1 vol. in-16. .... [illegible]
[illegible]. — [illegible] 1 vol. in-16. .... [illegible]
Les Évasions de Belgique d'après les récits des évadés publiés par J. Melot. [illegible] .... [illegible]

[illegible]

